

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lesviesdeshomme05plut

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE.

On souscrit, sans rien payer d'avance:

A PARIS,

Chez DESCHAMPS, libraire, rue Saint-Jacques, nº 160;
GRIMPRELLE, libraire, rue Poissonnière, nº 21;
à Versailles, chez LARCHER, libraire, rue des Réservoirs, nº 16;
à Nantes, chez SUIREAU-COUFFINHAL, libraire, place Royale.
à Sens, chez Thomas MALVIN, libraire;
à Vendôme, chez HENRION, libraire, rue du Change;
à Angoulême, chez PERREZ-LECLERC, libraire, place du Marché, nº 5;
à Lille, chez VANACKER, imp.-lib. de Mgr. le dauphin;
à Reims, chez CORDIER, libraire;
à Clermont-Ferrand, chez PÉLISSON, rue St.-Genès, nº 44;
à Turin, chez JOSEPH PUMBA, imp.-lib.

IMPRIMERIE DE ALLOIS,
à Versailles, avenue de Saint-Cloud, nº 3.

LGr
P737v
.Fr
Plutarch. Vitae parallelae
(Lives)

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE
PLUTARQUE,
TRADUITES EN FRANÇAIS
PAR
D. RICARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME V.

208269
13. 1. 27

Paris.

AU BUREAU DES ÉDITEURS
DE LA BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DES LETTRES,
rue Saint-Jacques, nº 156.

1830.



LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
PAR PLUTARQUE.

TIMOLÉON.

SOMMAIRE.

I. État des affaires de la Sicile avant que Timoléon y fût envoyé. II. Les Carthaginois y font une descente, et les Siciliens envoient demander du secours à Corinthe. III. Corinthe arrête d'en envoyer sous la conduite de Timoléon. IV. Noblesse de Timoléon. Son caractère et sa valeur. V. Il concourt à la mort de son frère qui avait usurpé la tyrannie. VI. Jugemens divers sur cette action. Il prend le parti de vivre dans la retraite. VII. Réflexions sur les effets d'une trop grande douleur. VIII. La trahison d'Icétas fait presser l'envoi du secours. IX. Signes qui promettent un heureux succès. X. Icétas cherche à tromper Timoléon qui se trouve dans l'embarras. XI. Timoléon trompe les Carthaginois et aborde en Sicile. XII. Méfiance des Syracusains et des autres peuples de la Sicile envers Timoléon. XIII. Il remporte un avan-

tage sur Icétas. XIV. Adrane ouvre ses portes à Timoléon. Denys lui remet le château de Syracuse. XV. Denys est envoyé à Corinthe. XVI. Plusieurs mots remarquables de ce tyran. XVII. Renfort envoyé à Timoléon. XVIII. Danger que court Timoléon. XIX. Extrémité à laquelle se trouvent réduits ceux qui tenaient le château de Syracuse. XX. Icétas va pour assiéger Catane. Il est rappelé par la nouvelle de la prise de l'Achradine. XXI. Timoléon s'empare de Messine et marche à Syracuse. XXII. Surprise de Magon. XXIII. Magon se retire. XXIV. Syracuse est prise d'assaut. XXV. Ruine du château de Syracuse et de tout ce qui avait appartenu au tyran. XXVI. Rétablissement de la liberté en Sicile. XXVII. Nouvelle tentative des Carthaginois sur la Sicile. XXVIII. Timoléon va à leur rencontre. XXIX. Il rassure ses soldats effrayés. XXX. Troupes qui composaient l'armée des Carthaginois. XXXI. Timoléon les attaque au passage d'une rivière. XXXII. Un orage le favorise. XXXIII. Il remporte une victoire complète XXXIV. Timoléon envoie leurs dépouilles à Corinthe. XXXV. Les Carthaginois envoient une nouvelle armée en Sicile. XXXVI. Preuves de la protection des dieux sur Timoléon. XXXVII. Icétas recommence la guerre. Il est pris et tué. XXXVIII. Timoléon soumet tous les autres tyrans de la Sicile. XXXIX. Reconnaissance des Siciliens pour lui. XL. Timoléon comparé aux grands grands hommes de son temps. XLI. Il se fixe à Syracuse. XLII. Il perd la vue dans sa vieillesse. XLIII. Honneurs que lui rendent les Syracusains. XLIV. Sa mort. Monument qu'on lui érige.

I. Je dois, en commençant la Vie de Timoléon, exposer d'abord l'état où étaient les affaires de Syracuse avant qu'il fût envoyé en Sicile. Dion, après avoir chassé Denys le tyran,

périt bientôt en trahison ; et ceux qui s'étaient joints à lui pour rendre la liberté aux Syracusains se divisèrent entre eux. Syracuse, qui passait successivement d'une tyrannie à une autre, fut accablée de tant de maux, qu'elle n'était presque plus qu'une solitude. Le reste de la Sicile était en partie déjà ruiné par les guerres que cette île avait eues à soutenir, et conservait à peine quelques villes ; celles qui subsistaient encore étaient la plupart occupées par des barbares de différentes nations, et par des soldats mercenaires, qui, n'ayant pas de paie régulière, favorisaient les changemens de domination. Denys le jeune, dix ans après son expulsion, ayant rassemblé quelques troupes étrangères, et chassé Nisée qui commandait alors à Syracuse, s'empara de l'autorité, et devint une seconde fois tyran de sa patrie. Dépouillé d'une manière étonnante, par une poignée de gens, de la plus puissante tyrannie qui fut alors, on le vit, par une révolution plus surprenante encore, de pauvre et de banni qu'il était, redevenir le maître de ceux qui l'avaient chassé. Les Syracusains qui étaient restés dans la ville gémissaient sous la servitude d'un tyran naturellement cruel, et que ses malheurs avaient rendu féroce. Les plus honnêtes et les plus considérables d'entre eux s'étaient adressés à Icétas, qui

gouvernait les Léontins [1]; et, remettant entre ses mains tous leurs intérêts, ils l'avaient élu pour leur général; non qu'il fût meilleur que ceux qui exerçaient ouvertement la tyrannie, mais parce qu'ils ne savaient à quel autre recourir; que d'ailleurs, étant lui-même Syracusain, et ayant une armée capable de tenir tête à Denys, ils espéraient qu'il prendrait leur défense.

II. Dans ce même temps les Carthaginois ayant abordé en Sicile avec une flotte nombreuse, et cherchant à s'en rendre les maîtres, les Siciliens résolurent d'envoyer des ambassadeurs en Grèce, pour demander du secours aux Corinthiens. Ils comptaient beaucoup sur ce peuple, non seulement à cause de leur origine commune [2] et des services qu'ils en avaient déjà reçus plusieurs fois, mais encore parce qu'ils avaient toujours vu Corinthe aimer la liberté, détester la tyrannie, et entreprendre plusieurs guerres considérables; non pour faire des conquêtes et étendre sa domination, mais pour assurer la liberté de la Grèce. Icétas, qui avait accepté le commandement moins pour mettre en liberté les Syracusains que pour s'en rendre le tyran, traitait secrètement avec les Carthaginois, pendant qu'en public il se déclarait pour les Syracusains, et joignait même ses ambassadeurs à ceux qu'ils envoyaient dans

le Péloponnèse ; mais loin de désirer qu'on leur fît passer du secours, il espérait que si les Corinthiens refusaient d'en envoyer, comme il était vraisemblable dans l'occupation que leur donnaient les troubles de la Grèce [3], il lui serait plus facile de tourner les esprits du côté des Carthaginois, et de se servir ensuite de leur alliance et de leurs forces contre les Syracusains ou contre leur tyran. On reconnut bientôt qu'en effet c'était là son dessein.

III. Quand les ambassadeurs furent arrivés dans le Péloponnèse, les Corinthiens, accoutumés de tous temps à protéger leurs colonies, en particulier celle de Syracuse : et qui, par bonheur, n'étant embarrassés alors dans aucune guerre, jouissaient d'une paix profonde, arrêtèrent sans balancer qu'on enverrait du secours à Syracuse. On s'occupa donc du choix d'un général : les magistrats proposaient ceux en qui ils connaissaient l'ambition de se signaler, lorsqu'un homme du peuple se leva et nomma Timoléon, fils de Timodème, qui, ne se mêlant plus des affaires publiques, n'avait ni l'espérance ni la prétention d'un pareil emploi. Aussi crut-on généralement que c'était un dieu même qui avait inspiré à cet homme la pensée de le nommer : tant on vit éclater, dès ce premier moment, la faveur de la fortune, qui le seconda

depuis dans toutes ses entreprises, en donnant le plus grand lustre à sa vertu!

IV. Il était né de parens distingués dans Corinthe par leur naissance; son père s'appelait Timodème, et sa mère Démariste. Il joignait à un grand amour pour sa patrie et à une douceur singulière une haine violente contre la tyrannie et contre les méchans; il était si heureusement né pour la guerre, que dans sa jeunesse il s'y distingua par sa prudence, et que dans sa vieillesse il y conserva tout son courage. Timophanes, son frère aîné, ne lui ressemblait en rien : son naturel bouillant et emporté avait été corrompu par l'amour de la domination, que lui inspiraient les amis pervers et les soldats étrangers dont il était sans cesse environné. Comme dans les combats il paraissait avoir de l'audace et braver les dangers, il avait donné à ses concitoyens une grande opinion de son courage et de son activité, et on lui confiait souvent le commandement des armées. Il était secondé par Timoléon, qui couvrait toutes ses fautes, ou du moins les diminuait, et faisait valoir les bonnes qualités qu'il avait reçues de la nature. Dans un combat que les Corinthiens livrèrent à ceux d'Argos et de Cléones (*), et où Timoléon servait dans l'infanterie,

(*) Dernière ville de l'Argolide, du côté de Corinthe.

Timophanes, qui commandait la cavalerie, courut le plus grand danger. Son cheval fut blessé et le renversa au milieu des ennemis. La plupart de ses cavaliers, effrayés de sa chute, se dispersèrent sur-le-champ; ceux qui tinrent bon étaient en petit nombre, et ne résistaient qu'avec peine aux ennemis nombreux qu'ils avaient en tête. Timoléon, voyant le péril de son frère, court promptement à lui, le couvre de son bouclier; et, malgré la quantité de traits et de blessures qu'il reçoit de très près dans son corps et dans ses armes, il vient à bout, après de grands efforts, de repousser les ennemis et de sauver son frère.

V. Cependant les Corinthiens, craignant qu'il ne leur arrivât, par la faute de leurs alliés, de perdre une seconde fois Corinthe, arrêtèrent de prendre à leur solde quatre cents soldats étrangers, dont ils donnèrent le commandement à Timophanes. Celui-ci, au mépris des lois, de la justice et de l'honneur, s'occupa sur-le-champ des moyens de se rendre maître de la ville; il fit mourir, sans aucune forme de justice, un grand nombre des principaux citoyens, et se déclara ouvertement le tyran de sa patrie. Timoléon, vivement affligé de cette trahison, qu'il regardait comme un malheur personnel, essaya d'abord de gagner son frère par la per-

suasion; il le pressa de renoncer à une folle et malheureuse ambition, et de travailler à réparer les torts qu'il avait envers ses concitoyens. Timophanes ne fit aucun cas de ses prières, et rejeta ses remontrances; alors Timoléon prenant avec lui, parmi les parens de Timophanes, Eschyle, son beau-frère, et entre ses amis un devin que Théopompe appelle Satyrus, et qui est nommé Orthagoras par Éphore et par Timée, il va, après quelques jours d'intervalle, retrouver avec eux Timophanes; et tous trois le pressent, le conjurent de nouveau de prendre enfin un parti sage, et d'abandonner ses projets ambitieux. Timophanes ne fit d'abord que rire de leurs représentations; ensuite il s'emporta contre eux avec fureur. Timoléon s'éloigna de quelques pas, et, fondant en larmes, il se couvrit le visage; les deux autres, ayant tiré leurs épées, tuèrent Timophanes sur la place.

VI. Le bruit de ce meurtre s'étant répandu dans la ville, les principaux citoyens donnèrent les plus grands éloges à la grandeur d'âme de Timoléon, et à sa haine contre les méchans : il avait surmonté, disaient-ils, sa douceur naturelle et son affection pour ses proches, préféré sa patrie à sa famille, et sacrifié un intérêt particulier à la justice et à l'honnêteté. Comme il avait sauvé la vie à son frère, lorsqu'il l'expo-

sait courageusement pour la défense de son pays, il l'avait aussi fait mourir quand il tramait contre elle des desseins pernicieux et qu'il voulait l'asservir. Ceux qui, ne pouvant vivre dans une démocratie, avaient coutume de faire la cour aux grands, parurent en public se réjouir de la mort du tyran; mais ils blâmaient Timoléon, et lui reprochaient d'avoir commis une action impie et détestable. Ces reproches le jetèrent d'abord dans une sombre tristesse; mais quand il apprit que sa mère, irritée contre lui, l'accablait des plus horribles malédictions; lorsque étant allé pour la voir et la consoler elle ne voulut pas même le recevoir, et lui fit fermer sa porte, alors il tomba dans une profonde mélancolie; et sa raison en fut si troublée, qu'il résolut de terminer sa vie, en se laissant mourir de faim. Ses amis ne l'abandonnèrent pas dans cet état; ils employèrent auprès de lui les plus vives instances, et, lui faisant en quelque sorte violence, ils l'obligèrent enfin à changer de résolution. Il consentit à vivre, mais seul et dans la retraite. Il abandonna entièrement les affaires publiques; et dans les premiers temps il ne venait pas même à la ville; tout entier à sa douleur, il se plaisait à errer dans les lieux les plus solitaires.

VII. C'est ainsi que notre esprit, s'il ne puise

dans la raison et dans la philosophie la fermeté qu'exigent nos entreprises, est facilement ébranlé par les louanges ou par les reproches des personnes les plus indifférentes, et se laisse entraîner hors de ses résolutions. Il faut donc non seulement que notre action soit belle et juste, mais encore que l'opinion qui la détermine, étant ferme et invariable, ne nous fasse agir que par conviction, de peur qu'à l'exemple des gourmands qui, se jetant avec avidité sur les meilleures viandes, sont bientôt rassasiés et s'en dégoûtent, nous de même, après avoir achevé quelque entreprise, nous ne tombions par faiblesse dans le repentir, lorsque l'idée de gloire(*) que nous y avions attachée vient à se flétrir. Le repentir nous fait rougir du bien que nous avons fait : mais une détermination qui est fondée sur le raisonnement et sur la conviction ne varie jamais, lors même que nos entreprises n'ont pas réussi. Phocion, qui s'était opposé à l'expédition de Léosthène, voyant, après le succès qu'avait eu ce général, les Athéniens, tout glorieux de sa victoire, faire aux dieux des sacrifices d'actions de grâces, dit au peuple : « Je voudrais avoir fait comme lui ; mais « je ne voudrais pas avoir donné un autre con-

(*) Mot à mot, l'image de la beauté.

« seil que celui que j'ai donné. » Il y a plus de fermeté encore dans la réponse qu'Aristide de Locrès, un des amis de Platon, fit à Denys-l'Ancien, qui lui demandait une de ses filles en mariage : « J'aimerais mieux voir ma fille morte « que femme d'un tyran. » Peu de temps après, Denys ayant fait mourir les enfans d'Aristide, lui demanda, avec un air d'insulte, s'il pensait toujours de même sur le mariage de sa fille : « Je « suis affligé, lui dit Aristide, de ce que tu as « fait ; mais je ne me repens point de ce que « j'ai dit ». Au reste, un tel courage est peut-être l'effet d'une vertu trop grande et trop parfaite pour pouvoir être facilement imité.

VIII. Pour Timoléon, le chagrin de ce qu'il avait fait, soit qu'il fût causé par la compassion pour le sort de son frère, ou par la honte de paraître devant sa mère, abattit tellement son courage, que, pendant près de vingt ans, il ne fit rien d'important, et ne prit part à aucune affaire publique ; mais quand il eut été nommé général pour l'expédition de Sicile, et que le peuple eut confirmé avec empressement cette élection par ses suffrages, Téléclide, qui avait alors le plus de crédit et de puissance dans la ville, se leva, et exhorta Timoléon à se conduire dans cette entreprise en homme d'honneur et de courage : « Si vous combattez avec

« gloire, lui dit-il, nous croirons que vous « avez fait mourir un tyran. Si vous vous com- « portez mal, nous dirons que vous avez tué « votre frère. » Pendant que Timoléon rassemblait des troupes et préparait son départ, les Corinthiens reçurent d'Icétas des lettres qui dévoilèrent son changement et sa trahison. A peine il avait fait partir ses ambassadeurs, que s'étant réuni ouvertement aux Carthaginois, il était convenu avec eux que lorsqu'il aurait chassé Denys de Syracuse il y règnerait à sa place. Craignant donc que le général corinthien, en arrivant avec son armée, ne fît avorter ses projets, il écrivit aux Corinthiens de s'épargner les frais et les embarras de cette expédition, qui pourrait les exposer à de grands dangers; il ajoutait que les Carthaginois, résolus de s'y opposer, se trouveraient avec une flotte nombreuse sur le passage de leurs vaisseaux pour les surprendre; que leur lenteur à lui envoyer du secours l'avait forcé de faire alliance avec les Carthaginois contre le tyran. A la lecture de cette lettre, ceux mêmes des Corinthiens qui pouvaient être indifférens à cette entreprise furent si irrités contre Icétas, que l'on fournit de grand cœur à Timoléon tout ce qui lui était nécessaire pour l'armement de sa flotte.

IX. Lorsque les vaisseaux furent prêts, et les

soldats munis de toutes leurs provisions, les prêtresses de Proserpine virent en songe Cérès et sa fille se préparer pour un voyage, et dire qu'elles allaient s'embarquer avec Timoléon pour la Sicile. Les Corinthiens armèrent donc une galère sacrée, qu'ils appelèrent le vaisseau des déesses. Timoléon lui-même, étant allé à Delphes pour faire des sacrifices au dieu, eut, en entrant dans le sanctuaire de l'oracle, le signe le plus favorable. Du milieu des offrandes suspendues dans le temple il se détacha une bandelette sur laquelle étaient brodées des victoires et des couronnes, et qui, s'allant poser sur la tête de Timoléon, fit dire que le dieu semblait l'envoyer déjà tout couronné à cette expédition. Il mit à la voile avec sept vaisseaux corinthiens, deux de Corcyre, et un dixième fourni par les Leucadiens (4). Comme il voguait la nuit en pleine mer, par un vent favorable, il crut voir le ciel s'entr'ouvrir tout à coup, et verser sur son vaisseau une traînée de feu très brillante, d'où il sortit une torche enflammée, semblable à celles qu'on allume dans les mystères, et qui, suivant la même route que sa flotte, alla se perdre enfin sur la côte d'Italie où les pilotes voulaient aborder. Les devins déclarèrent que cette vision confirmait le songe qu'avaient eu les prêtresses de Proserpine, et que les déesses avaient

fait briller du ciel cette lumière, pour montrer qu'elles assistaient à cette expédition. En effet, disaient-ils, la Sicile est consacrée à Proserpine, et la fable place l'enlèvement de la déesse dans cette île, qui lui fut donnée depuis pour présent de noces. Remplis de confiance sur tant de signes heureux que les dieux leur envoyaient, ils firent la plus grande diligence, et abordèrent en Italie.

X. Mais les nouvelles que Timoléon y reçut de Sicile le jetèrent dans l'embarras, et découragèrent ses troupes. Icétas avait vaincu Denys en bataille rangée, et s'étant rendu maître de la plus grande partie de Syracuse, il tenait le tyran enfermé dans la citadelle et dans le quartier appelé l'île, qu'il avait environné de murailles pour en faire le siége. Il avait chargé les Carthaginois d'empêcher Timoléon d'aborder en Sicile : et il était convenu avec eux qu'après l'avoir forcé de se retirer, ils feraient paisiblement ensemble le partage de l'île. Les Carthaginois envoyèrent donc à Rhège (*) vingt galères qui portaient les ambassadeurs d'Icétas à Timoléon : ils étaient chargés de lui faire des propositions analogues à la conduite d'Icétas, et qui n'étaient

(*) Maintenant Reggio, en Calabre, sur le détroit de Messine.

que des paroles spécieuses sous lesquelles il couvrait ses pernicieux desseins. Ils dirent à Timoléon qu'il était le maître de venir seul, s'il voulait aider Icétas de ses conseils, et partager ses premiers succès; qu'il n'avait qu'à renvoyer ses vaisseaux et ses troupes à Corinthe, parce que la guerre était près de finir: que, d'ailleurs, les Carthaginois étaient résolus de lui fermer le passage, et de le combattre, s'il tentait de le forcer. Les Corinthiens en débarquant à Rhège y trouvèrent les ambassadeurs, et virent les Carthaginois à l'ancre, non loin du port. Si le dépit d'être ainsi joués les remplit d'une juste indignation contre Icétas, ils ne furent pas moins alarmés du danger des Siciliens, qui ne pouvaient manquer de devenir pour le tyran le prix de sa trahison, et pour les Carthaginois le salaire de l'appui qu'ils donnaient à sa tyrannie. Il leur paraissait impossible de forcer les vaisseaux que les Carthaginois avaient fait avancer, et qui étaient en nombre double des leurs; quand même ils y auraient réussi, pouvaient-ils espérer de battre l'armée d'Icétas, qu'ils n'étaient venus que secourir.

XI. Cependant Timoléon s'étant abouché avec les ambassadeurs et les capitaines des vaisseaux carthaginois, leur dit qu'il exécuterait volontiers ce qu'ils lui proposaient : car,

que gagnerait-il à leur résister? mais qu'avant de se retirer, il désirait qu'ils lui fissent leurs propositions et reçussent ses réponses dans Rhège, qui, comme ville grecque, était amie des deux partis; que cette démarche importait à sa sûreté; que de leur côté ils tiendraient plus fidèlement ce qu'ils auraient promis pour les Syracusains, lorsqu'ils auraient tout le peuple de Rhège pour témoin de leurs engagemens. Ce n'était de sa part qu'une ruse par laquelle il voulait se ménager le moyen de passer en Sicile; il était secondé par les magistrats de Rhège, qui tous préféraient que les Corinthiens fussent maîtres de la Sicile, et qui d'ailleurs craignaient le voisinage des barbares. Ils convoquèrent donc l'assemblée, et fermèrent les portes de la ville, sous prétexte d'empêcher que les citoyens n'allassent s'occuper d'aucune autre affaire. Quand le peuple fut assemblé, les magistrats firent tous de longs discours, sans rien conclure, chacun laissant à l'autre le même sujet à traiter: ils ne voulaient que gagner du temps, jusqu'à ce que les galères des Corinthiens fussent sorties du port. Ils retinrent aussi dans l'assemblée les Carthaginois, qui n'avaient pas le moindre soupçon de ce qui se tramait, parce que Timoléon était présent, et qu'il paraissait attendre le moment

de parler à son tour. Lorsqu'on fut venu lui dire tout bas que les galères étaient en mer, et qu'il ne restait plus que la sienne qui l'attendait dans le port, il se glissa parmi la foule des Rhégiens, qui, pour favoriser son évasion, se pressaient autour de la tribune. S'étant rendu à bord, il hâta son départ, et arriva avec toute sa flotte à Tauroménium (*), ville de Sicile : il y était appelé depuis long-temps par Andromachus, qui exerçait dans cette ville une autorité presque absolue, et qui le reçut avec la plus grande joie. Il était père de l'historien Timée, et le plus vertueux de tous ceux qui dominaient en Sicile ; il gouvernait ses concitoyens avec autant de sagesse que de justice, et avait voué aux tyrans une haine implacable. Il fit donc de sa ville la place d'armes de Timoléon, et détermina les habitans à se joindre aux troupes de Corinthe, pour mettre la Sicile en liberté.

XII. Quand l'assemblée fut finie à Rhège, et que les Carthaginois apprirent le départ de Timoléon, ils furent outrés de colère de se voir ainsi dupés ; et leur dépit donna lieu aux Rhégiens de les plaisanter et de leur dire qu'étant Phéniciens ils ne devaient pas tant désapprou-

(*) Sur le rivage de la mer, au-dessus de Catane.

ver les tromperies (5). Les Carthaginois envoient aussitôt à Tauroménium, sur une de leurs galères, un ambassadeur, qui fit un très long discours à Andromachus ; et après l'avoir menacé avec l'audace et l'insolence d'un barbare, il finit par lui montrer le dedans de sa main tout ouverte ; ensuite, la renversant, il lui dit que s'il ne chassait au plus tôt les Corinthiens, il renverserait sa ville aussi facilement qu'il venait de retourner sa main. Andromachus ne fit que rire de ses menaces ; et répétant le même geste que l'ambassadeur avait fait : « Retire-« toi, lui dit-il, si tu ne veux pas voir ta ga-« lère renversée comme j'ai moi-même renversé « ma main. » Cependant Icétas ayant appris le passage de Timoléon, en fut très effrayé, et fit venir à Syracuse plusieurs galères des Carthaginois. Les Syracusains désespérèrent alors de leur salut : ils voyaient le port occupé par les Carthaginois, Icétas maître de la ville, Denys de la citadelle, et Timoléon, qui, ne tenant encore à la Sicile que par la petite ville de Tauroménium, comme par une faible lisière, n'avait que de médiocres espérances, et encore moins de forces : car son armée ne se montait pas à plus de mille hommes, et n'avait que les provisions les plus nécessaires. D'un autre côté les villes ne se fiaient pas à lui : elles étaient aigries

contre tous les généraux par les maux affreux qu'elles avaient soufferts, surtout de la part de Callipe et de Pharax (*), l'un Athénien, et l'autre Spartiate, qui tous deux, après avoir déclaré qu'ils venaient délivrer la Sicile et en exterminer les tyrans, avaient rendu les Siciliens si misérables, qu'ils regardaient comme l'âge d'or le temps de la tyrannie; et que ceux de leurs concitoyens qui étaient morts dans la servitude leur paraissaient plus heureux que ceux qui avaient vécu sous la liberté. Persuadés que ce Corinthien ne serait pas meilleur que les autres, et qu'en employant les mêmes ruses il les amorcerait également par les espérances les plus flatteuses et les promesses les plus séduisantes pour les engager à changer de maître, ils suspectaient les intentions des Corinthiens, et rejetaient leurs propositions. Elles ne furent écoutées que par les Adranites, qui habitaient une petite ville consacrée au dieu Adranus, divinité singulièrement honorée dans toute la Sicile (6) : mais ils étaient divisés entre eux : les uns appelaient Icétas et les Carthaginois; les autres avaient déjà député vers Timoléon.

XIII. Il arriva par hasard que les deux gé-

(*) Voyez la Vie de Dion, sur la fin.

néraux, qui avaient un égal empressement de se rendre à Adrane, y arrivèrent en même temps. Mais Icétas avait cinq mille combattans, et la troupe de Timoléon n'était que de douze cents hommes, avec lesquels il était parti de Tauroménium, éloignée d'Adrane de trois cent quarante stades (*). Il avait fait peu de chemin la première journée, et s'était arrêté de bonne heure. Mais le lendemain il précipita sa marche, malgré la difficulté des chemins; et sur la fin du jour il apprit qu'Icétas venait d'arriver devant Adrane, et qu'il plaçait déjà son camp. Les capitaines et les chefs des bandes font arrêter aussitôt les premières troupes, afin qu'après avoir pris leur repas, et s'être reposées quelque temps, elles pussent marcher à l'ennemi avec plus d'ardeur. Timoléon étant allé trouver ces officiers, les prie de ne pas arrêter les soldats, mais de les conduire au plus tôt contre Icétas, et de l'attaquer dans le désordre d'une première arrivée, où ses troupes ne devaient être occupées qu'à dresser leurs tentes et à préparer leur souper. En même temps il prend son bouclier, et marche le premier comme à une victoire certaine. Ses soldats, encouragés par son exemple, le suivent sans ba-

(*) Près de quatorze lieues.

lancer: ils n'étaient éloignés d'Adrane que d'environ trente stades (*). À peine arrivés, ils courent sur les ennemis, qu'ils trouvent en désordre, et qui ne les ont pas plus tôt vus qu'ils prennent la fuite. Aussi les Corinthiens n'en tuèrent-ils pas plus de trois cents ; ils firent le double de prisonniers, et se rendirent maîtres du camp.

XIV. Les Adranites ouvrirent leurs portes à Timoléon, et lui racontèrent, avec un étonnement mêlé d'horreur, qu'au commencement du combat les portes sacrées de leur temple s'étaient ouvertes d'elles-mêmes; que leur dieu avait agité le fer de sa pique, et que son visage avait paru inondé de sueur. Ces prodiges, à ce qu'il semble, ne présageaient pas seulement cette première victoire, mais les exploits qui la suivirent, et dont ce combat fut l'heureux prélude. En effet, plusieurs villes envoyèrent des députés à Timoléon pour joindre leurs troupes aux siennes. Mamercus, tyran de Catane, homme guerrier, que ses grandes richesses rendaient très puissant, fit alliance avec lui; et, ce qui fut bien plus important, Denys lui-même, qui se voyait sans espoir et à la veille d'être forcé dans la citadelle, n'eut plus

(*) Une lieue et demie.

que du mépris pour Icétas, depuis sa honteuse défaite; et plein d'admiration pour Timoléon, il lui fit dire qu'il était disposé à se rendre aux Corinthiens, et à leur remettre la citadelle. Timoléon, ravi d'un bonheur si inespéré, charge deux Corinthiens, Euclide et Télémaque, de faire entrer quatre cents soldats dans la citadelle, non pas tous ensemble, ni pendant le jour, ce qui eût été impossible, les Carthaginois étant dans le port, mais les uns après les autres et à la dérobée. Ces soldats, s'étant glissés dans la citadelle, s'emparent de tous les meubles du tyran et de toutes les provisions qu'il y avait mises en réserve. C'était un grand nombre de chevaux, toutes sortes de machines de guerre, et une grande quantité de traits. On y trouva des armes pour soixante-dix mille hommes, qu'on y avait amassées depuis long-temps. Denys avait aussi deux mille soldats qu'il remit à Timoléon, avec tout le reste: et lui-même, ayant pris son argent, s'embarqua avec quelques amis, à l'insu d'Icétas, et se rendit au camp de Timoléon.

XV. Réduit alors, pour la première fois de sa vie, à l'état abject du plus simple particulier, il fut envoyé à Corinthe sur une galère avec très peu d'argent : lui qui était né et avait été élevé dans la plus grande et la plus

florissante tyrannie qui eût jamais existé : qui l'avait d'abord occupée paisiblement pendant dix ans, et l'avait conservée douze autres années, depuis la guerre qu'il avait eue à soutenir contre Dion. Les malheurs qu'il éprouva surpassèrent encore les maux qu'il avait fait souffrir aux Syracusains pendant sa tyrannie. Il vit ses enfans moissonnés à la fleur de leur âge, et ses filles violées ; sa femme, qui était aussi sa sœur (7), après avoir servi de jouet à la brutalité de ses ennemis, périt avec ses enfans d'une mort violente, et son corps fut jeté dans la mer : tous ces détails se trouvent dans la Vie de Dion. Lorsque Denys fut arrivé à Corinthe, il n'y eut pas dans toute la Grèce un seul homme qui ne désirât de le voir et de lui parler. Ceux qui le haïssaient, charmés de sa disgrace, y allaient avec joie, comme pour insulter à un homme que la fortune avait abattu ; les autres, changés par un tel revers, et sensibles à ses malheurs, contemplaient avec étonnement dans sa personne un exemple frappant de ce pouvoir terrible et caché que les puissances divines exercent sur les faibles mortels. On ne vit dans ce siècle aucun effet de la nature ou de l'art aussi extraordinaire que ce jeu de la fortune envers un homme qui, peu de jours auparavant, maître de toute la Sicile, passait

maintenant des journées entières ou à s'entretenir avec une vivandière, ou aussi dans la boutique d'un parfumeur, ou à boire du mauvais vin dans un cabaret, à se quereller sur les places avec des courtisannes, à donner des leçons de chant aux actrices, à disputer sérieusement avec elles sur les pièces de musique qu'on chantait dans les théâtres, et sur les lois de l'harmonie. Les uns prétendent qu'il menait ce genre de vie par une suite de son caractère : que, naturellement lâche et dissolu, il recherchait par goût les plus basses voluptés. D'autres ont cru qu'il le faisait à dessein, pour se faire mépriser des Corinthiens : il ne voulait pas qu'on le crût dangereux, qu'on le soupçonnât de supporter impatiemment ce revers de fortune, et de penser à recouvrer son premier état; dans cette vue, il affectait la plus grande bassesse dans ses amusemens et dans ses goûts.

XVI. On cite en effet de lui quelques mots qui prouvent qu'il soutenait avec courage sa fortune présente. Lorsqu'il eut abordé à Leucade, ville fondée, comme celle de Syracuse, par les Corinthiens, il dit qu'il ressemblait à ces jeunes gens qui, coupables de quelque faute, se rapprochent volontiers de leurs frères, et s'éloignent par honte de la vue de leurs pères. « Moi aussi, ajouta-t-il, je fuirais volontiers ma

« mère et j'aimerais à vivre avec mes frères (8). » Un jour, à Corinthe, un étranger le raillait grossièrement sur le goût qu'il avait eu pendant sa tyrannie pour les entretiens des philosophes, et finit par lui demander quel fruit il avait retiré de la sagesse de Platon. « Eh quoi ! lui répon-« dit Denys, doutez-vous que Platon m'ait « été utile, quand vous voyez comment je sup-« porte ma mauvaise fortune ? » Le musicien Aristoxène et quelques autres lui demandèrent en quoi il avait eu à se plaindre de Platon. « De tous les maux dont la tyrannie est pleine, « leur répondit-il, il n'en est pas de plus grand « que la lâcheté de ceux qui se disent les amis « du tyran, et dont un seul n'ose lui parler « avec franchise : ce sont eux qui m'ont fait « perdre l'amitié de Platon. » Un homme qui se piquait d'être plaisant étant un jour entré chez Denys, et voulant se moquer de lui, secoua son manteau, comme on fait quand on entre chez un tyran (9). Denys, pour lui rendre sa plaisanterie, lui dit de le secouer quand il sortirait, afin de faire voir qu'il n'emportait rien. Philippe de Macédoine étant à table avec lui fit malignement tomber la conversation sur les odes et les tragédies que Denys l'Ancien avait laissées : il feignit d'être surpris qu'il eût pu trouver le temps de les composer. « Il y em-

« ployait, lui répondit Denys avec finesse, le « temps que vous et moi, et tant d'autres per- « sonnes de notre rang, nous passons à boire. » Platon ne le vit pas à Corinthe : il était mort quand Denys y arriva. Mais Diogène de Sinope, la première fois qu'il le rencontra dans la ville : « O Denys, lui dit-il, quelle vie indigne de toi « tu mènes ici. » Denis s'étant arrêté : « Dio- « gène, lui répondit-il, que tu es bon de pren- « dre garde à mes malheurs! — Eh quoi! reprit « Diogène, tu prends cela pour de la compas- « sion! tu ne vois pas, au contraire, que je suis « indigné de ce que n'étant qu'un vil esclave, « si digne de vieillir et de mourir comme ton « père dans la tyrannie, tu vis tranquillement « au milieu de nous, et tu partages nos amuse- « mens! » Quand je compare ces paroles de Diogène avec les plaintes que l'historien Philiste fait sur le sort des filles de Leptines (10), qui, de la splendeur de la tyrannie, étaient tombées dans un état bas et obscur, je crois entendre les lamentations d'une femmelette qui regrette ses essences, ses robes de pourpre et ses bijoux. Au reste, il m'a paru que ces mots de Denys ne seraient pas déplacés dans ces Vies, et ne déplairaient pas à des lecteurs qui ne seraient ni pressés ni occupés de plus grands soins.

XVII. Si l'infortune de Denys fut un événe-

ment bien extraordinaire, il n'y eut pas un bonheur moins étonnant dans les exploits de Timoléon, qui, cinquante jours après sa descente en Sicile, fut maître de la citadelle de Syracuse, et envoya Denys dans le Péloponnèse. Les Corinthiens, encouragés par ces succès, lui envoyèrent deux mille hommes de pied et deux cents chevaux qui abordèrent à Thurium (*); mais, voyant qu'il était impossible de passer en Sicile tandis que les Carthaginois couvraient cette mer de leurs vaisseaux, et forcés d'attendre un temps plus favorable, ils employèrent leur loisir à l'action la plus honnête et la plus belle. Les Thuriens, en partant pour une expédition contre les Bruttiens, leur ayant confié leur ville, ils la gardèrent avec une fidélité aussi entière qu'ils auraient fait de leur propre patrie.

XVIII. Cependant Icétas, qui tenait la citadelle de Syracuse assiégée, et empêchait qu'il n'y entrât de convois pour les Corinthiens, envoyait en même temps à Adrane deux soldats étrangers pour assassiner Timoléon qui, n'ayant pas ordinairement de gardes autour de sa personne, vivait encore alors avec moins de précaution au milieu des Adranites, rassuré par sa confiance au dieu qu'ils adoraient. Ces sol-

(*) L'ancienne Sybaris, sur le golfe de Tarente.

dats, ayant appris par hasard, en arrivant, qu'il était près de faire un sacrifice, allèrent au temple avec des poignards cachés sous leur robe, et s'étant glissés parmi ceux qui entouraient l'autel, ils s'approchèrent de Timoléon. Ils s'encourageaient l'un l'autre à le frapper, lorsqu'un homme de la foule, dechargeant un grand coup d'épée sur la tête d'un des assassins, l'abattit à ses pieds; il prit aussitôt la fuite, tenant toujours son épée nue à la main, et se sauva sur une roche escarpée. L'autre assassin, au lieu de penser à fuir, embrasse l'autel, demande grâce à Timoléon, en promettant de tout déclarer. Sur la parole que lui donne Timoléon, il avoue que son camarade et lui avaient été envoyés pour le tuer. Cependant on amena celui qui s'était sauvé sur le rocher, et qui criait qu'il n'était pas coupable; qu'il avait tué avec justice un meurtrier qui avait commis un assassinat dans la ville de Léontium. Le fait fut attesté par plusieurs personnes présentes; et l'on admira comment la fortune sait amener avec art une chose par une autre, rapprocher les événemens les plus éloignés, lier ensemble des faits qui paraissent n'avoir entre eux aucun rapport, ou qui sont entièrement opposés, et les disposer de manière que la fin de l'un soit le commencement de l'autre. Les Corinthiens

donnèrent à cet homme une récompense de dix mines (*), parce qu'il avait prêté une passion personnelle et juste au bon génie qui protégeait Timoléon; et qu'au lieu de satisfaire plutôt un ressentiment déjà ancien, il l'avait, par des motifs particuliers, suspendu jusqu'au moment où la fortune devait le faire servir à sauver Timoléon. Au reste, ce bonheur présent releva leurs espérances pour l'avenir : il leur fit regarder Timoléon avec vénération et veiller plus attentivement sur ce général, comme sur un homme divin que les dieux envoyaient pour délivrer la Sicile.

XIX. Icétas ayant manqué son coup, et voyant que le parti de Timoléon grossissait tous les jours, reconnut enfin son tort de ce qu'ayant sous sa main une armée aussi puissante que celle des Carthaginois, il semblait avoir honte de s'en servir, et ne l'employait que par petites portions, comme s'il eût dérobé plutôt qu'acheté leur alliance. Il appela donc Magon auprès de lui, avec toutes ses forces : et ce général étant arrivé à la tête d'une flotte formidable, composée de cent cinquante voiles, entra dans le port, où il débarqua soixante mille hommes qu'il fit camper dans la ville. Tous les Syracusains crurent toucher à cette époque fatale qui

(*) Environ 900 livres de notre monnaie.

leur était depuis long-temps annoncée, où un déluge de barbares devait inonder la Sicile. Dans toutes les guerres que les Carthaginois avaient faites si souvent dans leur île, ils n'avaient jamais été maîtres de Syracuse; et alors, par la trahison d'Icétas, ils les voyaient campés dans l'enceinte de leurs murailles. D'un autre côté, les Corinthiens, qui occupaient la citadelle, étaient dans la situation la plus fâcheuse et la plus inquiétante; ils commençaient à manquer de vivres, parce que les ports étaient exactement gardés. D'ailleurs ils étaient obligés d'être continuellement sous les armes, de combattre à tout moment pour la défense de leurs murailles, et de se partager pour faire face aux différentes attaques des ennemis, qui mettaient en usage contre eux toutes sortes de machines et d'inventions de guerre. Cependant Timoléon leur envoyait tous les secours qu'il pouvait; il leur faisait passer, de Catane, du blé sur des barques de pêcheurs, et sur d'autres petits bateaux qui, profitant surtout des jours de tempête, se glissaient dans le château à travers les galères des barbares que les vents et l'agitation des vagues tenaient écartées. Mais enfin Magon et Icétas s'en étant aperçus, résolurent d'aller assiéger Catane, d'où les Corinthiens tiraient toutes ces provisions.

XX. Ils partent donc de Syracuse avec ce qu'ils avaient de meilleures troupes. Léon le Corinthien, qui commandait les assiégés, ayant vu du haut de la citadelle que les ennemis qu'on avait laissés pour continuer le siége faisaient la garde avec beaucoup de négligence et de sécurité, fit une sortie, et tomba sur eux pendant qu'ils étaient dispersés, en tua plusieurs, mit les autres en fuite, et se rendit maître de la partie de la ville qu'on appelle Achradine. C'était le quartier le plus fort et le moins maltraité de Syracuse, qui est comme composée de plusieurs villes. La grande quantité de blé et les autres richesses que Léon y trouva le déterminèrent à conserver ce poste et à ne pas retourner dans la citadelle ; il fortifia l'enceinte de l'Achradine, qu'il joignit au château par des ouvrages de communication qui le mirent en état de défendre l'un et l'autre. Magon et Icétas étaient déjà aux portes de Catane, lorsqu'un courrier envoyé de Syracuse vint leur annoncer la prise de l'Achradine. Troublés à cette nouvelle, ils retournent précipitamment sur leurs pas, n'ayant pu ni prendre la ville qu'ils allaient attaquer, ni conserver celle qu'ils occupaient. On peut douter si ce succès fut l'ouvrage de la prudence et du courage, ou celui de la fortune : mais ceux qui suivirent ne peuvent, ce me semble, être

attribués qu'à la faveur de cette déesse. Les troupes corinthiennes étaient toujours restées à Thurium, parce que d'un côté elles craignaient les vaisseaux carthaginois qui, sous les ordres d'Hannon, les attendaient au passage, que de l'autre la mer était trop agitée par les vents pour pouvoir s'embarquer; elles entreprirent donc de traverser le pays des Bruttiens; et ayant réussi, autant par persuasion que par force, à obtenir le passage sur les terres de ces barbares, elles arrivèrent à Rhège que la tempête durait encore. Cependant l'amiral des Carthaginois, qui n'attendait plus les Corinthiens, qu'il croyait retenus par la crainte à Thurium, se flattant d'avoir imaginé la ruse la plus subtile qu'on eût encore employée à la guerre, ordonne à ses matelots de mettre des couronnes sur leurs têtes; il fait orner ses galères de boucliers grecs et phéniciens, cingle vers Syracuse, et s'approchant de la citadelle à force de rames, avec un grand bruit et des éclats de rire, il fait crier par ses soldats, dans l'espérance de décourager les assiégés, qu'il a battu les Corinthiens sur mer dans leur trajet en Sicile.

XXI. Pendant qu'il se repaît de cette ridicule imposture, les Corinthiens, qui avaient traversé le pays des Bruttiens, arrivent à Rhège; et voyant que le passage n'était plus gardé; que le

vent, contre leur attente, était tombé tout à coup, et leur ouvrait sur la mer un chemin libre et facile, ils se jettent promptement dans les premières barques et les premiers bateaux de pêcheurs qu'ils trouvent sous la main, et passent en Sicile avec tant de sûreté et un si grand calme, qu'ils menaient par la bride leurs chevaux qui nageaient à côté de leurs barques. Quand ils furent tous passés, Timoléon les recueillit; et après s'être emparé sur-le-champ de Messine, il marcha en ordre de bataille droit à Syracuse, comptant bien moins sur ses troupes que sur la Fortune, qui l'avait conduit jusqu'alors : car il n'avait pas plus de quatre mille combattans. Magon, informé de son arrivée, en fut extrêmement troublé, et ses alarmes redoublèrent à l'occasion suivante.

XXII. Les marais dont Syracuse est entourée (12) reçoivent les eaux d'un grand nombre de sources, de lacs et de rivières qui se déchargent dans la mer. Il se trouve dans ces marais une prodigieuse quantité d'anguilles, dont on peut faire en tout temps une pêche très abondante. Les soldats mercenaires des deux partis profitaient des momens de loisir et des suspensions d'armes pour s'amuser à cette pêche. Comme ils étaient tous Grecs, et qu'ils n'avaient aucun sujet particulier de haine les

uns contre les autres, après s'être bien battus les jours de combat, ils se fréquentaient les jours de trêve, et conversaient familièrement ensemble. Un jour qu'en s'occupant à cette pêche ils s'entretenaient, selon l'usage, et qu'ils admiraient le calme de la mer, la beauté du pays, et l'avantage de sa situation, un soldat, qui était au service des Corinthiens, dit à ceux de l'autre parti : « Comment, vous qui êtes Grecs, « pouvez-vous avoir la pensée de faire tomber « dans la barbarie une ville si considérable et « qui réunit tant d'avantages, pour placer « dans notre voisinage des Carthaginois, les « plus méchants et les plus sanguinaires des « hommes, vous qui devriez souhaiter d'a- « voir plusieurs Siciles entre la Grèce et eux? « Croyez-vous qu'ils n'aient rassemblé et « amené des colonnes d'Hercule et de la mer « Atlantique une armée si puissante, et qu'ils « ne s'exposent à tant de périls que pour as- « surer la domination d'Icétas ? S'il eût eu le « bon sens que doit avoir un général, aurait-il « chassé les fondateurs et les pères de Syracuse « pour attirer dans sa patrie un peuple ennemi? « N'aurait-il pas plutôt fait alliance avec Ti- « moléon et les Corinthiens, de qui il aurait « obtenu tous les honneurs et toute l'autorité « qu'il pouvait désirer ? »

XXIII. Ces discours, répandus dans tout le camp par les mercenaires, firent soupçonner à Magon, qui depuis long-temps cherchait un prétexte pour se retirer, qu'il était trahi par ses soldats. Icétas eut beau le prier de rester, et lui faire voir qu'ils étaient beaucoup plus forts que les ennemis, Magon, persuadé qu'ils le cédaient bien plus à Timoléon en valeur et en fortune qu'ils ne lui étaient supérieurs par le nombre de leurs troupes, mit à la voile, et s'en retourna en Afrique, abandonnant, sans aucun motif raisonnable, la conquête de la Sicile, qu'il avait, pour ainsi dire, entre les mains. Le lendemain Timoléon se présente devant Syracuse avec ses troupes en bataille. Quand ses soldats apprirent la fuite des ennemis, et qu'ils virent le port entièrement vide, ils éclatèrent de rire de cette lâcheté de Magon, et, pour s'en amuser, ils firent publier par la ville qu'on donnerait une récompense à celui qui leur apprendrait où était allé se cacher la flotte des Carthaginois. Cependant Icétas s'obstinait à combattre, et ne voulait pas lâcher prise, résolu de se défendre dans les postes qu'il occupait, et que leurs fortifications rendaient difficiles à forcer. Alors Timoléon partageant ses troupes, en prend une partie avec lui, pour donner l'assaut à la ville du côté du fleuve où était le poste le plus

périlleux. Il fait attaquer l'Achradine par la seconde division sous les ordres du Corinthien Isias, et charge la troisième, commandée par Dinarque et par Démarète, qui avaient amené le dernier secours de Corinthe, d'assaillir le quartier d'Epipoles.

XXIV. Ces trois assauts, donnés en même temps, eurent un tel succès, que les troupes d'Icétas, renversées de tous les côtés, prirent ouvertement la fuite. La prise d'une ville si considérable, emportée de force, et tombée rapidement au pouvoir des Corinthiens par la fuite des ennemis, ne peut être attribuée avec justice qu'à la valeur des soldats et à l'habileté du général; mais qu'un tel exploit n'ait coûté la vie, ni même une blessure à un seul Corinthien, c'est évidemment l'ouvrage particulier de la fortune de Timoléon, qui voulut en quelque sorte lutter contre la valeur de ce général, et faire admirer à ceux qui apprendraient cet événement son rare bonheur plus encore que ses exploits. Non seulement le bruit de cette conquête remplit dans un instant la Sicile et l'Italie, mais en peu de jours il retentit dans toute la Grèce; et la ville de Corinthe, qui doutait encore que sa flotte eût passé en Sicile, apprit en même temps et le passage heureux de ses troupes et leur victoire : tant leurs succès fu-

rent rapides! tant la fortune se plut à en relever l'éclat par la promptitude de l'exécution!

XXV. Timoléon, maître de la citadelle, ne fit pas la même faute que Dion, qui l'avait épargnée à cause de la beauté et de la magnificence de ses ouvrages; mais aussi, pour éviter le soupçon calomnieux qui s'éleva contre ce dernier, et qui finit par le perdre, il fit inviter, par une proclamation publique, tous les Syracusains de venir avec des instrumens pour démolir les forteresses des tyrans. Persuadés que cette journée et cette proclamation allaient être les fondemens les plus solides de leur liberté, ils s'y rendent en foule; et, non contens d'abattre la citadelle, ils renversent et détruisent de fond en comble les palais des tyrans, et jusqu'à leurs tombeaux. Tous les bâtimens étant rasés et le terrain aplani, Timoléon, à la prière des habitans, y fit construire des tribunaux, et rétablit le gouvernement démocratique sur les ruines de la tyrannie. Mais la ville étant dépeuplée d'une grande partie de ses habitans, dont les uns avaient péri dans les guerres et dans les séditions, les autres avaient évité par la fuite la cruauté des tyrans, la place publique de Syracuse était devenue déserte, et l'herbe y était si haute, qu'elle servait de pâture aux chevaux et de lit aux palefreniers. Les autres

villes, à l'exception d'un très petit nombre, étaient remplies de cerfs et de sangliers : ceux qui avaient le loisir de chasser trouvaient le gibier dans les faubourgs mêmes, et jusqu'au pied des murailles : et de tous ceux qui habitaient des forteresses ou des châteaux, aucun ne voulait descendre dans la ville, dont ils avaient en horreur les assemblées, les tribunes et les administrations politiques, où s'étaient formés la plupart de leurs tyrans. Timoléon et les Syracusains résolurent donc d'écrire aux Corinthiens de leur envoyer de Grèce une colonie pour repeupler Syracuse, et empêcher que ses terres ne restassent incultes. D'ailleurs ils étaient menacés d'une nouvelle guerre du côté de l'Afrique. Ils avaient appris que Magon s'était tué lui-même ; que les Carthaginois, irrités de la manière dont il s'était conduit dans toute cette expédition, avaient fait attacher son cadavre à une croix, et qu'ils mettaient sur pied une puissante armée pour repasser en Sicile au printemps prochain.

XXVI. Ces lettres furent portées à Corinthe par des ambassadeurs qui supplièrent les Corinthiens de prendre cette ville sous leur protection, et d'en être une seconde fois les fondateurs. Les Corinthiens, éloignés de toute vue ambitieuse, loin de saisir cette occasion pour se

rendre maîtres de Syracuse, envoyèrent dans tous les jeux sacrés de la Grèce, dans ses assemblées les plus solennelles, et y firent publier par des hérauts : que les Corinthiens, après avoir détruit la tyrannie et chassé le tyran de Syracuse, invitaient à rentrer dans leur patrie tous les Syracusains et tous les autres Siciliens qui l'avaient abandonnée ; qu'ils les déclaraient libres, les engageaient à y aller vivre selon leurs lois et à partager entre eux les terres avec une exacte équité. Ensuite ils firent partir des courriers pour l'Asie et pour les îles voisines, où ils savaient qu'un grand nombre de ces fugitifs s'étaient retirés ; et ils leur firent proposer de se rendre à Corinthe, où le peuple leur fournirait, à ses frais, des vaisseaux, des capitaines et une escorte, pour les ramener tous en sûreté à Syracuse. Cette proclamation attira les éloges les plus mérités et les témoignages d'estime les plus flatteurs à la ville de Corinthe, qui, non contente d'avoir délivré Syracuse de ses tyrans, et de l'avoir arrachée des mains des barbares, la remettait à ses anciens possesseurs. Ceux qui se rendirent à Corinthe, ne se trouvant pas en assez grand nombre, demandèrent qu'on leur donnât d'autres colons, soit de Corinthe, soit des autres villes de la Grèce. Lorsqu'ils furent au moins dix mille, suivant l'historien Atha-

nis (13), Timoléon leur distribua les terres gratis; mais il vendit les maisons, dont il retira mille talens; il laissa aux anciens habitans la faculté de racheter celles qui leur avaient appartenu; et, par cette vente, il procura de grandes sommes au peuple qui se trouvait réduit à une telle détresse, qu'il manquait de ses premiers besoins, et surtout des moyens de soutenir la guerre. Pour y subvenir, il fit vendre à l'encan les statues des tyrans. On les accusa juridiquement, comme des criminels traduits en justice, et le peuple les jugea l'une après l'autre. Elles furent toutes condamnées. On ne conserva que celle de l'ancien tyran Gélon, dont les Syracusains honoraient et chérissaient toujours la mémoire pour la victoire glorieuse qu'il avait remportée près d'Himère sur les Carthaginois (14).

XXVII. Timoléon, voyant Syracuse ainsi relevée de ses ruines, et déjà repeuplée par le grand nombre d'habitans qui s'y rendaient de toutes parts, voulut aussi remettre en liberté les autres villes, et détruire entièrement toutes les tyrannies de la Sicile. Il marcha contre les tyrans à la tête de ses troupes, et força Icétas d'abandonner l'alliance des Carthaginois, de s'engager par un traité à démolir ses forteresses, et à vivre en simple particulier dans la ville des Léontins. Leptines, tyran d'Apollonie

et de plusieurs autres petites villes, craignant d'être réduit par la force, se rendit à Timoléon, qui lui fit grâce de la vie, et l'envoya à Corinthe : il trouvait qu'il était glorieux pour sa patrie que la Grèce vît dans la ville mère de Syracuse les tyrans de la Sicile réduits à l'état obscur de bannis. Il retourna ensuite à Syracuse pour en régler l'administration politique, et seconder Cephalus et Denys, deux législateurs venus de Corinthe pour donner aux Syracusains les lois les plus importantes et les plus nécessaires. Mais avant son départ, voulant procurer à ses mercenaires quelque butin sur le pays ennemi, et en même temps les tenir en haleine, il les envoya, sous la conduite de Dinarchus, et de Démarète, dans les endroits de l'île qui étaient soumis aux Carthaginois. Ils attirèrent à leur parti plusieurs villes de ces barbares, et firent un si grand butin, qu'ils vécurent depuis dans l'abondance ; ils rapportèrent aussi des sommes considérables qui fournirent aux frais de la guerre. Cependant les Carthaginois débarquèrent à Lilybée avec une armée de soixante-dix mille hommes, deux cents galères, mille vaisseaux de transports chargés de machines de guerre, de chars, de munitions et de provisions de toute espèce, résolus de ne plus faire la guerre par des expéditions sé-

parées, mais de chasser à la fois tous les Grecs de la Sicile. Leurs forces étaient assez considérables pour subjuguer tous les Siciliens, quand même ils n'auraient pas été affaiblis et presque ruinés par des divisions intestines. Ils apprirent, en arrivant, que les Corinthiens faisaient le dégât sur leurs terres; et, dans le premier transport de leur colère, ils marchèrent contre eux sous la conduite des généraux Asdrubal et Hamilcar.

XXVIII. Les Syracusains, promptement informés de la marche d'une armée si formidable, en furent tellement effrayés, que de tant de milliers d'hommes qui étaient à Syracuse à peine trois mille osèrent prendre les armes et suivre Timoléon. De quatre mille mercenaires qu'il avait avec lui mille perdirent courage en chemin et l'abandonnèrent. Ils disaient que Timoléon avait perdu le sens; que c'était une témérité indigne de son âge d'aller avec cinq mille fantassins et mille chevaux attaquer une armée de soixante-dix mille hommes, et mener une poignée de soldats à huit journées de Syracuse, en leur ôtant tout moyen de retraite s'ils étaient mis en fuite, et, s'ils étaient tués, l'espoir même de la sépulture. Timoléon regarda comme un avantage réel que ces lâches se fussent déclarés avant le combat; et ayant

encouragé les autres, il les conduisit en toute diligence sur les bords du fleuve Crimèse, où il savait que les Carthaginois étaient campés.

XXIX. Il montait une colline du haut de laquelle il devait découvrir le camp et l'armée des ennemis, lorsqu'il rencontra une troupe de mulets qui portaient de l'ache. Ses soldats regardèrent cette rencontre comme un funeste présage, parce que nous avons coutume de couronner d'ache les tombeaux, et que nous disons communément de ceux qui sont en danger de mort qu'ils n'ont plus besoin que d'ache. Timoléon voulant les guérir de cette superstition, et ranimer leur courage abattu, fait faire halte à toute l'armée, tient un discours convenable à la circonstance, et en finissant représente à ses soldats que la couronne vient s'offrir à eux, même avant la victoire. Il faisait allusion à la couronne d'ache que les Corinthiens donnent aux vainqueurs des jeux Isthmiques, et qu'ils regardent comme sacrée, parce qu'elle a été de tous les temps employée dans ces jeux; elle y était encore en usage du temps de Timoléon, comme elle l'est aujourd'hui dans les jeux Néméens: ce n'est que depuis peu que la couronne de pin a remplacé, dans les jeux Isthmiques, la couronne d'ache. Timoléon, après son discours, prit de l'ache

dont il se couronna le premier; les capitaines, à son exemple, firent de même, et après eux tous les soldats. Dans cet instant, les devins apercevant deux aigles dont l'un tenait dans ses serres un serpent tout déchiré, et l'autre en volant poussait de grands cris, comme pour animer les troupes, ils les font remarquer aux soldats, qui aussitôt implorent tous à la fois le secours des dieux.

XXX. On était alors vers le commencement de l'été, et la fin du mois de thargélion (*) allait ramener le solstice. Il se leva tout à coup de la rivière un brouillard épais qui couvrit d'abord la campagne d'une si grande obscurité, qu'on ne pouvait rien apercevoir de l'armée des ennemis, et qu'on entendait seulement, comme il était naturel dans une armée si nombreuse, un bruit confus de voix, qui parvenait jusqu'au sommet de la colline. Lorsque les Corinthiens y furent montés, ils quittèrent leurs boucliers et se reposèrent. Le soleil en tournant fit élever les vapeurs, et le brouillard s'étant épaissi sur le haut des montagnes, les obscurcit entièrement, tandis que toute la plaine en fut dégagée et parut à découvert. On aperçut alors la rivière de Crimèse, et l'on vit distinctement les ennemis qui la passaient. Ils

(*) La fin de mai et le commencement de juin.

avaient placé à la tête de l'armée les chars à quatre chevaux, dont l'appareil était formidable; ils étaient suivis d'un corps de dix mille hommes de pied qui portaient des boucliers remarquables par leur blancheur. L'éclat resplendissant de leurs armes, la gravité et le bon ordre de leur marche, faisaient conjecturer que c'étaient tous des Carthaginois naturels. Après eux venaient les troupes des différentes nations, qui faisaient leur passage avec beaucoup de confusion et de désordre.

XXXI. Timoléon, voyant que la rivière lui donnait la facilité de n'attaquer que le nombre d'ennemis qu'il voudrait, et ayant fait observer à ses troupes que celles des Carthaginois étaient séparées les unes des autres par le Crimèse; qu'une partie l'avait déjà passé, et que les autres se disposaient à le faire, ordonne à Démarète de se mettre à la tête de la cavalerie, de tomber brusquement sur les Carthaginois, et de mettre le désordre parmi eux avant qu'ils eussent le temps de se ranger en bataille. Il descend lui-même dans la plaine, place aux deux ailes les troupes de Sicile et une partie des soldats étrangers, met autour de lui, au centre, les Syracusains avec les plus braves de ses mercenaires, et s'arrête quelque temps pour considérer l'attaque de sa cavalerie. Il voit

que les chars qui couraient devant la première ligne empêchent ses cavaliers de pénétrer jusqu'aux Carthaginois, et que de peur d'être mis eux-mêmes en désordre, ils sont obligés de tourner continuellement autour des ennemis, et de se rallier souvent pour retourner à la charge. A l'instant il prend son bouclier, et crie à son infanterie de le suivre sans crainte. Sa voix paraissait être plus forte que de coutume, et avoir même quelque chose de surnaturel, soit qu'au moment du combat, et dans l'enthousiasme dont il était transporté, la passion renforçât ainsi sa voix, soit qu'un dieu, comme on le crut assez généralement, eût joint à sa voix l'éclat de la sienne. Ses soldats répondent à son cri, et le pressent de les mener promptement à l'ennemi; alors il fait signe à sa cavalerie de dépasser la ligne des chars et de charger les Carthaginois en flanc; il fait serrer le premier rang de son infanterie bouclier contre bouclier, ordonne aux trompettes de sonner la charge, et fond avec rapidité sur les ennemis.

XXXII. Ils soutinrent vaillamment ce premier choc : armés de cuirasses et de casques d'airain, et tout couverts de leurs boucliers, ils repoussèrent aisément les coups des javelines. Ils en vinrent ensuite à combattre avec l'épée, genre de combat qui exige autant d'adresse que

de force, lorsqu'il s'éleva tout à coup du haut des montagnes un orage accompagné d'éclairs embrasés et de tonnerres effroyables. Bientôt les nuages qui couvraient les sommets des collines étant descendus sur le champ de bataille, versèrent un déluge de pluie et de grêle que poussait encore un vent impétueux, qui ne donnait sur les Grecs que par derrière, mais qui frappait les barbares au visage; ils avaient la vue éblouie par la violence de l'orage et par la flamme des éclairs qui partaient continuellement du sein de ces nuages. Ils en étaient tous très incommodés, et principalement ceux qui avaient peu d'expérience des combats; mais rien ne leur nuisait tant que les éclats de tonnerre et le bruit que faisait sur leurs armes la chute rapide de la pluie et de la grele, qui les empêchait d'entendre les ordres de leurs chefs.

XXXIII. Les Carthaginois naturels, qui n'étaient pas armés à la légère, portaient, comme nous l'avons déjà dit, des armes d'un très grand poids, et ne pouvaient se soutenir dans la fange: l'eau dont leurs cottes-d'armes étaient pénétrées en augmentaient encore la pesanteur, et leur ôtait l'agilité nécessaire pour combattre: ils étaient facilement renversés par les Grecs: et une fois tombés, il leur était impossible, avec des armes si pesantes, de se relever du

milieu du bourbier. Le fleuve, déjà grossi par les pluies, et enflé encore par les troupes nombreuses qui le passaient, s'était débordé dans cette plaine, coupée de creux et de ravins, où il s'était formé, hors de son lit ordinaire. divers courans, dans lesquels les Carthaginois se laissaient tomber, et d'où ils ne pouvaient sortir qu'avec la plus grande peine. L'orage continuait toujours, et les Grecs ayant renversé les quatre cents hommes qui formaient la première ligne, tout le reste prit la fuite. Il y en eut plusieurs de tués dans la plaine; un grand nombre, entraînés par le fil de l'eau contre ceux qui passaient encore la rivière, s'y noyèrent; et la plupart des autres s'étant réfugiés sur les collines, furent taillés en pièces par l'infanterie légère. Il périt, dit-on, dans ce combat, dix mille hommes, dont trois mille étaient Carthaginois, ce qui jeta Carthage dans le plus grand deuil : car c'étaient les citoyens les plus distingués par leur naissance, leur richesse et leur courage; et jamais, de mémoire d'homme, il n'y avait eu un si grand nombre de Carthaginois tués dans une seule bataille. parce qu'ils se servaient ordinairement pour leurs guerres d'Espagnols, de Lybiens et de Numides, et qu'ils payaient leurs défaites du sang de ces étrangers.

XXXIV. La richesse des dépouilles fit juger aux Grecs de la qualité des morts. Ils ne se donnèrent pas la peine de ramasser le fer et le cuivre, tant l'argent et l'or étaient en abondance dans le camp ennemi, dont ils s'étaient rendus maîtres, après avoir passé la rivière. Ils prirent aussi tout le bagage, et les soldats détournèrent un grand nombre de prisonniers : ceux qu'ils mirent en commun montèrent à cinq mille. Il y eut deux cents chars de pris : mais rien n'était plus beau et plus magnifique que la tente de Timoléon. Parmi les dépouilles de toute espèce dont on l'avait remplie, on y voyait mille cuirasses et dix mille boucliers remarquables par leur richesse et par la beauté du travail. Comme ils n'étaient qu'un petit nombre à partager les dépouilles, et que le butin était immense, ce ne fut que trois jours après le combat qu'on éleva le trophée de cette victoire. Avec la nouvelle d'un si grand exploit, Timoléon fit porter à Corinthe les plus belles armes qui se trouvaient parmi le butin. Il voulait que sa patrie fût un objet d'admiration pour tous les peuples, quand ils verraient que de toutes les villes de la Grèce elle était la seule dont les plus beaux temples fussent ornés, non de dépouilles des Grecs, non d'offrandes teintes du sang de leurs frères et faites pour rap-

peler des exploits odieux, mais de dépouilles barbares, dont les instructions glorieuses attestaient la justice des vainqueurs autant que leur bravoure, en faisant connaître que les Corinthiens, et Timoléon, leur général, après avoir délibéré du joug des Carthaginois les Grecs qui habitaient la Sicile, avaient consacré aux dieux ces offrandes, comme un monument de leur reconnaissance.

XXXV. Timoléon, laissant dans le pays ennemi ses soldats mercenaires pour faire le dégât sur les terres des Carthaginois, s'en retourna à Syracuse. Il commença par bannir de la Sicile les mille mercenaires qui l'avaient abandonné au moment du combat; ils eurent ordre de sortir de Syracuse avant le coucher du soleil, et passèrent en Italie, où ils furent trahis et massacrés par les Bruttiens : les dieux punissant ainsi, par cette vengeance éclatante, leur lâche désertion. Cependant Mamercus, tyran de Catane, et Icétas, soit qu'ils portassent envie aux exploits de Timoléon, soit qu'ils craignissent en lui un ennemi irréconciliable des tyrans, se liguèrent avec les Carthaginois, et leur écrivirent d'envoyer au plus tôt une nouvelle armée et un général, s'ils ne voulaient pas se voir chassés de toute la Sicile; on fit donc partir une flotte de soixante-dix voiles, commandée

per Giscon, qui prit aussi à sa solde quelques mercenaires Grecs. C'était la première fois que les Carthaginois prenaient des soldats Grecs à leur service; ils le firent par l'admiration que leur inspirait la valeur de ces hommes, qu'ils regardaient comme invincibles. Ils s'étaient donné rendez-vous à Messine, où d'abord ils égorgèrent quatre cents soldats étrangers que Timoléon avait envoyés au secours de cette ville. Ensuite, ayant placé une embuscade sur les terres qui appartenaient à Carthage, près d'un lieu appelé Hières, ils firent main basse sur tous les mercenaires que commandait Euthyme le Leucadien.

XXXVI. Ces événemens ne firent que donner plus d'éclat à la fortune de Timoléon : car ces mercenaires étaient de ceux qui, avec Onomarque et Philodème de la Phocide, s'étaient emparés de Delphes, et avaient été complices du pillage du temple. Devenus, par ce sacrilége, l'objet de la haine publique, et fuis de tout le monde comme des gens maudits, ils erraient dans le Péloponnèse, où Timoléon, faute d'autres troupes, les avait pris à sa solde. Arrivés en Sicile, ils furent vainqueurs dans tous les combats qu'ils livrèrent avec lui: mais, après une suite de grandes victoires qui avaient presque terminé la guerre, envoyés par ce gé-

néral à des expéditions moins importantes, ils périrent et furent entièrement détruits, non pas tous à la fois, mais par troupes séparées, la justice divine ayant voulu montrer par là qu'elle n'en avait différé la vengeance qu'en faveur de Timoléon, afin que la trop prompte punition des méchans ne fût pas préjudiciable aux bons. Ainsi la bienveillance des dieux pour ce général ne fut pas moins admirable dans ses revers que dans ses succès. Mais le peuple de Syracuse supportait avec peine les railleries des tyrans sur ce dernier échec. Mamercus, qui se donnait pour un grand poète, et qui croyait exceller dans la tragédie, relevait, avec ostentation, sa victoire sur ces mercenaires. Il suspendit dans des temples les boucliers qu'il avait pris sur eux, et y grava en vers élégiaques cette inscription insultante :

Ces boucliers ornés d'or, d'argent et d'ivoire (*),
Des boucliers unis dont nous étions armés
Sont devenus le prix. Dans ce temple enfermés,
Ils sont le monument d'une illustre victoire.

XXXVII. Pendant ce temps-là, Timoléon ayant marché contre Calaurie (15), Icétas saisit

(*) C'étaient ceux que ces sacriléges avaient pris dans le temple de Delphes.

ce moment pour entrer en armes sur les terres des Syracusains, où il fit un horrible dégât, et commit les plus grandes violences. Il se retira, emportant un butin considérable, et passa tout près de Calaurie, pour braver Timoléon qui n'avait avec lui que peu de monde. Ce général le laissa passer, et se mit à sa poursuite avec sa cavalerie et ses troupes légères. Icétas, qui en fut informé, traversa le Damyrias et s'arrêta sur l'autre bord, comme pour disputer le passage à Timoléon : la rapidité du courant et les bords escarpés du fleuve lui inspiraient cette audace. Le danger, en excitant une rivalité et une émulation merveilleuse entre les officiers de Timoléon, retarda le combat. Aucun d'eux ne voulait passer derrière son compagnon : ils demandaient tous de marcher les premiers à l'ennemis : et en se poussant les uns les autres pour se devancer, ils allaient faire le passage avec beaucoup de confusion. Timoléon, pour les accorder, fit tirer au sort ceux qui passeraient les premiers, il prit leurs anneaux qu'il mit dans un pan de sa robe, et, après qu'on les eût mêlés, le premier anneau qui sortit se trouva heureusement avoir pour cachet un trophée. A cette vue, tous ces jeunes officiers, pleins de joie, poussent de grands cris : et, sans attendre qu'on achève le sort, ils

s'élancent dans la rivière, la passent le plus promptement possible, et fondent sur les ennemis qui, ne pouvant soutenir un choc si impétueux, prirent la fuite et furent tous dépouillés de leurs armes; il y en eut environ mille de tués. Peu de temps après, Timoléon conduisit ses troupes contre la ville des Léontins, où il prit vifs Icétas, Eupolème son fils, et Euthyme le général de la cavalerie, que leurs propres soldats lui livrèrent enchaînés. Icétas et son fils furent punis de mort comme des tyrans et des traîtres. Euthyme, homme distingué par son courage et par son intrépidité dans les combats, eût pu trouver grâce devant ses ennemis sans une raillerie piquante qu'il s'était permise contre les Corinthiens lorsqu'ils partirent de Corinthe pour aller faire la guerre aux tyrans de Sicile. Euthyme, dans un discours public qu'il fit aux Léontins, leur dit qu'il ne fallait pas s'effrayer de voir

Sortir de leurs maisons des femmes de Corinthe.

La plupart des hommes se tiennent plus blessés des injures que des actions offensantes, et supportent plus difficilement un trait de mépris qu'un dommage réel. On pardonne à des ennemis d'employer des voies de fait que la dé-

fense rend nécessaires; mais les paroles injurieuses semblent être l'effet d'un excès de haine ou de méchanceté.

XXXVIII. Quand Timoléon fut retourné à Syracuse, le peuple assemblé fit le procès aux femmes et aux filles d'Icétas; elles furent condamnées à mort. De toutes les actions de Timoléon, c'est celle qui me paraît la plus digne de blâme : s'il avait voulu s'opposer à la mort de ces femmes, elles n'auraient pas péri. Sans doute qu'il n'y prit aucun intérêt, et qu'il les livra au ressentiment du peuple qui voulait venger Dion, celui qui avait chassé Denys. Car c'était Icétas qui avait fait jeter dans la mer Arète, femme de Dion, sa sœur Aristomaque, et son fils encore enfant, comme nous l'avons rapporté dans la vie de Dion (16). Timoléon tourna ensuite ses armes contre Mamercus, tyran de Catane, qui l'attendait en bataille sur les bords du fleuve Abolus (17), il le mit en déroute et lui tua plus de deux mille hommes, dont la plupart étaient de ces Phéniciens que Giscon lui avait envoyés comme auxiliaires. Cette défaite détermina les Carthaginois à demander la paix : ils l'obtinrent à condition de ne garder que les terres qui étaient au delà du Lycus (18) : de laisser à tous les gens du pays qui voudraient aller s'établir à Syracuse la liberté d'emmener leur

familles et d'emporter leurs biens ; enfin de renoncer à toute alliance avec les tyrans. Alors Mamercus, perdant tout espoir, fit voile pour l'Italie, afin d'en ramener une armée de Lucaniens contre Timoléon et les troupes de Syracuse. Mais ceux qui l'accompagnaient, ayant fait retourner les galères, revinrent en Sicile, et livrèrent Catane à Timoléon ; Mamercus fut obligé de se réfugier à Messine, auprès du tyran Hippon. Timoléon l'y suivit, et assiégea Messine par mer et par terre. Hippon, effrayé, monta sur un vaisseau pour prendre la fuite ; mais il fut arrêté et livré aux Messiniens qui, l'ayant conduit au théâtre, firent venir des écoles tous leurs enfans, pour les rendre témoins du plus beau des spectacles, la punition d'un tyran ; il fut battu de verges et mis à mort. Mamercus se rendit lui-même à Timoléon, à condition d'être jugé par les Syracusains et de n'avoir pas ce général pour accusateur. Conduit à Syracuse, et traduit devant le peuple assemblé, il voulut prononcer un discours qu'il avait préparé depuis long-temps ; mais le tumulte que faisait le peuple lui ayant ôté tout espoir de pardon, il jeta son manteau, et courant avec précipitation à travers le théâtre, il se frappa la tête contre un des degrés, afin de se donner la mort ; mais il ne se tua pas : il fut repris en

vie, et souffrit le supplice réservé aux brigands.

XXXIX. C'est ainsi que Timoléon, après avoir détruit toutes les tyrannies, mit fin aux guerres de Sicile. Aussi cette île, qu'il avait trouvée aigrie par ses malheurs et devenue odieuse à ses propres habitans, il sut tellement l'adoucir et en rendre le séjour si aimable, que les étrangers accouraient en foule pour habiter un pays que ses citoyens mêmes avaient abandonné. Agrigente et Gela (19), deux villes considérables qui, après la guerre des Athéniens en Sicile, avaient été détruites par les Carthaginois, furent rétablies, l'une par Métellus et Phéristius, qui y vinrent d'Éléa, l'autre par Gorgus, qui s'y transporta de Céos (20), et qui tous trois y ramenèrent les anciens habitans. Timoléon leur procura, après une si cruelle guerre, non seulement la sûreté et la paix, mais encore toutes les autres commodités de la vie; et il leur montra tant d'affection, qu'il fut aimé dans ces deux villes comme s'il en eût été le fondateur. Tous les autres peuples partageaient ce sentiment, et ils n'auraient regardé comme solidement fait ni traité de paix, ni établissement de lois, ni partage de terres, ni police de gouvernement, si Timoléon n'y avait mis la main et ne l'avait réglé lui-même: ainsi le maître artiste, après que ses élèves ont achevé un ouvrage, y met cette grâce

et cette perfection qui le rendent dignes des dieux mêmes.

XL. La Grèce avait dans ce temps-là plusieurs grands personnages qui se distinguaient par les plus glorieux exploits : un Timothée, un Agésilas, un Pélopidas, un Épaminondas surtout, que Timoléon avait pris pour modèle. Mais la plupart de leurs actions, même dans ce qu'elles ont de plus éclatant, sentent l'effort et la peine : quelques-unes ont été suivies du repentir et du blâme. Au contraire parmi toutes celles de Timoléon, si l'on excepte la nécessité à laquelle il fut réduit à l'égard de son frère, il n'y en a pas une à laquelle, comme dit Timée, on ne puisse appliquer ces vers de Sophocle, et s'écrier :

O dieux ! est-ce Vénus ou son aimable enfant
Qui prête à ces exploits un charme séduisant ?

En effet, comme les poèmes d'Antimachus et les tableaux de Denys, tous deux Colophoniens, quoique pleins de nerf et de vigueur, laissent voir le travail et la contrainte ; qu'au contraire les tableaux de Nicomachus et les vers d'Homère, outre la perfection et la grâce dont ils brillent, ont surtout un caractère de naturel et de facilité qui frappe tout le monde (21), de même les exploits d'Épaminondas et d'Agésilas

paraissent l'effet du travail et de la difficulté, quand on les compare à ceux de Timoléon, où la beauté se trouve toujours jointe à la facilité : tout homme qui en jugera sainement et sans prévention les attribuera, non pas à la fortune seule, mais à la vertu heureuse. Cependant il rapportait lui-même à la Fortune tous ses succès ; et dans ses lettres à ses amis de Corinthe, dans ses discours aux Syracusains, il remerciait souvent cette déesse de ce qu'ayant voulu sauver la Sicile, elle avait attaché cette gloire à son nom plutôt qu'à celui d'un autre. Il dédia même chez lui une chapelle à la Fortune fortuite (22), et consacra toute son habitation à la déesse sacrée.

XLI. Il occupait une belle maison que les Syracusains lui avaient réservée pour prix de ses grands exploits. Ils y avaient ajouté la maison de campagne la plus belle et la plus agréable, où il vivait habituellement avec sa femme et ses enfans, qu'il avait fait venir de Corinthe. Car il ne retourna plus dans sa patrie, et ne prit aucune part aux troubles dont la Grèce était agitée : il ne voulut pas s'exposer à l'envie, écueil dangereux, où vont si souvent échouer les généraux insatiables d'honneur et de puissance. Il se fixa pour toujours à Syracuse, où il jouissait de tous les biens qu'il avait faits, et

dont le plus grand sans doute était de voir tant de villes et tant de milliers d'hommes lui devoir son bonheur. Il est nécessaire, dit Simonide, que toute alouette ait une houpe sur la tète; il ne l'est pas moins que dans tout gouvernement populaire il se trouve quelque accusateur. Aussi parmi les orateurs démagogues de Syracuse y en eut-il deux, Laphistius et Démenète, qui osèrent attaquer Timoléon. Le premier l'ayant assigné à comparaître, et lui ayant demandé caution, le peuple se souleva contre lui. Timoléon arrêta le tumulte, et représenta aux Syracusains qu'il n'avait bravé volontairement tant de dangers et tant de travaux que pour procurer à tout citoyen la liberté de faire observer les lois. Démenète l'avait accusé en pleine assemblée de plusieurs abus d'autorité dans son commandement. Timoléon ne répondit rien à ces accusations; il se contenta de remercier les dieux d'avoir exaucé la prière qu'il leur avait faite de voir les Syracusains dire librement tout ce qu'ils voudraient.

XLII. Timoléon fut, de l'aveu de tout le monde, celui des Grecs de son temps qui fit les plus grandes et les plus belles actions : seul aussi, il effaça tous les autres généraux par cette sorte d'exploits auxquels les sophistes excitent le plus les Grecs, dans ces discours d'é-

clat qu'ils prononcent devant la Grèce assemblée. Transporté par la fortune hors de sa patrie, pur et sans souillure, avant les grands maux qui affligèrent la Grèce, il fit éclater sa valeur et son habileté contre les barbares et les tyrans; il signala sa justice et sa douceur envers les Grecs et leurs alliés; il érigea des trophées qui ne coûtèrent, pour la plupart, à ses concitoyens ni larmes ni deuil; et en moins de huit ans il rendit aux anciens habitans la Sicile délivrée des maux et des calamités dont elle était depuis si long-temps accablée. Mais après tant de bonheur, il sentit, dans sa vieillesse, sa vue s'affaiblir, et bientôt il la perdit entièrement: non qu'il eût donné lieu à cet accident, ou que la fortune lui eût en cela fait éprouver son caprice; mais c'était, je crois, une maladie héréditaire, et une suite naturelle de sa longue vie. On dit que plusieurs personnes de sa famille avaient de même perdu la vue dans leur vieillesse. Athanis rapporte que pendant que Timoléon faisait la guerre à Hippon et à Mamercus, et qu'il était campé devant Mylles, il lui vint une taie sur les yeux, et l'on prévit dès lors qu'il deviendrait un jour aveugle. Cet accident, loin de suspendre le siége, le lui fit pousser plus vivement jusqu'à ce qu'il se fût rendu maître de la personne des tyrans.

Cet historien ajoute que, de retour à Syracuse, il demanda et obtint la permission de quitter le commandement, qu'il n'avait plus besoin de garder, disait-il, après avoir conduit les affaires publiques à la fin la plus heureuse.

XLIII. On ne s'étonnera pas sans doute que Timoléon ait supporté cette perte avec modération. Mais on ne peut trop admirer le respect et la reconnaissance que les Syracusains ne cessèrent de lui témoigner dans cet état de cécité. Non contens de lui rendre souvent eux-mêmes de fréquentes visites, ils menaient chez lui, soit à la ville, soit à la campagne, tous les étrangers qui venaient à Syracuse, et leur montraient leur bienfaiteur; ils se réjouissaient, ils se faisaient honneur devant eux du choix qu'il avait fait de leur ville pour y demeurer, sans vouloir retourner dans sa patrie, où l'attendait une réception si honorable, après les grandes victoires qu'il avait remportées. Mais de tout ce qu'on a fait ou écrit de grand à la gloire de Timoléon, rien n'a été plus flatteur pour lui que le décret du peuple de Syracuse qui ordonnait de prendre pour général un Corinthien toutes les fois qu'on serait en guerre avec des étrangers. Il recevait aussi dans toutes leurs assemblées un témoignage de confiance bien honorable pour lui. Les Syracusains y jugeaient eux-

mêmes les affaires les plus simples; mais quand il en survenait de plus importantes, ils appelaient Timoléon. On le voyait sur un char à deux chevaux traverser la place publique, et se rendre au théâtre où il entrait assis sur ce même char. A son arrivée, le peuple le saluait tout d'une voix; il leur rendait le salut; et, après avoir accordé quelques momens à ces élans d'acclamations et de louanges, on discutait l'affaire. Il donnait son avis, que le peuple confirmait toujours par son suffrage; après quoi ses gens le ramenaient sur son char à travers le théâtre; les citoyens le reconduisaient jusque hors des portes avec des acclamations et des applaudissemens non interrompus, et retournaient ensuite expédier les autres affaires.

XLIV. Il vieillissait ainsi au milieu du respect et de la bienveillance publics, chéri comme le père commun des Syracusains, lorsqu'il lui survint une légère maladie qui, jointe à son âge, termina bientôt sa vie. Après avoir donné quelques jours aux préparatifs de ses funérailles, et aux étrangers le temps de se rendre à Syracuse pour honorer ses obsèques, elles furent célébrées evec la plus grande magnificence. Des jeunes gens choisis au sort par le peuple portèrent son lit funèbre qu'on avait très richement paré; ils traversèrent la place

publique, sur laquelle on voyait autrefois les palais des tyrans. Le convoi était accompagné de plusieurs milliers d'hommes et de femmes qui, couronnés de fleurs et vêtus de robes blanches, présentaient moins l'image d'un convoi que celle d'une fête solennelle. Le cris et les larmes qui se confondaient avec les bénédictions et les louanges n'étaient pas un honneur accordé à l'usage, ou un devoir de convention, mais l'expression sincère des plus justes regrets et le pur témoignage d'une véritable affection. Lorsque le lit eut été mis sur le bûcher, Démétrius, celui de tous les hérauts d'alors qui avait la voix la plus forte, prononça le décret du peuple; il était conçu en ces termes : « Le peuple « de Syracuse a ordonné que Timoléon de Co- « rinthe, fils de Timodème, soit enterré aux dé- « pens du public, et qu'on emploie pour ses « funérailles la somme de deux cents mines (*); « que pour honorer sa mémoire, on célèbre, à « perpétuité, le jour anniversaire de sa mort, « des jeux de musique, des combats gymniques « et des courses de chevaux [23], parce qu'a- « près avoir exterminé les tyrans, défait les « barbares, repeuplé les plus grandes villes « que la guerre avait ruinées, il a donné des

(*) Environ 18,000 liv. de monnaie.

« lois aux Siciliens. » Ses cendres furent déposées dans un tombeau qu'on avait élevé sur la place publique, et que les Syracusains environnèrent dans la suite de portiques, d'un gymnasse, et de palestres destinés aux exercices de la jeunesse. Ils donnèrent à ce monument le nom de Timoléontium. Les Syracusains, en observant les lois et la forme du gouvernement que Timoléon avait établis, jouirent d'une longue prospérité.

PARALLÈLE

DE

PAUL ÉMILE ET DE TIMOLÉON.

I. D'après l'idée que l'histoire nous donne de ces deux grands hommes, on voit aisément que leur parallèle n'offre pas des différences et des disparités bien sensibles. Les guerres qu'ils eurent l'un et l'autre à soutenir leur donnèrent à combattre des ennemis célèbres : à l'un les Macédoniens ; à l'autre les Carthaginois. Leurs victoires eurent le plus grand éclat : l'un fit la conquête de la Macédoine et renversa le trône d'Antigonus, dont la succession s'était continuée jusqu'au septième roi ; l'autre détruisit toutes les tyrannies de la Sicile, et rendit à l'île entière sa liberté. Peut-être mettra-t-on entre eux cette différence, que Paul Émile eut en tête Persée, qui avait de très grandes forces, et qui avait déjà battu les Romains, et que Timoléon attaqua Denys lorsqu'il était très affaibli et presque sans ressource. Mais on pourrait dire aussi, à l'avantage de Timoléon, qu'il vainquit plusieurs tyrans et brisa les forces des Carthaginois, non comme

Paul Émile avec des troupes aguerries et formées à une exacte discipline, mais avec des soldats ramassés au hasard, avec des mercenaires accoutumés à une vie indisciplinée, et qui ne faisaient à la guerre que ce qu'il leur plaisait. Or, des exploits pareils avec des forces inégales ajoutent à la gloire du général.

II. Ils se conservèrent tous deux purs et justes dans l'administration des affaires; mais il semble que Paul Émile y arriva tout formé à la vertu par les lois et les mœurs de sa patrie, au lieu que Timoléon s'y forma lui-même. Ce qui le prouve, c'est que du temps de Paul Émile tous les Romains étaient également modestes, également soumis à leurs usages, pleins de crainte pour les lois et de respect pour leurs concitoyens mêmes. Au contraire, de tous les généraux et de tous les capitaines grecs qui commandèrent en Sicile, il n'y en eut pas un seul qui ne se corrompît, si l'on en excepte Dion, qui fut même soupçonné d'avoir aspiré à la tyrannie et formé le projet chimérique d'établir à Syracuse une royauté semblable à celle de Lacédémone. L'historien Timée rapporte que Gylippe lui-même fut renvoyé ignominieusement par les Syracusains qui avaient reconnu en lui, dans l'exercice de son commandement, une insatiable avarice. Les

injustices et les perfidies que l'espérance de se rendre maîtres de la Sicile fit commettre à Pharax le Spartiate, et à Callippe d'Athènes, nous ont été transmises par plusieurs historiens. Cependant qu'étaient-ce que ces deux généraux, et quelles forces avaient-ils en main, pour se livrer à une telle espérance? Le premier faisait sa cour à Denys, déjà chassé de Syracuse; et Callipe était simple capitaine dans les troupes étrangères de l'armée de Dion. Mais Timoléon, que les Corinthiens envoyèrent pour général aux Syracusains, sur leurs vives instances; qui, loin d'avoir à solliciter des troupes, était assuré de trouver une armée toute prête, qui ne désirait que de l'avoir pour chef, Timoléon n'eut, dans son commandement, d'autre ambition et d'autre but que de détruire ces tyrans injustes.

III. Ce qu'on ne peut trop admirer dans Paul Émile, c'est qu'après avoir détruit une si grande monarchie, il n'augmenta pas son bien d'une seule drachme, et ne voulait ni toucher ni voir ces trésors immenses dont il fit à d'autres de si grandes largesses. Je n'ai garde de blâmer Timoléon d'avoir accepté une belle maison à Syracuse, et une autre à la campagne : il n'y a pas de honte à recevoir le prix de si grands services : mais il est encore plus beau

de les refuser ; et c'est le comble de la vertu que de savoir se passer de ce qu'elle peut acquérir légitimement. Il y a des corps qui supportent le froid et d'autres le chaud ; les meilleurs tempéramens sont ceux qui peuvent souffrir également le chaud et le froid : de même l'âme la plus forte et la mieux constituée est celle qui ne se laisse ni enorgueillir par les succès, ni abattre par les revers. Sous ce rapport, Paul Émile paraît plus parfait que Timoléon. Dans le plus grand des malheurs, dans la douleur extrême que lui causa la mort de ses enfans, il ne se montra ni plus faible ni moins estimable que dans sa plus grande prospérité. Timoléon, au contraire, après l'action généreuse à laquelle il se porta contre son frère, ne put soumettre sa douleur à l'empire de la raison ; abattu par le chagrin et par le repentir, il n'eut pas, durant vingt ans, le courage de paraître à la tribune et sur la place publique. Il faut rougir, sans doute, des actions honteuses ; mais aussi, craindre toute sorte de blâme, c'est la preuve d'un caractère doux et simple, à la vérité, mais qui manque d'élévation et d'énergie.

NOTES
SUR TIMOLÉON.

---

(1) Les Léontins habitaient une ville orientale de Sicile, nommée Léontini, ou Léontium. Elle était située assez avant dans les terres, dans une vallée, entre deux rivières, qui, après s'être jointes, vont se jeter dans la partie du sud du golfe de Catane; l'une est le Lissus, aujourd'hui Lisso, qui est au sud, et l'autre le Térias, aujourd'hui Fiume di San Leonardo, qui est au nord. Cette ville, qui subsiste encore, et qui s'appelle Léontini, avait été bâtie par des Chalcidiens de Naxos, en Sicile.

(2) Syracuse était effectivement une colonie des Corinthiens.

(3) La Grèce était alors aux prises avec Philippe, père du grand Alexandre.

(4) Corcyre, anciennement l'île des Phéaciens, dans la mer Ionienne, est aujourd'hui l'île de Corfou, dans le golfe Adriatique. Leucade, presqu'île de l'Epire, qui tenait à l'Acarnanie par un isthme étroit de 500 pas de longueur sur 120 de largeur, conserve son ancien nom. Dans ce défilé était située la ville de Leucade, sur le penchant d'une colline. Elle est fameuse par son promontoire d'où se précipitaient dans la mer ceux que le désespoir portait à se donner la mort.

(5) On sait que Carthage était une colonie de Tyr, ville de Phénicie, et que les Carthaginois avaient hé-

rité du talent de leurs fondateurs pour l'artifice et la fourberie : on disait la foi punique, pour désigner la perfidie.

(6) Adranum, petite ville au-dessous du mont Etna, sur le fleuve d'Adranus, qui coule de cette montagne. L'un et l'autre, la ville et le fleuve, portaient le nom du dieu qui y était adoré, et à qui l'on avait bâti un temple magnifique. On croit que c'est le dieu Mars.

(7) Il avait épousé Sophrosyne, fille d'Aristomaque, femme du vieux Denys.

(8) Il regardait Corinthe, dont Syracuse était une colonie, comme sa mère, et les Leucadiens, dont la ville avait été aussi fondée par les Corinthiens, comme ses frères.

(9) Les tyrans qui tremblent toujours pour leur vie, et qui généralement redoutés sont obligés de craindre tout le monde, avaient introduit cet usage, afin de s'assurer que ceux qui les approchaient n'avaient pas quelque arme cachée sous leur manteau.

(10) L'historien Philiste, de Syracuse, s'était attaché à imiter le style de Thucydide; il était partisan déclaré des tyrans, et de là ses plaintes sur le sort des filles de Leptines, tyran d'Apollonie, ville de Sicile, près du cap Pachin.

(11) Il y en avait quatre : l'île ou la citadelle, qui était entre les deux ports; l'Achradine, peu séparée de l'île; Tyché, ainsi appelée du nom grec de la Fortune, qui avait un temple dans cette partie de la ville, et Néapolis, ou la ville neuve.

(12) Il y avait le marais de Lysimélia, et le marais Syraco, d'où la ville avait pris son nom. Ces fonds marécageux rendaient l'air de Syracuse malsain.

(13) Athanis avait écrit l'histoire de Sicile; on ne sait pas en quel temps il a vécu. Les mille talens dont

Plutarque parle tout de suite font cinq millions de notre monnaie.

(14) Il avait battu Amilcar, qui était venu en Sicile avec deux cents vaisseaux et trois cents mille hommes, la 2e année de la 7e olympiade.

(15) C'était une ville de Sicile dont on ne connaît pas la position.

(16) Par cet endroit et par un autre qu'on a déjà vu, il paraît que cette Vie n'a été écrite qu'après celle de Dion ; et cette conjecture est confirmée par la manière brusque dont Plutarque est entré en matière dans celle-ci. On voit pourtant dans la Vie de Dion que Plutarque dit en une occasion, comme nous l'avons rapporté dans la Vie de Timoléon. Il se peut faire que dans l'une et l'autre ces mots aient été ajoutés après coup, par rapport à l'ordre dans lequel on donnait ces Vies.

(17) C'est la rivière d'Alabus, nommée Alabis et Alabon, près d'Hybla, entre Catane et Syracuse, et qui se jette dans la mer à Mégare.

(18) Cette rivière, dont le vrai nom est Halycus, coulait entre les villes d'Agrigente et de Selinonte, et baignait les murs d'Héraclée, surnommée Minoa, que les habitans appellent aujourd'hui Platini.

(19) Agrigente, à quelques lieues d'Héraclée, du côté de l'orient, sur le fleuve qui porte son nom. Géla, à la même distance d'Agrigente, à l'orient, sur la rivière du même nom. Ces trois villes sont sur la côte méridionale de la Sicile.

(20) Elée, nommée aussi Vélie, dans la Lucanie. Céos, une des Cyclades, patrie de Simonide. Les anciens l'appellent quelquefois Céa. Elle est au midi de l'Eubée, à l'orient de l'Attique, vis-à-vis le promontoire de Sunium.

(21) Antimachus, poète grec de Colophon, ville d'Ionie, contemporain de Socrate et de Platon, avait fait un poème sur la guerre de Thèbes.

(22) Les philosophes distinguaient entre la fortune, et le cas fortuit; la Sicile délivrée, voilà l'ouvrage de la fortune; la Sicile délivrée par Timoléon, voilà l'ouvrage du cas fortuit, de la fortune fortuite, comme dit Plutarque : car elle pouvait être délivrée par un autre comme par lui.

(23) C'étaient des jeux où l'on proposait des prix pour le vainqueur. Les jeux gymniques de la course, de la lutte et des autres exercices se faisaient ordinairement après les funérailles.



PÉLOPIDAS.

SOMMAIRE.

I. Réflexions sur le mépris de la mort. II. Si un général doit s'exposer témérairement. III. Noblesse de Pélopidas. Son mariage. IV. Caractère de Pelopidas et celui d'Epaminondas. Leur intime amitié. V. Les nobles, soutenus par les Spartiates, s'emparent de l'autorité dans Thèbes. VI. Situation fâcheuse des Thébains. Leurs bannis bien traités par les Athéniens. VII. Complot formé par Pélopidas pour délivrer Thèbes. VIII. Pélopidas entre secrètement dans la ville avec quelques autres conjurés. IX. Ils se croient découverts ; leurs inquiétudes. X. Charon les rassure. XI. Nouvelle alarme des conjurés. Ils tuent d'abord Archias. XII. Ils tuent ensuite Léontidas et Hypates. XIII. Ils sont secourus par Epaminondas et Gorgias. XIV. Pélopidas est nommé béotarque. Cette conjuration comparée à celle de Thrasybule. XV. Les Spartiates portent la guerre en Béotie. Politique de Pélopidas. XVI. Les Thébains remportent sur eux plusieurs avantages. XVII. Tentative sur Orchomène, qui ne réussit pas. XVIII. Bataille de Tégyre, où les Spartiates sont défaits. XIX. Origine de la bande sacrée. XX. Manière dont Pélopidas l'employa. XXI. Cléombrote, roi de Sparte, marche contre les Thébains. XXII. Songe qui inquiète Pélopidas. XXIII. Bataille de Leuctres gagnée par Epaminondas et Pélopidas. XXIV. Leur incursion dans la Laconie. XXV. Accusation intentée contre ces deux généraux. XXVI. Pélopidas fait condamner le rhéteur Ménéclides. XXVII Pélopidas est envoyé contre Alexandre, tyran de Phères. XXVIII. Il passe

---

I. On louait un jour devant Caton l'Ancien un homme plein d'audace qui se jetait tête baissée dans les plus grands périls. « Il y a bien « de la différence, dit Caton, entre estimer « beaucoup la vertu et faire peu de cas de la « vie : » parole pleine de sens et que l'exemple suivant justifie. Antigonus avait dans son armée un soldat très courageux, mais malsain de corps et d'une mauvaise complexion. Le roi lui ayant demandé la cause de sa pâleur, le soldat lui avoua qu'il avait une maladie secrète. Ce prince recommanda avec le plus grand soin à ses médecins d'employer pour cet homme tous les remèdes qu'ils croiraient lui être convenables, et de ne rien négliger pour le guérir. Ce soldat si brave recouvra la santé ; mais il perdit son audace, et ne se précipita plus

comme auparavant dans les dangers. Antigonus le fit venir et lui témoigna sa surprise d'un tel changement. Le soldat ne lui en dissimula par la cause : « Prince, lui dit-il, c'est vous « qui m'avez rendu moins hardi, en me déli-« vrant des maux qui me faisaient mépriser la « vie. » Aussi un Sybarite disait-il qu'il ne fallait pas s'étonner que les Spartiates bravassent dans les combats une mort qui les délivrait de tant de peines, et les dérobait à un genre de vie si austère. Mais il est tout simple que les Sybarites, énervés par la mollesse et par les délices, aient pu croire qu'on bravait la mort moins par amour de l'honneur et de la vertu que par haine de la vie (9). Au contraire, chez les Spartiates, vivre et mourir avec plaisir était l'effet de leur vertu, comme le prouve l'épitaphe suivante :

Ils ont péri ces guerriers généreux,
Persuadés qu'en soi ni la mort ni la vie
Ne sont jamais des biens dignes d'envie ;
Mais qu'il est beau de vivre et mourir vertueux.

La fuite de la mort n'est point blâmable, quand on peut vivre sans honte ; mais il n'y a pas de gloire à la rechercher, quand on ne le fait que par dégoût de la vie. Dans Homère, les héros les plus vaillans et les plus hardis ne vont au combat que bien armés. Les législateurs des

Grecs punissent le soldat qui a jeté son bouclier; et non celui qui a laissé son épée ou sa pique, parce que le soin de se défendre, surtout pour ceux qui gouvernent des états ou qui commandent des armées, est un devoir plus pressant que celui de frapper l'ennemi.

II. Dans la division qu'Iphricrate faisait des différentes parties d'une armée, il comparait les troupes légères aux mains de l'homme, la cavalerie aux pieds, l'infanterie pesamment armée à la poitrine, et le général à la tête (6); le chef d'armée qui s'expose témérairement, et s'abandonne sans raison au danger, ne néglige donc pas seulement sa propre vie, mais celle de toutes les personnes dont le salut dépend du sien, comme en veillant à sa propre conservation il assure la leur. Ainsi Callicratidas, homme d'ailleurs d'un très grand mérite, exhorté par le devin de prendre garde à lui, parce que les victimes le menaçaient de la mort, eut tort de répondre que Sparte ne tenait pas à un seul homme. Sans doute Callicratidas, lorsqu'il combattait sur terre ou sur mer comme simple soldat, n'était qu'un seul homme: mais quand il commandait, il réunissait en sa personne la puissance de toute une armée: celui donc qui, par sa perte, entraînait celle de tant d'autres, n'était plus un seul homme. J'aime

bien mieux la réponse du vieil Antigonus, lorsque sur le point de combattre près de l'île d'Andros, quelqu'un lui dit que la flotte ennemie était plus nombreuse que la sienne. « Et « moi, lui dit ce prince, pour combien de « vaisseaux me comptez-vous? » Il attachait, avec raison, une grande influence à la dignité de général, surtout lorsqu'elle est accompagnée de cette expérience et de ce courage dont le premier devoir est de conserver celui qui sauve tous les autres. Charès montrait un jour aux Athéniens les blessures qu'il avait reçues, et son bouclier percé d'un coup de javeline. « Et moi, lui dit Timothée, lorsqu'au siége de « Samos un trait vint tomber auprès de moi, « je fus bien honteux de m'être ainsi exposé « en jeune homme, et plus qu'il ne convenait « à un général qui commandait une si grande « armée. » Quand le danger du général peut décider du succès d'une affaire, il doit payer de sa personne, et braver hardiment tous les périls, sans écouter ceux qui disent qu'un général, s'il ne meurt pas de vieillesse, doit au moins mourir vieux. Si la victoire n'offre qu'un avantage médiocre, tandis que sa défaite perdrait tout, alors personne n'exige de lui une bravoure de soldat, qui mettrait sa vie en danger. J'ai cru devoir faire précéder par

ces réflexions les Vies de Pélopidas et de Marcellus, deux grands généraux qui périrent par leur témérité. Pleins de bravoure l'un et l'autre, ils avaient honoré leur patrie par de glorieux exploits contre les ennemis les plus redoutables : l'un fut, dit-on, le premier qui vainquit cet Annibal jusqu'alors invincible ; l'autre défit en bataille rangée les Lacédémoniens, maîtres de la terre et de la mer. Mais ils prodiguèrent tous deux leur vie et se firent tuer sans nécessité, dans un temps où leur patrie avait le plus besoin de généraux habiles. C'est d'après ces traits de ressemblance qu'ils ont entre eux que j'ai écrit leurs Vies parallèles.

III. Pélopidas, fils d'Hippoclus, était, comme Épaminondas, d'une des premières familles de Thèbes. Nourri dans l'opulence, et devenu, dans sa jeunesse, héritier d'une maison très riche, son premier soin fut de secourir les hommes vertueux et indigens, de montrer qu'il était véritablement le maître et non l'esclave de ses richesses. Du plus grand nombre des hommes, dit Aristote, les uns par avarice n'usent pas de leur fortune ; les autres en abusent par l'amour des plaisirs. Ceux-ci passent leur vie dans l'esclavage des voluptés ; ceux-là dans la servitude des affaires. Les Thébains acceptèrent avec re-

connaissance les offres généreuses et les bienfaits de Pélopidas; mais de tous ses amis Épaminondas fut le seul qu'il ne pût déterminer à partager sa fortune. Au contraire Pélopidas s'associa volontairement à la pauvreté de son ami: il se fit honneur d'être vêtu simplement, d'avoir une table frugale, de supporter sans peine le travail, et de conserver dans les emplois une grande simplicité: semblable au Capanée d'Euripide,

Ce héros qui, vivant au sein de l'opulence,
Sut toujours éviter le faste et l'arrogance,

Pélopidas aurait eu honte de dépenser, pour sa personne, plus que le moins aisé des Thébains. Mais la pauvreté était familière à Épaminondas: il l'avait reçue en héritage de ses pères, et il se l'était rendue plus légère et plus douce en s'appliquant de bonne heure à la philosophie, en adoptant le genre de vie le plus simple et le plus uni. Pélopidas fit un mariage riche, et eut plusieurs enfans; mais il n'en devint pas plus attentif à ménager son bien, et en se livrant tout entier au service de sa patrie, il diminua considérablement sa fortune. Comme ses amis le blâmaient de négliger ainsi une chose si nécessaire: « Oui, leur dit-il, elle est très « nécessaire, mais c'est pour ce Nicomède que

voilà, » en leur montrant un homme aveugle et boiteux.

IV. Ils étaient également nés l'un et l'autre pour toutes les vertus, avec cette différence que Pélopidas préférait les exercices du corps, et Épaminondas ceux de l'esprit. Ils employaient tout ce qu'ils avaient de loisir, l'un au gymnase et à la chasse, l'autre à son instruction et à l'étude de la philosophie. Mais dans tous ce qu'ils ont fait de grand et de glorieux, rien n'a paru plus beau aux justes appréciateurs des choses que l'union et l'amitié parfaite qu'ils ont conservées sans la moindre altération jusqu'à la fin de leur vie, et cela au milieu de tant de combats, de tant de charges qu'ils ont exercées soit dans les camps, soit dans les conseils. En effet, si l'on considère l'administration d'Aristide et de Thémistocle, celles de Cimon et de Périclès, de Nicias et d'Alcibiade; si l'on réfléchit à tout ce qu'elles ont excité de dissensions, de rivalité et de jalousie, et qu'ensuite on jette les yeux sur Pélopidas et sur Épaminondas; qu'on voie l'affectation et les égards qu'ils ont toujours eus l'un pour l'autre, on avouera qu'ils doivent être appelés collègues et frères dans l'exercice des emplois civils et militaires, à bien plus juste titre que les autres qui, toute leur vie, travaillaient beaucoup plus à se détruire

mutuellement qu'à vaincre leurs ennemis. La véritable cause de cette affection si constante, c'était la vertu, qui, dans toutes leurs actions, leur faisait mépriser la gloire et les richesses, que suit toujours l'envie, cette source funeste de divisions. Embrasés tous d'eux d'un amour vraiment divin pour la vertu, qui les porta de bonne heure à augmenter par leurs travaux la puissance et la gloire de leur patrie, ils y faisaient servir réciproquement les succès l'un de l'autre. Cependant la plupart des historiens ont dit que cette amitié si intime ne prit naissance qu'à l'expédition de Mantinée (3), où ils accompagnèrent le secours que les Thébains envoyaient aux Spartiates, qui étaient encore leurs alliés et leurs amis. Placés l'un près de l'autre dans le corps de l'infanterie, ils avaient en tête les Arcadiens; l'aile des Lacédémoniens dans laquelle ils combattaient fut rompue et mise en fuite; mais Pélopidas et Épaminondas, ayant joint leurs boucliers, soutinrent le choc des ennemis, jusqu'à ce que Pélopidas, après avoir reçu sept blessures, toutes par devant, tomba sur un monceau de morts, amis et ennemis. Épaminondas, qui le croyait mort, se tint devant lui pour défendre son corps et ses armes, et résista seul à un grand nombre d'Arcadiens, résolu de mourir plutôt que d'abandonner Pélopidas au pou-

voir de l'ennemi; mais blessé lui-même d'un coup de pique dans la poitrine, et au bras d'un coup d'épée, il n'était plus en état de se défendre, lorsque Agésipolis, roi de Sparte, accourut de l'autre aile à son secours, et les sauva l'un et l'autre contre toute espérance.

V. Depuis cette bataille, les Spartiates traitèrent, en apparence, les Thébains comme des amis et des alliés; mais en effet, ils commencèrent à voir d'un œil jaloux la grandeur de leur courage et de leur puissance. Ils conçurent surtout de la haine contre le parti d'Isménias et d'Androclides, auquel Pélopidas était attaché, et qu'ils regardaient comme populaire et ami de la liberté. Archias, Léontidas et Philippe, tous trois fort riches, partisans zélés de l'oligarchie, et pleins de vues ambitieuses, proposèrent au Lacédémonien Phébidas, qui passait près de Thèbes avec un corps de troupes, de s'emparer de la Cadmée, de chasser de la ville tous ceux qui tenaient pour la faction contraire, et de soumettre Thèbes aux Spartiates, en y établissant le gouvernement oligarchique. Phébidas s'étant laissé gagner, surprit inopinément les Thébains pendant qu'ils célébraient les Thesmophories (4), et s'empara de la citadelle. Isménias, enlevé de Thèbes et conduit à Lacédémone, y fut mis à mort peu de temps après.

Pélopidas, Phérénicus, Androclides et plusieurs autres qui avaient pris la fuite, furent condamnés au bannissement. On laissa Épaminondas à Thèbes, parce qu'on le méprisait, ou comme un philosophe qui ne prenait aucune part aux affaires, ou comme un homme pauvre qui était sans pouvoir. Les Lacédémoniens, instruits de cette trahison, ôtèrent à Phébidas le commandement de l'armée, et le condamnèrent à une amende de cent mille drachmes (*); mais ils gardèrent la Cadmée, et y laissèrent une garnison. Cette conduite étonna fort tous les autres Grecs, qui trouvèrent une contradiction choquante à punir l'auteur d'une entreprise, tandis qu'on approuvait l'entreprise même.

VI. Les Thébains, privés de leur ancien gouvernement, gémissaient sous l'oppression d'Archias et de Léontidas; ils ne voyaient aucun espoir d'être délivrés d'une tyrannie que les Lacédémoniens fortifiaient de toute leur puissance, et qu'il serait impossible de détruire tant que Sparte conserverait l'empire de la terre et de la mer. Cependant, Léontidas ayant appris que les bannis de Thèbes vivaient paisiblement à Athènes, chéris du peuple et honorés de tous les bons citoyens, leur dressa des embûches secrètes, et

(*) Environ 90 mille livres.

envoya des hommes inconnus qui tuèrent Androclides en trahison, et manquèrent les autres. En même temps, les Spartiates écrivirent aux Athéniens pour leur défendre de recevoir les bannis, et de soutenir leurs espérances ; ils leur ordonnaient même de les chasser de leur ville, comme ayant été déclarés, par tous les alliés, les ennemis communs de la Grèce. Mais les Athéniens, à qui l'humanité fut de tout temps un sentiment naturel, voulaient encore témoigner leur reconnaissance aux Thébains, qui avaient tant contribué à rétablir dans Athènes le gouvernement populaire ; qui avaient même ordonné que si quelque Athénien portait en Béotie des armes destinées contre les tyrans, aucun Béotien ne s'y opposât, et n'eût l'air de le voir ni de l'entendre. Ils ne voulurent donc rien faire qui fût préjudiciable aux Thébains.

VII. Pélopidas, quoique un des plus jeunes d'entre les bannis, les excitait chacun en particulier : et les ayant tous réunis, il leur représenta qu'il n'était ni honnête ni juste de voir avec indifférence leur patrie dans l'esclavage et soumise à des étrangers, tandis qu'eux-mêmes, contens d'avoir sauvé leur vie, ils ne devaient qu'aux décrets d'Athènes une existence précaire, réduits à faire servilement la cour aux orateurs et à ceux qui avaient le talent de persua-

der le peuple : « Ne vaut-il pas mieux, ajouta-« t-il, s'exposer à tout pour un intérêt si puis-« sant, et, imitant le courage et la vertu de « Thrasybule, qui était parti de Thèbes pour « aller détruire les tyrans d'Athènes, partir nous-« mêmes d'Athènes pour aller mettre Thèbes en « liberté ? » Persuadés par ces discours, ils dépêchent secrètement à Thèbes pour informer de leur résolution ceux de leurs amis qui y étaient restés, et qui applaudirent à leur dessein. Charon, l'un des premiers de la ville, leur offrit sa maison ; Philidas vint à bout de se faire nommer greffier d'Archias et de Philippe, qui étaient alors polémarques. Épaminondas, de son côté, travaillait depuis long-temps à enflammer le courage des jeunes Thébains ; quand ils étaient dans les gymnases, il les obligeait de provoquer les Lacédémoniens à la lutte, et quand il les voyait se glorifier de leur supériorité et de leur victoire, il les réprimandait vivement ; il les faisait rougir de leur lâcheté qui les rendait esclaves de ceux qu'ils surpassaient si facilement dans les combats. Le jour étant pris pour l'exécution du complot, on convint que Phérénicus, après avoir assemblé les bannis, s'arrêterait au bourg de Thriasium (*), et que quelques-uns

(*) Bourg près du mont Cithéron.

des plus jeunes se hasarderaient à entrer dans la ville ; que s'ils étaient surpris par les tyrans, et qu'ils vinssent à périr, tous les autres conjurés auraient soin que leurs enfans et leurs pères ne manquassent de rien le reste de leur vie.

VIII. Pélopidas s'offrit le premier pour entrer dans Thèbes, et après lui, Mélon, Damoclides et Théopompe, tous quatre des premières maisons de la ville, liés ensemble par une étroite amitié et une fidélité constante, quoiqu'ils eussent toujours été rivaux de courage et de gloire. Ils se trouvèrent douze en tout ; et après avoir dit adieu à ceux de leurs compagnons qu'ils laissaient à Thriasium, ils envoyèrent un courrier à Charon, et se mirent en marche, vêtus de simples manteaux, menant des chiens de chasse ; et portant des pieux à tendre des rêts, afin de ne donner aucun soupçon aux personnes qu'ils rencontreraient, et de passer pour des chasseurs. Lorsque Charon eut appris par leur courrier qu'ils étaient en chemin, la vue d'un danger si prochain ne changea rien à sa résolution ; plein d'honneur et de courage, il disposa sa maison pour les recevoir : mais un des conjurés, nommé Hipposthenides, homme bon et zélé pour sa patrie, attaché même aux bannis, mais qui manquait de l'audace qu'exigeaient

une conjoncture si importante, et une entreprise si périlleuse, fut comme frappé de vertige à la vue du combat qu'on allait livrer; pensant alors qu'il ne s'agissait de rien moins que d'attaquer de front toute la puissance des Lacédémoniens, et de renverser leur empire, sans d'autre espérance et d'autre appui que quelques exilés, il rentre chez lui sans rien dire, envoie un de ses amis à Mélon et à Pélopidas pour leur dire de remettre à un autre temps leur entreprise, et de s'en retourner à Athènes, pour y attendre une occasion plus favorable. Cet ami se nommait Chlidon. Il va sur-le-champ chez lui, prend son cheval, et demande la bride à sa femme, qui, ne sachant où elle était, lui dit qu'elle l'a prêtée à un de ses voisins. Cela donne lieu à une querelle, bientôt suivie d'injures, et enfin de malédictions de la part de la femme, qui souhaite que le voyage de son mari ait l'issue la plus funeste pour lui et pour ceux qui l'envoient. Chlidon, à qui cette altercation avait fait perdre la plus grande partie du jour, qui prenait d'ailleurs à mauvais augure les imprécations de sa femme, renonce à ce voyage, et s'en va d'un autre côté. C'est ainsi qu'il ne tint presque à rien qu'on ne manquât, dès l'entrée, l'occasion d'exécuter la plus grande et la plus belle entreprise. Pélopidas et ses com-

pagnons s'habillent en paysans, et s'étant séparés, ils entrent dans la ville par différens côtés pendant qu'il faisait encore jour. On était au commencement de l'hiver, et il soufflait un vent piquant accompagné de neige. Cela servit à les cacher, parce que le froid avait fait rentrer tout le monde chez soi. Ceux qui s'étaient chargés de pourvoir à tout recueillirent les bannis à mesure qu'ils arrivaient, et les menèrent droit à la maison de Charon, où il se trouva, en comptant les bannis, quarante-huit personnes.

IX. Du côté des tyrans, Philidas, greffier des polémarques, était, comme nous l'avons déjà dit, dans le secret de la conjuration, et la secondait de tout son pouvoir. Il avait depuis quelque temps promis, pour ce jour-là, à Archias et à Philippe un magnifique souper, où il devait leur amener des femmes d'un rang distingué. Il voulait les livrer aux conjurés, plongés dans le vin et énervés par la débauche. Pendant qu'ils étaient à table, et avant qu'ils fussent tout-à-fait ivres, il leur vint une nouvelle, vraie au fond, mais vague et incertaine, que les bannis étaient cachés dans la ville. Philidas cherchait à détourner la conversation; mais Archias envoya un de ses satellites à Charon, avec ordre de se rendre sur-le-champ au-

près de lui. Il était déjà tard, et Pélopidas avec les autres conjurés commençaient à s'armer de leurs cuirasses et de leurs épées, lorsque tout à coup ils entendent frapper à la porte; et celui qui était allé l'ouvrir, ayant reçu du satellite l'ordre des polémarques qui mandaient Charon, rentre tout troublé, et leur fait part de cette nouvelle. Ils crurent que la conjuration était découverte, et qu'ils allaient tous périr avant d'avoir rien fait pour signaler leur courage. Cependant ils furent d'avis que Charon devait obéir et se présenter aux magistrats avec une assurance qui leur ôtât tout soupçon. Charon, homme ferme et intrépide dans les dangers qui lui étaient personnels, fut effrayé alors du péril des conjurés, et craignit qu'on ne le soupçonnât de trahison, si tant de citoyens illustres venaient à périr dans sa maison.

X. Comme il était sur le point de sortir, il passe dans l'appartement de sa femme, et prenant son fils qui, encore dans sa première jeunesse, surpassait en force et en beauté tous les jeunes gens de son âge, il le remit à Pélopidas: « Si « vous apprenez, lui dit-il, que je vous aie trahi « ou que j'aie usé envers vous de mauvaise foi, « traitez cet enfant en ennemi, et n'ayez pour lui « aucun ménagement. » L'émotion et la générosité de Charon arrachèrent des larmes à la plupart

des conjurés. Ils virent avec peine qu'il pût croire quelqu'un d'entre eux assez lâche, assez effrayé du danger présent, pour le soupçonner de trahison, ou pour vouloir le rendre responsable de l'événement. Ils le conjurèrent de ne pas laisser son fils au milieu d'eux, et de le mettre à l'abri de tout danger, afin que, s'il échappait aux tyrans, il restât en lui un vengeur pour ses amis et pour la ville. Charon s'obstina à ne pas retirer son fils : « Quelle vie serait la sienne, leur « dit-il, s'il nous survivait! et quelle destinée « plus glorieuse pour lui que de mourir sans « tache au milieu de son père et de ses amis ! » Après avoir fait sa prière aux dieux et embrassé tous les conjurés, il sort en les exhortant à la confiance. En chemin il s'étudia à composer l'air de son visage et le son de sa voix, de manière à persuader aux tyrans qu'il était bien éloigné du complot qu'il tramait. Lorsqu'il fut à la porte de la maison où se donnait le repas, Archias et Philidas allèrent à lui : « Charon, lui dirent-ils, sa-« vez-vous qui sont ces gens qu'on nous a dit « être entrés dans la ville, qui y sont cachés, et « qui ont plusieurs citoyens dans leurs intérêts? » Charon, d'abord un peu troublé, leur demande à son tour quels peuvent être ces gens dont on leur a annoncé l'arrivée, et quels sont ceux qui les recèlent; mais voyant qu'Archias n'avait rien

de précis à lui dire, il reconnut qu'aucun des leurs ne les avait trahis : « Ne serait-ce pas, leur dit-« il, un faux avis que quelqu'un s'est plu à vous « donner pour troubler vos plaisirs ? Cepen-« dant je vais m'en informer et y veiller, car il « ne faut rien négliger. » Philidas, qui était près de lui, loue sa prudence ; et ramenant Archias dans la salle, il le plonge de plus en plus dans l'ivresse, et fait prolonger le festin par l'espérance des femmes qu'il a promises aux convives. Charon, en rentrant chez lui, trouve les conjurés prêts, non à vaincre ou sauver leurs jours, mais à mourir avec gloire en vendant chèrement leur vie à leurs ennemis. Il ne dit la vérité qu'au seul Pélopidas, et la cacha aux autres, à qui il fit croire qu'Archias l'avait entrenu de toute autre chose.

XI. Ce premier orage était à peine dissipé, que la fortune en excita un second. Un exprès envoyé d'Athènes par l'hiérophante Archias au tyran de ce nom, son hôte et son ami, arrive avec une lettre qui contenait, non une nouvelle incertaine et appuyée sur de vains soupçons, mais, comme on le sut depuis, un détail exact de la conjuration. Ce courrier, conduit auprès d'Archias, le trouva plein de vin, et en lui remettant la lettre, il lui dit que la personne qui l'envoyait le priait de la lire sur-le-champ,

par ce qu'il y était question d'affaires sérieuses. « A demain les affaires sérieuses, lui répondit Archias; » et mettant la lettre sous le chevet de son lit, il reprit sa conversation avec Philidas. Ce mot *à demain les affaires* est passé depuis en proverbe, et il est encore en usage parmi les Grecs. Les conjurés, trouvant l'occasion favorable pour exécuter leur complot, sortent de chez Charon, et se partagent en deux bandes: les uns, ayant à leur tête Pélopidas et Démoclides, marchent contre Léontidas et Hypatès, voisins l'un de l'autre; Charon et Mélon vont contre Archias et Philippe. Ils avaient tous des robes de femmes sur leurs cuirasses, et portaient de larges couronnes de pin et de peuplier qui leur couvraient tout le visage. Dès qu'ils parurent à la porte de la salle, les convives jetèrent de grands cris, persuadés que c'étaient les femmes qu'ils attendaient depuis long-temps. Les conjurés font des yeux le tour de la salle, et après avoir considéré tous ceux qui étaient assis, ils tirent leurs épées, et, s'élançant à travers les tables sur Archias et sur Philippe, ils se font connaître pour ce qu'ils sont. Philidas conseille à un petit nombre de convives de se tenir tranquilles; les autres, s'étant levés, font mine de se défendre avec les polémarques; mais déjà noyés de vin, ils sont tués sans beaucoup de peine.

XII. Les conjurés que conduisait Pélopidas éprouvèrent plus de difficulté : ils avaient affaire à Léontidas, homme sobre et courageux. Ils le trouvèrent couché et sa porte fermée. Ils frappèrent long-temps sans que personne leur ouvrît. Enfin un esclave les ayant entendus, vint à la porte; il eut à peine tiré le verrou; que les conjurés se précipitent en foule, poussent la porte avec violence, renversent l'esclave, et montent à la chambre de Léontidas. Au bruit et à la précipitation de leur marche, le tyran ayant soupçonné ce que c'était, se lève et tire son épée; mais il ne songea pas à éteindre les lampes; afin que les conjurés, se heurtant les uns les autres dans l'obscurité, il pût échapper à leurs coups, au lieu qu'on le distinguait sans peine à la faveur d'une grande lumière; il court à la porte de sa chambre, frappe Céphisodore qui entrait le premier, et l'étend à ses pieds. Ensuite s'attachant à Pélopidas qui venait après Céphisodore, ils se livrèrent, à la porte même qui était étroite, et dont le corps de Céphisodore embarrassait l'entrée, un combat long et rude. Mais enfin Pélopidas fut vainqueur, et après avoir fait tomber Léontidas sous ses coups, il courut chez Hypatès avec tous ceux qui l'accompagnaient. Ils entrent dans sa maison comme dans celle de

Léontidas. Au bruit qu'Hypatès avait entendu, il s'était sauvé dans la maison voisine; mais les conjurés l'atteignirent et le massacrèrent. L'entreprise ainsi terminée, ils vont rejoindre Mélon, font partir des courriers pour ceux des bannis qui étaient restés dans l'Attique, et, appelant les citoyens à la liberté, ils donnent à tous ceux qu'ils rencontrent les armes qu'ils enlèvent des portiques où elles étaient suspendues, et celles qu'ils prennent dans les boutiques des armuriers et des fourbisseurs, qui étaient voisines de la maison de Charon, et qu'ils font ouvrir de force.

XIII. Cependant Épaminondas et Gorgidas viennent à leur secours bien armés, et leur amènent un grand nombre de jeunes gens et quelques vieillards des plus honnêtes qu'ils avaient rassemblés. Déjà le trouble et la frayeur s'étaient répandus dans la ville; toutes les maisons étaient éclairées, et les rues pleines de gens qui couraient de côté et d'autre. Le peuple n'était pas encore assemblé; étonné de ce qui venait d'arriver, et ne sachant rien de certain, il attendait que le jour vînt l'instruire de ce qui s'était passé. Aussi blâma-t-on les chefs des Lacédémoniens de n'être pas sortis de la citadelle pour attaquer sur-le-champ les conjurés. La garnison était d'environ quinze cents

hommes, et un grand nombre de citoyens étaient allés se réunir à eux. Mais les cris du peuple, les feux dont les maisons étaient éclairées, et les courses pricipitées de la multitude, les effrayaient tellement qu'ils restèrent immobiles, contens de garder la Cadmée. Le lendemain, à la pointe du jour, tous les autres bannis arrivent de l'Attique bien armés, et le peuple s'assemble. Épaminondas et Gorgidas présentent à l'assemblée Pélopidas avec sa troupe, entourée des prêtres qui portaient dans leurs mains des bandelettes, et appelaient les citoyens au secours de leur patrie et de leurs dieux. À cette vue tout le peuple se lève en jetant des cris, en battant des mains, et reçoit les bannis comme les bienfaiteurs et les libérateurs de la ville.

XIV. Pélopidas, nommé le jour même béotarque, avec Mélon et Charon, met sur-le-champ le siége devant Cadmée, et l'entoure d'un mur de circonvallation, afin d'en chasser promptement les Lacédémoniens, et de la recouvrer avant qu'il vînt de Sparte de nouvelles troupes; il ne prévint leur arrivée que de bien peu de temps. La garnison des Lacédémoniens, après avoir rendu la citadelle par composition, s'en retournait à Sparte, et n'était encore qu'à Mégare, lorsqu'elle rencontra Cléom-

brote qui marchait vers Thèbes avec une nombreuse armée. De trois harmostes ([5]) qui commandaient à Thèbes, les Lacédémoniens en condamnèrent deux à mort, Hermippidas et Arcissus; le troisième, nommé Dysaoridas, condamné à une forte amende qu'il fut hors d'état de payer, se bannit du Péloponnèse. Cet exploit, si semblable à celui de Thrasybule, par les vertus des grands hommes qui les exécutèrent, par les dangers qu'ils y coururent, par les combats qu'ils eurent à livrer, et par le succès dont la fortune les couronna, fut appelé par tous les Grecs le frère du premier. En effet, il serait difficile de citer d'autres hommes qui, avec si peu de monde et des moyens si faibles, aient renversé une si grande puissance, et qui, n'ayant dû leur victoire qu'à leur courage et à leur habileté, aient procuré à leur patrie de si grands avantages. Mais ce qui en fit surtout la gloire et le prix, ce fut le changement qu'il apporta dans les affaires : car la guerre qui abattit la dignité de Sparte, qui lui ôta l'empire de la terre et de la mer, commença cette nuit même où Pélopidas, sans avoir pris ni ville, ni citadelle, ni fort, entra, lui douzième, dans une maison, et, s'il est permis d'exprimer la vérité par une métaphore, délia, rompit les chaînes de l'empire de Sparte.

qui, jusqu'alors, avaient paru indissolubles.

XV. L'entrée des Lacédémoniens dans la Béotie, avec une si grande armée, effraya tellement les Athéniens, que, renonçant à leur alliance avec les Thébains, ils mirent en justice ceux qui tenaient leur parti, firent mourir les uns, bannirent les autres, et en condamnèrent plusieurs à de grosses amendes. Dans ce dénûment de tout secours, les affaires des Thébains paraissaient désespérées. Pélopidas et Gorgidas, alors béotarques, cherchèrent à mettre les Athéniens aux prises avec les Spartiates, et pour cela ils eurent recours à la ruse. Les Lacédémoniens avaient laissé à Thespies, avec des troupes, un de leurs capitaines, nommé Sphodrias, homme d'une grande valeur et d'une réputation brillante à la guerre, mais d'un esprit léger, follement ambitieux, et qui se berçait aisément des plus vaines espérances; il était là pour recevoir et soutenir ceux qui se révolteraient contre les Thébains. Pélopidas lui envoie de son chef un marchand de ses amis, chargé de lui donner de l'argent, et de lui faire des propositions, qui eurent encore sur son esprit plus de pouvoir que l'argent: « Vous de-
« vez, lui dit-il, aspirer à de plus grandes en-
« treprises; et, en attaquant les Athéniens lors-
« qu'ils ne s'en douteront pas, vous emparer du

« Pirée : rien ne serait plus agréable aux La-
« cédémoniens que de se voir maîtres d'Athè-
« nes ; les Thébains, indignés contre les Athè-
« niens, qu'ils regardent comme des traîtres,
« ne leur donneront aucun appui. » Séduit par ces discours, Sphodrias se met en marche la nuit, avec ses troupes, entre dans l'Attique, et s'avance jusqu'à Eleusis ; mais l'effroi subit que prirent ses soldats l'ayant fait découvrir, il s'en retourne à Thespies, sans autre fruit de son entreprise que d'avoir attiré aux Lacédémoniens une guerre rude et difficile. Aussitôt les Athéniens s'empressèrent de renouveler leur ancienne alliance avec les Thébains ; ils mirent des vaisseaux en mer ; et, se répandant par toute la Grèce, ils accueillirent et excitèrent même tous ceux qui étaient disposés à se révolter contre les Lacédémoniens.

XVI. Les Thébains, de leur côté, se mesuraient tous les jours avec les Spartiates, et livraient des combats qui, sans être décisifs, leur servaient d'apprentissage et d'exercice dans le métier des armes, enflammaient leur courage, fortifiaient leurs corps, et leur faisaient acquérir par ces fréquentes rencontres l'expérience, l'habitude et la confiance. Aussi dit-on que le Spartiate Antalcidas, voyant Agésilas qu'on rapportait blessé de la Béotie : « Vous recevez des Thébains,

« lui dit-il, un beau salaire des leçons que vous « leur avez données, en leur enseignant mal-« gré eux à faire la guerre. » Mais ce n'est point Agésilas qu'on doit regarder comme celui qui forma les Thébains; ce furent ceux de leurs chefs, qui, sages et prudens, attendaient, pour les mener à l'ennemi, des occasions favorables; les leur faisaient attaquer à propos, comme on lâche à temps, sur le gibier, des chiens de chasse pleins d'ardeur; et qui, après leur avoir fait goûter la douceur de la victoire et les avoir remplis de confiance, les ramenaient en sûreté dans leurs maisons. Pélopidas, surtout, en eut la gloire. Dès qu'une fois ils l'eurent mis à la tête des troupes, ils lui confièrent tous les ans, sans interruption, quelque commandement; et jusqu'à la fin de sa vie il fut toujours ou béotarque ou chef de la bande sacrée. Depuis cette époque, les Lacédémoniens essuyèrent plusieurs défaites : il furent battus à Platée, à Thespies, où Phébidas, celui qui s'était emparé de la Cadmée par trahison, fut tué; à Tanagre, où Pélopidas mit en fuite une armée nombreuse de Spartiates; et tua de sa main leur harmoste Panthoïdès. Mais ces avantages, en augmentant la confiance et l'audace des vainqueurs, n'abattaient pas la fierté des vaincus. Ce n'étaient pas des batailles rangées où des armées entières

combattissent de pied ferme; mais plutôt des escarmouches, des courses faites à propos, des alternatives de retraite et de poursuite, où l'on en venait souvent aux mains, et où les Thébains avaient toujours quelque avantage.

XVII. Mais la bataille de Tégyre, qui fut comme le prélude de la journée de Leuctres, acquit la plus grande gloire à Pélopidas, parce qu'elle ne laissa ni à ses collègues aucun moyen de lui disputer l'honneur de la victoire, ni aux vaincus aucun prétexte pour couvrir leur défaite. Il avait depuis long-temps des projets sur la ville d'Orchomène (*), qui, ayant embrassé le parti des Lacédémoniens, avait reçu d'eux, pour sa sûreté, deux compagnies de gens de pied; et il épiait l'occasion de la surprendre. Un jour il fut averti que la garnison était allée faire une course dans la Locride, et, espérant qu'il trouverait la ville sans défense, il partit avec le bataillon sacré et un corps peu nombreux de cavalerie; mais quand il fut près d'Orchomène, il apprit qu'il arrivait de Sparte de nouvelles troupes pour remplacer la garnison; alors il retourne sur ses pas, et ramène son armée par Tégyre. C'était le seul chemin qu'il pût tenir en côtoyant la montagne : toute la plaine des

(*) Une des plus considérables villes de la Béotie.

environs était couverte par les eaux du fleuve Mélas, qui, dès sa source, se divise en plusieurs étangs et plusieurs marais qui portent bateau et rendent les chemins inaccessibles (*). Un peu au-dessous de ces marais est le temple d'Apollon Tégyrien avec son oracle qui a cessé depuis peu, et qui avait été très florissant jusqu'aux guerres des Mèdes, lors qu'Échecrates en était le grand-prêtre. On conte que c'est dans ce lieu que naquit Appollon; et de là vient que la montagne voisine, au pied de laquelle s'arrêtent les inondations du Mélas, porte le nom de Délos. Il sort de derrière le temple deux sources très abondantes dont l'eau est d'une fraîcheur et d'une douceur merveilleuses. Elles sont nommées encore aujourd'hui l'une la Palme, et l'autre l'Olive: d'où il paraît que ce ne fut pas entre deux arbres, mais entre deux sources que Latone accoucha. Près de là est le mont Ptoüs [6], d'où sortit, dit-on, ce sanglier qui épouvanta si fort la déesse. Ce qu'on raconte de Python et de Tityus semble prouver aussi que c'est dans ces lieux qu'Apollon est né. Je laisse beaucoup d'autres preuves qui confirment ce récit: car l'ancienne tradition ne met point ces dieux au

(*) Strabon dit que ce fleuve était perdu, de son temps, dans des creux ou des marais près d'Haliarte.

nombre des génies qui, comme Hercule et Bacchus, étant nés mortels, ont été changés en dieux, et, après avoir mérité par leur vertu de changer leur nature corruptible et mortelle, ont été placés au rang des dieux. Apollon est une de ces divinités qui n'ont pas été engendrées, et qui subsistent éternellement.

XVIII. Les Thébains donc s'en retournaient d'Orchomène par Tégyre, lorsqu'ils rencontrèrent les Spartiates qui revenaient de la Locride, et qui traversaient les défilés des montagnes. Ils ne les eurent pas plus tôt aperçus, qu'un des Thébains, courant à Pélopidas : « Nous avons donné, « lui dit-il, dans les ennemis. — Pourquoi, lui « répondit Pélopidas, n'est-ce pas plutôt eux « qui ont donné dans notre armée? » Aussitôt il fait passer sa cavalerie de la queue à la tête, pour commencer l'attaque, et forme un bataillon serré de son infanterie, composée de trois cents hommes, dans l'espérance que partout où ce corps donnerait il renverserait les ennemis, quelque supérieurs qu'ils fussent en nombre. L'armée des Lacédémoniens était de deux compagnies d'infanterie. Chaque compagnie, suivant Ephore, est de cinq cents hommes : Callisthène la fait de sept cents; et d'autres, du nombre desquels est Polybe, la portent à neuf. Les polémarques des Spartiates, Gorgoléon et

Théopompe, pleins de confiance en leurs troupes, chargent brusquement les Thébains. Le premier choc s'étant porté surtout au poste où étaient les chefs des deux partis, le combat y fut rude et sanglant. Les polémarques lacédémoniens, qui s'étaient attachés à Pélopidas, furent tués; et bientôt tous ceux qui les environnaient étant morts ou blessés, l'armée entière, saisie de frayeur, s'ouvrit, afin de laisser le passage libre aux Thébains, qui, s'ils l'avaient voulu, auraient pu facilement passer au milieu d'eux et se sauver. Mais Pélopidas, au lieu de profiter de cette facilité, se porta sur les ennemis qui étaient encore en bataille, et en fit un tel carnage, que tout ce qui restait prit ouvertement la fuite. Les Thébains ne les poursuivirent pas bien loin: ils craignaient les Orchoméniens qui étaient près du champ de bataille, et la garnison des Spartiates nouvellement arrivée; contens d'avoir rompu et traversé librement leur armée après les avoir fort maltraités, ils érigèrent un trophée, dépouillèrent les morts, et s'en retournèrent à Thèbes tout glorieux de leur victoire. Car dans toutes les guerres qu'avaient faites jusqu'alors les Lacédémoniens, soit contre les Grecs, soit contre les barbares, il ne leur était jamais arrivé d'être battus par des troupes si inférieures en nombre, ni même d'être défaits à nom-

bre égal en bataille rangée ; aussi ils étaient d'un orgueil insupportable, et ils attaquaient avec une confiance insultante des ennemis si étonnés de leur réputation, qu'ils n'avaient jamais osé, même avec des forces égales, se mesurer contre les Spartiates. Ce combat apprit pour la première fois aux Grecs que ce n'étaient pas seulement les bords de l'Eurotas, ni l'espace situé entre le pont Babyce et le Cnaion, qui produisaient des hommes belliqueux et intrépides ; mais que partout où les jeunes gens savent rougir de ce qui déshonore, et se porter avec audace à tout ce qui est glorieux ; partout où ils craignent bien plus le blâme que le danger, là sont les hommes les plus redoutables à leurs ennemis.

XIX. Quant au bataillon sacré, Gorgidas fut, dit-on, le premier qui le forma de trois cents hommes d'élite, soudoyés et entretenus par la ville dans la Cadmée ; d'où il fut appelé le bataillon de la ville, parce qu'alors on donnait assez communément aux citadelles le nom de villes. D'autres prétendent que ce bataillon fut composé de citoyens unis entre eux par une amitié réciproque ; et on rapporte à ce sujet un mot de Pammenès qui disait agréablement que le Nestor d'Homère ne s'entendait pas en tactique, lorsqu'il ordonnait aux Grecs de se ranger en

bataille par nations et par lignées, afin, disait-il,

Que chaque nation à l'envi se soutienne,

au lieu qu'il fallait mettre ensemble les gens unis entre eux par une étroite amitié. Car dans les dangers, les nations et les lignées s'occupent peu les unes des autres; mais un bataillon formé de gens qui s'aiment est invincible et ne peut jamais être rompu. L'amour et le respect qu'ils se portent mutuellement les rend inébranlables au milieu des plus grands périls; et doit-on s'en étonner, lorsqu'on les voit se respecter, même absens, beaucoup plus que les autres hommes ne le font quand ils sont ensemble? N'en a-t-on pas une preuve frappante dans ce soldat qui, renversé par terre, et voyant son ennemi prêt à le percer de son épée, le pria de le frapper à la poitrine: « Afin, lui dit-il, que mon ami « n'ait pas la honte de me voir blessé par der- « rière. » Iolaüs, tendrement aimé par Hercule, partagea, dit-on, tous ses travaux et tous ses dangers; et Aristote rapporte qu'encore de son temps on obligeait ces amis d'aller se jurer fidélité sur le tombeau d'Iolaüs (7). Il est donc assez vraisemblable que le bataillon des Thébains fut appelé sacré dans le sens que Platon dit de ces sortes d'amis qu'ils sont inspirés de Dieu. On

assure que ce bataillon se conserva toujours invincible jusqu'à la bataille de Chéronée, et que Philippe, en visitant les morts après sa victoire, s'arrêta à l'endroit où ces trois cents Thébains étaient étendus par terre, serrés les uns contre les autres, et tous percés par devant de grands coups de piques. Frappé d'admiration, et apprenant que c'était là ce bataillon composé d'amis intimes, il ne put retenir ses larmes : « Pé-« rissent misérablement, s'écria-t-il, ceux qui « soupçonnent de tels hommes d'avoir pu faire « ou souffrir rien de déshonnête! » Au reste ce ne fut pas la passion de Laïus, comme le veulent les poètes, qui introduisit dans Thèbes l'amour dont je parle, mais leurs législateurs eux-mêmes, qui, pour modérer et adoucir, dès le premier âge, le caractère violent et emporté de ce peuple, firent d'abord entrer le jeu de la flûte dans toutes leurs occupations et dans tous leurs divertissemens. Ils mirent cet instrument en honneur, et s'attachèrent en même temps à nourrir dans les gymnases cet amour pur et vertueux, afin de dompter le naturel des jeunes gens. Ce fut donc avec sagesse que ces législateurs donnèrent pour protectrice à leur ville la déesse Harmonie, qu'on dit fille de Mars et de Vénus (8), pour insinuer que lorsque la hardiesse et le courage sont tempérés par les grâces

et par l'attrait de la persuasion, les peuples jouissent du gouvernement le mieux ordonné et le plus parfait, fruit naturel d'une heureuse harmonie.

XX. Gorgidas, en formant ce bataillon sacré, l'avait distribué dans les premiers rangs de l'infanterie. Répandus sur tout le front de la phalange, ces hommes d'élite qui le composaient ne pouvaient faire éclater toute leur valeur, ni rendre tout le service qu'on pouvait attendre de leur force, parce qu'au lieu d'être réunis en un seul corps, ils étaient confondus avec des troupes nombreuses, à la vérité, mais inférieures en courage, et se trouvaient affaiblis par cette division. Pélopidas qui, à la bataille de Tégyre, où ils combattirent toujours autour de lui, avait vu briller leur valeur dans tout son éclat, au lieu de les laisser séparés les uns des autres, n'en forma qu'un seul corps à la tête duquel, dans les plus grands combats, il affronta toujours les premiers périls. Des chevaux attelés à un char courent beaucoup plus vite que ceux qui vont seuls : non, parce que, s'élançant tous ensemble avec effort, ils fendent mieux l'air par leur nombre, mais parce que l'émulation et la rivalité enflamment leur ardeur. De même Pélopidas pensait que les hommes braves, quand ils sont en-

semble, s'inspirant les uns aux autres l'émulation et le désir des grands exploits, sont bien plus utiles et combattent avec plus de courage.

XXI. Les Lacédémoniens ayant fait la paix avec tous les autres Grecs, pour ne plus avoir la guerre que contre les Thébains, Cléombrote leur roi entra dans la Béotie avec dix mille hommes de pied et mille chevaux. Cette incursion menaça les Thébains, non seulement de la perte de leur liberté, comme dans les guerres précédentes, mais de leur ruine totale; et jamais la Béotie n'avait été frappée d'une plus grande terreur. Pélopidas donc, sortant de sa maison pour se rendre à l'armée, et sa femme qui l'accompagnait jusqu'à la porte l'exhortant avec larmes à se conserver : « Ma « femme, lui dit-il, c'est aux simples soldats « qu'il faut faire une pareille recommandation; « mais aux généraux il faut leur dire de sau- « ver les autres. » Arrivé au camp, il trouva les béotarques divisés de sentiment, et se déclara le premier pour l'avis d'Épaminondas qui voulait qu'on livrât bataille à l'ennemi. Il n'était pas alors béotarque; mais il commandait le bataillon sacré, et jouissait de toute la confiance due à un homme qui avait donné tant de preuves de son zèle pour la liberté publique. L'avis de combattre ayant prévalu, et les La-

cédémoniens étant campés auprès de Leuctres, Pélopidas eut une vision qui lui causa le plus grand trouble. Dans la plaine de Leuctres sont les tombeaux des filles de Scédasus, qui ont été appelées les Leuctrides, à cause du lieu où on les enterra, après que, violées par des Spartiates qu'elles avaient reçus dans leur maison, elles se furent donné la mort. Le père n'ayant pu obtenir justice à Lacédémone d'un crime si odieux et si révoltant, chargea les Spartiates de malédictions, et se tua sur les tombeaux de ses filles. Depuis les Lacédémoniens furent souvent avertis, par des oracles et des prophéties, de se garantir de la colère de Leuctres. Mais le peuple n'entendait pas le sens de ces prédictions; il n'était pas même certain du lieu qu'elles désignaient, parce qu'il y a dans la Laconie, près de la mer, une petite ville appelée Leuctres, et près de Mégalopolis dans l'Arcadie, un autre lieu du même nom. Or ce crime avait été commis bien avant la bataille de Leuctres.

XXII. Pélopidas dormait dans sa tente, lorsqu'il crut voir les filles de Scédasus pleurant autour de leurs tombeaux, charger d'imprécations les Spartiates, et Scédasus lui ordonner d'immoler à ses filles une vierge rousse, s'il voulait vaincre ses ennemis. Pélopidas, étonné

d'un ordre qui lui paraissait si cruel et si injuste, se lève promptement et va faire part de sa vision aux devins et aux généraux. Les uns sont d'avis qu'il ne faut pas négliger cet ordre ni désobéir au dieu. Ils citent les anciennes histoires de Ménécée, fils de Créon, de Macarie, fille d'Hercule; et à des époques plus récentes, celle de Phérécyde le Sage, mis à mort par les Lacédémoniens, et dont les rois de Sparte, d'après un oracle, gardent avec soin la peau; celle de Léonidas, qui, obéissant à l'oracle, se sacrifia en quelque sorte lui-même pour le salut de la Grèce; enfin celle de Thémistocle (9) qui, avant la bataille de Salamine, immola trois jeunes Perses à Bacchus Omestes; sacrifices qui furent tous justifiés par le succès. Ils ajoutent à ces divers exemples qu'Agésilas étant prêt à faire voile des lieux d'où Agamemnon était autrefois parti pour aller combattre les mêmes ennemis, la déesse lui apparut en Aulide pendant son sommeil, et lui demanda le sacrifice de sa fille; que la tendresse paternelle ne lui ayant pas permis d'y consentir, il fut obligé de renvoyer son armée sans avoir rien fait, et s'en retourna couvert de honte. Les autres soutinrent, au contraire, qu'aucun de ces êtres qui sont bons par essence et d'une nature supérieure à la nôtre ne pouvaient agréer

un sacrifice si injuste et si barbare ; que cet univers n'est gouverné ni par des Typhons ni par des Géans, mais par le Dieu suprême, père des dieux et des hommes. « Il serait absurde, « disaient-ils, de croire que la divinité se plaît « dans le sang et dans le meurtre ; si cela était, « il faudrait rejeter les dieux comme n'étant « pas des êtres tout-puissans ; ce n'est que dans « des âmes faibles et dépravées que peuvent « naître et subsister des désirs si étranges et si « cruels. » Pendant que les généraux étaient ainsi partagés de sentiment, et que Pélopidas surtout ne savait quel parti prendre, une jeune cavale qui s'était échappée d'un haras, ayant traversé tous les rangs, vint s'arrêter devant eux ; ils furent tous frappés de la beauté de ses crins, qui étaient d'un rouge vif et luisant ; ils admiraient la grâce de ses allures et la fierté de ses hennissemens, lorsque le devin Théocrite, ne doutant pas que ce ne fût l'accomplissement de la vision : « Pélopidas, s'écria-t-il, voilà la « victime qui vient à vous ; n'attendez point « d'autre vierge, et immolez celle que Dieu « vous envoie. » Aussitôt ils prennent la cavale, la mènent aux tombeaux des filles de Scédasus, et, après l'avoir couronnée de fleurs, après avoir fait leurs prières aux dieux, ils l'immolent avec des transports de joie, et vont

répandre dans tout le camp la vision qu'avait eue Pélopidas, et le sacrifice qu'il venait de faire.

XXIII. Épaminondas, en rangeant ses troupes en bataille, plaça la phalange à l'aile gauche, et la fit avancer obliquement vers l'ennemi, afin que l'aile droite des Spartiates fût éloignée le plus qu'il serait possible des autres Grecs qui étaient dans leur armée, et que la phalange des Thébains, en tombant avec toutes ses forces sur Cléombrote, qui commandait cette aile droite, pût aisément l'enfoncer et la mettre en déroute. Les ennemis ayant pénétré son dessein, changèrent leur ordre de bataille ; ils étendirent leur aile droite, dans l'espérance qu'avec le grand nombre de leurs troupes ils envelopperaient Épaminondas ; mais à l'instant même Pélopidas accourt avec son bataillon sacré, et ayant, par sa grande diligence, empêché que Cléombrote n'eût le temps d'étendre sa droite, ou, à ce défaut, de la serrer de nouveau pour rétablir son premier ordre de bataille, il charge les Lacédémoniens qui n'avaient pas encore repris leurs rangs et qu'il trouve en désordre. Les Spartiates étaient les plus habiles maîtres dans l'art de la guerre ; et la partie de leur tactique à laquelle ils étaient le plus exercés, celle dont ils avaient contracté la plus

longue habitude, c'était de ne jamais se déranger ni se troubler; de ne point changer leur ordre de bataille en présence de l'ennemi; d'accoutumer leurs soldats à pouvoir, quand le danger devenait pressant, se servir les uns aux autres de capitaines et de chefs de bandes, et à se tenir unis et serrés en combattant. Mais dans cette occasion, la phalange d'Épaminondas n'ayant chargé que cette aile droite, sans s'arrêter aux autres troupes; et Pélopidas, de son côté, étant venu, à la tête de son bataillon sacré, fondre sur eux avec une audace et une rapidité inexprimables, cette double attaque confondit tellement toute leur science et toute leur fierté, que jamais les Lacédémoniens n'essuyèrent un si grand carnage ni une déroute si complète. Ainsi Pélopidas, qui n'était pas béotarque, et qui ne commandait qu'un bataillon peu nombreux, partagea avec Épaminondas, qui était revêtu de la première magistrature, et avait le commandement de toute l'armée, la gloire de cette brillante journée.

XXIV. Mais depuis (*), nommés tous deux béotarques, ils entrèrent en armes dans la Laconie, et entraînèrent dans la défection un grand nombre de villes : Elis, Argos, l'Arcadie tout

(*) L'année suivante, après la bataille de Leuctres.

entière, et la plus grande partie de la Laconie elle-même. On touchait alors au solstice d'hiver, et il ne restait que peu de jours du dernier mois de l'année. Il fallait que le premier jour du mois suivant ils remissent à leurs successeurs le commandement de l'armée, sous peine, s'ils le retenaient, d'être punis de mort. Les autres béotarques, par la crainte de cette loi, et en même temps pour éviter une expédition d'hiver, avaient la plus grande impatience de ramener l'armée à Thèbes. Mais Pélopidas, appuyant le premier l'avis d'Épaminondas, qui voulait continuer la guerre, et ranimant le courage des soldats, les mène droit à Sparte, traverse l'Eurotas, s'empare de plusieurs villes de la Laconie, et, à la tête d'une armée de soixante-dix mille hommes, toute composée de Grecs, et dont les Thébains ne faisaient pas la douzième partie, il ravage tout le pays jusqu'à la mer. La réputation de ces deux grands hommes attirait tous les alliés, qui, sans aucun ordre, sans aucun décret public, les suivaient en silence partout où ils voulaient les mener. C'est en effet la première et la plus puissante de toutes les lois que cette loi naturelle qui veut que tout homme qui a besoin de défense reconnaisse pour son chef celui qui est capable de le défendre. Les passagers d'un vaisseau, lorsque la

mer est calme ou qu'ils sont dans une rade sûre, maltraitent de paroles les pilotes; mais sont-ils menacés de la tempête, ils fixent sur eux leurs regards, et mettent dans leur secours toute leur espérance. De même les Argiens, ceux d'Elis et d'Arcadie, qui dans les conseils disputaient souvent aux Thébains le commandement des armées, dès qu'il fallait combattre, et que le danger était pressant, se soumettaient volontairement aux généraux de Thèbes, et les suivaient sans résistance. Dans cette expédition ils réunirent toute l'Arcadie en un seul corps de peuple, enlevèrent la Messénie aux Lacédémoniens, y rappelèrent les anciens habitans, et repeuplèrent la ville d'Ithome. Comme ils s'en retournaient à Thèbes par Cenchrées (10), ils battirent les Athéniens qui les avaient attaqués dans les défilés dont ils voulaient leur fermer le passage.

XXV. Ces grands exploits inspirèrent à tous les peuples de la Grèce une estime singulière pour ces deux personnages, et firent admirer leur bonheur; mais l'envie domestique, qui s'était accrue autant que leur gloire, leur préparait à Thèbes un accueil peu favorable, et qui ne répondait pas aux services signalés qu'ils avaient rendus. A leur retour, ils furent accusés tous deux de crime d'état; parce qu'au mépris de la loi qui leur ordonnait de remet-

tre aux nouveaux béotarques, le premier jour de leur mois bucatius, le commandement de l'armée, ils l'avaient retenu quatre mois entiers, pendant lesquels ils avaient eu, dans la Messénie, l'Arcadie et la Laconie, les succès étonnans que nous avons rapportés. Pélopidas, mis le premier en jugement, courut par là un plus grand danger; mais ils furent tous deux absous. Épaminondas, persuadé que la force et la magnanimité consistent surtout à montrer beaucoup de patience dans les affaires politiques, supporta avec une grande douceur cette accusation et cet essai de l'envie. Pélopidas, naturellement plus colère, et irrité encore par ses amis, saisit, pour se venger, la première occasion qui se présenta.

XXVI. Le rhéteur Ménéclides était un de ceux qui, lors de la conjuration contre les tyrans, s'étaient rendus avec Mélon et Pélopidas dans la maison de Charon. Piqué de ce que les Thébains ne lui témoignaient pas la même estime qu'aux autres conjurés, cet homme qui, à un grand talent pour la parole, joignait un caractère pervers et corrompu, abusa de son éloquence pour décrier, traduire en justice et accuser les meilleurs citoyens; continuant ses intrigues, même après ce premier jugement, il vint à bout d'éloigner Épaminondas de la di-

gnité de béotarque, et contraria long-temps toutes ses vues politiques. Quant à Pélopidas, Ménéclides n'ayant pu réussir à le décrier auprès du peuple, entreprit de le mettre mal avec Charon. C'est une consolation pour un envieux qui ne peut pas obtenir plus d'estime que ceux à qui il porte envie, de les faire paraître moins estimables que d'autres qu'il favorise. Ménéclides donc exaltait tout à propos devant le peuple les exploits de Charon; il relevait avec affectation ses expéditions et ses victoires, surtout ce combat de cavalerie donné un peu avant la bataille de Leuctres, près de Platée, où les Thébains, commandés par Charon, avaient eu l'avantage, et dont il voulut consacrer la mémoire de la manière suivante. Androcydes, peintre de Cyzique, avait entrepris pour la ville de Thèbes le tableau d'une autre bataille, qu'il travaillait à Thèbes même. La révolte des Thébains contre les Spartiates, et la guerre qui en fut la suite, ayant obligé Androcydes de quitter la ville, les Thébains gardèrent le tableau, qui était presque achevé. Ménéclides, afin d'obscurcir la gloire de Pélopidas et d'Épaminondas, persuada au peuple de consacrer ce tableau dans un temple, avec une inscription qui portât que c'était la victoire de Charon. Mais quelle ambition plus ridicule que celle de préférer à tant et de si

glorieux exploits une seule et unique victoire, dont tout l'avantage s'était borné à la mort d'un citoyen de Sparte, assez obscur, nommé Gerandas, et de quarante autres Spartiates! Pélopidas attaqua le décret, contraire aux lois; il soutint qu'il n'était pas d'usage à Thèbes d'honorer en particulier un citoyen pour des exploits publics, et que c'était toujours à la patrie qu'on déférait en commun l'honneur de la victoire. Durant tout le cours du procès, il ne cessa de combler Charon de louanges; mais il convainquit Ménéclides de méchanceté et d'envie, et demanda souvent aux Thébains s'ils n'avaient eux-mêmes rien fait de grand. Ménéclides fut condamné à une si forte amende, que, hors d'état de la payer, il entreprit dans la suite de changer la forme du gouvernement. Ces particularités servent à faire connaître le caractère et la vie des hommes.

XXVII. Dans ce même temps, Alexandre, tyran de Phères, ayant déclaré la guerre à plusieurs peuples de Thessalie, et cherchant par des voies secrètes à les asservir tous, les villes de cette contrée députèrent à Thèbes pour demander un général et des troupes. Comme Épaminondas était occupé à régler les affaires du Péloponnèse, Pélopidas, qui ne voulait pas laisser dans l'inaction la capacité et les talens qu'il

avait pour la guerre, s'offrit lui-même pour général aux Thessaliens ; il savait d'ailleurs que partout où était Epaminondas on n'avait pas besoin d'un autre commandant. À peine entré dans la Thessalie, il se rendit maître de Larisse ; et Alexandre étant venu se jeter à ses pieds, il essaya de le changer, et de faire d'un tyran injuste un prince doux et humain. Mais comme son caractère cruel et féroce le rendait incorrigible, et que chaque jour on venait se plaindre de ses débauches et de son avarice, Pélopidas irrité lui parla d'un ton si ferme, que le tyran effrayé s'enfuit précipitamment avec ses gardes.

XXVIII. Pélopidas, laissant les Thessaliens hors de toute crainte de la part du tyran, et parfaitement d'accord entre eux, passa en Macédoine, où Ptolémée faisait la guerre à Alexandre, roi des Macédoniens : ils l'avaient appelé tous deux pour être l'arbitre et le juge de leurs différends, ou pour défendre et secourir celui qui aurait éprouvé des injustices. Pélopidas ne fut pas plus tôt arrivé, qu'il mit fin à leurs divisions, fit rappeler les exilés des deux partis, et prit pour otages Philippe (*), frère du roi, et trente autres jeunes gens des plus illustres maisons de

(*) C'est le père d'Alexandre-le-Grand.

la Macédoine, qu'il conduisit à Thèbes, pour faire voir aux Grecs à quel point de grandeur les Thébains étaient parvenus, l'opinion qu'on avait de leur puissance, et la confiance qu'inspirait leur justice. C'est ce Philippe qui, dans la suite, fit la guerre aux Grecs pour leur enlever leur liberté; et qui, alors encore enfant, fut élevé à Thèbes dans la maison de Pammenès; ce qui a fait croire qu'il avait pris Epaminondas Pour modèle. Peut-être avait-il imité de lui son activité dans tout ce qui avait rapport à la guerre; mais ce n'était là qu'une petite partie de la vertu de ce grand homme: pour sa tempérance, sa justice, sa magnanimité, sa douceur, vertus qui faisaient sa véritable grandeur, Philippe ne les eut jamais naturellement ni par imitation.

XXIX. Peu de temps après, les Thessaliens s'étant plaints de nouveau qu'Alexandre cherchait à semer le trouble dans leurs villes, Pélopidas y fut envoyé comme ambassadeur avec Isménias. Comme il ne s'attendait pas à la guerre, il n'avait point amené de troupes de Thèbes; mais des affaires pressantes qui lui survinrent l'obligèrent d'employer les Thessaliens. Dans le même temps, les troubles recommencèrent en Macédoine. Ptolémée avait fait périr le roi, et s'était emparé du trône. Les

amis du prince mort appelaient Pélopidas qui, n'ayant point de troupes, et ne voulant pas donner à Ptolémée le temps de se fortifier, prit à sa solde quelques mercenaires, et marcha promptement contre Ptolémée. Quand ils furent en présence, Ptolémée corrompit, à prix d'argent, ces mercenaires, et les détermina à passer dans son armée. Mais craignant la réputation et le nom seul de Pélopidas, il alla le trouver, le reconnaissant par là pour son supérieur, employa les caresses et les prières, s'engagea à garder le royaume pour les frères d'Alexandre, et à n'avoir d'amis et d'ennemis que ceux qui le seraient des Thébains. Pour garant de ses promesses, il donna Philoxène son fils en otage, avec cinquante de ses jeunes compagnons, que Pélopidas envoya tous à Thèbes. Mais ne pouvant pardonner aux mercenaires leur perfidie, et étant instruit que la plus grande partie de leurs richesses, avec leurs femmes et leurs enfans, étaient déposés à Pharsale, il crut qu'en les leur enlevant il tirerait une vengeance suffisante de l'injure qu'il avait reçue. Il rassemble donc quelques Thessaliens, et se rend à Pharsale. A peine il y est arrivé que le tyran Alexandre se pésente avec son armée. Pélopidas ne doutant pas qu'il ne vînt pour se justifier, alla le trouver; et

quoiqu'il le connût pour un scélérat à qui les crimes et les meurtres ne coûtaient rien, il se persuada que le respect qu'il aurait pour Thèbes, et les égards qu'il croirait devoir à sa réputation et à sa dignité le mettraient à l'abri de ses insultes. Mais le tyran le voyant seul et sans armes, l'arrêta prisonnier, et se rendit maître de Pharsale. Cette violence jeta la terreur dans l'âme de tous ses sujets, qui sentirent qu'après une injustice et une audace pareilles il n'épargnerait plus personne, et que désormais il traiterait en toute occasion ceux qui tomberaient entre ses mains en homme qui n'avait plus rien à ménager.

XXX. Les Thébains n'eurent pas plus tôt appris cette perfidie, qu'ils firent partir sur-le-champ une armée, dont ils donnèrent le commandement à d'autres généraux qu'Epaminondas, contre lequel ils étaient alors irrités (11). Le tyran ayant mené Pélopidas à Phères, laissa d'abord à tout le monde la liberté de le voir, ne doutant pas que sa captivité ne l'eût abattu et humilié. Mais au contraire, il sut que Pélopidas consolait les habitans de Phères, qui venaient déplorer son malheur, et les exhortait à prendre courage, en leur disant que le tyran serait bientôt puni. Il lui envoya même dire que c'était de sa part une grande inconséquence

de faire chaque jour tourmenter et mettre à mort de malheureux citoyens qui ne lui avaient fait aucun tort, et de l'épargner lui, qui, une fois échappé de ses mains, ne manquerait pas de le punir. Le tyran, étonné de sa grandeur d'âme et de sa sécurité : « Pourquoi, dit-il, « Pélopidas est-il pressé de mourir ? — Afin, « lui envoya dire Pélopidas, à qui ce mot fut « rapporté, afin que, devenu plus ennemi des « dieux et des hommes, tu en périsses beau- « coup plus tôt. » Dès ce moment le tyran défendit qu'on le laissât voir à personne du dehors. Mais Thébé, fille de Jason et femme d'Alexandre, instruite par ceux qui gardaient Pélopidas de son courage et de sa fierté, désira de le voir et de l'entretenir. Lorsqu'elle fut entrée dans sa prison, par une erreur assez ordinaire aux femmes, elle ne reconnut pas, dans le malheur où elle le voyait réduit, la grandeur de son caractère ; et jugeant au négligé de ses cheveux et de ses habits, à la manière dure dont il était traité, qu'il devait beaucoup souffrir d'une situation qui répondait si peu à sa gloire, elle répandit des larmes. Pélopidas, qui ne la connaissait pas, fut d'abord surpris ; mais quand il sut qui elle était, il la salua sous le nom de son père Jason dont il avait été fort l'ami. « Pélopidas, lui dit-elle, je plains votre

« femme. — Je vous plains bien davantage, lui « répondit-il; vous qui, n'étant pas prisonnière, « souffrez un homme aussi méchant qu'Alexan- « dre. » Ce mot fit sur Thébé une vive impression ; elle détestait la cruauté et les violences du tyran, qui, outre tant d'autres infamies, abusait du plus jeune des frères de sa femme. Elle allait souvent voir Pélopidas, et en lui parlant avec une entière liberté de tout ce qu'elle avait à souffrir, elle puisait auprès de lui des sentimens de colère et d'audace avec le désir de se venger d'Alexandre.

XXXI. Les généraux Thébains qui étaient entrés dans la Thessalie n'ayant eu aucun succès, soit par leur inexpérience, soit par leur mauvaise fortune, se virent forcés à une retraite honteuse ; ils furent condamnés chacun à une amende de dix mille drachmes (*), et on fit partir Épaminondas avec de nouvelles troupes. Son arrivée mit toute la Thessalie en mouvement : la réputation de ce grand homme remplit de confiance les Thessaliens, et le tyran craignit bientôt de voir sa puissance entièrement renversée, tant la frayeur s'était subitement emparée de tous ses capitaines et de tous ses amis ! tant ses sujets se portèrent tous avec

(*) Environ neuf mille livres.

ardeur à la révolte, pleins de joie de voir briller enfin l'espérance prochaine de la punition de ses crimes! mais Épaminondas, sacrifiant sa propre gloire au salut de Pélopidas, et craignant que s'il poussait Alexandre à bout ce tyran, réduit au désespoir, ne se jetât comme une bête féroce sur son prisonnier, traîna la guerre en longueur, tournant, pour ainsi dire, autour de son ennemi, comme pour faire ses préparatifs. Par ces délais, il le contenait de manière que, sans le forcer à modérer ses emportemens et sa brutalité, il n'irritait pas non plus son caractère féroce et barbare. Il n'ignorait pas la cruauté de ce monstre, qui, bravant avec audace la justice et l'humanité, faisait enterrer des hommes vivans, en couvrait d'autres de peaux d'ours et de sangliers, et lâchait sur eux des chiens de chasse qui les déchiraient; quelquefois il les tuait lui-même à coups de flèches : c'étaient là ses divertissemens. Dans les villes de Mélibée et de Scotuse (12), ses alliées et ses amies, il assembla un jour les habitans, et les fit environner par ses gardes, qui égorgèrent toute la jeunesse. Il consacra la lance avec laquelle il avait tué son oncle Polyphron, la couronna de bandelettes, lui sacrifia comme à une divinité, et l'appela Ty-

chon(*). Un jour qu'il assistait à une représentation des Troades d'Euripide, il sortit brusquement du théâtre, et fit dire à l'acteur de ne pas s'inquiéter, et de continuer à bien jouer son rôle; que s'il était sorti, ce n'était pas qu'il fût mécontent de son jeu, mais qu'il avait honte qu'après avoir égorgé sans pitié tant de citoyens, on le vît pleurer des malheurs d'Hécube et d'Andromaque. Cet homme alors, effrayé de la réputation d'Epaminondas, de sa gloire et de sa dignité,

Semblable au coq vaincu qui fuit en traînant l'aile,

envoya promptement vers lui des ambassadeurs chargés de le justifier. Epaminondas ne voulut pas que les Thébains fissent un traité d'alliance et d'amitié avec un si méchant homme; il lui accorda une trève de trente jours, tira de captivité Pélopidas et Isménias, et les ramena à Thèbes avec ses troupes.

XXXII. Cependant les Thébains, instruits que les Spartiates et les Athéniens avaient envoyé des ambassadeurs au grand roi pour faire alliance avec lui, y députèrent de leur côté Pélopidas : c'était, d'après sa réputation, le meilleur choix qu'ils pussent faire. Il était très connu

(*) C'est-à-dire, l'heureuse.

et très estimé dans toutes les provinces du roi qu'il avait à traverser : le bruit de ses victoires sur les Lacédémoniens avait pénétré rapidement en Asie et dans les provinces qui en étaient voisines ; depuis que la première nouvelle de la journée de Leuctres s'y était répandue, chaque jour quelque nouveau succès avait accru sa gloire et l'avait portée jusqu'aux extrémités de l'empire. Arrivé à la cour de Perse, il excita l'admiration des satrapes, des princes et des généraux : « Voilà, disaient-ils tous, cet homme « qui a enlevé aux Lacédémoniens l'empire de « la terre et de la mer, qui a renfermé entre le « Taygète (*) et l'Eurotas cette Sparte qui, de- « puis peu encore, sous la conduite d'Agésilas, « a fait la guerre au grand roi et aux Perses, et « leur a disputé les royaumes de Suse et d'Ec- « batane. » Artaxerxe, charmé de son arrivée, se fit un plaisir d'augmenter encore sa réputation et sa dignité par les honneurs qu'il lui fit rendre. Il voulait montrer à ses peuples que les plus grands hommes venaient lui rendre hommage et applaudir à son bonheur. Mais quand il l'eut vu lui-même, quand il eut entendu sa conversation plus grave que celle des Athéniens et plus simple que celle des Spartiates, il l'aima

(*) Montagne de la Laconie.

encore davantage ; et, suivant l'usage des rois, il ne cacha point l'estime particulière qu'il en faisait, et laissa voir aux autres ambassadeurs la préférence qu'il lui donnait sur eux. A la vérité, il paraissait avoir honoré le Spartiate Antalcidas plus qu'aucun autre des Grecs, lorsqu'un jour à table, prenant la couronne qu'il avait sur la tête, il la trempa dans des essences précieuses, et la lui fit passer. Il ne donna point à Pélopidas de ces marques de familiarité ; mais il lui envoya les plus beaux et les plus magnifiques présens, et lui accorda toutes ses demandes : c'était que les Grecs suivissent leurs lois et leurs usages, que Messène fût repeuplée, et les Thébains réputés les amis héréditaires du roi de Perse.

XXXIII. Pélopidas, satisfait des réponses du roi, n'accepta de ses présens que ce qui pouvait lui être un gage de la faveur et de la bienveillance de ce prince, et il s'en retourna. Son désintéressement donna lieu à de vives plaintes contre les autres ambassadeurs. Les Athéniens citèrent en justice Timagoras, et le condamnèrent à mort : condamnation bien juste, si elle eut pour fondement la quantité de presens qu'il avait reçus. Il avait accepté, non seulement de l'or et de l'argent, mais encore un lit magnifique, avec des esclaves pour le

faire, ceux des Grecs n'étant pas assez adroits pour cela. Il reçut aussi quatre-vingts vaches, et des bergers pour en avoir soin, sous prétexte qu'il avait besoin de lait de vache pour quelque maladie. Enfin, à son départ, il se fit conduire en litière jusqu'à la mer, et le roi donna quatre talens (*) aux esclaves qui l'avaient porté. Mais ce ne fut pas, ce me semble, l'acceptation de ces présens qui irrita le plus les Athéniens contre lui, puisque Épicrates, le portefaix, ne nia point qu'il en eût reçu du roi; qu'il ne cacha pas même qu'il voulait proposer un décret pour élire tous les ans, au lieu de neuf archontes, un pareil nombre d'ambassadeurs d'entre les plus pauvres du peuple, qu'on députerait au roi, qui les renverrait tous riches; proposition dont le peuple ne fit que rire. Mais ce qui les offensa le plus, ce fut que les Thébains eussent obtenu tout ce qu'ils avaient demandé, et en cela, ils ne songeaient pas à la grande réputation de Pélopidas, et à la supériorité qu'il devait avoir sur les harangues et sur le talent oratoire des autres ambassadeurs, auprès d'un prince qui ménageait toujours ceux qui étaient les plus forts par les armes. Cette ambassade augmenta singulièrement la bien-

(*) Environ mille livres.

veillance des Thébains pour Pélopidas, à qui ils avaient l'obligation d'avoir procuré le rétablissement de Messène et l'affranchissement des autres Grecs.

XXXIV. Alexandre de Phères, revenu à son naturel, avait détruit plusieurs villes de Thessalie et mis des garnisons dans celles des Phtiotes, des Achéens et des Magnésiens. Ces villes ayant appris que Pélopidas était de retour, envoyèrent sur-le-champ des députés à Thèbes, chargés de demander des troupes et Pélopidas pour général; les Thébains leur accordèrent l'un et l'autre avec plaisir. Les préparatifs furent bientôt faits, et le général était sur le point de se mettre en marche, lorsque le soleil s'éclipsa, et que des ténèbres épaisses couvrirent, en plein jour, la ville de Thèbes. Pélopidas, voyant ses concitoyens troublés de ce phénomène, ne crut pas devoir les faire partir dans cet état de frayeur, qui leur ôtait toute confiance, ni exposer la vie de sept mille Thébains. Mais se donnant lui seul aux Thessaliens, et prenant trois cents cavaliers volontaires, tant Thébains qu'étrangers, il partit contre l'avis des devins et malgré les instances des autres citoyens qui le voyaient partir à regret, persuadés que ce signe céleste annonçait quelque chose d'extraordinaire, et pouvait menacer un aussi grand

personnage que lui. Mais le ressentiment des injures qu'il avait reçues ne lui permettait pas de différer; il espérait, d'ailleurs, d'après ses entretiens avec Thébé, trouver la maison d'Alexandre agitée de troubles et de divisions. Plus enflammé encore par la beauté de l'action même, il n'avait d'autre désir et d'autre ambition que de faire voir aux Grecs, que bien différens des Lacédémoniens, qui envoyaient à Denys, ce tyran de Sicile, des généraux et des commandans; des Athéniens eux-mêmes, qui étaient en quelque sorte à la solde d'Alexandre, et lui avaient érigé, comme à leur bienfaiteur, une statue de bronze, les Thébains seuls combattaient pour ceux que les tyrans opprimaient, et pour détruire dans la Grèce les dominations violentes et injustes. Il rassembla son armée à Pharsale, et marcha sans différer contre Alexandre, qui, voyant que Pélopidas n'avait avec lui qu'un petit nombre de Thébains, et que de son côté il avait deux fois plus d'infanterie que les Thessaliens, s'avança jusqu'au temple de Thétis. Quelqu'un ayant dit à Pélopidas que le tyran venait avec une armée bien nombreuse : Tant mieux, répondit-il, nous aurons plus d'ennemis à vaincre.

XXXV. Au milieu de la plaine où ils étaient

campés, et près du lieu appelé Cynocéphales (*), il y avait deux hautes collines fort escarpées, et situées en face l'une de l'autre. Les deux armées mirent en mouvement leur infanterie, pour aller s'emparer de ces deux collines; et en même temps Pélopidas, qui avait une cavalerie nombreuse et bonne, lui ordonne de charger celle des ennemis, qui fut bientôt enfoncée; la cavalerie Thébaine la poursuivait dans la plaine, lorsqu'on aperçut au haut de la colline Alexandre, qui, s'en étant saisi avant l'infanterie thessalienne, l'attaquait avec avantage de ces hauteurs qu'elle voulait forcer, tuait les plus avancés, et accablait les autres de blessures qui les mettaient hors de combat. Pélopidas voyant leur détresse, rappelle sa cavalerie, et lui ordonne de fondre sur l'infanterie ennemie qui était en bataille; lui-même, prenant son bouclier, il court soutenir ceux qui combattaient sur les collines. Il eut bientôt percé de la queue à la tête, et sa présence donna tant de courage et de force à ses soldats, que les ennemis eux-mêmes crurent que c'étaient des troupes toutes fraîches qui les attaquaient. Ils soutinrent deux ou trois charges sans plier; mais enfin, voyant que l'infanterie les poussait tou-

(*) Tête de chien.

jours avec la même vigueur, et que la cavalerie, revenant de la poursuite, allait tomber sur eux, ils lâchèrent le pied, et firent leur retraite à pas lents, en faisant toujours tête à l'ennemi. Pélopidas, apercevant du haut de la colline l'armée ennemie qui, sans avoir encore pris ouvertement la fuite, commençait à être en désordre et à troubler ses rangs, s'arrête quelque temps et cherche des yeux Alexandre; il le voit à son aile droite, ralliant et encourageant ses mercenaires; à cette vue, il ne peut plus maîtriser sa colère; et, sans écouter la raison, tout hors de lui, il commet à son ressentiment seul le soin de sa vie et la conduite du combat; il s'élance loin de ses bataillons, et court de toute sa force, en provoquant Alexandre. Le tyran n'a garde d'accepter son défi et de l'attendre; il prend la fuite, et va se cacher au milieu de ses gardes. Les premiers mercenaires qui font tête à Pélopidas sont enfoncés, et la plupart tués sur la place. Le plus grand nombre, lançant de loin leurs javelines, percent enfin ses armes et lui font plusieurs blessures. Les Thessaliens, vivement affectés du danger où ils le voient, descendent des collines et courent à son secours; mais il était déjà tombé lorsque la cavalerie arriva; elle se joignit à l'infanterie; et ces deux corps réunis ayant mis en déroute la

phalange ennemie, la poursuivirent fort loin, et couvrirent la plaine de morts. Ils tuèrent plus de trois mille hommes.

XXXVI. La douleur des Thébains, qui furent témoins de la mort de Pélopidas, les témoignages de reconnaissance qu'ils lui donnèrent, en l'appelant leur père, leur sauveur et leur maître dans la science de vaincre, n'ont rien qui doive nous étonner; mais les Thessaliens et les alliés, après avoir surpassé par leurs décrets tous les honneurs dont on peut récompenser la vertu humaine, prouvèrent encore mieux par leurs regrets l'affection qu'ils lui portaient. Tous ceux qui avaient eu part à ce combat n'eurent pas plus tôt appris sa mort, que, sans quitter leurs cuirasses, sans débrider leurs chevaux, sans même bander leurs plaies, ils accourent tout armés auprès du mort, et comme s'il eût eu encore du sentiment, ils entassent autour de son corps les dépouilles des ennemis; ils coupent les crins à leurs chevaux, et se rasent eux-mêmes la tête (*). La plupart se retirent dans leurs tentes, sans songer ni à faire du feu, ni à préparer leur repas. Un morne silence règne dans tout le camp : on dirait, non

(*) C'étaient des signes ordinaires de deuil chez les anciens.

qu'ils viennent de remporter une des plus grandes et des plus glorieuses victoires, mais qu'ils ont été vaincus et réduits en servitude par le tyran. Dès que la nouvelle de sa mort fut répandue dans les villes voisines, les magistrats en sortirent avec les jeunes gens, les enfans et les prêtres, pour aller recevoir le corps. Ils portaient tous des trophées, des couronnes et des armures d'or.

XXXVII. Lorsqu'on vint pour enlever le corps et lui rendre les derniers devoirs, les plus âgés d'entre les Thessaliens demandèrent aux Thébains la permission de faire eux-mêmes ses funérailles. L'un d'eux porta la parole en ces termes : « Thébains, nos alliés, nous vous de-
« mandons une grâce qui sera tout à la fois pour
« nous un honneur et une consolation dans le
« malheur extrême que nous éprouvons. Ce
« n'est point Pélopidas vivant que les Thessa-
« liens demandent d'accompagner : il ne sentira
« pas les honneurs que nous lui rendrons, et
« qui lui sont dus à si juste titre ; c'est Pélopi-
« das mort qu'ils désirent de toucher. Si vous
« nous permettez de décorer ses précieux restes
« et de les ensevelir, nous vous croirons per-
« suadés que cette perte est plus sensible et
« plus cruelle encore pour les Thessaliens que
« pour les Thébains. Vous avez perdu un grand

« capitaine, et nous, outre cette perte, qui « nous est commune avec vous, nous perdons « encore jusqu'à l'espoir de recouvrer notre li-« berté. Comment oserions-nous vous deman-« der un autre général, quand nous ne vous « avons pas rendu Pélopidas? » Les Thébains leur accordèrent ce qu'ils souhaitaient. On ne vit jamais de funérailles plus magnifiques, du moins au jugement de ceux qui ne font pas consister la magnificence dans l'ivoire, l'or et la pourpre, comme l'historien Philistus (13), qui exalte avec admiration les obsèques de Denys le tyran, qu'on peut dire n'avoir été que le pompeux dénoûment d'une tragédie sanglante, c'est-à-dire de sa tyrannie. De même Alexandre-le-Grand, après la mort d'Héphestion, ne se contenta pas de faire couper les crins à ses chevaux et à ses mulets; il fit encore abattre les crénaux des murailles, afin que les villes mêmes parussent dans le deuil, en prenant, à la place de leurs ornemens accoutumés, une figure triste et lugubre.

XXXVIII. Mais toute cette pompe, qui, commandée par un maître, ne s'exécute que par contrainte, et toujours avec un sentiment secret d'envie contre ceux qui en sont l'objet, et de haine contre ceux qui les exigent de force, cette pompe n'est pas le fruit d'une affection,

véritable, ni la preuve d'un hommage sincère ; ce n'est que l'étalage d'un faste barbare, que l'ostentation d'un vain luxe qui emploie ses richesses à des vanités indignes de nos désirs. Mais un homme privé qui, mourant dans une terre étrangère, loin de sa femme, de ses enfans et de sa famille, sans que personne l'exige, sans que personne y contraigne, est accompagné, porté et couronné par tant de peuples et de villes qui se disputent à l'envi cet honneur, un tel homme me paraît avoir obtenu le bonheur le plus parfait. « La mort des hommes qui « meurent dans la psospérité, disait Ésope, « n'est pas un malheur pour eux ; c'est au con- « traire la fin la plus heureuse ; elle met leurs « belles actions dans un asile sûr, où elles sont « à l'abri des revers de la fortune. » J'estime encore davantage le mot d'un Spartiate à Diagoras, qui, vainqueur aux jeux olympiques, avait vu couronner à ces mêmes jeux ses fils et ses petits-fils : « Meurs, Diagoras, lui dit-il en « l'embrassant, car enfin tu ne dois pas monter « au ciel. » Mais qui voudrait mettre en parallèle toutes les victoires des jeux olympiques et pythiques avec un seul de ces combats où Pélopidas fut toujours vainqueur ? Après avoir passé dans la gloire et dans les honneurs la plus grande partie de sa vie, nommé béotarque pour

la treizième fois, il meurt au milieu d'un exploit qui ruinait un tyran et rendait la liberté aux Thessaliens.

XXXIX. Mais si sa mort causa aux alliés une vive douleur, elle leur fut encore plus utile. Les Thébains ne l'eurent pas plus tôt apprise, que, sans en différer d'un instant la vengeance, ils firent partir pour la Thessalie une armée de sept mille hommes de pied et de sept cents chevaux, sous la conduite de Malcitas et de Diogilon. Ils trouvèrent Alexandre affaibli et abattu de sa défaite, et ils le forcèrent de rendre aux Thessaliens les villes qu'il leur avait prises, de laisser libres les Magnésiens, les Phtiotes et les Achéens, de retirer ses garnisons de leurs places, de jurer qu'il suivrait les Thébains partout où il serait appelé, et qu'il obéirait fidèlement à leurs ordres. Les Thébains se contentèrent de cette vengeance; mais je vais raconter celle que les dieux tirèrent bientôt après de la mort de Pélopidas.

XL. J'ai déjà dit que Thébé, femme du tyran, avait appris de Pélopidas à ne pas redouter l'éclat extérieur et l'appareil menaçant de la tyrannie, à mépriser les armes et les satellites dont elle était environnée. D'ailleurs, craignant elle-même sa perfidie, et détestant sa cruauté, elle fit avec ses trois frères, Tisipho-

nus (14), Pytholaüs et Lycophron, le complot de le tuer, et l'exécuta de cette manière. Le palais du tyran était rempli de gardes qui veillaient toute la nuit; il couchait dans une chambre haute, gardée par un chien enchaîné, qui, ne connaissant que le tyran, sa femme, et un seul esclave qui lui donnait à manger, faisait trembler tout le reste. Le jour de l'exécution, Thébé, dès le matin, enferma ses frères dans une chambre voisine; et le soir, étant entrée seule, suivant sa coutume, dans la chambre d'Alexandre, qui dormait déjà, elle ordonne à l'esclave d'emmener le chien dehors, parce que son mari voulait dormir tranquille. Dans la crainte que l'échelle par où l'on arrivait à la chambre du tyran ne fît du bruit quand ces jeunes gens monteraient, elle avait enveloppé de laine les échelons. Alors elle fait monter ses frères, armés de poignards; et, les laissant à la porte de la chambre, elle y entre, prend l'épée qui était suspendue au chevet du lit, et la leur montre: c'était le signal qui leur annonçait que le tyran était endormi: Mais tout à coup la frayeur les saisit, et ils n'osent avancer; Thébé, en colère, leur fait les plus vifs reproches, et leur jure qu'elle va réveiller Alexandre et lui déclarer leur complot. Enfin, la honte et la crainte les déterminent; elle les introduit

dans la chambre, les mène près du lit, et tient elle-même la lampe. Un des frères prend le tyran par les pieds, et les lui serre avec violence; l'autre le saisit par les cheveux, et lui renverse la tête en arrière; le troisième le frappe à coups de poignard et le tue; genre de mort peut-être trop prompt et trop doux pour ce tyran, mais qui, par ses circonstances, était convenable aux forfaits d'Alexandre. Il fut le premier des tyrans assassiné par sa femme; et, après sa mort, son corps fut livré aux outrages du peuple, foulé aux pieds, et abandonné aux oiseaux de proie.

NOTES

SUR PÉLOPIDAS.

—

(1) Les Sybarytes, si fameux par leur extrême mollesse, étaient une colonie de Grecs qui habitaient la côte orientale du pied de l'Italie, sur le golfe de Tarente, entre les fleuves Sybaris et Crathis. L'heureuse situation de leur ville, leur richesse et leur pouvoir les précipitèrent dans un luxe qui était passé en proverbe.

(2) Iphicrate était un général athénien, qui, né dans une condition très obscure, parvint au commandement par son seul mérite, et se distingua, avec Timothée, dans une guerre sociale.

(3) Ce n'est pas la célèbre bataille de Mantinée, dans laquelle Epaminondas fut tué, et qui ne se donna contre les Lacédémoniens qu'après la mort de Pélopidas. Cette première eut lieu avant que Pélopidas fût exilé de Thèbes, vers la 33e année de la 93e olympiade.

(4) Cette fête, la plus célèbre de toutes celles que les Grecs eussent instituées en l'honneur de Cérès, avait été établie par Orphée, ou par Triptolème, roi d'Athènes. Les Thesmophories avaient pour objet de perpétuer le souvenir des deux plus grands bienfaits que les Grecs eussent reçus de cette déesse : l'établissement des lois, comme le marque le nom même de la fête, et en même temps l'invention de l'agriculture,

première source de la propriété, et par consequent des lois.

(5) Les Lacédémoniens donnaient le nom d'harmostes ou modérateurs à ceux qu'ils envoyaient commander dans les places, parce que leurs fonctions étaient de tout concilier, de tout contenir dans l'ordre.

(6) Tégyre était une ville de Béotie, dont l'oracle eut pendant long-temps la plus grande célébrité. Le mont Ptoüs avait pris son nom de Ptoüs, fils d'Athamas, roi de Thèbes; le temple d'Apollon qu'on bâtit sur cette montagne, qui était près d'Anthédon, et au-dessus du lac Copaïs, avait fait donner à ce dieu le surnom de Ptoüs.

(7) Cette coutume, qui se pratiquait dans la Phocide et dans la Béotie, où l'on célebrait avec beaucoup de solennité les fêtes de l'Amour, avait pour motif, dit-on, de faire voir aux jeunes gens, par l'exemple d'Iolaüs et d'Hercule, qu'il n'y avait point d'acte de vertu auquel leur amitié réciproque ne dût les porter.

(8) Harmonie, fruit des amours de Mars et de Vénus, fut mariee à Cadmus, roi de Thèbes. Les Grecs changèrent son nom en celui d'Hermione.

(9) Menécée, fils de Créon, se dévoua pour sa patrie; Macarie se sacrifia aussi elle-même pour sauver les Héraclides. M. Dacier dit n'avoir trouvé nulle part aucune trace de cette histoire de Phérécyde, et je fais le même aveu. Pour les jeunes Perses immolés à Bacchus par Thémistocle, voyez la Vie de ce dernier, ch. XVII.

(10) Cenchrées n'est pas ici le port de ce nom à Corinthe, mais une forteresse bâtie sur les frontières de l'Arcadie, vers la source du Phrixus, au sud-ouest d'Argos. Elle défendait le chemin qui conduisait d'Argos à Tégée.

(11) Ils en voulaient à ce général, parce qu'à la dernière expédition contre les Lacédémoniens, dans le combat qu'il donna près de Corinthe, contre les troupes qui voulaient lui fermer le passage, il avait, disait-on, épargné les ennemis qu'il pouvait passer au fil de l'épée. Sur cela ses envieux l'accusèrent de trahison, lui firent ôter le gouvernement de la Béotie, et furent cause qu'on l'envoya à l'armée comme simple particulier

(12) C'étaient deux villes de la Magnésie, pays voisin de la Macédoine.

(13) Voyez ce que nous avons dit du caractère de cet historien dans la Vie de Timoléon.

(14) Tisiphonus était l'aîné. En cette qualité, il succéda au tyran.



MARCELLUS.

SOMMAIRE.

I. Mœurs de Marcellus. II. Son courage et ses premiers emplois. III. Les Gaulois déclarent la guerre aux Romains. IV. Les premiers généraux envoyés contre eux sont rappelés. V. Respect des Romains pour leurs usages religieux. VI. Marcellus est nommé consul et marche contre les Gaulois. VII. Il combat contre leur roi. VIII. Il le tue. IX. Triomphe de Marcellus. X. Dépouilles opimes consacrées à Jupiter. XI. Annibal entre en Italie; après la défaite de Cannes, Marcellus est un des appuis de Rome. XII. Il va au secours de Naples et de Nole. XIII. Il attache Bandius au parti des Romains. XIV. Avantages remportés par Marcellus sur Annibal. XV. Marcellus est nommé consul pour la seconde fois. Il a de nouveaux avantages sur les Carthaginois. XVI. Son troisième consulat. Sévérité du sénat envers les soldats qui avaient fui à Cannes. XVII. Marcellus prend Léontium en Sicile et va mettre le siège devant Syracuse. XVIII. Génie d'Archimède. XIX. Problème dont il donne la preuve à Hiéron. XX. Effets terribles des machines d'Archimède. XXI. Marcellus cherche à s'en garantir par des moyens qui ne lui réussissent pas. XXII. Passion d'Archimède pour la géométrie. XXIII. Divers avantages de Marcellus en Sicile. Il s'empare de Syracuse. XXIV. La ville livrée au pillage. XXV. Mort d'Archimède. Regrets de Marcellus. XXVI. Humanité de Marcellus. XXVII. Il pardonne à la ville d'Engyum. XXVIII. Il transporte à Rome les tableaux et les sta-

tues de Syracuse. XXIX. Il reçoit les honneurs de l'Ovation. XXX. Origine de ce nom. XXXI. Accusation des Syracusains contre Marcellus. XXXII. Sa réponse et sa générosité à leur égard. XXXIII. Il va contre Annibal. Ses succès contre lui. XXXIV. Nouveaux avantages qu'il a sur lui. XXXV. Il reçoit un échec près de Casunium. XXXVI. Il bat Annibal. XXXVII. Accusé de nouveau, il se justifie. XXXVIII. Il est nommé consul pour la cinquième fois. Présages défavorables contre lui. XXXIX. Il va de nouveau chercher Annibal. XL. Il tombe dans une embuscade où il est tué. XLI. Honneurs que lui rend Annibal. XLII. Monumens publics dédiés par Marcellus. Sa postérité. — Parallèle de Marcellus et de Pélopidas.

I. Marcus Claudius, nommé cinq fois consul, était fils de Marcus, et fut le premier de sa maison qui porta le nom de Marcellus, c'est-à-dire, Martial, suivant Posidonius. Consommé dans le métier des armes, robuste de corps, plein de hardiesse et d'activité, né avec une inclination décidée pour la guerre, il ne faisait paraître que dans les combats cette ardeur et cette fierté naturelles ; dans tout le reste, il était modeste, doux et humain, aimant avec passion les lettres grecques et l'éloquence : plein d'admiration pour ceux qui s'y distinguaient, il leur témoignait son estime par les honneurs qu'il s'empressait de leur rendre ; mais l'habitude des travaux militaires l'empêcha de s'y appliquer,

et d'y faire autant de progrès qu'il l'aurait désiré. Car si jamais, comme dit Homère, Dieu voulut que les hommes,

> Et jeunes et vieillards, en des temps orageux,
> Eussent à soutenir des combats périlleux,

ce fut, surtout à cette époque, le partage des premiers d'entre les Romains. Les jeunes gens eurent à combattre en Sicile contre les Carthaginois; les hommes d'un âge fait, à défendre l'Italie même de l'invasion des Gaulois, et les vieillards firent encore la guerre contre les Carthaginois commandés par Annibal. Ils ne jouirent pas, comme les autres citoyens, de l'exemption que donnait la vieillesse du service militaire; leur naissance et leur valeur les rappelaient sans cesse à de nouvelles expéditions, où ils commandaient les armées romaines.

II. Pour Marcellus, il n'y avait pas de genre de combat auquel il ne fût exercé, et où il ne se distinguât; mais c'était surtout dans les combats singuliers qu'il se montrait supérieur à lui-même. Aussi ne refusa-t-il jamais aucun défi, et il tua tous ceux qui le provoquèrent. En Sicile, son frère Otacilius se trouvant dans un grand danger, il le couvrit de son bouclier, tua de sa main tous ceux qui se jetaient sur lui, et le sauva. Ces traits de valeur lui méritèrent,

dans sa jeunesse, de la part des généraux, des couronnes et des récompenses. Devenu de jour en jour plus célèbre, il fut nommé par le peuple à l'édilité curule (1), et par les prêtres à la dignité d'augure. C'est cette espèce de sacerdoce auquel la loi donne une inspection spéciale sur la divination qui se tire du vol des oiseaux. Pendant son édilité, il se vit forcé d'intenter une accusation. Il avait un fils qui portait le même nom que lui : il était à la fleur de l'âge, et d'une beauté singulière; sa sagesse et sa bonne éducation le faisaient admirer de tous les Romains. Capitolinus, collègue de Marcellus dans l'édilité, homme audacieux et corrompu, osa faire à son fils une proposition infâme, que ce jeune homme rejeta d'abord avec indignation, sans en rien dire à personne. Mais Capitolinus la lui ayant faite de nouveau, il en parla à son père, qui, indigné de cet affront, accusa Capitolinus en plein sénat. Celui-ci eut recours à toutes les chicanes, à tous les subterfuges qu'il put imaginer, et finit par en appeler aux tribuns, qui ne voulurent pas recevoir son appel. Il prit donc le parti de nier le fait; et comme il n'y avait aucun témoin des discours qu'il avait tenus au jeune Marcellus, le sénat ordonna de faire comparaître l'enfant. Lorsqu'il parut, et que les sénateurs virent sa rougeur, ses larmes

et sa pudeur à travers laquelle éclatait l'indignation la plus soutenue, ils n'eurent pas besoin d'autres preuves, et ils condamnèrent Capitolinus à une forte amende envers Marcellus, qui en fit faire des vases d'argent pour les libations, et les consacra aux dieux.

III. La première guerre punique, qui avait duré vingt-deux ans, venait à peine de finir, que les Romains virent naître une seconde guerre de la part des Gaulois. Les Insubriens, nation celtique, qui habitent au pied des montagnes de l'Italie cisalpine, déjà très puissans par eux-mêmes, avaient encore appelé à leur secours les peuples voisins, et en particulier ces Gaulois qui servent comme mercenaires, et qu'on appelle Gessates. Ce fut un effet admirable de la bonne fortune des Romains que cette guerre celtique ne concourût pas avec celle des Carthaginois; et que les Gaulois, comme s'ils n'eussent voulu que succéder aux vaincus, fussent restés spectateurs équitables de la guerre que se faisaient les deux partis, pour n'attaquer les vainqueurs que lorsqu'ils seraient débarrassés de tout autre soin. Cependant le voisinage de ces peuples, qui mettait la guerre aux portes de la ville, l'ancienne réputation des Gaulois, si redoutés des Romains depuis la prise de Rome, que la loi même qui

dispensait les prêtres du service militaire exceptait les cas d'invasion des Gaulois en Italie, toutes ces circonstances leur faisaient craindre cette guerre. Les préparatifs qu'ils firent pour la soutenir prouvaient encore leur frayeur. Jamais, ni avant ni depuis cette époque, on ne vit tant de milliers de Romains en armes. Ils donnèrent une autre preuve de leur effroi par les sacrifices extraordinaires auxquels ils eurent recours ; jusqu'alors ils n'avaient rien admis dans leurs institutions d'étrange ni de barbare ; leurs opinions sur la divinité, conformes à celles des Grecs, respiraient la douceur et l'humanité. Mais à l'approche de cette guerre, forcés d'obéir aux oracles des livres Sibyllins, ils enterrèrent tout vivans, dans le marché aux bœufs, deux Grecs et deux Gaulois, de l'un et de l'autre sexe, auxquels ils font encore aujourd'hui, dans le mois de novembre, des sacrifices secrets qu'il n'est pas permis au peuple de voir.

IV. Dans les premiers combats qui se donnèrent, les Romains eurent de grands succès, et éprouvèrent aussi plusieurs défaites, d'où il ne résulta aucun traité qui terminât la guerre. Les consuls Flaminius et Furius étant partis avec une grande armée pour aller faire la guerre aux Insubriens, on rapporta que les eaux du fleuve

qui traverse le Picenum avaient été changées en sang, et qu'au-dessus de la ville d'Arimini on avait vu en même temps trois lunes (2). Les prêtres chargés d'observer le vol des oiseaux pour l'élection des consuls assurèrent qu'il y avait eu quelque défaut dans celle de Flaminius et de Furius, et qu'elle avait été faite contre les auspices. Aussitôt le sénat écrivit aux consuls pour les rappeler, et leur ordonner de venir promptement à Rome se démettre de leur charge, avec défense de rien entreprendre, comme consuls, contre les ennemis. Flaminius n'ouvrit ces lettres qu'après avoir livré une bataille dans laquelle il vainquit les Gaulois, dont il mit ensuite le pays à feu et à sang. Lorsqu'il revint à Rome, chargé de dépouilles et de butin, le peuple ne sortit point au devant de lui; il voulait même lui refuser les honneurs du triomphe, parce qu'il n'avait pas obéi sur-le-champ, et qu'il avait ouvertement méprisé l'ordre du sénat qui le rappelait. Après même qu'il eut triomphé, il fut réduit à l'état de simple particulier, et obligé, ainsi que son collègue, de se démettre du consulat : tant les Romains avaient soin de tout rapporter à la volonté des dieux! Persuadés que le salut de leur ville dépendait bien plus du respect de leurs magistrats pour les dieux que de leurs vic-

toires sur les ennemis, ils ne souffraient de leur part aucune négligence des anciens oracles et des usages religieux établis par leurs ancêtres, quelques succès qu'ils pussent alléguer pour excuse. J'en citerai des exemples.

V. Tibérius Sempronius, que son courage et ses vertus firent chérir des Romains autant qu'aucun autre homme de son temps, avait nommé lui-même pour ses successeurs Scipion Nasica et Caïus Marcius. Ces consuls étaient déjà dans leurs provinces à la tête des armées, lorsque Sempronius, ayant lu par hasard quelques livres qui traitaient des coutumes sacrées, en trouva une qu'il ne connaissait pas, et qui portait que si un magistrat assis hors de la ville dans une maison ou dans une tente de louage, pour observer le vol des oiseaux, était obligé, par quelque motif que ce fût, de retourner à la ville avant que d'avoir eu des signes certains, il ne devait pas reprendre la première place qu'il avait occupée, mais en choisir une autre, d'où il recommencerait ses observations. Il paraît que Sempronius avait ignoré jusqu'alors cette dernière circonstance, et que dans la nomination de ces consuls il s'était mis deux fois à la même place. Dès qu'il eut reconnu sa faute, il en instruisit le sénat, qui, loin de la négliger comme peu importante, écrivit sur-le-champ

aux consuls de revenir. Ces magistrats, quittant sans balancer leurs provinces, retournèrent à Rome, et se démirent du consulat. Mais cela n'eut lieu que long-temps après. A l'époque dont nous parlons, deux prêtres des plus distingués furent privés du sacerdoce : Cornélius Céthégus pour n'avoir pas présenté les entrailles de la victime selon l'ordre prescrit, et Quintus Sulpicius, parce qu'en offrant un sacrifice il avait laissé tomber le bonnet que les prêtres appelés flamines portent sur la tête. Le dictateur Minucius venait de nommer Caïus Flaminius général de la cavalerie, lorsqu'on entendit le cris d'une souris : le peuple les obligea pour cela seul de se démettrre de leurs charges, et en nomma d'autres à leur place. Cette exactitude dans les plus petites choses, cette attention à observer les anciens usages, sans y rien changer, les empêchèrent de tomber dans la superstition.

VI. Lorsque Flaminius se fut démis du consulat, les magistrats qui avaient gouverné dans l'intervalle élurent pour consul Marcellus, qui, étant entré tout de suite en charge, se donna Cnélius Cornélius pour collègue. On dit que les Gaulois ayant fait des propositions de paix, et le sénat étant disposé à la leur accorder, Marcellus avait déterminé le peuple à faire la guerre. Ce-

pendant la paix fut conclue; mais presque aussitôt les Gessates, renouvelant la guerre, passèrent les Alpes au nombre de trente mille, et s'étant joints aux Insubriens, beaucoup plus nombreux encore, fiers de leur multitude, ils s'approchèrent de la ville d'Acerres, située au-delà du Pô, et que les Romains assiégeaient(3). Là, Britomartus, leur roi, prenant avec lui dix mille Gessates, alla faire du dégât dans tous le pays aux environs du fleuve. Marcellus, averti de ces courses, laisse son collègue devant Acerres avec son infanterie, toutes ses troupes pesamment armées, et le tiers de la cavalerie. Il prend lui-même le reste de la cavalerie, et six cents hommes de pied des plus légèrement armés, se met à la poursuite des ennemis, et ne s'arrête ni nuit ni jour, jusqu'à ce qu'il eut atteint les dix mille Gessates près de Clastidium (*), petit bourg de la Gaule, que les Romains avaient soumis depuis peu. Marcellus n'eut pas le temps de laisser ses troupes se reposer et se refaire de cette marche forcée; car les barbares, instruits aussitôt de son arrivée, et voyant le peu d'infanterie qu'il avait amenée, en conçurent du mépris; ils ne faisaient aucun cas de sa cavalerie, étant eux-mêmes fort adroits à cette sorte de combats; ils

(*) Entre Milan et Plaisance.

se voyaient d'ailleurs supérieurs en nombre à Marcellus, et ne doutaient pas que leur cavalerie ne leur donnât tout l'avantage. Ils marchèrent donc avec impétuosité, ayant leur roi à leur tête, en faisant aux Romains de grandes menaces, et se croyant sûrs de les enlever sans résistance.

VII. Marcellus, craignant qu'ils n'enveloppassent sa petite armée, étendit les ailes de sa cavalerie, et leur fit occuper un grand espace en les diminuant peu à peu de profondeur, jusqu'à ce qu'elles eussent un front à peu près égal à celui des ennemis. Comme on était sur le point de charger, son cheval, effrayé des cris confus de ces barbares, tourna tout à coup en arrière, et l'emporta malgré lui. Pour empêcher que cet accident, pris à mauvais augure par la superstition, ne jetât le trouble dans son armée, il tourne promptement son cheval à gauche, lui fait achever le tour, et, après l'avoir remis en présence de l'ennemi, il adore le soleil, pour faire croire que ce mouvement n'avait pas été l'effet du hasard, mais qu'il avait fait ce tour exprès, afin d'adorer cet astre; car c'est l'usage des Romains d'adorer les dieux en tournant. Quand la mêlée commença, il fit vœu à Jupiter Férétrien de lui consacrer les plus belles armes qu'on aurait prises sur les ennemis. Dans cet instant même

le roi des Gaulois l'ayant aperçu, et jugeant aux marques dont il était décoré que c'était le général romain, il pousse son cheval loin des rangs ; et, branlant une longue pique, il l'appelle à haute voix au combat. Il surpassait, par la hauteur de sa taille, tous les autres Gaulois ; et ses armes, enrichies d'or, d'argent, de pourpre et de plusieurs autres couleurs, jetaient un éclat aussi vif que le feu même des éclairs.

VIII. Marcellus parcourt des yeux tous les rangs de la phalange ennemie, et ne voyant pas de plus belles armes que celles-là, il ne doute point que ce ne soient celles qu'il a vouées à Jupiter ; il pousse droit à lui, et de sa pique il lui perce la cuirasse; le coup, dont la raideur fut augmentée par l'impétuosité du cheval, renverse le Gaulois par terre ; comme il vivait encore, Marcellus lui porte un second et un troisième coup qui l'achèvent. Il saute à bas de son cheval, le dépouille de ses armes, et les prenant dans ses mains, il élève les yeux vers le ciel : « Jupiter Férétrien, s'écria-t-il, toi qui du haut « des cieux contemples dans les guerres et dans « les combats les exploits des généraux et des « capitaines, je te prends à témoin que je suis « le troisième général romain qui, après avoir « tué de ma main le roi et le général des ennemis, t'ai consacré ses plus belles dépouilles.

« Daigne donc nous accorder, dans tout le cours « de cette guerre, une fortune semblable. » Dès qu'il eut finit sa prière, la cavalerie romaine chargea celle des Gaulois qui combattait pêle-mêle avec l'infanterie, et remporta une victoire si complète et si singulière qu'elle paraît à peine croyable. On assure que jamais, ni avant ni depuis cette bataille, un si petit nombre de gens à cheval ne défit une cavalerie et une infanterie si nombreuses. Après en avoir tué la plus grande partie et pris leurs armes avec tout leur bagage, il alla rejoindre son collègue, qui n'avait pas le moindre succès contre les autres Gaulois. Il était devant Milan, ville considérable, que son étendue et sa population font regarder par les Gaulois comme la métropole de tout le pays : aussi la défendaient-ils avec la plus grande ardeur ; et ils tenaient autant Scipion assiégé qu'il les assiégait lui-même. Mais Marcellus fut à peine arrivé, que les Gessates, apprenant la défaite et la mort de leur roi, se retirèrent. Milan fut pris ; les Gaulois rendirent toutes leurs autres villes, et se remirent à la discrétion des Romains, qui leur accordèrent la paix à des conditions équitables.

IX. Le sénat n'accorda qu'à Marcellus les honneurs du triomphe ; et ce fut un des plus beaux qu'on eût vus, par la richesse et la beauté

des dépouilles, par la taille prodigieuse des captifs, et par la magnificence de son appareil. Mais le spectacle le plus agréable et le plus nouveau pour les Romains, fut le triomphateur lui-même qui portait à Jupiter l'armure du roi barbare. Il avait fait couper le tronc d'un grand chêne, et l'ayant taillé en forme de trophée, il l'avait revêtu de ces armes, placées chacune dans leur rang avec beaucoup d'ordre. Quand toute la pompe se fut mise en marche, Marcellus monta sur un char à quatre chevaux, et traversa la ville, chargé de ce trophée qui ressemblait à un homme armé, et qui faisait le plus bel ornement de son triomphe. Son armée le suivait couverte d'armes brillantes, et chantant des chansons et des airs de victoire, faits, pour cette occasion, à la louange de Jupiter et du général. Arrivé au temple de Jupiter Férétrien, il dressa le trophée et le consacra à ce dieu. Il fut le troisième et le dernier général qui obtint cet honneur. Romulus remporte le premier ces dépouilles opimes, en tuant de sa main Acron, roi des Céniniens; le second qui les gagna fut Cornélius Cossus, qui avait mis à mort Tolumnius, roi des Toscans; Marcellus fut le troisième, pour avoir tué Britomartus, roi des Gaulois. Depuis Marcellus aucun général n'a eu cette gloire.

X. Le dieu à qui on consacre ces dépouilles se nomme Jupiter Férétrien ; et ce nom, suivant quelques auteurs, vient du trophée qu'on lui porte ; il est dérivé du mot grec qui signifie porter ; car alors les termes de la langue grecque étaient fort mêlés avec ceux de la langue latine. D'autres veulent que ce surnom de Férétrien signifie qui lance la foudre, et ils le tirent du mot latin *ferire*, qui veut dire frapper ; il y en a qui le font venir des coups qu'on se donne à la guerre. Encore aujourd'hui, quand les Romains combattent ou qu'ils poursuivent l'ennemi, ils s'exhortent les uns les autres en criant : *feri*, frappe. Ils donnent en général le nom de dépouilles aux armes prises sur les ennemis ; mais celles qu'un général romain enlève au général ennemi, après l'avoir tué, sont appelées spécialement dépouilles opimes. On dit cependant que Numa Pompilius, dans ses Commentaires, fait mention de trois sortes de dépouilles opimes ; qu'il ordonne de consacrer les premières à Jupiter, les secondes à Mars, les troisièmes à Quirinus (*). Il veut que ceux qui les ont remportées reçoivent trois cents as, pour les secondes deux cents, et cent pour les troisièmes. Cependant l'opinion la

(*) Romulus.

plus générale est que les premières, celles que gagne en bataille rangée le général lui-même, lorsqu'il tue le général ennemi, sont seules les dépouilles opimes. Mais c'en est assez sur cette matière. Cette victoire et la paix qui termina la guerre firent tant de plaisir aux Romains, qu'ils prirent sur le butin de quoi faire une coupe d'or du poids de cent livres, et l'envoyèrent à Delphes pour témoigner au dieu leur reconnaissance; ils partagèrent aussi libéralement les dépouilles avec les villes qui les avaient secourus dans cette guerre, et firent en particulier des dons considérables à Hiéron, roi de Syracuse, leur ami et leur allié.

XI. Lorsqu'Annibal entra en Italie, Marcellus fut envoyé en Sicile avec une flotte. Après la déroute de Cannes, où il périt tant de milliers de Romains, le peu qui se sauvèrent de la bataille se retirèrent à Canuse; et comme on s'attendait qu'Annibal, après avoir détruit les forces les plus considérables des Romains, marcherait sur-le-champ vers Rome, Marcellus envoya d'abord de sa flotte quinze cents hommes, pour garder la ville; ensuite, sur un ordre du sénat, il se rendit à Canuse, où, prenant avec lui les soldats qui s'y étaient réunis après la bataille, il les fit sortir des retranchemens pour ne pas abandonner le pays aux ravages de l'ennemi

Les principaux d'entre les Romains, et leurs meilleurs généraux, avaient péri dans les combats. Parmi ceux qui leur restaient, Fabius Maximus jouissait d'une grande considération à cause de sa sagesse et de sa capacité; mais son attention extrême à ne rien hasarder passait pour défaut de courage et d'activité: on le croyait très propre à la défense et non à l'attaque. On eut donc recours à Marcellus; et pour tempérer sa hardiesse et son ardeur par la lenteur et la prévoyance de Fabius, tantôt on les nomma tous deux consuls ensemble; tantôt on employa l'un comme consul, et l'autre avec le titre de proconsul. Aussi, selon Posidonius, appelait-on Fabius le bouclier, et Marcellus l'épée des Romains. Annibal disait lui-même qu'il craignait le premier comme son gouverneur, et l'autre comme son adversaire; que Fabius l'empêchait de faire du mal, et que Marcellus lui en faisait.

XII. La victoire d'Annibal avait rendu ses soldats si audacieux à la fois et si négligens, qu'ils s'éloignaient du camp et se répandaient librement dans la campagne. Marcellus, les attaquant ainsi dispersés, en tuait un grand nombre et affaiblissait d'autant l'armée des ennemis. Étant allé ensuite au secours de Naples et de Nole, il affermit les Napolitains dans leur

attachement pour Rome ; mais il trouva Nole en dissension ; le sénat ne pouvait modérer et contenir le peuple qui voulait se déclarer pour Annibal. Il y avait dans la ville un homme nommé Bandius, des premiers de Nole par sa naissance, et non moins distingué par son courage ; il avait combattu vaillamment à Cannes, et après avoir tué de sa main un grand nombre de Carthaginois, il était tombé sur un monceau de morts, d'où on le retira le corps tout percé de traits. Annibal, qui avait admiré sa valeur, le renvoya non seulement sans rançon, mais comblé de présens, et se l'attacha par les liens de l'amitié et de l'hospitalité. Bandius, pour reconnaître un traitement si favorable, soutenait avec chaleur les intérêts d'Annibal, et fortifiait le parti du peuple qu'il sollicitait à la défection. Marcellus eût cru violer toute justice en faisant mourir un homme d'un mérite si distingué, et qui, dans les plus grandes occasions, avait partagé le péril des Romains. D'ailleurs ce général était plein d'humanité : il possédait le talent de gagner les esprits, et surtout les ambitieux, par la douceur et les grâces de sa conversation.

XIII. Bandius étant venu le saluer, Marcellus lui demande qui il est ; non qu'il ne le connût très bien depuis long-temps ; mais il

cherchait à lier un entretien avec lui. Bandius lui ayant dit son nom, Marcellus, comme ravi de l'apprendre, et plein d'admiration : « Quoi ! « lui dit-il, vous êtes ce Bandius dont on parle « tant à Rome, qui avez combattu si vaillam- « ment à Cannes, qui seul n'abandonnant pas « le consul Paul Émile, avez reçu sur votre « corps la plupart des traits qu'on lançait sur « lui ? » Bandius lui répondit que c'était lui-même, et lui montra les cicatrices de ses blessures. « Comment, reprit Marcellus, couvert de « ces marques honorables de votre amitié pour « les Romains, n'êtes-vous pas d'abord venu à « nous ? Nous croyez-vous si ingrats que de ne « pas récompenser la vertu de nos amis, nous « qui savons l'honorer même dans nos enne- « mis ? A ces paroles obligeantes, qu'il accompagna de beaucoup de caresses, il ajouta le don d'un cheval de bataille, et de cinq cents drachmes en argent (*). De ce moment Bandius s'attacha tellement à Marcellus, qu'il ne l'abandonna plus, et qu'il mit le plus grand zèle à découvrir et à lui dénoncer ceux qui tenaient le parti d'Annibal. Ils étaient en grand nombre, et avaient formé le complot de piller le bagage des Romains, la première fois qu'ils sortiraient con-

(*) Maintenant 450 livres de notre monnaie.

tre les ennemis, et de leur fermer les portes de la ville.

XIV. Marcellus, instruit de ce projet, range son armée en bataille dans la ville, met le bagage près des portes, et fait publier à son de trompe une défense aux habitans de paraître sur les murailles. Annibal, à qui cette solitude fit croire qu'il y avait quelque sédition dans la ville, s'en approcha avec peu d'ordre et de précaution. Aussitôt Marcellus fait ouvrir la porte qui est devant lui, et, à la tête de sa meilleure cavalerie, il charge de front l'ennemi et le pousse avec vigueur. Un moment après l'infanterie sort par une autre porte, et court sur les Carthaginois en jetant de grands cris. Pendant qu'Annibal partage ses troupes pour faire face à cette seconde attaque, on ouvre une troisième porte, et le reste des Romains sortant avec rapidité, fondent sur les ennemis qui, étonnés de cette sortie imprévue, et pressés par ces nouvelles troupes, se défendirent faiblement contre les premières. Ce fut la première occasion où les soldats d'Annibal plièrent devant les Romains, et furent repoussés jusque dans leur camp avec un grand nombre de morts et de blessés. Ils y perdirent plus de cinq mille hommes, et Marcellus n'en eut que cinq cents de tués. Cependant Tite Live n'assure pas que la défaite

des Carthaginois ait été si considérable, ni le nombre des morts si grand. Mais il avoue que ce combat couvrit Marcellus de gloire, et releva, après tant de malheurs, le courage des Romains qui virent que l'ennemi qu'ils avaient à combattre n'était ni invulnérable ni invincible, et qu'il pouvait aussi éprouver des revers.

XV. C'est pourquoi l'un des consuls désignés étant mort (¹), le peuple rappela Marcellus, alors absent, pour le mettre à sa place, et força les magistrats de différer jusqu'à son retour les comices pour les élections. Il fut nommé consul à l'unanimité des suffrages. Mais dans ce moment même le tonnerre s'étant fait entendre, les prêtres jugèrent que les augures n'étaient pas favorables : ils n'osaient pas néanmoins s'opposer ouvertement à son élection, par la crainte qu'ils avaient du peuple ; mais Marcellus fit une démission volontaire qui ne le dispensa pourtant pas de la conduite de cette guerre. Il fut nommé proconsul, et repartit sur-le-champ pour Nole, où il fit punir tous ceux qui s'étaient déclarés pour les Carthaginois. Annibal accourut à leur secours, et présenta la bataille à Marcellus, qui ne l'accepta point. Mais ensuite Annibal, qui ne s'attendait plus à combattre, ayant envoyé la plus grande

partie de son armée pour piller le pays, Marcellus alla brusquement l'attaquer. Il avait donné à son infanterie de ces longues piques dont on se sert dans les combats de mer, et lui avait appris à en frapper de loin les Carthaginois, qui, peu adroits à lancer leurs javelots, ne se servaient guère que d'épées fort courtes. Aussi tous ceux qui tinrent tête aux Romains furent-ils enfin obligés de tourner le dos, et de prendre ouvertement la fuite, après avoir perdu cinq mille hommes et quatre éléphans, dont deux furent tués et deux pris vivans. Mais un avantage plus important, ce fut la désertion de trois cents cavaliers espagnols et numides qui, trois jours après la bataille, vinrent se rendre aux Romains. C'était la première fois qu'Annibal éprouvait ce désagrément; jusqu'alors il avait su conserver dans un accord parfait une armée composée de plusieurs nations barbares, aussi différentes de mœurs que de langage. Ces trois cents cavaliers restèrent toujours fidèles à Marcellus et aux généraux qui commandèrent après lui.

XVI. Marcellus, nommé à un troisième consulat, fit voile pour la Sicile, dont les Carthaginois, enflés des succès d'Annibal, pensaient à tenter de nouveau la conquête, surtout depuis que la mort d'Hiéronyme, tyran de Sy-

racuse, avait mis le trouble dans cette ville (6).
Les Romains y avaient déjà envoyé une armée, sous les ordres d'Appius Claudius, que Marcellus remplaça dans le commandement. Il fut à peine arrivé en Sicile, qu'un grand nombre de Romains vinrent se jeter à ses pieds, et implorer son secours dans le malheur qui les accablait, et dont voici l'occasion. De ceux qui avaient combattu à Cannes contre Annibal, les uns avaient pris la fuite, et les autres avaient été faits prisonniers; le nombre de ces derniers était si grand, qu'on croyait à peine qu'il restât aux Romains assez de soldats pour garder les murailles de leur ville. Mais ils avaient, dans ce désastre, conservé tant de confiance et de grandeur d'âme, qu'ils ne voulurent jamais racheter ces prisonniers, qu'Annibal leur offrait pour une rançon modique; ils décrétèrent même qu'on les laisserait ou tuer ou vendre hors de l'Italie, sans s'en mettre en peine; et que ceux qui n'avaient dû leur salut qu'à la fuite seraient transportés en Sicile, et ne rentreraient pas en Italie tant qu'Annibal y ferait la guerre. Ils vinrent donc en foule trouver Marcellus, et se prosternant à ses pieds en jetant de grands cris, en versant des torrens de larmes, ils le conjurèrent de les incorporer honorablement dans son armée, et lui pro-

mirent de faire voir, par leurs actions, que leur fuite avait été plutôt l'effet du malheur que de la lâcheté. Marcellus, touché de leur sort, écrivit au sénat pour lui demander la permission de prendre parmi eux de quoi recruter les légions. Après une longue délibération, le sénat finit par arrêter que la république n'avait aucun besoin de soldats lâches ; que si Marcellus croyait pouvoir employer ces gens-là, il en était le maître, mais à condition que quelque action de valeur qu'ils fissent ils ne recevraient du général ni couronne ni aucune autre récompense. Ce décret mortifia Marcellus ; et, quand il fut de retour à Rome, après la guerre de Sicile, il se plaignit au sénat de ce que tant de services signalés, qu'il avait rendus à la république, n'avaient pu lui faire obtenir de réparer l'infortune d'un si grand nombre de citoyens.

XVII. A son arrivée en Sicile, son premier soin avait été de se venger de la perfidie d'Hippocrate, général des Syracusains, qui, pour faire sa cour aux Carthaginois, et s'élever par leur moyen à la tyrannie de la Sicile, avait massacré près de Léontium un grand nombre de Romains. Marcellus prit cette ville d'assaut, et ne fit aucun mal aux habitans ; mais tous les déserteurs qu'il y trouva furent battus

de verges et mis à mort. Hippocrate fit porter cette nouvelle à Syracuse, en y ajoutant que Marcellus avait passé tous les habitans au fil de l'épée, sans distinction d'âge; et, profitant du trouble où étaient les Syracusains, il s'empara de la ville. Marcellus n'en fut pas plus tôt informé, que, se mettant en marche avec toute son armée, il alla camper auprès de Syracuse, où il envoya des ambassadeurs pour instruire les habitans de ce qui s'était passé à Léontium. Mais tout ce que ces députés purent dire ayant été inutile, et les Syracusains, dominés par le parti d'Hippocrate, s'étant obstinés à ne pas les croire, Marcellus, avec soixante galères à cinq rangs de rames, remplies de toutes sortes d'armes et de traits, outre une machine qu'il avait fait dresser sur huit galeres liées ensemble, s'approcha des murailles, plein de confiance dans la force de ses batteries, dans la multitude de ses préparatifs, et plus encore dans sa propre réputation.

XVIII. Mais Archimède ne tenait pas grand compte de toutes ces machines, qui, en effet, n'étaient rien auprès des siennes : non qu'il les donnât pour des inventions d'un grand prix : il ne les regardait lui-même que comme de simples jeux de géométrie qu'il n'avait faits que dans des momens de loisir, et la plupart sur

les instances du roi Hiéron, qui ne cessait de l'engager à tourner son art, des choses purement intellectuelles, vers les objets sensibles, et de rendre ses raisonnemens en quelque sorte accessibles aux sens, et palpables au commun des hommes, en les appliquant par l'expérience à des choses d'usage. Cette mécanique, si recherchée, si vantée, eut pour premiers inventeurs Eudoxe et Archytas, qui voulurent par là embellir et égayer, pour ainsi dire, la géométrie, en appuyant, par des exemples sensibles et sur des preuves mécaniques, certains problèmes dont la démonstration ne pouvait être fondée sur le raisonnement et sur l'évidence. Tel est le problème de deux moyennes proportionnelles, qu'on ne peut trouver par des démonstrations géométriques, et qui sont néanmoins une base nécessaire pour la solution de plusieurs autres problèmes. Ces deux géomètres le résolurent par des procédés mécaniques, au moyen de certains instrumens appelés mésolabes, tirés des lignes courbes et des sections coniques. Mais quand Platon leur eut reproché avec indignation qu'ils corrompaient la géométrie; qu'ils lui faisaient perdre toute sa dignité, en la forçant, comme un esclave, de descendre des choses immatérielles et purement intelligibles aux objets corporels et sen-

sibles, d'employer une vile matière qui exige le travail des mains et sert à des métiers serviles, dès lors la mécanique dégradée fut séparée de la géométrie; et, long-temps méprisée par la philosophie, elle devint un des arts militaires.

XIX. Archimède avança un jour au roi Hiéron, dont il était le parent et l'ami, qu'avec une force donnée on pouvait remuer un fardeau de quelque poids qu'il fût. Plein de confiance en la force de sa démonstration, il se vanta que s'il avait une autre terre, il remuerait à son gré celle-ci, en passant dans l'autre. Le roi, étonné de cette assertion, le pria de réduire en pratique son problème, et de lui faire voir une grande masse remuée par une petite force. Archimède ayant fait tirer à terre, avec un grand travail et à force de bras, une des galères du roi, ordonna qu'on y mît la charge ordinaire, avec autant d'hommes qu'elle en pourrait contenir, ensuite s'étant assis à quelque distance, sans employer d'effort, en tirant doucement de la main le bout d'une machine à plusieurs poulies, il ramène à lui la galère, qui glissait aussi légèrement et avec aussi peu d'obstacle que si elle avait fendu les flots. Le roi, émerveillé d'un tel pouvoir de l'art, engagea Archimède à lui faire toutes sortes de machines et de batteries de siége, soit pour l'attaque, soit pour la dé-

fense des places. Mais il n'en fit point usage, car il passa presque tout son règne sans faire la guerre, et vécut dans une profonde paix. Tous ces préparatifs servirent alors aux Syracusains, à qui ils furent d'un grand secours, et qui, outre les machines, eurent l'artiste qui les avait faites.

XX. Les Romains donc ayant donné l'assaut de deux côtés différens, les Syracusains consternés restaient dans le silence, craignant de ne pouvoir résister à de si grands efforts et à une puissance si redoutable. Mais quand Archimède eut mis ces machines en jeu, elles firent pleuvoir sur l'infanterie romaine une grêle de traits de toute espèce et des pierres d'une grosseur énorme, qui volaient avec tant de raideur et de fracas, que rien ne pouvait soutenir le choc, et que, renversant tous ceux qui en étaient atteints, elles jetaient le désordre dans tous les rangs. Du côté de la mer, il avait placé sur les murailles d'autres machines qui, abaissant tout à coup sur les galères de grosses antennes en forme de crocs, et cramponnant les vaisseaux, les enlevaient par la force du contrepoids, les laissaient retomber ensuite, et les abîmaient dans les flots; il en accrochait d'autres par la proue avec des mains de fer ou des becs-de-grue, et, après les avoir dressées sur leur poupe, il les

enfonçait dans la mer, ou les amenait vers la terre par le moyen de cordages qui tiraient les uns en sens contraire des autres; là, après avoir pirouetté quelque temps, elles se brisaient contre les rochers qui s'avançaient de dessous les murailles, et la plupart de ceux qui les montaient périssaient misérablement. On voyait sans cesse des galères enlevées et suspendues en l'air tourner avec rapidité, et présenter un spectacle affreux; quand les hommes qui les montaient avaient été dispersés et jetés bien loin comme des pierres lancées avec des frondes, elles se fracassaient contre les murailles, ou, les machines venant à lâcher prise, elles retombaient dans la mer. La machine que Marcellus faisait avancer sur huit galères liées ensemble était appelée sambyce, à cause de sa ressemblance avec l'instrument de musique de ce nom. Elle était encore assez loin des murailles, lorsque Archimède lança contre elle un rocher du poids de dix talens (8), ensuite un second, puis un troisième, qui, la frappant avec un sifflement et un fracas horrible, en détachèrent les appuis, et donnèrent aux vaisseaux de si violentes secousses, qu'ils se séparèrent les uns des autres. Marcellus ne sachant plus que faire, se retira promptement avec ses galères, et envoya

l'ordre aux troupes de terre de faire aussi leur retraite.

XXI. Il tint donc conseil; et il fut résolu que le lendemain, avant le jour, on s'approcherait, s'il était possible, des murailles, parce que les machines d'Archimède, ayant beaucoup de portée, lanceraient les traits pardessus leurs têtes, et que celles qu'il pourrait employer de près seraient sans effet, le coup n'ayant point de force à si peu de distance. Mais Archimède avait, de longue main, préparé pour cela même des machines qui portaient à toutes les distances, et des traits plus courts qui se succédaient presque sans interruption. Il avait fait aux murailles des trous fort près les uns des autres, où il avait placé des scorpions d'une médiocre portée, que les ennemis ne pouvaient apercevoir, et qui faisaient de fréquentes blessures à ceux qui s'en approchaient. Arrivés au pied des murailles, où ils se croyaient bien à couvert, ils furent encore assaillis d'une grêle de traits, ou, accablés de pierres qui tombaient d'aplomb sur leurs têtes, il n'y avait pas un endroit de la muraille d'où l'on ne tirât sur eux. Ils prirent donc le parti de reculer; mais ils s'étaient à peine éloigné, qu'Archimède fit pleuvoir sur eux, dans leur retraite, une si grande quantité de traits, qu'il leur tua beaucoup de monde et

fracassa un grand nombre de leurs vaisseaux, sans qu'ils pussent eux-mêmes faire aucun mal aux ennemis : car Archimède avait dressé la plupart de ses machines à couvert derrière les murailles; et les Romains, accablés de toutes parts, sans voir d'où les coups partaient, semblaient combattre contre les dieux. Cependant Marcellus, échappé de ce danger, se mit à railler les ingénieurs et les ouvriers qu'il avait dans son camp de ce qu'Archimède, en se jouant, plongeait ses vaisseaux dans la mer, comme des coupes à puiser de l'eau, et outrageait honteusement sa sambyce. Il est vrai que les Syracusains n'étaient que comme le corps de ces machines d'Archimède, et que seul il était l'âme qui faisait tout mouvoir et agir. Tous les autres moyens de défense étaient suspendus : la ville ne se servait que de ceux d'Archimède, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Enfin, Marcellus, voyant les Romains si effrayés qu'à la vue seule d'une corde ou d'un pieu de bois qui paraissait sur la muraille ils tournaient le dos et prenaient la fuite, en criant que c'était quelque nouvelle machine qu'Archimède allait lancer contre eux, cessa toutes les attaques, et changea le siége en blocus.

XXII. Au reste, Archimède avait une âme si élevée, un esprit si profond, et une si grande

richesse de théories géométriques, qu'il ne voulut jamais rien laisser par écrit sur la construction de ces machines qui lui avaient acquis tant de gloire, et lui avaient fait attribuer, non une science humaine, mais une intelligence divine; regardant la mécanique, et en général tout art qu'on exerce pour le besoin, comme des arts vils et obscurs, il ne se livra qu'aux sciences dont la beauté et la perfection ne sont liées à aucune nécessité, et avec lesquelles toutes les autres ne sauraient entrer en comparaison; dans les premières, la démonstration dispute de prix avec le sujet : l'un donne la grandeur et la beauté; l'autre opère la conviction et donne une force merveilleuse. Dans toute la géométrie, on ne trouverait pas des questions plus difficiles et plus profondes, exposées en des termes plus simples et par des principes plus clairs, que celles qu'Archimède a traitées. Les uns attribuent cette clarté à sa facilité naturelle; d'autres à l'excès du travail, qui donne un air si facile à ce qui a le plus coûté. On pourrait bien ne pas découvrir de soi-même la démonstration de certains problèmes; mais après l'avoir lue dans ses écrits, on se persuade qu'on l'aurait trouvée sans peine, tant le chemin par lequel il mène à la démonstration est facile et court! Il ne faut donc pas refuser de croire ce

qu'on dit de lui, que, sans cesse attiré par la géométrie, comme par une syrène domestique, il oubliait de boire et de manger, et négligeait tous les soins de son corps; traîné souvent par force aux bains et aux étuves, il traçait sur les cendres du foyer des figures géométriques, et sur son corps frotté d'huile il tirait des lignes avec le doigt, tant cette étude le ravissait! tant il était réellement possédé de la passion des Muses! Mais quoiqu'il eût fait plusieurs inventions très belles, il pria, dit-on, ses parens et ses amis de ne mettre, après sa mort, sur son tombeau, qu'une sphère inscrite dans un cylindre, et de marquer dans l'inscription de quelle quantité, dans ces deux liquides, le contenant surpasse le contenu. Ce fut par ses connaissances profondes en mécanique qu'Archimède se conserva invincible lui et sa ville, autant qu'il dépendit de lui.

XXIII. Pendant que Syracuse restait bloquée, Marcellus alla s'emparer de Mégare, une des plus anciennes villes de la Sicile: il prit ensuite le camp d'Hippocrate, près d'Aciles, et étant tombé sur ses troupes pendant qu'elles travaillaient à se retrancher, il lui tua plus de huit mille hommes (9). Il parcourut une partie de la Sicile, reprit plusieurs villes sur les Carthaginois, et défit en divers combats tous ceux

qui osèrent se mesurer avec lui. Quelque temps après, il fit prisonnier devant Syracuse un Spartiate, nommé Damippus, qui sortait par mer de cette ville. Les Syracusains, qui désiraient fort de le racheter, en firent la proposition à Marcellus. Il y eut à cette occasion plusieurs entrevues et plusieurs conférences, pendant lesquelles Marcellus observa qu'une des tours était fort négligemment gardée, et qu'on pourrait y faire entrer secrètement quelques soldats, parce que la muraille de la ville était en cet endroit facile à escalader. Les rendez-vous fréquens qui eurent lieu près de cette tour l'ayant mis à portée d'en juger la hauteur par estimation, il fit préparer des échelles; et profitant d'une fête de Diane que les Syracusains célébraient au milieu des fêtes et des plaisirs, dès le matin il se saisit de la tour sans être aperçu, remplit d'hommes armés les murs des environs, et rompit une des portes de l'Hexapyle. Les Syracusains, réveillés par le bruit, commençaient à se mettre en mouvement avec beaucoup de trouble, lorsque Marcellus fit sonner à la fois toutes les trompettes, ce qui jeta une telle frayeur parmi les habitans, qu'ils prirent tous la fuite, persuadés qu'il n'y avait pas un quartier de la ville qui ne fût au pouvoir de l'ennemi. Mais il leur restait encore l'Achra-

dine, qui en était la plus grande, la plus forte et la plus belle portion. Marcellus n'avait pu s'en rendre maître, parce que ses murailles sont séparées du reste de la ville, qui est divisée en deux parties, dont l'une s'appelle la Ville-Neuve, et l'autre Tyché (*).

XXIV. Maître de ces deux quartiers, Marcellus, dès la pointe du jour, descend par l'Hexapyle dans la Ville-Neuve; là, tous les officiers qui l'entourent le félicitent de son bonheur. Mais quand il eut consideré, de la hauteur où il était, la grandeur et la beauté de cette ville, il ne put retenir ses larmes, et s'attendrit sur son malheur, en pensant au changement affreux qu'allait y causer dans un instant le pillage qu'en feraient ses soldats. Déjà ils demandaient qu'on le leur abandonnât, et aucun des chefs n'eût osé le leur refuser. Plusieurs même voulaient qu'elle fût brûlée et détruite de fond en comble. Mais Marcellus en rejeta bien loin la proposition; il leur accorda seulement, et avec beaucoup de peine, les richesses qu'ils y trouveraient et les esclaves; il leur défendit expressément de toucher à aucune personne libre, d'outrager ou de réduire en captivité aucun des citoyens. Mais malgré cette modération, Sy-

(*) Voyez la Vie de Timoléon, ch. xx, et note (11).

racuse lui paraissait traitée avec trop de rigueur; et au milieu d'un si grand sujet de joie, il laissait voir sa compassion et sa douleur de ce que tant d'opulence et de prospérité allaient s'évanouir dans un instant. On prétend que les richesses qu'on y enleva ne furent pas moins considérables que celles qui furent prises dans la suite à Carthage : car l'autre partie de Syracuse ne tarda pas à être prise par trahison et livrée aussi au pillage, excepté le trésor des rois, qui fut porté à Rome dans le trésor public.

XXV. Mais rien n'affligea tant Marcellus que la mort d'Archimède. Ce philosophe était alors chez lui, appliqué à quelque figure de géométrie; et comme il donnait à cette méditation tout son esprit et tous ses sens, il n'avait pas entendu le bruit des Romains qui couraient de toutes parts dans la ville, et il ignorait qu'elle fût en leur pouvoir. Tout à coup il se présente à lui un soldat qui lui ordonne de le suivre pour aller trouver Marcellus. Il refuse d'y aller jusqu'à ce qu'il ait achevé la démonstration de son problème. Le Romain, irrité, tire son épée et le tue. D'autres disent qu'un soldat étant allé d'abord à lui, l'épée à la main, pour le tuer, Archimède le pria instamment d'attendre un moment, afin qu'il ne laissât pas son problème imparfait, et que le soldat, qui se sou-

ciait fort peu de sa démonstration, le perça de son épée. Un troisième récit, c'est qu'Archimède étant allé lui-même porter à Marcellus, dans une caisse, des instrumens de mathématiques, tels que des cadrans au soleil, des sphères, et des angles avec lesquels on mesure la grandeur du soleil, des soldats qui le rencontrèrent, croyant que c'était de l'or qu'il portait dans cette caisse, le tuèrent pour s'en emparer. Mais ce qui est avoué de tous les historiens, c'est que Marcellus fut très affligé de sa mort, qu'il eut horreur du meurtrier, comme d'un sacrilége, et qu'ayant fait chercher les parens d'Archimède, il les traita de la manière la plus honorable.

XXVI. Jusqu'alors les Romains avaient fait voir aux autres nations leur habileté dans le métier des armes, et leur bravoure si redoutable dans les combats; mais ils ne leur avaient pas encore donné des exemples de justice, d'humanité, et en général de vertus politiques; Marcellus paraît avoir été le premier qui montra dans cette occasion que les Romains avaient plus de justice que les Grecs. Il fut si modéré envers tous ceux qui eurent à traiter avec lui, et si généreux pour un grand nombre de villes et de particuliers, que les actes de rigueur qui purent avoir lieu à Enna (10),

à Mégare ou à Syracuse, on doit plutôt les imputer à ceux qui les éprouvèrent qu'à ceux qui en furent les auteurs. Entre plusieurs exemples, j'en citerai un seul. Il y a en Sicile une ville peu considérable, nommée Engyum; elle est fort ancienne, et célèbre par l'apparition des déesses qu'on appelle les mères (11). Leur temple fut, dit-on, fondé par des Crétois, et l'on y montre des lances et des casques d'airain qui portent les uns le nom de Mérion, les autres celui d'Ulysse. Ces héros les avaient, dit-on, consacrés aux déesses d'Engyum. Les habitans de cette ville avaient embrassé avec chaleur les intérêts des Carthaginois; et Nicias, le premier d'entre eux, travaillait de tout son pouvoir à les ramener au parti des Romains; il parlait dans les assemblées avec la plus grande liberté, et prouvait à ceux du parti contraire qu'ils ne faisaient pas le bien de leur patrie. Ceux-ci, redoutant sa puissance et sa réputation, résolurent de l'enlever et de le livrer aux Carthaginois. Nicias ayant eu connaissance de leur projet, et voyant qu'on l'observait secrètement, eut recours à ce stratagème.

XXVII. D'abord il répandit dans le public des propos injurieux sur le compte des déesses, et montra, par plusieurs actions, qu'il ne par-

tageait pas, ou même qu'il méprisait l'opinion générale sur ces divinités, et qu'il regardait leur apparition comme une fable. Ses ennemis furent charmés qu'il leur fournît ainsi lui-même de justes motifs de le perdre. Le jour qu'ils avaient choisi pour l'enlever, il se tenait par hasard une assemblée, dans laquelle Nicias haranguait le peuple et lui donnait des avis. Tout à coup il se jette à terre, et après être resté quelque temps dans un silence qui paraissait la suite naturelle de cette espèce d'extase, il lève la tête, la tourne de côté et d'autre, et se met à parler d'une voix faible et tremblante, qu'il hausse ensuite peu à peu. Dès qu'il vit tout le théâtre saisi d'horreur et dans un profond silence, il jette sa robe, déchire son manteau, et se levant à demi-nu, il court vers une des issues du théâtre, en s'écriant qu'il est poursuivi par les déesses mères. Personne n'ose ni le toucher ni se mettre devant lui; tous les assistans, frappés d'une religieuse terreur, se détournent pour lui faire place; il gagne une des portes de la ville, sans proférer une seule parole, sans faire aucun geste qui sentît un homme furieux et possédé. Sa femme, qui était dans le secret, et qui favorisait son stratagème, prend ses enfans avec elle, et va se prosterner en suppliante au pied de l'autel des déesses;

ensuite, faisant semblant d'aller chercher son mari, comme s'il errait dans les champs, elle sort tranquillement de la ville sans que personne s'y oppose, et ils se sauvent tous deux à Syracuse auprès de Marcellus, qui, peu de temps après, étant allé à Engyum, fait charger de fers tous les habitans dont il voulait, disait-il, châtier l'insolence et l'orgueil. Nicias s'approche de lui en fondant en larmes, embrasse ses genoux, lui baise les mains, et lui demande grâce pour ses concitoyens, en commençant par ses ennemis. Marcellus, attendri de ce spectacle, pardonne à tous les habitans, ne fait aucun tort à la ville, et donne à Nicias une grande étendue de terre avec beaucoup d'autres présens. Voilà ce que raconte le philosophe Posidonius.

XXVIII. Cependant Marcellus fut rappelé pour une guerre que les Romains avaient dans leur pays et presque à leurs portes; en quittant la Sicile, il emporta de Syracuse tout ce qu'il y avait de plus beau en statues et en tableaux, pour les faire servir d'abord à l'ornement de son triomphe, et ensuite à la décoration de la ville. Rome à cette époque n'avait et ne connaissait pas même encore ces curiosités superflues; on n'y voyait point ces productions de la délicatesse et du goût, aujourd'hui si recher-

chées. Remplie d'armes enlevées aux barbares, couronnée des monumens et des trophées de ses triomphes, elle offrait un spectacle peu agréable, et qui ne supposait pas des spectateurs accoutumés au luxe : c'était partout le tableau le plus menaçant. Épaminondas disait de la Béotie qu'elle était le théâtre de Mars ; Xénophon appelait la ville d'Éphèse l'arsenal de la guerre ; on pouvait de même alors, suivant l'expression de Pindare, appeler Rome le domicile du dieu de la guerre. Aussi Marcellus se rendit-il très agréable au peuple, pour avoir orné la ville de ces ouvrages de l'art qui, respirant toute la grâce, tout le bon goût des Grecs, étaient, pour leur variété, une source de plaisirs continuels. Fabius Maximus, il est vrai, eut pour lui le suffrage des gens les plus âgés, lorsque, maître de Tarente, il ne déplaça, n'emporta aucun de ses ornemens, et que, se bornant à prendre l'or et les autres richesses semblables, il laissa les statues à leurs places, en disant ce mot devenu si célèbre : « Laissons aux « Tarentins leurs dieux irrités. » Ils reprochaient même à Marcellus d'abord d'avoir excité contre Rome la haine des autres peuples, lorsqu'il avait mené en triomphe non seulement les hommes, mais les dieux mêmes captifs ; en second lieu, d'avoir altéré les mœurs

d'un peuple qui, accoutumé à la guerre ou à l'agriculture, ignorant le luxe et la mollesse, était comme l'Hercule d'Euripide,

Simple, grossier, mais fait pour les plus grandes choses,

et de l'avoir rendu oisif, babillard, parlant sans cesse des arts et des artistes, et perdant à ces entretiens inutiles la plus grande partie de la journée. C'était cependant l'action dont Marcellus se faisait le plus d'honneur, même auprès des Grecs ; il se vantait d'avoir enseigné le premier aux Romains à estimer, à admirer ces chefs-d'œuvre de la Grèce, dont jusqu'alors ils n'avaient pas eu la moindre idée.

XXIX. Quand il fut à Rome, ses ennemis s'opposèrent à son triomphe ; et lui-même, voyant qu'il avait laissé un reste de guerre en Sicile, et qu'un troisième triomphe exciterait l'envie, il consentit à n'avoir le grand triomphe que sur le mont Albain, et à recevoir dans Rome les honneurs du petit triomphe, que les Grecs appellent évan et les Romains ovation. Dans ce triomphe, le général n'est ni monté sur un char à quatre chevaux, ni couronné de laurier, ni précédé de trompettes ; il marche à pied, en pantoufles, accompagné de joueurs de flûte, et couronné de myrte, costume plus agréable

que terrible, et qui est un symbole de paix. C'est une grande preuve, ce me semble, que les anciens avaient distingué ces deux triomphes moins par la grandeur des actions que par la manière dont elles étaient faites. Ceux qui avaient vaincu les ennemis en bataille rangée, et en avaient fait un grand carnage, obtenaient le premier triomphe, dont l'appareil était martial et terrible; où, comme dans la purification des armées, les hommes et les armes étaient couronnés de laurier. Mais les généraux qui, sans presque employer la force, et par le seul pouvoir de la persuasion, par le seul charme de l'éloquence, avaient heureusement terminé leurs entreprises, la loi leur accordait cette seconde pompe, qui, pacifique et civile, se célébrait surtout par des chants de joie : car la flûte est l'instrument de la paix; et le myrte est l'arbrisseau de Vénus, qui, plus qu'aucune autre divinité, a en horreur la violence et la guerre.

XXX. Ce second triomphe a été appelé ovation, non, comme bien des gens le croient, du mot évan, c'est-à-dire, des cris et des chants qui l'accompagnent, car ils ont également lieu dans le premier. Ce sont les Grecs qui ont rapporté ce mot à un nom qui leur est familier, parce qu'ils ont cru qu'une partie de cette

pompe avait rapport à Bacchus, que nous appelons Évius et Triambus. Mais ce n'est point là sa véritable étymologie ; dans le grand triomphe, les généraux ont de tout temps immolé un bœuf; et dans le petit, ils ne sacrifient qu'une brebis, que les Romains appellent ovis ; d'où ce triomphe a pris le nom d'ovation. A ce sujet, il est bon de considérer la différence des motifs qui ont guidé le législateur de Sparte et celui de Rome, dans l'institution des sacrifices. A Sparte, un général qui est venu à bout de ses desseins par persuasion ou par ruse immole un bœuf; celui qui n'a vaincu que par la force des armes sacrifie un coq. Quelque belliqueux que fût ce peuple, il pensait que les succès qu'on obtenait par l'éloquence et la sagesse étaient plus glorieux et plus dignes de l'homme que ceux qui n'étaient dus qu'à la force et à la valeur. Je laisse à examiner lequel de ces deux législateurs à eu raison.

XXXI. Marcellus ayant été nommé consul pour la quatrième fois, ses ennemis persuadèrent les Syracusains de se transporter à Rome, pour l'y accuser et se plaindre hautement, devant le sénat, que, contre la foi des traités, il leur avait fait éprouver les traitemens les plus cruels. Le jour de leur arrivée Marcellus était par hasard au Capitole, où il offrait un sacri-

fice ; et le sénat était encore assemblé, lorsque les Syracusains, se jetant aux pieds des sénateurs, les conjurèrent d'écouter leurs plaintes et de leur rendre justice. L'autre consul les repoussait, indigné qu'on accusât Marcellus absent. Averti de ce qui se passait, il se rend promptement au sénat ; et, prenant d'abord sa place de consul, il donne audience ; les affaires terminées, il descend de son siége, se place comme simple particulier dans le lieu d'où les accusés ont coutume de parler, et permet aux Syracusains d'exposer leurs griefs ; ils furent d'abord extrêmement troublés de la dignité et de la confiance du consul, et jugèrent que s'il était redoutable les armes à la main, il était encore plus imposant et plus terrible sous la pourpre consulaire. Cependant, rassurés par ses ennemis, ils commencèrent leur accusation, qu'ils mêlèrent de beaucoup de gémissemens et de plaintes, dont le résultat fut qu'étant amis et alliés des Romains, ils avaient souffert de la part de Marcellus ce que les autres généraux épargnent à la plupart des ennemis qu'ils ont vaincus.

XXXII. Marcellus répondit à ces imputations que les Syracusains, pour tous les maux qu'ils avaient faits aux Romains, n'avaient éprouvé que les malheurs dont on ne peut garantir, à la

guerre, les ennemis soumis par les armes; que c'était par leur faute qu'ils avaient été ainsi réduits à force ouverte, n'ayant jamais voulu écouter les propositions qu'il leur faisait; que loin d'avoir été contraints par leurs tyrans à prendre les armes, c'était au contraire pour les prendre qu'ils s'étaient volontairement soumis aux tyrans. Les raisons ainsi exposées de part et d'autre, on fit, suivant l'usage, sortir les Syracusains hors de la salle; Marcellus sortit aussi, laissant son collègue présider le sénat; et il se tint à la porte, sans laisser paraître aucune crainte sur le jugement, ni aucune marque de ressentiment contre les Syracusains; il conserva son maintien ordinaire, et attendit, avec autant de douceur que de modestie, la décision du sénat. On prit les voix, et le jugement fut favorable à Marcellus. Aussitôt les Syracusains se jettent à ses pieds, le conjurent avec larmes de ne pas leur faire éprouver son ressentiment, et d'avoir pitié du reste de la ville, qui conservait toujours la plus vive reconnaissance des bienfaits qu'elle avait reçus de lui. Touché de leurs prières, il leur pardonna, et ne cessa depuis de faire aux Syracusains tout le bien qui fut en son pouvoir. Le sénat leur laissa la liberté que Marcellus leur avait donnée, avec la jouissance de leurs lois

et des biens qui leur restaient. Les Syracusains, en reconnaissance, comblèrent Marcellus d'honneurs, et firent une loi qui portait que lorsque ce général ou quelqu'un de sa famille viendrait à Syracuse, les habitans se couronneraient de fleurs, et feraient des sacrifices aux dieux.

XXXIII. De là Marcellus tourna ses armes contre Annibal. Depuis la déroute de Cannes, presque tous les consuls et tous les généraux n'usaient contre lui que d'un seul stratagème : c'était de fuir le combat : aucun n'osait ni lui livrer bataille, ni en venir aux mains avec lui. Marcellus prit une voie tout opposée : il pensait que le temps, qui paraissait devoir miner Annibal, finirait par ruiner insensiblement l'Italie ; que Fabius, qui cherchait toujours la sûreté, ne connaissait pas le véritable traitement de la maladie qu'il était chargé de combattre : qu'à l'exemple des médecins ignorans et timides, qui, craignant d'employer des remèdes violens mais nécessaires, attendent la guérison de l'épuisement des forces du malade, il attendait, pour éteindre cette guerre, que Rome fût entièrement épuisée. Il prit d'abord plusieurs villes considérables des Samnites, qui s'étaient révoltées : il y trouva de grandes provisions de blé, beaucoup d'argent, et trois

mille hommes qu'Annibal y avait mis pour les garder, et qu'il fit prisonniers. Ensuite Annibal ayant tué dans la Pouille le proconsul Curius Fulvius, avec onze tribuns de soldats, et détruit la plus grande partie de son armée, Marcellus écrivit à Rome pour rassurer les citoyens, en leur annonçant qu'il était déjà en marche, et qu'il ne tarderait pas à chasser Annibal. Mais la lecture de ces lettres, au rapport de Tite-Live, loin de diminuer la tristesse des Romains, ne fit qu'augmenter leur crainte; ils pensaient que le danger présent surpassait la perte passée autant que Marcellus était supérieur à Fulvius.

XXXIV. S'étant donc mis à la poursuite d'Annibal, comme il l'avait écrit, il entra dans la Lucanie, où, le trouvant posté près de la ville de Numistrum, sur des hauteurs très escarpées, il campa lui-même dans la plaine. Le lendemain il rangea le premier son armée en bataille; et Annibal étant descendu de ces hauteurs, ils se livrèrent un combat qui ne fut pas décisif, mais rude et sanglant. Il avait commencé dès la troisième heure (*), et à peine la nuit put séparer les combattans. Le lendemain, dès le point du jour, Marcellus fait sortir ses

(*) Neuf heures du matin.

troupes des retranchemens, les met en bataille parmi des monceaux de morts, et provoque Annibal à combattre pour la victoire. Annibal ayant décampé, Marcellus dépouille les morts des ennemis, donne la sépulture aux siens, et se remet en marche. Annibal lui dressa plusieurs embuscades qu'il sut éviter; et dans toutes les escarmouches qui eurent lieu, il eut toujours l'avantage. Ces succès donnèrent aux Romains une si grande idée de sa capacité, que les comices pour l'élection des consuls approchant, le sénat aima mieux faire venir de Sicile l'autre consul, que de détourner Marcellus, qui serrait de si près Annibal. Dès que le consul fut arrivé, le sénat lui ordonna de nommer dictateur Quintus Fulvius : car ce magistrat n'est point à la nomination du peuple ni du sénat; c'est l'un des consuls ou des généraux qui, dans l'assemblée du peuple, nomme qui il veut. C'est de là qu'on lui donne le nom de dictateur, du mot latin *dicere*, qui veut dire nommer. D'autres disent qu'il est appelé dictateur, parce qu'il ne renvoie aucune affaire aux suffrages du peuple ou au jugement du sénat, mais qu'il décide tout de sa seule autorité: car les commandemens des magistrats, que les Grecs appellent des ordres, sont appelés par les latins des édits. Le consul qu'on avait fait venir

de Sicile voulait nommer un autre dictateur que celui que le sénat lui désignait, et, pour n'être pas forcé à l'élire contre son gré, il s'embarqua pendant la nuit, et retourna en Sicile. Le peuple nomma donc dictateur Quintus Fulvius, et le sénat écrivit à Marcellus de le nommer aussi; Marcellus obéit, et confirma le choix du peuple. Il fut lui-même nommé proconsul pour l'année suivante.

XXXV. Il convint avec Fabius Maximus que celui-ci assiégerait Tarente, pendant que lui-même s'attacherait à Annibal et le harcellerait sans cesse pour l'empêcher de secourir cette place. Il alla donc le chercher près de Canusium; et comme Annibal, pour éviter le combat, changeait tous les jours de camp, Marcellus le suivait partout, et se présentait toujours en armes devant lui. Un jour enfin, l'ayant surpris pendant qu'il fortifiait son camp, il fit tant, par ses escarmouches continuelles, qu'il le força d'en venir aux mains; mais la nuit les sépara. Le lendemain, au point du jour, Marcellus parut en bataille; Annibal, désespéré, assemble les Carthaginois, et les conjure de livrer encore ce combat, pour conserver la gloire de tous les précédens: « Vous voyez, leur dit-il, « que, malgré tant de victoires, nous ne pou-« vons pas respirer un instant, et que tout

« vainqueurs que nous sommes, nous n'aurons « jamais de repos tant que nous n'aurons pas « chassé cet homme. » Après ce peu de mots, il les mène au combat; et il parut, par l'événement, que Marcellus n'eut du dessous dans cette occasion que pour avoir fait une manœuvre mal à propos. Comme il voyait son aile droite prête à plier, il fit passer une de ses légions de la tête à la queue, et ce mouvement ayant mis du désordre parmi ceux qui combattaient, donna la victoire à l'ennemi. Il y périt deux mille sept cents Romains. Marcellus, rentré dans le camp, assemble son armée, et dit qu'il voit devant lui bien des armes et des corps, mais pas un seul Romain. Les soldats lui ayant demandé pardon de leur faute, il répliqua qu'il ne pardonnait pas à des vaincus, mais qu'il leur ferait grâce s'ils étaient vainqueurs; que le lendemain ils recommenceraient le combat, afin que leurs concitoyens apprissent leur victoire plus tôt que leur fuite. Après cette réprimande, il ordonna qu'on donnât de l'orge, au lieu de froment, aux bandes qui avaient fui; elles en furent si humiliées, que dans le grand nombre de blessés qui souffraient cruellement, et dont la vie même était en danger, il n'y en eut pas un seul qui ne sentît

plus vivement les reproches de Marcellus que ses propres blessures.

XXXVI. Le lendemain, le jour paraissait à peine, que la cotte d'armes d'écarlate, signal ordinaire du combat, fut exposée devant la tente du général. Les bandes qu'il avait déshonorées demandèrent d'être placées au front de la bataille, et l'obtinrent. Les tribuns firent sortir les autres troupes, et les rangèrent dans leur ordre. Quand Annibal en fut averti : « Grands dieux! s'écria-t-il, que faire à un « homme qui ne sait supporter ni la bonne ni « la mauvaise fortune? Il est le seul qui, vain- « queur, ne donne aucun relâche à son ennemi; « et, vaincu, n'en prend aucun pour lui-même. « Il faudra donc toujours combattre contre lui, « puisqu'après une victoire la confiance, et « après une défaite la honte, le déterminent « à de nouvelles tentatives. » Aussitôt les deux armées en viennent aux mains; Annibal, voyant pendant quelque temps que l'avantage est égal de part et d'autre, fait avancer les éléphans à la tête de l'armée, et les pousse contre les Romains. Leurs premiers rangs furent d'abord troublés et mis en désordre par ces animaux; mais un tribun, nommé Flavius, saisissant une enseigne, va contre les éléphans; et, enfonçant dans le corps du premier la hante de son enseigne, il le

fait tourner en arrière ; l'animal se jette sur celui qui le suit, et le culbute avec les autres qu'on avait fait avancer. Marcellus, apercevant ce désordre, ordonne à sa cavalerie de tomber de toutes ses forces sur les ennemis déjà troublés, et de les renverser les uns sur les autres. La cavalerie charge avec la plus grande vigueur, enfonce les Carthaginois, les mène toujours battant jusque dans leurs retranchemens, et en fait un grand carnage, qu'augmentèrent encore les éléphans qui, étant tués ou blessés, en écrasèrent un grand nombre. Il périt, dit-on, de leur côté, plus de huit mille hommes ; les Romains en perdirent trois mille, et presque tous les autres furent blessés ; ce qui donna le temps à Annibal de décamper pendant la nuit, et de s'en aller très loin de Marcellus, qui, hors d'état de le poursuivre à cause du grand nombre de ses blessés, s'en alla à petites journées dans la Campanie, et passa l'été à Sinuesse, pour donner du repos à ses troupes.

XXXVII. Annibal, délivré enfin d'un ennemi si redoutable, et pouvant se servir librement de ses troupes, courut le pays des environs avec une pleine sécurité, et mit tout à feu et à sang. Cela fit tenir dans Rome des discours désavantageux contre Marcellus : ses ennemis suscitèrent un tribun du peuple, nommé Publius Bi-

bulus, homme éloquent, mais emporté, qui se chargea d'être son accusateur. Il assemblait souvent le peuple, et lui proposait de donner à un autre général le commandement de l'armée. « En effet, disait-il, Marcellus, après s'être « exercé quelque temps à la guerre, en sort « comme d'un gymnase, pour aller dans un bain « chaud réparer ses fatigues. » Marcellus, averti des intrigues de ses ennemis, laissa l'armée à ses lieutenans, et revint à Rome pour se justifier de ces calomnies. En arrivant il trouva qu'elles avaient servi de base à une accusation déjà formée contre lui. Le jour étant pris pour le jugement, et le peuple rassemblé dans le cirque de Flaminius, Bibulus monta à la tribune, et exposa ses chefs d'accusation. Marcellus se justifia avec autant de simplicité que de précision; mais les premiers et les plus considérables d'entre les citoyens parlèrent avec chaleur pour sa défense; ils exhortèrent le peuple à ne pas juger plus mal de Marcellus que le général ennemi qu'il avait eu à combattre, et de ne pas le condamner comme coupable de lâcheté, tandis qu'il était le seul des généraux romains qu'Annibal évitât, et avec lequel il craignît aussi constamment de se mesurer qu'il en cherchait l'occasion avec les autres. Ces remontrances firent impression sur le peuple; et l'accusateur se vit

tellement frustré de ses espérances, que non seulement Marcellus fut absous de tous les chefs d'accusation, mais qu'on le nomma consul pour la cinquième fois.

XXXVIII. Marcellus, à peine entré en charge, alla dans la Toscane, où sa seule présence arrêta dans plusieurs villes des mouvemens considérables de révolte qui commençaient à éclater. De retour à Rome, il voulut dédier le temple de l'Honneur et de la Vertu qu'il avait fait bâtir des dépouilles de la Sicile; mais les prêtres s'y étant opposés, parce qu'il leur paraissait peu digne de la majesté des dieux d'en renfermer deux dans un seul temple, il en fit construire un second qui tenait au premier. Il fut très blessé de l'opposition des prêtres, et la prit à mauvais augure. Il arriva dans le même temps plusieurs prodiges qui le troublèrent : des temples furent frappés de la foudre ; des rats rongèrent l'or du temple de Jupiter. On rapporta même qu'un bœuf avait parlé ; qu'un enfant était né avec une tête d'éléphant ; et les sacrifices qu'on fit pour expier ces prodiges ne donnèrent jamais des signes favorables. Aussi les devins le retenaient-ils à Rome, malgré l'impatience dont il brûlait pour se rendre à l'armée. Car jamais personne ne souhaita rien avec autant d'ardeur que Marcellus désirait de livrer

contre Annibal un combat qui fût enfin décisif. Il y songeait la nuit et le jour; il ne parlait d'autre chose à ses amis et à ses collègues; il ne faisait d'autre prière aux dieux que de se trouver en présence d'Annibal, dans une bataille rangée. Je crois même qu'il aurait eu encore plus de plaisir à combattre seul à seul avec lui, dans l'enceinte d'une ville ou d'un camp, entouré des deux armées; et s'il ne se fût déjà comblé de gloire; s'il n'eût donné, autant qu'aucun autre général, des preuves frappantes de sa prudence et de sa maturité, je dirais qu'il était transporté d'une passion digne tout au plus d'un jeune homme, et dévoré d'une ambition qui ne convenait plus à son âge: car il n'avait pas moins de soixante ans à son cinquième consulat.

XXXIX. Cependant lorsqu'on eut fait les sacrifices et les expiations prescrites par les devins, il sortit de Rome avec son collègue pour continuer cette guerre, et alla camper entre les villes de Bantia et de Venuse, d'où il harcelait continuellement Annibal qui refusait toujours le combat. Mais un jour, ayant su que les consuls avaient envoyé des troupes pour assiéger la ville des Locriens, appelés Épizéphyriens (12), il leur dressa une embuscade près de la colline de Pételie, et leur tua deux mille cinq cents

hommes. Cet échec n'ayant fait qu'enflammer l'ardeur qu'avait Marcellus de combattre, il décampa sur-le-champ, et s'approcha de l'ennemi. Il y avait entre les deux camps une colline assez forte d'assiette, couverte de bois de toute espèce; elle avait des deux côtés des creux et des ravins, d'où coulaient des fontaines et des ruisseaux. Les Romains s'étonnaient qu'Annibal, qui était arrivé le premier, ne se fût pas emparé d'un poste si avantageux, et l'eût laissé aux ennemis. Mais Annibal, qui l'avait trouvé commode pour un camp, le jugea encore plus propre à y placer une embuscade; et, préférant de s'en servir à cet usage, parce qu'il ne doutait pas que la commodité du lieu n'y attirât les Romains, il remplit les bois et les ravins de gens de trait et de soldats armés de piques. Il ne fut pas trompé dans son attente: bientôt on ne parla plus dans tout le camp des Romains que d'aller s'emparer de ce poste; et, comme si les soldats eussent été tous autant de généraux, ils raisonnaient sur les avantages qu'ils ôteraient à l'ennemi en occupant la colline, ou du moins en y plaçant un fort. Marcellus fut d'avis d'aller lui-même le reconnaître avec quelques cavaliers. Mais auparavant il fit venir le devin pour sacrifier aux dieux. A la première victime qu'on immola, le devin lui montra le

foie qui n'avait pas de tête; on en immola une seconde, dans laquelle la tête du foie se trouva prodigieusement grosse; mais toutes les autres parties parurent dans le meilleur état. On crut que cette seconde victime devait effacer les craintes qu'avait données la première; mais au contraire, les devins assuraient que c'était une raison de craindre davantage, parce que des signes si favorables, qui succédaient aux signes les plus malheureux, leur rendaient suspect un changement si extraordinaire. Mais, selon Pindare :

Ni le feu ni les murs d'airain
Ne peuvent arrêter la marche du destin.

XL. Marcellus sort du camp avec Crispinus, son collègue; il était suivi de son fils, alors tribun des soldats, et de deux cents chevaux au plus, parmi lesquels il n'y avait pas un seul Romain; ils étaient tous Toscans, excepté quarante Frégellaniens, qui avaient donné de tout temps à Marcellus des preuves de leur valeur et de leur fidélité. Comme ce tertre était couvert de bois touffus, un soldat carthaginois, placé sur le sommet en sentinelle, ne pouvait être aperçu des ennemis, dont il voyait lui-même le camp. Il instruisit ceux qui étaient en embuscade de ce qui se passait; et ceux-

ci, laissant approcher Marcellus jusqu'à eux, se lèvent alors brusquement; et l'enveloppant de toutes parts, ils font pleuvoir sur ses soldats une grêle de traits; ils les frappent de leurs épées, poursuivent les fuyards, et combattent ceux qui leur font tête. Ces derniers étaient les quarante Frégellaniens dont j'ai parlé, qui, voyant dès le commencement de l'action les Toscans tourner le dos, se serrèrent tous ensemble, et défendirent les deux consuls jusqu'à ce que Crispinus, blessé de deux traits, eût tourné bride pour se sauver, et que Marcellus, percé dans les flancs d'un coup de pique, fût tombé mort. Alors le peu qui restaient, laissant le corps de Marcellus, enlevèrent son fils qui était blessé, et s'enfuirent dans le camp. Il n'y eut guère plus de quarante hommes de tués; cinq licteurs et dix-huit cavaliers furent faits prisonniers. Crispinus mourut peu de jours après de ses blessures. Il n'était pas encore arrivé aux Romains de perdre les deux consuls dans un combat.

XLI. Annibal fit peu de cas des autres morts et des prisonniers: mais lorsqu'il apprit que Marcellus avait été tué, il courut aussitôt sur le lieu, et se tenant près du mort, il considéra long-temps sa force et sa bonne mine; il ne laissa pas échapper un seul mot d'outrage, et

ne laissa paraître aucun signe de joie, comme il aurait pu faire en se voyant délivré d'un si redoutable et si dangereux ennemi. Mais, étonné d'une mort si extraordinaire, il lui ôta son anneau, et après lui avoir rendu les derniers devoirs, il couvrit son corps d'étoffes précieuses, le fit brûler, recueillit ses cendres qu'il enferma dans une urne d'argent, sur laquelle il mit une couronne d'or, et il les envoya à son fils. Mais quelques Numides ayant rencontré ceux qui les portaient, entreprirent de leur enlever l'urne. Ceux-ci la défendirent de leur mieux, et, en se battant les uns contre les autres pour se la ravir, ils répandirent les ossemens qu'elle contenait. Annibal l'ayant appris, dit à ceux qui étaient présens : « Il n'est donc pas possi-« ble de rien faire contre la volonté divine. » Il châtia les Numides; mais il ne s'occupa plus de faire recueillir les restes de Marcellus et de les renvoyer, persuadé qu'un dieu voulait que ce général mourût d'une manière si étrange, et fût privé des honneurs de la sépulture. Tel est le récit de Cornélius Népos et de Valère Maxime; mais, selon Tite-Live et César Auguste, l'urne fut portée à son fils, et on lui fit des obsèques magnifiques.

XLII. Outre les monumens publics consacrés à Rome par Marcellus, il fit construire un gym-

nase à Catane; il plaça dans le temple des Cabires à Samothrace, et dans celui de Minerve à Lindos [13], des statues et des tableaux qu'il y avait portés de Syracuse. Dans ce dernier temple était la statue de Marcellus, sur laquelle on lisait cette inscription rapportée par Posidonius :

Passant, tu vois ici ce héros radieux,
Marcellus, l'héritier des plus nobles aïeux.
Il fut pour sa patrie un astre tutélaire,
Il mérita sept fois la pourpre consulaire,
Signala sa valeur au milieu des combats,
Et du sang ennemi rougit souvent son bras.

L'auteur de l'inscription a joint aux cinq consulats de Marcellus ses deux proconsulats. Sa maison a subsisté avec un grand éclat jusqu'à Marcellus, fils de Caïus Marcellus et d'Octavie, sœur d'Auguste, qui mourut fort jeune après son édilité ; il avait épousé Julie, fille de l'empereur, avec laquelle il vécut peu de temps. Pour honorer sa mémoire, Octavie, sa mère, lui consacra une bibliothèque, et Auguste un théâtre, qui portèrent l'un et l'autre le nom de Marcellus.

———

PARALLÈLE

DE

PÉLOPIDAS ET DE MARCELLUS.

I. Voilà, de tout ce que les historiens nous ont conservé des actions de Pélopidas et de Marcellus, ce qui m'a paru le plus digne d'être rapporté. Leur caractère et leurs mœurs mirent entre eux les plus grandes ressemblances ; ils furent tous deux pleins de valeur, laborieux, courageux et magnanimes ; la seule différence qu'on y remarque, c'est que Marcellus versa beaucoup de sang dans la plupart des villes dont il se rendit maître, au lieu qu'Épaminondas et Pélopidas ne firent pas couler le sang des vaincus, et ne réduisirent aucune ville en servitude. On dit même que, si ces deux généraux se fussent trouvés à Orchomène, les Thébains n'en auraient pas traité les habitans avec tant de rigueur.

II. Si nous considérons leurs exploits, il en est peu d'aussi grands et d'aussi admirables que ceux de Marcellus contre les Gaulois, lorsque

avec un petit nombre de cavaliers il vainquit et mit en fuite une troupe si nombreuse de cavalerie et d'infanterie, ce qu'on trouverait difficilement dans la vie d'aucun autre capitaine, et qu'il tua da sa main le général ennemi. Pélopidas échoua dans une tentative semblable, et fut tué par le tyran à qui il avait voulu donner la mort. On peut cependant comparer à ces exploits de Marcellus les batailles de Leuctres et de Tégyre, qui méritent d'être mises au nombre des actions les plus belles et les plus glorieuses. Mais, en fait de surprise et d'embûche, Marcellus n'a rien qu'on puisse opposer à la conjuration de Pélopidas, lors de son retour d'exil, et à la mort des tyrans de Thèbes : c'est la plus grande des entreprises exécutées en secret et par ruse.

III. Marcellus, il est vrai, avait dans la personne d'Annibal un ennemi dangereux et redoutable; mais les Thébains avaient pour ennemis les Spartiates, et il est incontestable que Pélopidas les vainquit à Tégyre et à Leuctres, au lieu que Marcellus, suivant Polybe, ne vainquit pas une seule fois Annibal, qui paraît avoir été invincible jusqu'à Scipion. Nous croyons cependant avec Tite-Live, César, Cornélius Népos, et (14) parmi les historiens grecs Juba, que dans quelques occasions Marcellus défit les

troupes d'Annibal, et les mit en fuite; mais ces succès ne furent jamais d'un grand poids : il semble même qu'après ces chutes légères le général carthaginois ne se relevait qu'avec plus de vigueur. Ce qu'on a le plus admiré avec raison dans Marcellus, c'est qu'après tant d'armées vaincues, après tant de généraux tués, après le renversement presque total de l'empire romain, il ait pu faire naître dans le cœur de ses soldats la confiance de tenir tête à l'ennemi. A la frayeur et à la consternation dont les Romains étaient frappés depuis si long-temps faire succéder le désir et l'ardeur de combattre, leur inspirer assez de courage et de hardiesse, non seulement pour ne pas céder à l'ennemi une victoire facile, mais pour la disputer avec opiniâtreté, jusqu'à la rendre douteuse, ce fut l'ouvrage du seul Marcellus. Accoutumés par leurs malheurs à se féliciter d'avoir pu échapper à leur ennemi par la fuite, les Romains apprirent de lui à rougir de ne devoir leur salut qu'à une déroute, ou de faire le moindre pas en arrière, et à s'affliger de n'avoir pas battu les ennemis.

IV. Si Pélopidas ne perdit jamais de bataille tant qu'il commanda les armées, Marcellus gagna seul autant de victoires qu'aucun général de son temps. Il semble donc que la gloire qu'a

eue le premier d'être toujours invincible est égalée par celle qu'a acquise au second le grand nombre de ses victoires. Marcellus prit la ville de Syracuse, et Pélopidas manqua celle de Sparte. Mais je crois que la conquête de la Sicile était un exploit moins difficile que de s'être approché seulement de Sparte, et d'avoir le premier traversé l'Eurotas à la tête d'une armée. On peut dire pourtant que cet exploit, ainsi que la bataille de Leuctres, fut plus l'ouvrage d'Épaminondas que celui de Pélopidas, au lieu que Marcellus ne partagea avec personne la gloire de ses belles actions. Il prit seul Syracuse, et battit les Gaulois sans le secours de son collègue. Il tint tête à Annibal, non seulement sans être soutenu, mais lorsque tout le monde l'en détournait : et changeant seul la face de la guerre, il enseigna le premier aux Romains à résister avec audace à l'ennemi.

V. Je ne puis louer la mort ni de l'un ni de l'autre ; au contraire, je m'afflige, je m'indigne d'une fin si extraordinaire. Mais j'admire Annibal qui, ayant livré un si grand nombre de combats qu'on se lasse à les compter, n'a pas reçu une seule blessure ; et j'aime, dans la Cyropédie, Chrysante qui, ayant la main levée pour frapper son ennemi, et entendant sonner la retraite, le lâche aussitôt, et se re-

tire avec douceur et modestie. Cependant la mort de Pélopidas paraît excusable, parce que, échauffé déjà par l'ardeur du combat, il était encore enflammé par un désir honnête de vengeance ; et, comme dit Euripide :

C'est pour un général un grand sujet de gloire
Que de se conserver en gagnant la victoire ;
Mais si dans le combat il doit être abattu,
Qu'il remette sa vie aux mains de la Vertu.

C'est par là que sa mort est une action et non pas une passion. D'ailleurs, outre que Pélopidas était animé par le ressentiment, il se proposait la mort du tyran comme la fin de la victoire ; et c'était un motif raisonnable de l'ardeur à laquelle il se laissa emporter ; on trouverait difficilement dans tout autre exploit un objet plus noble et plus glorieux. Au contraire, Marcellus n'était poussé par aucun motif important ; il n'était pas agité de cet enthousiasme qui domine la raison et lui fait braver tous les périls. Il alla inconsidérément se jeter dans le péril, et y périt, non comme un général, mais comme un coureur ou un espion ; abandonnant ainsi ses cinq consulats, ses trois triomphes, les dépouilles qu'il avait gagnées, les trophées qu'il avait érigés pour la défaite de plusieurs rois, les abandonnant, dis-je, à des Espagnols et à des Numides qui avaient

vendu leur vie aux Carthaginois ; et qui eux-mêmes semblaient se reprocher un exploit qui avait fait mourir, parmi les coureurs frégellaniens, le premier des Romains en vertu, le plus grand en autorité, et le plus éminent en gloire.

VI. Au reste, on ne doit pas regarder ce que je dis ici comme une accusation contre ces deux grands hommes, mais comme une remontrance que j'adresse pour eux, à eux-mêmes et à leur courage, auquel ils ont sacrifié toutes leurs autres vertus, en prodiguant leur sang et leur vie, en ne mourant que pour eux-mêmes et non pour leur patrie, pour leurs amis et leurs alliés. Pélopidas fut enterré par ses alliés pour qui il était mort ; Marcellus le fut par ses ennemis qui l'avaient fait mourir. Le sort du premier est heureux et digne d'envie ; mais la destinée de l'autre est plus grande et plus glorieuse : car l'ennemi qui admire et honore la vertu qu'il redoutait fait bien plus que l'ami qui témoigne sa reconnaissance à la vertu dont il a reçu des bienfaits. Dans le premier la vertu seule est récompensée ; dans l'autre l'utilité et le besoin ont plus de part que la vertu même aux honneurs qu'on lui rend.

NOTES

SUR MARCELLUS.

—

(1) Il y avait originairement à Rome deux édiles choisis parmi le peuple. On en nomma deux autres pris dans l'ordre du sénat, l'an de Rome 588, la même année où Lucius Sextius Latéranus fut le premier consul pris dans la classe du peuple.

(2) Dans les prodiges que Plutarque rapporte il sst difficile de déterminer quel est le fleuve qu'il dit traverser le Picenum. Cette contrée, située sur le golfe Adriatique, s'étendait depuis l'Esis jusqu'au Truentus, et était arrosée par plusieurs autres fleuves dont les principaux étaient, suivant les anciens géographes, le Misis, la Potentia et la Tinna. — L'apparition des trois lunes, attestée par Pline, et que les anciens regardaient comme un prodige menaçant, est un phénomène très simple, qui tient aux mêmes causes que les parhélies, ou apparition de plusieurs soleils à la fois. Pline écrit que de son temps on n'avait jamais vu plus de trois parhélies en même temps ; ce qui venait sans doute de ce qu'on n'avait pas bien observé. Gassendi écrit qu'en Pologne, l'an 1625, on en vit six. Schénérus observe qu'à Rome, le 20 de mars 1629, il en parut cinq, et l'année suivante, le 24 janvier, on en vit sept ; il ajoute que rien n'empêche qu'on n'en puisse voir jusqu'à onze ; il en est de même des Paraselènes.

(3) Acerres, ville de la Gaule cisalpine, près de la jonction de l'Adda et du Pô.

(4) P. 380. Les cent as valaient alors 52 liv. de notre monnaie ; ainsi les trois cents faisaient 156 liv.

(5) La livre d'argent, le pondo des Romains, valait cent drachmes, et par conséquent 90 liv. de notre monnaie ; la livre d'or était dans ces temps-là en raison décuple de l'argent, et valait 900 liv. ; cette coupe d'or, au poids seul, faisait 90,000 liv. de notre monnaie.

(6) Posthumius Albinus, consul désigné avec Tib. Sempronius Gracchus, fut tué par les Gaulois, qui défirent toute son armée.

(7) Il fut tué par ses sujets dans la ville de Léontium. Il était fils de Gélon et petit-fils d'Hiéron. Gélon son père était mort le premier. Hiéron, son grand père, mourut après son fis, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, et Hiéronyme, qui n'en avait pas quinze, fut tué quelques mois après. Ces trois morts arrivèrent dans les derniers mois de l'année qui précéda le troisième consulat de Marcellus.

(8) Le talent pesait soixante livres, ainsi les dix talens faisaient le poids de six cents livres.

(9) Mégare, qui s'appelait anciennement Hybla, était sur la côte orientale de la Sicile, à quelques lieues au nord de Syracuse. — Aciles, que Tite-Live appelle Acrilles, était à quelques lieues de la côte et de Syracuse, au midi sur le fleuve Elore.

(10) Enna, ville située dans le centre de la Sicile, sur un lieu escarpé.

(11) Elle était sur le mont Heréen, près de la source du fleuve Himère, où l'on voit, dit-on, encore ses ruines. Ces déesses étaient, à ce qu'on croit, Cybèle, Junon et Cérès.

(12) Les Locriens Epizéphyriens étaient situés près du promontoire zéphyrium ou occidental de cette côte.

(13) Linde était une ville de l'île de Rhodes, ou Minerve avait un temple fameux.

(14) Juba fut un prince très instruit. Il était fils de Juba, roi de Mauritanie, et avait été conduit en triomphe à Rome.



ARISTIDE.

SOMMAIRE.

I. Son origine. Diversité d'opinions sur sa fortune. II. Celle de Démétrius de Phalère combattue. III. Son amitié pour Clisthène. Cause de ses différends avec Thémistocle. IV. Opposition de leurs principes. V. Équité d'Aristide. VI. Son intégrité dans l'administration des finances. VII. Sa déférence pour Miltiade. VIII. Sa valeur et sa modération à la bataille de Marathon. IX. Cruauté et injustice de Callias. X. Justice d'Aristide. Excellence de cette vertu. XI. Thémistocle le fait bannir par l'ostracisme. Durée de ce bannissement à Athènes. XII. Manière dont on y procédait. XIII. Rappel d'Aristide. XIV. Son entrevue avec Thémistocle. XV. Bataille de Salamine. XVI. Aristide d'accord avec Thémistocle pour faire retirer Xerxès. XVII. Propositions de Mardonius aux Athéniens. XVIII. Aristide est envoyé à Sparte pour presser l'envoi des troupes. XIX. Il est nommé général des Athéniens. Oracle qui les inquiète. XX. Il est expliqué. XXI. Prudence d'Aristide à apaiser les dissensions entre les alliés. XXII. Il arrête une conspiration formée dans le camp. XXIII. Première escarmouche contre les barbares, où les Athéniens ont l'avantage. XXIV. Mort de Masistius, général de la cavalerie des Perses. XXV. Mardonius veut surprendre les Grecs. Aristide en est averti par le roi de Macédoine. XXVI. Les Athéniens, mécontens de Pausanias, sont apaisés par Aristide. XXVII. Les Grecs veulent porter ailleurs leur

camp. Difficulté qu'ils y éprouvent. XXVIII. Mardonius attaque les Lacédémoniens séparés du reste de l'armée. XXIX. Constance des Spartiates. Embarras de Pausanias. XXX. Bataille de Platée. XXXI. Aristide attaque les Grecs qui étaient dans le parti des Mèdes. Mort de Mardonius. XXXII. Les Grecs s'emparent du camp des Perses dont ils font un grand carnage. XXXIII. Réfutation d'Hérodote. XXXIV. Dispute pour le prix de la valeur apaisée par Aristide. XXXV. On envoie chercher le feu sacré à Delphes pour purifier les autels souillés par les barbares. XXXVI. Fêtes publiques établies après cette victoire sur le décret d'Aristide. XXXVII. Forme du gouvernement à Athènes après la bataille de Platée. Projet utile de Thémistocle rejeté par Aristide comme injuste. XXXVIII. Hauteur et fierté de Pausanias. XXXIX. La douceur de Cimon et la justice d'Aristide déterminent les alliés à s'attacher aux Athéniens. XL. Taxe imposée sur les Grecs par Aristide. XLI. Serment de l'alliance des Grecs prononcé par Aristide au nom des Athéniens. Sa conduite politique. XLII. Sa pauvreté qu'il conserve jusqu'à la mort. XLIII. La modération dans la disgrace de Thémistocle. XLIV. Sa mort. Ses funérailles. Ses filles mariées aux dépens du public.

I. Aristide, fils de Lysimachus, était de la tribu Antiochide et du bourg d'Alopèce. Les opinions sont partagées sur sa fortune : les uns disent qu'il vécut toujours dans une extrême pauvreté, et qu'après sa mort il laissa deux filles que leur indigence empêcha long-temps de se marier. Cette tradition, presque générale, est démentie par Démétrius de Phalère (1), qui dit, dans son Socrate, qu'il connaissait à Phalère

un bien appelé la terre d'Aristide; il donne pour preuve de la richesse de sa maison, premièrement la charge d'archonte éponyme, qui lui échut par le sort, et qui ne se donnait qu'aux citoyens qui, dans l'estimation des biens, étaient de la première classe, et se nommaient pentacosiomédimnes (*); en second lieu, l'ostracisme auquel il fut condamné, et qui n'était jamais employé contre les citoyens pauvres, mais seulement contre ceux des plus grandes maisons, qui, par leur élévation, s'étaient attiré l'envie publique; une troisième et dernière preuve, rapportée par Démétrius, c'est la consécration que fit Aristide dans le temple de Bacchus des trépieds des jeux publics (2), comme un monument de sa victoire, et qu'on montre encore de nos jours, avec cette inscription : La tribu Antiochide remporta la victoire; Aristide fournit aux frais, et Archestrate fit jouer ses pièces.

II. Cette preuve qui paraît la plus forte est cependant la plus faible; car Épaminondas, que tout le monde sait être né et avoir vécu pauvre, et Platon le philosophe, firent les frais de jeux dont la dépense était considérable: le premier défraya les joueurs de flûtes à Thèbes, et le second, les enfans qui dansaient dans les chœurs

(*) Qui ont 500 médimnes de revenu.

à Athènes; mais Dion avait donné à Platon l'argent nécessaire, et Épaminondas l'avait reçu de Pélopidas : car les hommes vertueux n'ont pas, avec la générosité de leurs amis, une guerre qui n'ait ni fin ni trève. Ils rougiraient sans doute d'en recevoir des présens pour les mettre en réserve et satisfaire leur avarice; mais ils ne rejettent pas ceux qui ont pour motif une ambition honorable et exempte de toute vue d'intérêt. Par rapport aux trépieds, Panétius (3) a fait voir clairement que Démétrius avait été trompé par la ressemblance des noms. Depuis la guerre des Perses jusqu'à la fin de celle du Péloponnèse, on ne trouve dans lès actes publics que deux Aristides qui aient remporté la victoire dans des jeux dont ils fournissaient les frais, et ils ne sont ni l'un ni l'autre fils de Lysimachus. Le premier était fils de Xénophile, et le second ne vécut que long-temps après notre Aristide, comme le prouvent les caractères d'écriture qui commencèrent à être en usage après Euclide (4), et le nom même du poète Archestrate qu'on ne trouve joint à celui d'Aristide dans aucun monument du temps des guerres médiques; au lieu qu'on le voit souvent cité comme ayant fait jouer ses pièces pendant la guerre du Péloponnèse. Au reste, cet argument de Panétius demanderait une discussion plus approfondie.

Pour l'ostracisme, il tombait indifféremment sur tous ceux que leur réputation, leur naissance ou le talent de la parole, élevaient au-dessus des autres. Damon lui-même, le précepteur de Périclès, fut soumis à ce ban, parce que sa prudence le distinguait de tous ses concitoyens. Enfin Idoménée dit qu'Aristide ne fut pas nommé archonte par le sort, mais par le choix des Athéniens. Et s'il le fut après la bataille de Platée, comme l'écrit Démétrius, il est très vraisemblable qu'après une si grande gloire et tant d'exploits, il dut à sa vertu une élection qui, dans les autres, était l'effet de leurs richesses. Mais il est évident que Démétrius veut, à quelque prix que ce soit, éloigner d'Aristide et même de Socrate le soupçon de pauvreté, comme si c'était un grand mal; il dit que ce dernier était propriétaire d'une maison, et qu'il avait encore soixante-dix mines d'argent que Criton lui faisait valoir.

III. Aristide fut l'ami particulier de Clisthène, celui qui, après l'expulsion des tyrans (*), rétablit le gouvernement d'Athènes. Il avait aussi une estime et une admiration particulières pour Lycurgue, le législateur de Lacédémone, qu'il mettait au-dessus de tous les autres politiques; aussi, le prenant pour modèle, favorisait-il de tout son pouvoir l'aristocratie: mais

il eut, à cet égard, un adversaire redoutable dans Thémistocle, fils de Néoclès, qui tenait pour l'état populaire. On dit même qu'élevés ensemble dès leur enfance, ils furent toujours divisés de sentiment et dans les affaires sérieuses et dans leurs jeux mêmes, et que cette division continuelle fit bientôt connaître le caractère de l'un et de l'autre. Thémistocle était prompt, hardi, rusé, et se portait à tout ce qu'il voulait faire avec la plus grande activité. Aristide, ferme et constant dans ses mœurs, inébranlable dans ses principes de justice, ne se permettait jamais, même en jouant, ni mensonge, ni flatterie, ni déguisement. Ariston, de Chio, dit que leur inimitié avait pris sa source dans l'amour, et qu'elle devint irréconciliable. Épris tous deux du jeune Stésiléus de Céos, dont la grâce et la beauté effaçaient par leur éclat tous les jeunes gens de son âge, ils furent extrêmes dans leur passion; et, après même que la beauté de Stésiléus fut passée, leur jalousie subsista toujours; elle parut n'avoir été qu'un essai de leur rivalité en administration politique dans laquelle ils se jetèrent, tout échauffés encore de leurs disputes précédentes.

IV. Thémistocle s'attacha d'abord à se faire beaucoup d'amis, qui furent un rempart pour sa sûreté personnelle, et qui lui servirent à ac-

quérir une grande autorité. Quelqu'un lui disait un jour que le moyen de bien gouverner les Athéniens était de conserver l'égalité, et d'être impartial pour tout le monde : « Je ne voudrais « jamais, répondit-il, m'asseoir sur un tribunal « où mes amis ne trouveraient pas auprès de « moi plus de faveur que les étrangers. » Aristide, au contraire, ne suivit dans le gouvernement que ses propres principes, et s'y fraya une route particulière. D'abord il ne voulait ni faire des injustices pour complaire à ses amis, ni les désobliger en ne leur accordant jamais rien. En second lieu, il voyait un grand nombre d'administrateurs que le crédit de leurs amis enhardissait à l'injustice; et afin de se roidir contre ce penchant, il eut toujours pour règle de sa conduite qu'un bon citoyen ne doit avoir d'autre appui que l'habitude de dire et de faire ce qui est juste et honnête. Cependant, comme Thémistocle faisait souvent des entreprises téméraires, qu'il s'opposait à tous les projets d'Aristide, et rompait toutes ses mesures, celui-ci se crut obligé de contrarier aussi les vues de Thémistocle, soit pour sa propre défense, soit pour rabattre une autorité que la faveur du peuple accroissait de jour en jour : il pensait qu'il valait mieux encore sacrifier quelquefois des projets utiles au public que de faciliter à

son adversaire l'acquisition d'un pouvoir excessif, en laissant toujours prévaloir ses premiers avis. Un jour Thémistocle ayant proposé un projet avantageux, Aristide s'y opposa et le fit échouer, mais, en sortant de l'assemblée, il ne put s'empêcher de dire qu'il n'y aurait de salut pour Athènes qu'en faisant jeter Thémistocle et lui au fond d'un gouffre.

V. Dans une autre occasion, il avait proposé au peuple un décret qui éprouva beaucoup de contradictions; mais il en triompha, et comme le président de l'assemblée allait recueillir les suffrages, Aristide reconnut, par la discussion qui avait eu lieu, les inconvéniens de son décret, et le retira. Souvent il faisait présenter ses vues par d'autres, afin que la jalousie de Thémistocle ne mît pas d'obstacle à ce qui pouvait être avantageux. Il montrait une fermeté admirable au milieu de cette variété d'événemens toujours inévitables dans l'administration publique; il ne s'enflait jamais des honneurs qu'on lui décernait, et supportait avec autant de douceur que d'égalité les refus qu'on lui faisait essuyer, persuadé qu'on doit se livrer tout entier à sa patrie, et la servir gratuitement, sans aucune vue d'intérêt, et même sans aucun désir de gloire. Aussi, un jour qu'on jouait une pièce d'Eschyle,

l'acteur ayant prononcé les vers suivans, à la louange d'Amphiaraüs,

C'est assez pour lui d'être juste;
Il n'en affecte pas le nom;
Son cœur, de la vertu le sanctuaire auguste,
Des plus sages conseils est un trésor fécond,

tous les spectateurs jetèrent les yeux sur Aristide, comme sur celui à qui cette louange convenait le plus. Il savait, pour défendre la justice, résister avec force, non seulement à l'amitié et à la faveur, mais encore à la colère et à la haine. On raconte qu'un jour qu'il poursuivait en justice un de ses ennemis, après qu'il eut proposé ses chefs d'accusation, les juges ne voulaient pas même entendre l'accusé, et allaient sur-le-champ le condamner tout d'une voix; Aristide se leva promptement, et alla se jeter avec lui aux pieds des juges, pour les supplier de l'écouter et de le laisser jouir du privilége des lois. Une autre fois, comme deux particuliers plaidaient devant lui, l'un d'eux commença par dire que son adversaire avait fait bien du tort à Aristide : « Mon ami, lui dit « Aristide, exposez seulement les torts qu'il « vous a faits; c'est votre affaire que je juge et « non pas la mienne. »

VI. Élu trésorier général des revenus pu-

blics, il mit au jour les malversations de tous ceux qui avaient exercé cette charge de son temps, et de ceux même qui l'avaient précédé, surtout celle de Thémistocle,

Homme sage d'ailleurs, mais peu sûr de ses mains.

Lors donc qu'Aristide rendit ses comptes, Thémistocle suscita contre lui une forte brigue, et le fit condamner, suivant Idoménée, comme coupable d'avoir détourné les deniers publics. Les principaux et les plus honnêtes citoyens de la ville en ayant témoigné leur indignation, non seulement il fut déchargé de l'amende, mais on le nomma de nouveau trésorier pour l'année suivante. Feignant alors de se repentir de sa première administration, et se montrant beaucoup plus traitable, il sut plaire à ceux qui pillaient le trésor public; il ne leur reprochait point leurs infidélités, et n'examinait pas sévèrement leurs comptes, en sorte que toutes ces sangsues publiques comblaient Aristide de louanges, et agissaient vivement auprès du peuple, pour le faire continuer dans cette charge. Aristide voyant qu'il allait avoir pour lui tous les suffrages, fit aux Athéniens les plus vifs reproches : « Lorsque j'ai administré vos « finances, leur dit-il, d'une manière irré-

« prochable, j'ai été indignement outragé. « Depuis que j'ai livré en quelque sorte le « trésor public à ceux qui ont voulu le piller, « je suis un citoyen admirable. Je rougis donc « bien plus de l'honneur que vous voulez me « décerner aujourd'hui que de la condamna-« tion que j'ai subie l'année dernière; et je « ne puis voir sans indignation qu'il soit plus « glorieux auprès de vous de favoriser les mé-« chans que de conserver les revenus de la « république. » Ce discours, et le récit des déprédations qui avaient été faites dans le tré-sor, fermèrent la bouche à tous ces voleurs publics qui, dans ce moment même, sollicitaient hautement en sa faveur auprès du peuple, et lui rendaient les meilleurs témoignages; mais il lui mérita de la part de tous les bons citoyens une louange aussi véritable que juste.

VII. Datis cependant, envoyé par Darius, en apparence pour se venger de l'incendie de la ville de Sardes, brûlée par les Athéniens (*), mais dans le fait pour assujettir la Grèce entière, débarqua à Marathon avec toute son armée, et mit tout le pays à feu et à sang. Les Athéniens nommèrent pour cette guerre dix généraux, parmi lesquels Miltiade était le pre-

(*) Neuf ou dix ans auparavant.

mier en dignité; Aristide, le second en réputation et en crédit, s'étant rangé à l'avis de Miltiade, qui voulait qu'on livrât bataille, ne contribua pas peu à le faire adopter. Chacun de ces dix capitaines commandait un jour l'armée; quand le tour d'Aristide fut venu, il céda le commandement à Miltiade, montrant par là à ses collègues que, loin de rougir de se soumetttre aux plus sages et de leur obéir, il pensait au contraire que rien n'était plus salutaire et plus honorable. Par ce moyen il prévint la jalousie qui aurait pu éclater entre eux; et, en les engageant à suivre avec plaisir les conseils de celui qui avait le plus d'expérience, il fortifia beaucoup Miltiade, qui eut seul le commandement de l'armée; car les autres généraux renoncèrent au droit qu'ils avaient de commander chacun à leur tour, et se soumirent tous à lui.

VIII. Dans la bataille, le centre des Athéniens étant vivement pressé par les barbares, qui soutinrent là plus long-temps l'effort des tribuns Léontide et Antiochide, Thémistocle qui était de la première et Aristide de la seconde, placés à côté l'un de l'autre, firent à l'envi des prodiges de valeur. Mais après avoir mis en déroute les barbares, et les avoir repoussés jusque dans leurs vaisseaux, les Athéniens

voyant qu'au lieu de faire voile vers les îles ils étaient emportés par les vents et par les courans de la mer dans l'intérieur de l'Attique, ils craignirent que trouvant Athènes sans défense, ils ne s'en rendissent les maîtres; et, marchant avec neuf tribus, ils firent une telle diligence, qu'ils y arrivèrent le jour même (6). Aristide, laissé seul à Marathon avec sa tribu, pour garder les prisonniers et les dépouilles, ne démentit pas l'opinion qu'on avait de lui. L'or et l'argent étaient semés partout; les tentes et les vaisseaux qu'on avait pris regorgeaient d'effets de toute espèce et de meubles très précieux, Aristide n'eût pas même la pensée d'y toucher, et ne permit à personne d'y porter la main.

IX. Quelques uns néanmoins en prirent à son insu, et s'y enrichirent, entre autres Callias, le porte-flambeau. Un des barbares qui, à sa longue chevelure et au bandeau qui ceignait sa tête (7), le prit apparemment pour un roi, se jetant à ses genoux, et le prenant par la main, lui montra une grande quantité d'or qu'il avait cachée dans un puits. Callias, devenu par avarice le plus cruel et le plus injuste des hommes, emporta l'or et tua le barbare, de peur qu'il ne le découvrît à d'autres. C'est de là, dit-on, que les poètes comiques donnèrent

aux descendans de ce Callias le nom de Laccoplutes, en plaisantant sur le lieu d'où il avait tiré cet or. L'année qui suivit cette bataille, Aristide fut élu archonte éponyme. Il est vrai que Démétrius de Phalère ne met cette élection que peu de temps avant sa mort, et après la bataille de Platée; mais dans les registres publics, à la suite de l'archonte Xanthippide, sous lequel Mardonius fut battu à Platée, on ne trouve pas dans une longue succession d'archontes le nom d'Aristide; au lieu qu'il suit immédiatement l'archonte Phanippe, sous lequel les Grecs gagnèrent la bataille de Marathon.

X. De toutes les vertus qu'Aristide possédait, celle que le peuple admirait le plus, c'était sa justice, parce que l'usage de cette vertu est plus habituel, et que les effets s'en répandent sur plus de monde. Aussi, tout simple particulier et tout pauvre qu'il était, il obtint le surnom de juste, titre le plus digne des rois et des dieux, et qu'aucun prince ni aucun tyran n'ont jamais ambitionné. Flattés des surnoms de Poliorcètes, de Ceraunus, de Nicanor (9), ou même de ceux d'Aigles et de Vautours, ils ont préféré la gloire des titres qui marquent la force et la puissance à celles des dénominations qui désignent la vertu. Mais Dieu lui-même, à

qui ils veulent tant se comparer et ressembler, ne diffèrent des autres êtres que par trois attributs : l'immortalité, la puissance, la vertu ; et de ces trois qualités, la vertu est sans doute la plus auguste et la plus divine. L'immortalité est aussi le partage du vide et des élémens ; les tremblemens de terre, les foudres, les tourbillons de vent, les débordemens des eaux, ont une grande puissance ; mais la droiture et la justice ne peuvent se trouver que dans des êtres qui sont capables de raisonner et de connaître Dieu. Des trois sentimens dont les hommes sont pénétrés et affectés envers les dieux : la persuasion de leur bonheur, la crainte et le respect, il semble qu'ils ne les croient heureux que parce qu'ils sont incorruptibles et immortels : qu'ils ne les craignent et ne les redoutent qu'à cause de leur puissance et de leur empire sur l'univers ; qu'ils ne les respectent, ne les honorent et ne les aiment que pour leur justice. Mais malgré ces dispositions si naturelles, de ces trois attributs de la divinité, les hommes ne désirent que l'immortalité dont notre nature n'est pas capable, et la puissance qui dépend en grande partie de la fortune ; mais la vertu, le seul des biens divins qui soit en notre pouvoir, ils la laissent au dernier rang : erreur grossière qui les empêche de voir que la jus-

tice seule rend en quelque sorte divine la vie de ceux mêmes qui sont au comble de la puissance et de la fortune, et que l'injustice la rend semblable à celle des bêtes sauvages.

XI. Mais ce surnom de juste, qui d'abord avait concilié à Aristide la bienveillance générale, finit par lui attirer l'envie. Thémistocle, surtout, ne cessait de répandre parmi le peuple qu'Aristide, en terminant seul toutes les affaires, comme juge ou comme arbitre, avait réellement aboli tous les tribunaux, et s'était formé par là, sans qu'on s'en aperçût, une tyrannie qui n'avait pas besoin de satellites pour se soutenir. Le peuple, fier de sa dernière victoire, et qui se croyait digne des plus grands honneurs, souffrait impatiemment ceux des citoyens dont la réputation et la gloire effaçaient celle des autres. Tous les habitans des bourgs s'étant donc assemblés dans la ville, et cachant sous une crainte affectée de la tyrannie l'envie qu'ils portaient à sa gloire, le condamnèrent au ban de l'ostracisme. Ce ban n'était pas une punition infligée à des coupables; pour le voiler sous un nom spécieux, on l'appelait un affaiblissement, une diminution d'une puissance et d'une grandeur qui pouvaient devenir dangereuses. Ce n'était au fond qu'une satisfaction modérée qu'on accordait à l'envie,

qui, au lieu d'exercer sur ceux qui lui déplaisaient une vengeance irréparable, exhalait sa malveillance dans un exil de dix ans. Mais lorsqu'on en fut venu jusqu'à condamner par ce ban honorable des hommes aussi méprisables que méchans, et en particulier un Hyperbolus, qui fut le dernier contre lequel on l'employa, les Athéniens cessèrent d'en faire usage. Voici à quelle occasion cet Hyperbolus fut banni. Alcibiade et Nicias, qui, dans ce temps-là, avaient le plus de pouvoir dans la ville, étaient à la tête de deux factions opposées. Voyant que le peuple allait faire usage de l'ostracisme, et que l'un des deux serait certainement banni, ils eurent ensemble une conférence, où, réunissant leurs partis, ils firent tomber la condamnation sur Hyperbolus. Le peuple, indigné de l'avilissement et du déshonneur imprimé à l'ostracisme, y renonça, et l'abolit pour toujours. (*)

XII. Je vais donner en peu de mots une idée de la manière dont on y procédait. Chaque citoyen prenait une coquille, sur laquelle il écrivait le nom de celui qu'il voulait bannir, et la portait dans un endroit de la place publique,

(*) Voyez la Vie d'Alcibiade, ch. XIV.

fermé circulairement par une cloison de bois. Les magistrats comptaient d'abord le nombre des coquilles, car s'il y en avait moins de six mille, l'ostracisme n'avait pas lieu; ensuite on mettait à part chacun des noms écrits; et celui dont le nom se trouvait sur un plus grand nombre de coquilles était banni pour dix ans, et conservait la jouissance de ses biens. Le jour qu'Aristide fut banni, un paysan grossier, qui ne savait pas écrire, pendant qu'on écrivait les noms sur les coquilles donna la sienne à Aristide, qu'il prit pour un homme du peuple, et le pria d'écrire le nom d'Aristide; celui-ci, fort surpris, demande à cet homme si Aristide lui a fait quelque tort: « Aucun, ré« pondit le paysan, je ne le connais même pas; « mais je suis las de l'entendre partout appeler « le juste. » Aristide écrit son nom sans lui dire un seul mot, et lui rend sa coquille. En sortant de la ville, pour aller à son exil, il leva les mains au ciel; et, faisant, comme on peut le croire, une prière tout opposée à celle d'Achille, il demanda aux dieux que les Athéniens ne se trouvassent jamais dans une situation assez fâcheuse pour se souvenir d'Aristide.

XIII. Trois ans après, lorsque Xerxès traversait la Thessalie et la Béotie pour entrer

dans l'Attique(*), les Athéniens révoquèrent la loi d'exil portée contre Aristide, et firent un décret qui rappelait tous les bannis ; ils craignaient surtout qu'Aristide, se joignant à leurs ennemis, ne corrompît un grand nombre de citoyens, et ne les fît passer dans le parti des barbares. Mais ils jugeaient bien mal de ce grand homme, qui, même avant ce décret, avait toujours exhorté et encouragé les Grecs à défendre leur liberté ; lors même qu'après le décret Thémistocle eût été nommé général, il l'aida en tout de sa personne et de ses conseils ; et n'ayant en vue que le salut public, il concourut à élever au plus haut point de gloire son plus grand ennemi : car le général Eurybiade, voulant s'éloigner de Salamine, et les vaisseaux des barbares, qui s'étaient saisis la nuit des passages, ayant formé une enceinte autour des îles, sans qu'aucun des Grecs s'aperçût qu'ils étaient enveloppés, Aristide partit d'Égine, et traversa avec le plus grand danger la flotte ennemie. Arrivé la nuit même à la tente de Thémistocle, il le fait sortir seul, et lui parle en ces termes :

XIV. « Thémistocle, si nous sommes sages,

(*) La première année de la 75e olympiade, 480 ans avant Jésus-Christ.

« nous laisserons désormais cette vaine et puérile jalousie qui nous a jusqu'ici agités, et « dès à présent nous en prendrons une autre « plus honorable et plus salutaire, en com- « battant, à l'envi l'un de l'autre, à qui sau- « vera la Grèce : vous, en remplissant les de- « voirs d'un général habile, et moi, en vous « secondant de ma tête et de mon bras. J'ap- « prends que vous êtes le seul qui donniez des « conseils raisonnables, en proposant aux Grecs « de combattre au plus tôt dans ces détroits. « Vos alliés s'opposent à cet avis; mais vos en- « nemis eux-mêmes semblent le favoriser. De- « vant et derrière, partout, leurs vaisseaux « couvrent la mer autour de vous, en sorte que « les Grecs, qui le veulent ou non, sont for- « cés de combattre et d'agir en gens de cœur : « car il ne reste plus de chemin pour la fuite. « — Aristide, lui répondit Thémistocle, je sou- « haiterais que vous n'eussiez pas l'avantage de « vous être montré meilleur que moi; mais je « ferai tous mes efforts pour surpasser par « mes actions l'exemple admirable que vous « me donnez. » En même temps il lui communiqua la ruse qu'il avait employée pour tromper le barbare (10); après quoi il l'exhorta d'aller persuader Eurybiade, qui avait plus de confiance en Aristide qu'en Thémistocle, et

de lui faire entendre qu'il n'y avait de salut pour eux qu'à combattre sur mer. Dans le conseil que tinrent les généraux, Cléocrite de Corinthe ayant dit à Thémistocle qu'Aristide n'approuvait pas son conseil, puisqu'étant présent à la délibération il ne disait rien : « Je ne « me serais point tu, lui dit Aristide, si l'avis « de Thémistocle ne m'avait paru le meilleur « qu'on pût suivre ; mon silence n'est pas l'effet « de mon affection pour lui, mais la marque « de mon consentement. »

XV. Pendant que les capitaines grecs délibéraient ensemble, Aristide, voyant que la petite île de Psytalée, située dans le détroit en face de Salamine, était pleine de troupes ennemies, embarque promptement sur des esquifs les plus ardens et les plus aguerris des fantassins : et étant descendu à Psytalée, il charge brusquement les barbares, et les taille tous en pièces, à l'exception des plus considérables qu'il fait prisonniers. De ce nombre étaient trois fils de Sandaucé, sœur de Xerxès, qu'Aristide envoya sur-le-champ à Thémistocle : et sur l'ordre qu'en donna, dit-on, en vertu d'un oracle, le devin Euphrantidas, ils furent immolés à Bacchus Omestes (*). Aristide plaça autour de

(*) Voyez la Vie de Thémistocle, ch. XVII.

cette île ce qu'il avait de meilleurs soldats, avec ordre de recevoir ceux qui y seraient poussés par la violence des vagues, afin de sauver les alliés, et de ne pas laisser échapper un seul ennemi. Car ce fut auprès de Psytalée que se firent les chocs les plus violens des vaisseaux et les plus grands efforts des combattans. Aussi les vainqueurs choisirent-ils cette île pour y dresser leur trophée.

XVI. Après la bataille, Thémistocle, pour sonder Aristide, lui dit qu'il venait de remporter une grande victoire, mais qu'il restait quelque chose de plus important à faire; c'était de prendre l'Asie dans l'Europe, en faisant tout de suite voile vers l'Hellespont, pour rompre le pont que Xerxès y avait construit. À cette proposition, Aristide jette un grand cri, et dit à Thémistocle qu'il fallait rejeter bien loin un pareil projet; qu'on devait, au contraire, chercher tous les moyens possibles de chasser au plus tôt le Mède hors de la Grèce, de peur que s'y voyant enfermé sans aucun espoir de retraite, quand il lui restait encore une si puissante armée, la nécessité ne le portât à se défendre en désespéré. Alors Thémistocle envoie une seconde fois à Xerxès un homme de confiance; c'était un eunuque du nombre des prisonniers, nommé Arnaces, qu'il charge de lui

dire en secret que les Grecs voulaient à toutes forces aller rompre le pont de bateaux qu'il avait laissé sur l'Hellespont ; mais que Thémistocle, qui s'intéressait à la sûreté du roi, faisait tous ses efforts pour les en détourner. Xerxès, que cet avis remplit de frayeur, se hâte de regagner l'Hellespont avec toute sa flotte, et laisse Mardonius en Grèce avec l'armée de terre, composée de ses meilleures troupes, et forte de trois cent mille hommes.

XVII. De si grandes forces le rendaient encore redoutable : plein de confiance en son infanterie, il écrivait aux Grecs les lettres les plus menaçantes : « Vous avez vaincu, disait-il, « sur vos vaisseaux des hommes accoutumés à « combattre sur terre, et qui ne savent pas ma- « nier la rame. Mais aujourd'hui nous sommes « dans les plaines de la Thessalie, et la Béotie « nous offre ses vastes campagnes où la cavale- « rie et les gens de pied peuvent déployer leur « courage. » Il écrivit en particulier aux Athéniens pour leur promettre, de la part du roi, de rétablir leur ville, de leur donner de grandes sommes d'argent, et de leur assurer l'empire de la Grèce, s'ils voulaient renoncer à la guerre. Les Lacédémoniens, informés de ces propositions, et en craignant l'effet, envoyèrent des ambassadeurs aux Athéniens pour les prier de

faire passer à Sparte leurs femmes et leurs enfans, et de recevoir d'eux tout ce qu'il faudrait pour l'entretien de leurs vieillards : car le peuple, qui avait perdu sa ville et son territoire, était réduit au plus pressant besoin. Les Athéniens n'eurent pas plus tôt entendu les ambassadeurs que, par un décret dont Aristide était l'auteur, ils leur firent cette réponse admirable : « Nous pardonnons à nos ennemis d'avoir pu « croire que tout s'achetait à prix d'argent, « eux qui ne connaissent rien de plus précieux. « Mais nous en voulons aux Lacédémoniens qui, « ne considérant que la disette et la pauvreté « actuelle des Athéniens, ne se souviennent « plus de leur vertu et de leur magnanimité, « et les invitent, par l'appât de quelques vivres, « à combattre pour le salut de la Grèce. » Aristide ayant inséré cette réponse dans le décret, fit entrer les ambassadeurs dans l'assemblée, et les chargea de dire aux Spartiates qu'il n'y avait pas assez d'or ni sur la terre ni dans ses entrailles pour faire trahir aux Athéniens la liberté de la Grèce. Ensuite, s'adresssant aux ambassadeurs de Mardonius, il leur dit, en leur montrant le soleil : « Tant que cet astre pour« suivra sa route, les Athéniens feront la guerre « aux Perses pour venger le dégât de leurs « terres, la profanation et l'incendie de leurs

« temples. » Il fit aussi décréter que les prêtres chargeraient de leurs malédictions quiconque proposerait de faire alliance avec les Mèdes, ou d'abandonner le parti des Grecs.

XVIII. Mardonius entra donc pour la seconde fois dans l'Attique, et les Athéniens passèrent encore à Salamine. Aristide, envoyé à Lacédémone, se plaignit de la lenteur des Spartiates, et de cette négligence qui leur faisait de nouveau livrer Athènes aux barbares; il les pressa d'envoyer leurs troupes au secours de ce qui restait encore de la Grèce. Les éphores, après l'avoir écouté, passèrent le reste de la journée en fêtes et en réjouissances : car ils célébraient alors les fêtes Hyacinthies. Mais la nuit ils choisirent cinq mille Spartiates, qui prirent chacun sept Ilotes, et ils les firent partir sans en rien dire aux ambassadeurs d'Athènes. Lorsqu'ensuite Aristide se présenta une seconde fois au conseil pour y recommencer ses plaintes, les éphores lui dirent en riant qu'il rêvait sans doute ou qu'il dormait; que leur armée était déjà à Oristie (11), et marchait contre les étrangers : c'est le nom que les Lacédémoniens donnent aux barbares. Aristide leur répondit que ce n'était pas le moment de rire et de jouer leurs alliés, au lieu de tromper leurs ennemis. Tel est le récit d'Idoménée : mais dans le décret

Aristide n'est pas nommé au nombre des ambassadeurs : on n'y voit que Cimon, Xanthippe et Myronides.

XIX. Élu général des Athéniens pour la bataille qui devait se donner, il prit huit mille hommes de pied, et se rendit à Platée, où il fut joint par Pausanias, général de toute l'armée des Grecs, et qui était à la tête des Spartiates ; les autres troupes grecques arrivaient successivement en foule. L'armée des barbares, campée le long de l'Asopus, occupait une si vaste étendue de terrain, qu'elle ne s'était pas même retranchée ; elle avait seulement placé ses bagages et ce qu'elle avait de plus précieux dans un espace carré, fermé d'une muraille dont chaque côté avait dix stades de longueur (12). Un devin d'Élée, nommé Tisamène, avait prédit à Pausanias et à tous les Grecs qu'ils remporteraient la victoire s'ils n'attaquaient pas et qu'ils ne fissent que se défendre. Aristide, de son côté, ayant envoyé à l'oracle de Delphes, le dieu lui répondit que les Athéniens triompheraient de leurs ennemis s'ils faisaient des prières à Jupiter, à Junon, protectrice du Cithéron, à Pan et aux nymphes Sphragitides (13); s'ils sacrifiaient aux héros Androcrates, Leucon, Pisandre, Démocratès, Hypsion, Actéon et Polyïde, et qu'ils ne risquassent de bataille

que dans leur propre pays, sur le champ de Cérès Éleusinienne et de Proserpine. Cet oracle jeta Aristide dans une grande perplexité : car ces héros que le dieu ordonnait d'honorer par des sacrifices étaient les ancêtres des Platéens; et l'antre des nymphes Sphragitides était une des croupes du mont Cithéron, qui regardait le couchant d'été. Il y avait, dit-on, autrefois dans cet antre un oracle qui inspirait la plupart des habitans du pays : d'où on les avait appelés Nympholeptes (*). Ne promettre donc la victoire aux Athéniens qu'autant qu'ils combattraient dans le champ de Cérès Eleusinienne, et sur leur propre territoire, c'était rappeler et transporter de nouveau la guerre dans le sein de l'Attique.

XX. Cependant Arimneste, général des Platéens, eut un songe dans lequel il crut voir Jupiter Sauveur qui lui demandait ce que les Grecs avaient résolu : « Seigneur, lui répondit Arimneste, nous décamperons demain pour mener « l'armée à Éleusis, et, suivant l'oracle d'A- « pollon, y combattre contre les barbares. Les « Grecs sont dans une grande erreur, répliqua « Jupiter : le lieu désigné par l'oracle est ici « même, aux environs de Platée : et s'ils cher-

(*) Possédés par les Nymphes.

« chent bien, ils le trouveront. » Après une vision si claire, Arimneste est à peine éveillé qu'il fait appeler les plus vieux et les plus instruits de ses concitoyens; il confère avec eux; et ayant examiné la chose avec attention, on trouve enfin que près de la ville d'Hypsies, au pied du Cithéron, il y avait un vieux temple de Cérès Éleusinienne et de Proserpine. Aussitôt il va prendre Aristide, et le mène sur le lieu même; ils le trouvèrent très commode pour y ranger en bataille une armée qui serait faible en cavalerie, parce que le pied du Cithéron, qui s'étend jusqu'à ce temple, rend les extrémités de la plaine impraticables aux gens de cheval. C'était là aussi la chapelle du héros Androcrates, tout environnée d'arbres épais. Et afin qu'il ne manquât rien de ce que le dieu prescrivait pour espérer la victoire, les Platéens, sur la proposition d'Arimneste, ordonnèrent par un décret que les bornes qui séparaient l'Attique de leur pays seraient enlevées; et ils cédèrent aux Athéniens toute cette partie de leur territoire, afin qu'aux termes de l'oracle ils pussent combattre pour la Grèce dans leur propre pays. Cette libéralité des Platéens devint si célèbre, que, bien des années après, Alexandre, déjà maître de l'Asie, ayant rétabli les murailles de Platée, fit publier par un héraut aux jeux olympiques que le roi

de Macédoine donnait par là aux Platéens la récompense de leur vertu et de la générosité avec laquelle, dans la guerre des Mèdes, ils avaient cédé aux Athéniens une partie de leur pays, et montré le plus grand zèle pour le salut de la Grèce.

XXI. Quand on rangea l'armée en bataille, il s'éleva une dispute entre les Tégéates et les Athéniens, sur le poste qu'ils occuperaient les uns et les autres. Les Tégéates soutenaient que, comme les Lacédémoniens commandaient toujours l'aile droite, ils devaient avoir le commandement de l'aile gauche; et pour justifier leur prétention, ils vantaient les services de leurs ancêtres. Les Athéniens indignés étaient prêts à s'emporter, lorsque Aristide, s'avançant au milieu des troupes : « La conjoncture présente, « leur dit-il, ne permet pas de contester aux « Tégéates leur noblesse et leurs exploits. Mais « nous vous dirons à vous, Spartiates, et à tous « les autres Grecs, que le poste qu'on occupe « n'ôte ni ne donne le courage; quelque rang « qui nous soit assigné, nous ferons en sorte de « le bien défendre et de le rendre honorable, « afin de ne pas ternir la gloire de nos premiers « combats. Nous sommes venus, non pour dis- « puter avec nos alliés, mais pour combattre « nos ennemis; non pour vanter nos ancêtres,

« mais pour nous montrer, comme eux, des gens « de cœur aux yeux de toute la Grèce. Ce com- « bat va faire voir quel degré d'estime méritent, « de la part des Grecs, les villes, les généraux « et les soldats. » Ce discours d'Aristide fit tant d'impression sur les généraux et sur tous les capitaines qui étaient présens au conseil, qu'ils décidèrent en faveur des Athéniens, et leur donnèrent le commandement de l'aile gauche.

XXII. Pendant que la Grèce entière était dans l'attente de l'événement, et que les Athéniens en particulier se trouvaient dans la situation la plus critique, plusieurs citoyens des familles les plus nobles et les plus riches, que la guerre avait ruinés, et qui, ayant perdu avec leur fortune la gloire et l'autorité dont ils jouissaient, voyaient en d'autres mains les honneurs et les dignités, s'assemblèrent secrètement dans une maison de Platée, et conspirèrent de renverser à Athènes le gouvernement populaire, ou, s'ils ne pouvaient y réussir, de perdre la Grèce entière et de la livrer aux barbares. Cette conspiration se tramait au milieu du camp; et la corruption avait déjà fait de grands progrès, lorsque Aristide en fut averti. Effrayé d'abord, cause de la conjoncture où l'on se trouvait, il crut cependant qu'il ne fallait ni négliger ni

publier entièrement une affaire de cette nature. Ignorant jusqu'à quel nombre de personnes la complicité pouvait s'étendre, il aima mieux donner quelque atteinte à la justice que de risquer le salut public. De tous les coupables il n'en fit arrêter que huit; et dans ce nombre même les deux seuls dont on commença le procès parce qu'ils étaient les plus chargés, Eschyne du bourg de Lampres, et Agésias du bourg d'Acharnes, s'enfuirent du camp pendant qu'on faisait les informations. Il mit les autres en liberté : et leur laissant les moyens de se rassurer et de se repentir, dans la pensée qu'ils n'avaient pas été trouvés coupables, il leur donna à entendre que le champ de bataille serait pour eux un tribunal où ils pourraient se justifier et faire voir qu'ils n'avaient jamais eu pour leur patrie que des intentions pures.

XXIII. Cependant Mardonius, pour essayer les forces des Grecs par l'endroit où il était lui-même le plus fort, envoya sa cavalerie escarmoucher contre eux. Ils étaient campés au pied du mont Cithéron, dans des lieux forts et pierreux : les Mégariens seuls, au nombre de trois mille, étaient postés dans la plaine : aussi furent-ils mal menés par cette cavalerie qui pouvait les approcher et les assaillir de tous côtés. Hors d'état de résister seuls à cette multitude

de barbares, ils envoyèrent à Pausanias en diligence pour lui demander du secours. A cette nouvelle, Pausanias, voyant déjà le camp des Mégariens comme couvert sous une grêle de traits ou de dards qui les forçait de se resserrer en un très petit espace, et ne pouvant lui-même aller contre une cavalerie avec la phalange pesamment armée des Spartiates, voulut piquer d'émulation ceux des capitaines grecs qu'il avait auprès de lui, et leur inspirer l'ardeur de marcher contre les Perses pour soutenir les Mégariens. Personne n'y paraissant disposé, Aristide, au nom des Athéniens, se charge de le faire; et sur-le-champ il en donne l'ordre à Olympiodore, le plus brave de ses chefs de bande, qui commandait une compagnie de trois cents hommes et quelques gens de trait mêlés parmi eux. Ils furent prêts en un moment, et fondirent sur les barbares.

XXIV. Masistius, général de la cavalerie des Perses, homme d'une force prodigieuse, remarquable par sa taille et sa bonne mine, les voyant venir à lui, tourne bride et pique droit à eux; les Athéniens l'attendent de pied ferme, et il se livre là un combat rude et opiniâtre, les deux partis voulant juger, par l'issue de cette escarmouche, du succès de la bataille. Mais enfin, le cheval de Masistius ayant été blessé d'une

flèche, renversa par terre ce général qui, une fois tombé, ne put se relever, retenu par le poids de ses armes. Les Athéniens qui coururent aussitôt sur lui ne pouvaient venir à bout de le tuer parce qu'il avait non seulement la poitrine et la tête, mais encore les jambes et les bras couverts de lames d'or, d'airain et de fer. Enfin un soldat lui ayant enfoncé le bois de sa pique dans l'œil, que la visière de son casque laissait à découvert, il mourut de cette blessure. Les Perses, abandonnant son corps, prirent la fuite. Les Grecs connurent la grandeur de cet avantage non par le nombre des morts, car il en resta peu sur la place, mais par le deuil qu'en firent les barbares. Ils furent si affligés de la mort de Masistius, qu'ils se rasèrent la tête (14), qu'ils coupèrent les crins de leurs chevaux et de leurs mulets, et remplirent tous les environs de cris et de gémissemens que leur arrachait la perte d'un général qui ne le cédait qu'à Mardonius en courage et en autorité.

XXV. Après cette première action, les deux armées restèrent long-temps sans combattre, car les devins promettaient également la victoire aux Perses et aux Grecs s'ils restaient sur la défensive ; ils les menaçaient d'une défaite s'ils étaient agresseurs. Enfin Mardonius, qui n'avait plus de vivres que pour peu de jours,

et qui voyait les Grecs se fortifier de plus en plus par les nouvelles troupes qui leur arrivaient, impatient de ce délai, résolut d'y mettre fin et de passer le lendemain, dès la pointe du jour, le fleuve Asopus pour surprendre les Grecs qui ne s'attendraient pas à cette attaque. Il donna donc le soir les ordres à ses officiers; mais à minuit un homme à cheval s'approche du camp des Grecs, et dit aux sentinelles qu'il veut parler à l'Athénien Aristide. Ce général vint promptement, et l'inconnu prenant la parole: « Je suis, dit-il à Aristide, Alexandre, « roi de Macédoine, qui, par amitié pour vous, « m'expose au plus grand danger. Je viens vous « prévenir d'une surprise qui, en vous éton- « nant, pourrait vous faire combattre avec « moins de courage. Mardonius doit vous atta- « quer demain, non qu'il ait quelque bonne « espérance ou une confiance bien fondée, mais « parce qu'il manque de vivres. Ses devins eux- « mêmes, par les présages sinistres des victimes, « par des oracles menaçans, veulent l'empêcher « de combattre, et son armée est dans la frayeur « et le découragement. Il est donc forcé ou de « tenter le hasard du combat, ou, s'il diffère, de « voir périr toute son armée. » Alexandre, après avoir donné cet avis à Aristide, le prie de le garder pour lui, et d'en faire usage sans le com-

muniquer à personne. Aristide lui répond qu'il ne peut décemment le cacher à Pausanias qui avait le commandement de toute l'armée ; mais il lui promet de n'en parler à aucun autre avant le combat, et l'assure que si la Grèce est victorieuse, personne n'ignorera cette marque de courage et de bienveillance qu'Alexandre vient de leur donner. Après cet entretien, le roi de Macédoine s'en retourne au camp ; et Aristide s'étant rendu à la tente de Pausanias, lui communique ce qu'il vient d'apprendre. Ils mandent aussitôt tous les officiers, et leur ordonnent de tenir leur armée en bataille et prête à combattre.

XXVI. Cependant Pausanias, suivant le récit d'Hérodote, fit part à Aristide du projet qu'il avait de faire passer les Athéniens à l'aile droite pour les opposer aux Perses avec lesquels ils s'étaient déjà mesurés, et qu'ils combattraient par là avec plus de courage ; il se réservait à lui-même l'aile gauche, où il aurait en tête ceux des Grecs qui s'étaient déclarés pour les Mèdes. Tous les capitaines athéniens se plaignirent que Pausanias en agissait avec eux d'une manière hautaine et impérieuse, en laissant tous les autres Grecs à leur poste, et transportant les seuls Athéniens, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme il eût pu faire de ses Ilotes, afin qu'ils

eussent en tête les ennemis les plus belliqueux. Mais Aristide leur fit sentir dans quelle erreur ils étaient : « Il y a peu de jours, leur dit-il, « qu'ayant disputé aux Tégéates le commande-« ment de l'aile gauche, vous avez regardé « comme un grand honneur de l'avoir obtenu. « Maintenant que les Lacédémoniens vous cè-« dent d'eux-mêmes la droite, et vous déférent « par là en quelque sorte le commandement « de toute l'armée, vous n'êtes pas flattés d'un « poste si glorieux, et vous ne voyez pas quel « gain c'est pour vous d'avoir à combattre, non « contre vos compatriotes qui ont avec vous « une origine commune, mais contre les bar-« bares qui sont vos ennemis naturels. » Frappés de ces représentations, ils changèrent volontiers de poste avec les Spartiates, et l'on n'entendit plus parmi eux que les exhortations qu'ils se faisaient mutuellement d'avoir bon courage : « Les ennemis, disaient-ils, ne sont « venus ni avec de meilleures armes ni avec un « plus grand courage que ceux que nous avons « vaincus à Marathon ; ce sont les mêmes arcs, « les mêmes habits brodés, les mêmes orne-« mens d'or qui couvrent des corps aussi effé-« minés et des âmes aussi lâches. Pour nous, « ajoutaient-ils, nous avons les mêmes armes « et les mêmes corps, et notre confiance a en-

« core été accrue par nos victoires. Nous ne « combattrons pas seulement, comme eux, pour « la conquête d'un pays ou d'une ville, mais « pour maintenir les trophées de Marathon et « de Salamine ; pour faire voir qu'ils ont été « l'ouvrage des Athéniens, non celui de Miltiade « et de la fortune. »

XXVII. Ils allèrent donc promptement prendre leur nouveau poste ; mais les Thébains, informés de ce changement par les déserteurs, en donnèrent avis à Mardonius, qui, sur-le-champ, soit crainte d'avoir en tête les Athéniens, soit ambition de se mesurer avec les Spartiates, fit passer les Perses à l'aile droite, et les Grecs de son armée à la gauche, pour les opposer aux Athéniens. Pausanias, instruit de ce nouvel ordre de bataille, se remet à la droite ; et aussitôt Mardonius reprend sa première ordonnance où il était en face des Lacédémoniens. Toute cette journée se passa sans rien faire. Le soir, les Grecs ayant tenu conseil, résolurent de porter plus loin leur camp, dans un poste où ils eussent plus commodément de l'eau : car les sources qui avoisinaient leur camp avaient été gâtées et corrompues par la cavalerie des barbares. La nuit venue, les capitaines firent mettre en marche leurs compagnies pour aller occuper le camp qu'on avait désigné ; mais les troupes ne

suivaient pas volontiers, et on avait de la peine à les tenir rassemblées. A peine sortis des retranchemens, la plupart se mirent à courir vers la ville de Platée; ils se répandirent de côté et d'autre, et dressèrent leurs tentes au hasard : ce n'était partout que désordre et confusion. Les Lacédémoniens se trouvèrent seuls derrière, à la vérité malgré eux; mais Amompharétus, leur chef, homme courageux et intrépide, qui depuis long-temps brûlait de combattre, et souffrait impatiemment tant de retards et de lenteurs, traita hautement cette marche des alliés de désertion et de fuite; il déclara qu'il n'abandonnerait pas son poste, et qu'il resterait seul avec ses Lacédémoniens pour y attendre Mardonius. Pausanias alla le trouver, et lui représenta qu'il fallait bien obéir à ce qui avait été résolu et arrêté dans le conseil des Grecs. Alors Amompharétus levant de ses deux mains une grosse pierre, et la jetant aux pieds de Pausanias : « Voilà, lui dit-il, ma boule pour « le combat. Je ne m'embarrasse ni des conseils « ni des résolutions timides des autres. » Pausanias, incertain de ce qu'il devait faire, envoie vers les Athéniens, et les fait prier de l'attendre, afin qu'ils puissent aller ensemble. En même temps il conduit à Platée le reste de ses

troupes, dans l'espérance de forcer par là Amompharétus à le suivre.

XXVIII. Cependant le jour parut; et Mardonius, à qui les Grecs n'avaient pu cacher le changement qu'ils venaient de faire, mit son armée en bataille, et s'avança contre les Lacédémoniens, au milieu des cris et des hurlemens de ses barbares, qui croyaient moins aller à un combat qu'à la dépouille des fuyards. Peu s'en fallut que cela n'arrivât : car Pausanias voyant approcher les ennemis, fit arrêter la marche, et ordonna que chacun prît son poste. Mais, soit colère contre Amompharétus, soit surprise de cette attaque soudaine, il oublia de donner le mot aux Grecs; en sorte qu'ils ne purent se placer ni assez promptement, ni tous ensemble, mais par pelotons séparés, et lorsque le combat était presque engagé. Pausanias, qui faisait des sacrifices sans pouvoir obtenir des victimes favorables, ordonna aux Lacédémoniens de poser leurs boucliers, de se tenir tranquilles et d'avoir les yeux fixés sur lui, sans se mettre en défense contre les barbares. Pendant qu'il continuait ses sacrifices, la cavalerie ennemie approchait toujours : déjà même elle lançait des traits dont quelques Spartiates furent blessés. Dans ce nombre Callicrates, le plus beau des Grecs, l'homme le plus grand et le mieux

fait qu'il y eût dans l'armée, percé d'une flèche et prêt à expirer, dit qu'il n'était pas fâché de mourir, puisqu'il était parti de sa maison avec la résolution de donner sa vie pour le salut de la Grèce; mais qu'il regrettait de périr sans avoir pu frapper un seul coup.

XXIX. Si la position des Spartiates était affreuse, leur constance n'en fut que plus admirable. Vivement pressés par les ennemis, ils ne se défendaient point; et attendant l'heure que les dieux et leur général voudraient leur marquer, ils se laissaient blesser et tuer à leur poste. On rapporte que pendant que Pausanias faisait ses sacrifices et ses prières, à quelque distance de la bataille, une troupe de Lydiens, survenant tout à coup, enlevèrent ou renversèrent tout ce qui servait au sacrifice; que Pausanias et ceux qui se trouvaient auprès de lui, étant alors sans armes, les chassèrent à coups de fouets et de bâtons. C'est en mémoire de cet événement, et pour imiter l'incursion des Lydiens, qu'on célèbre encore aujourd'hui à Sparte une fête où l'on fouette les enfans autour de l'autel, et qu'on appelle la marche des Lydiens. Pausanias, désespéré de voir que le devin immolait inutilement victimes sur victimes, tourna son visage baigné de larmes vers le temple de Junon, et levant les mains au ciel,

il adressa ses prières à cette déesse protectrice du Cithéron, et aux autres dieux tutélaires du pays de Platée, et leur demanda que s'il n'était pas dans les destinées que les Grecs fussent vainqueurs, ils ne périssent au moins qu'après avoir vendu chèrement leur vie, et prouvé à leurs ennemis par des exploits mémorables que les Perses avaient affaire à des gens de cœur et exercés à combattre.

XXX. A peine Pausanias avait achevé sa prière, que les victimes se trouvèrent favorables, et les devins promirent la victoire. Aussitôt il fit donner l'ordre à toutes les troupes de charger l'ennemi: et dans l'instant la phalange lacédémonienne, présentant l'image d'un seul corps, ressemblait à une bête féroce qui se hérisse pour s'exciter au combat. Les barbares jugèrent alors qu'ils allaient combattre contre des hommes qui se défendraient jusqu'à la mort. S'étant donc couverts de leurs boucliers, ils lancèrent des flèches contre les Lacédémoniens, qui de leur côté se tenant joints ensemble, avancent toujours les boucliers serrés; et tombant sur les ennemis, leur arrachent leurs boucliers, les frappent à grands coups de piques sur le visage et dans l'estomac, et en renversent un grand nombre qui opposaient à leurs efforts une vigoureuse résistance: car de leurs

mains nues prenant les piques des Lacédémoniens, ils en brisaient un grand nombre; et se relevant ensuite, ils tiraient promptement leurs haches et leurs cimeterres, combattaient avec fureur, arrachaient les boucliers des ennemis, et les saisissant eux-mêmes au corps, se défendaient avec le plus grand courage. Pendant ce temps-là, les Athéniens restaient immobiles et attendaient toujours les Lacédémoniens. Mais tout à coup un grand bruit, comme des gens qui combattent, s'étant fait entendre, et un officier, envoyé par Pausanias, leur ayant appris ce qui se passait, ils partent aussitôt, et volent au secours des Spartiates. Ils traversent la plaine pour aller du côté où le bruit les attire, lorsque les Grecs, qui étaient dans le parti des Mèdes, viennent à leur rencontre. Aristide ne les a pas plus tôt aperçus, que, s'avançant loin de sa troupe, il leur crie, en attestant les dieux de la Grèce, de s'abstenir de combattre, et de ne pas s'opposer au secours qu'ils vont porter à ceux des Grecs qui exposent leur vie pour le salut de la patrie.

XXXI. Mais lorsqu'il voit qu'au lieu d'avoir égard à ses remontrances ils se disposent à l'attaquer, il ne songe plus à aller au secours des Spartiates, et avec ses seules troupes il charge ces Grecs qui étaient environ cinquante mille.

Ils plièrent pour la plupart aussitôt qu'ils virent les barbares en fuite, et ne songèrent plus qu'à faire leur retraite. Le fort du combat eut donc lieu contre les Thébains, dont les principaux et les plus puissans avaient embrassé les intérêts des Mèdes, et s'étaient servis de leur ascendant sur la multitude pour l'entraîner dans ce parti contre son gré. La bataille étant ainsi partagée, les Lacédémoniens furent les premiers qui repoussèrent les Perses; Mardonius y périt de la main d'un Spartiate nommé Arimnestus, qui lui brisa la tête d'un coup de pierre. L'oracle d'Amphiaraüs le lui avait prédit, lorsqu'il le fit consulter par un Lydien, en même temps qu'il envoyait un Carien à l'antre de Trophonius (16). Le prophète de ce dernier oracle répondit en langue carienne: et le Lydien ayant, suivant l'usage, couché dans le sanctuaire d'Amphiaraüs, crut voir, pendant son sommeil, s'approcher un des ministres du dieu, qui lui ordonna de sortir du temple, et qui, sur son refus, lui jeta à la tête une grosse pierre, dont il songea qu'il était mort. C'est ainsi qu'on le raconte.

XXXII. Les Lacédémoniens ayant mis les Perses en fuite, les poursuivirent jusqu'à l'espace qu'ils avaient enfermé d'une cloison de bois. Quelques instans après, les Athéniens

enfoncèrent les troupes thébaines, et les obligèrent de prendre la fuite, en laissant sur le champ de bataille trois cents des plus distingués d'entre leurs concitoyens. Comme ils étaient à leur poursuite, il vint un courrier leur apprendre que les barbares s'étaient enfermés dans leur enceinte de bois, où les Spartiates les assiégeaient. Alors, laissant les Thébains se sauver, ils vont aider les Lacédémoniens, qui, peu expérimentés dans la conduite des siéges, s'y prenaient fort mollement pour attaquer cette enceinte. À peine arrivés, ils la forcent, et y font un horrible carnage. De trois cents mille qu'étaient les barbares, il ne s'en sauva, dit-on, que quarante mille sous la conduite d'Artabaze. Du côté des Grecs qui combattirent pour leur patrie, il n'en périt que treize cent soixante, dont cinquante-deux Athéniens, tous de la tribu Aïantide, qui fit des prodiges de valeur, au rapport de l'historien Clidème. De là vient que cette tribu, d'après un ordre de l'oracle, faisait aux nymphes Sphragitides, en actions de grâces de cette victoire, un sacrifice annuel dont le trésor public faisait les frais. Il n'y eut parmi les morts que quatre-vingt-onze Lacédémoniens et seize Tégéates.

XXXIII. Je m'étonne qu'Hérodote dise que ces peuples furent les seuls d'entre les Grecs qui

en vinrent aux mains avec les ennemis, et qu'aucun autre ne prit part à cette bataille. Mais le grand nombre de barbares qui périrent, et la quantité de tombeaux, attestent que la victoire fut commune à tous les Grecs. D'ailleurs si ces trois peuples avaient combattu seuls, et que les autres n'eussent été que les tranquilles spectateurs de la bataille, aurait-on fait graver sur l'autel élevé à cette occasion l'inscription suivante?

Cet autel, monument d'une immortelle gloire,
Sur les Perses des Grecs atteste la victoire;
La Grèce le consacre à Jupiter-Sauveur,
Qui de sa liberté se montra le vengeur.

Cette bataille fut donnée le quatre du mois de boëdromion (*), selon la manière de compter des Athéniens, et suivant celle des Béotiens, le vingt du mois panémus, jour auquel se tient encore à présent une assemblée générale de la Grèce dans la ville de Platée, qui fait un sacrifice à Jupiter-Libérateur, pour lui rendre grâces de cette victoire. Au reste, il ne faut pas être surpris de cette inégalité de jours dans les mois grecs, puisque aujourd'hui même que l'astronomie est portée à un bien plus grand

(*) Septembre.

degré d'exactitude, les divers peuples commencent et finissent leurs mois à des jours différens.

XXXIV. Après cette victoire, les Athéniens ne voulant pas céder aux Spartiates le prix de la valeur, ni souffrir qu'ils dressassent en particulier un trophée, ces deux peuples étaient sur le point de décider la querelle par les armes, et d'être eux-mêmes les auteurs de leur ruine, si Aristide, par la force de ses raisons et de ses remontrances, n'eût retenu les autres généraux athéniens, surtout Léocrates et Myronides, et ne les eût fait consentir à remettre aux Grecs le jugement de cette affaire. Les Grecs s'étant donc assemblés pour la décider, Théogiton de Mégare dit qu'il fallait donner à une autre ville que Sparte et Athènes le prix de la valeur, si on ne voulait pas exciter une guerre civile. Cléocrite de Corinthe s'étant levé ensuite, on crut qu'il allait demander cet honneur pour les Corinthiens, dont la ville était, après Lacédémone et Athènes, la première en dignité. Mais il fit à la louange des Platéens un discours qui causa autant de plaisir que d'admiration; il opina que pour faire cesser cette dispute il fallait leur adjuger ce prix, dont les autres concurrens ne pourraient être jaloux. Aristide appuya le premier cet avis au nom des Athéniens; et ensuite Pausa-

nias pour les Spartiates. Ce différend ainsi terminé, on prit sur le butin, avant tout partage, quatre-vingts talens (*) pour les Platéens, qui en bâtirent un temple à Minerve; ils y placèrent une statue de la déesse, et ornèrent cet édifice de superbes tableaux qui conservent encore aujourd'hui toute leur fraîcheur.

XXXV. Les Spartiates et les Athéniens dressèrent deux trophées séparés, et ils envoyèrent en commun consulter l'oracle de Delphes sur les sacrifices qu'ils devaient faire; le dieu leur ordonna d'élever un autel à Jupiter-Libérateur, mais de n'y sacrifier qu'après avoir éteint tous les feux qui étaient dans le pays, et que les barbares avaient souillés; d'aller ensuite à Delphes prendre sur l'autel commun un feu entièrement pur. Sur cette réponse les généraux grecs ayant parcouru le pays, obligèrent les habitans d'éteindre tous les feux: et un Platéen nommé Euchydas, s'étant engagé d'apporter le feu pris sur l'autel du dieu, le plus promptement qu'il serait possible, partit pour Delphes. Dès qu'il y fut arrivé, il se purifia, s'arrosa d'eau lustrale, et, après s'être couronné de laurier, il s'approcha de l'autel, y prit le feu sacré, et, sans s'arrêter un instant, retourna avec tant de diligence à Platée, qu'il y fut

(*) 400,000 livres de notre monnaie.

rendu avant le coucher du soleil, ayant fait ce jour-là mille stades (*). En arrivant il salue ses concitoyens, leur remet le feu, tombe à leurs pieds, et un moment après il expire. Les Platéens l'ayant emporté, l'enterrèrent dans le temple de Diane Eucléia (17), et gravèrent cette épitaphe sur son tombeau :

Ci gît cet Euchydas qui, dans un même jour,
Partit d'ici pour Delphes, et s'y vit de retour.

Cette déesse Eucléia est Diane, suivant le plus grand nombre d'auteurs; d'autres disent que c'est une fille d'Hercule et de Myrto, fille de Ménétius et sœur de Patrocle; qu'étant morte vierge, les Béotiens et ceux de Locrès lui décernèrent de grands honneurs. Dans toutes les places publiques de leurs villes ils lui ont dressé des autels, sur lesquels les époux qui ne sont que fiancés lui font des sacrifices.

XXXVI. Il se tint peu de temps après une assemblée générale de la Grèce, dans laquelle Aristide proposa le décret suivant : « Tous les « chefs et tous les députés des villes de la « Grèce s'assembleront tous les ans à Platée, « pour y faire des sacrifices aux dieux ; on y « célébrera chaque cinquième année des jeux « qui seront appelés les jeux de la liberté (18) : « on lèvera dans toute la Grèce dix mille hommes

(*) 50 lieues, à 20 stades par lieue.

« de pied et mille chevaux, et on équipera une « flotte de cent vaisseaux pour faire la guerre « aux barbares. Les Platéens seront regardés « comme des hommes saints et consacrés aux « dieux, à qui ils feront des sacrifices pour le « salut de la Grèce. » Tous ces articles ayant été confirmés, les Platéens se chargèrent de célébrer tous les ans l'anniversaire de la mort des Grecs qui avaient péri à cette bataille. Ils l'observent encore aujourd'hui, et voici comment ils le font. Le 16 du mois maimactérion (19), qui est le mois alalcoménius des Béotiens, on commence dès le point du jour une procession, précédée d'une trompette qui sonne un air guerrier; il est suivi de chars remplis de couronnes et de branches de myrte. Après ces chars marche un taureau noir, derrière lequel sont des jeunes gens qui portent des cruches pleines de lie et de vin, libations qui sont d'usage pour les morts, avec des fioles d'huile et d'essence. Tous ces jeunes gens sont de condition libre : car il n'est permis à aucun esclave de s'employer en rien à une cérémonie consacrée à des hommes morts en combattant pour la liberté. Cette marche est fermée par l'archonte des Platéens, qui, dans tout autre temps, ne peut ni toucher le fer, ni être vêtu que de blanc : mais qui, ce jour-là, paré d'une robe

de pourpre, traverse la ville ceint d'une épée, et portant dans ses mains une urne qu'il a prise dans le greffe public; il se rend au lieu où sont les tombeaux. Là il puise de l'eau dans la fontaine, lave lui-même les colonnes qui sont sur ces tombeaux, les frotte d'essence, et immole le taureau sur un bûcher. Après avoir fait ses prières à Jupiter et à Mercure terrestre, il appelle à ce festin et à ces effusions funéraires les âmes de ces vaillans guerriers morts pour le salut de la Grèce. Enfin, remplissant de vin une coupe, il la verse, en disant à haute voix : « Je présente cette coupe à ces hommes coura- « geux qui se sont sacrifiés pour la liberté des « Grecs. » Telle est la cérémonie observée encore aujourd'hui à Platée.

XXXVII. Quand les Athéniens furent rentrés dans leur patrie, Aristide s'apercevant que le peuple cherchait à se rendre maître du gouvernement, et à le rendre purement démocratique, sentit que d'un côté il méritait des égards, après avoir montré tant de valeur dans les combats, et que de l'autre il ne serait pas facile, lorsqu'il avait les armes à la main, et qu'il était enflé de ses victoires, de le réduire par la force. Il fit donc un décret qui portait que le gouvernement serait commun à tous les citoyens, et qu'on prendrait indistinctement les archontes

parmi tous les Athéniens. Thémistocle ayant dit un jour dans l'assemblée du peuple qu'il avait conçu un projet qui serait utile et salutaire à la Grèce, mais dont l'exécution demandait le plus grand secret, le peuple lui ordonna d'en faire part à Aristide seul, et d'en délibérer avec lui. Thémistocle ayant déclaré à Aristide qu'il avait pensé à brûler tous les vaisseaux des Grecs, afin de donner par là aux Athéniens une très grande puissance, et de les rendre maîtres de la Grèce, Aristide rentra dans l'assemblée, et dit que rien n'était plus utile que le dessein formé par Thémistocle, mais que rien aussi n'était plus injuste. Sur ce rapport, les Athéniens ordonnèrent à Thémistocle d'abandonner son projet : tant ce peuple aimait la justice! tant Aristide avait sa confiance et son estime!

XXXVIII. Envoyé depuis, général avec Cimon, pour faire la guerre aux Perses, et voyant que Pausanias et les autres chefs des Spartiates se montraient durs et hautains à l'égard des alliés, il usa lui-même envers eux de beaucoup de douceur et d'humanité; et par son exemple il rendit Cimon d'un accès facile à tout le monde dans ses expéditions. Par cette conduite il fit perdre insensiblement aux Lacédémoniens l'empire de la Grèce, sans avoir eu besoin d'employer la force des armes, ni un grand nombre

de troupes ou de vaisseaux, mais par la seule sagesse de son commandement. Si la justice d'Aristide et la douceur de Cimon rendaient les Athéniens aimables aux autres peuples, Pausanias, par son avarice et sa dureté, les leur faisait encore aimer davantage. Il ne parlait jamais aux capitaines des alliés qu'avec aigreur et avec emportement; il faisait battre de verges les soldats, ou les forçait de se tenir debout un jour entier, avec une ancre de fer sur les épaules; personne ne pouvait aller au fourrage, couper de la paille ou puiser de l'eau avant les Spartiates : des esclaves armés de fouets chassaient ceux qui voulaient en approcher. Aristide ayant voulu lui faire à ce sujet quelques représentations, Pausanias fronça le sourcil, et lui dit qu'il n'avait pas le temps de l'entendre.

XXXIX. Dès ce moment, les généraux Grecs et leurs capitaines de vaisseaux, surtout ceux de Chio, de Samnos et de Lesbos, pressèrent Aristide de prendre le commandement général, et de recevoir sous sa sauve-garde les alliés qui désiraient depuis long-temps d'abandonner les Spartiates, et de se soumettre aux Athéniens. Aristide leur répondit qu'il voyait beaucoup de justice dans ce qu'ils proposaient; qu'il les croyait même dans la nécessité de le faire; mais qu'il lui fallait, pour garantie de leur sincéri-

té, quelque entreprise qui, une fois exécutée, mît leurs troupes dans l'impossibilité de reculer. Alors Uliade de Samos, et Antagoras de Chio, s'étant concertés ensemble, vont attaquer près de Bysance la galère de Pausanias qui voguait à la tète de la flotte, et l'investissent des deux côtés. Pausanias, outré de cette insulte, se lève, et, les menaçant d'un ton plein de colère, leur déclare que bientôt il leur fera voir que ce n'est pas seulement son vaisseau, mais leur propre patrie qu'ils ont osé provoquer. Ils lui répondirent qu'il n'avait qu'à se retirer; qu'il devait remercier la fortune qui l'avait favorisé à Platée; que le respect seul que les Grecs conservaient encore pour cette victoire les empêchaient de tirer de lui une juste vengeance. Ils finirent par quitter les Spartiates pour aller se joindre aux Athéniens. Sparte montra dans cette occasion une grandeur d'âme admirable : dès qu'elle vit que ses généraux s'étaient laissé corrompre par l'excès du pouvoir, elle renonça volontairement à l'empire, et cessa d'en envoyer pour commander l'armée : elle aima mieux avoir des citoyens modestes et fidèles observateurs des lois que de régner sur toute la Grèce.

XL. Sous l'empire des Lacédémoniens, les Grecs payaient une taxe pour la guerre; mais voulant alors qu'elle fût répartie également sur

toutes les villes, ils demandèrent aux Athéniens de leur donner Aristide pour venir visiter le territoire de chaque ville, examiner ses revenus, et fixer ce que chacun devait payer à proportion de ses facultés. Aristide, investi d'un si grand pouvoir, qui le rendait en quelque sorte seul arbitre des intérêts de toute la Grèce, entré pauvre dans cette administration, en sortit plus pauvre encore. Il imposa cette taxe, non seulement avec autant de désintéressement que de justice, mais avec une impartialité qui le rendit agréable à tout le monde. Les anciens ont beaucoup vanté le siècle de Saturne, et les alliés des Athéniens célébrèrent cette imposition d'Aristide, qu'ils appelèrent l'âge d'or de la Grèce, surtout lorsqu'ils se virent, peu de temps après, imposés au double et au triple. La taxe d'Aristide était de quatre cent soixante talens (*); Périclès la porta à près d'un tiers de plus : car, suivant Thucydide, au commencement de la guerre du Péloponnèse, les alliés payaient aux Athéniens six cents talens (**); et après la mort de Périclès les orateurs qui gouvernaient le peuple la firent monter suc-

(*) 2,3000,000 livres.

(**) 3,00,000 livres.

cessivement jusqu'à treize cents (*), non que la longueur de la guerre et les accidens de la fortune eussent augmenté jusqu'à ce point les dépenses, mais parce qu'ils faisaient au peuple des distributions d'argent, qu'ils leur donnaient sans cesse des jeux et des spectacles, leur inspiraient le goût des statues et des tableaux, et leur faisaient bâtir des temples magnifiques. Aristide, par l'égalité de cette répartition, se fit une réputation admirable; mais Thémistocle s'en moquait, en disant que les louanges qu'on lui donnait ne convenaient pas à un homme, mais à un coffre qui garde l'or qu'on lui confie. C'était une faible vengeance d'un mot piquant que lui avait dit Aristide. Thémistocle disait un jour qu'il regardait comme la plus grande qualité d'un général d'armée de savoir pressentir et prévoir les desseins des ennemis : « Oui, ré« pondit Aristide, cette qualité lui est néces« saire; mais il en est une autre bien belle et « bien digne d'un général, c'est d'avoir tou« jours ses mains pures. »

XLI. Aristide ayant fait jurer aux Grecs l'observation des articles de l'alliance, la jura lui-même au nom des Athéniens; et, en prononçant les malédictions contre les infracteurs, il

(*) 6,500,000 livres.

jeta dans la mer des masses de fer ardentes. Mais dans la suite, les Athéniens étant forcés par les affaires mêmes de tendre un peu les ressorts de leur autorité, Aristide leur conseilla de rejeter sur lui le parjure, et d'user des circonstances suivant qu'il leur serait plus utile. Théophraste dit qu'en général cet homme, si juste dans ses affaires personnelles et dans celles qui regardaient les particuliers, ne consultait souvent dans l'administration publique que l'intérêt de sa patrie, qui exigeait de fréquentes injustices. Il ajoute que le conseil délibérant un jour sur l'avis que les Samiens avaient ouvert de faire porter à Athènes, contre les termes du traité, l'argent qui était déposé à Délos, il dit qu'à la vérité ce transport était injuste, mais qu'il était utile.

XLII. Cependant, après avoir procuré à sa patrie l'empire sur des peuples si nombreux, il demeura toujours dans sa pauvreté, et ne fit pas moins de cas de la gloire qui lui en revenait que de celle que lui avaient acquise ses trophées; on en jugera par le trait suivant. Callias, le porte-flambeau, était son parent; ses ennemis qui le poursuivaient en justice pour un crime capital, après avoir exposé assez faiblement leurs chefs d'accusation, se jetèrent sur une chose étrangère au procès. « Vous con-

« naissez, dirent-ils aux juges, Aristide, fils « de Lysimachus, que sa vertu fait admirer « dans toute la Grèce. Comment croyez-vous « qu'il vive dans sa maison, lorsque vous le « voyez venir à vos assemblées avec une robe « tout usée? N'est-il pas à présumer que, « gelant de froid en public, il meurt de faim « chez lui, et qu'il manque des premiers be-« soins de la vie? Eh bien! c'est cet homme « que Callias, son proche parent, le plus ri-« che des Athéniens, voit avec indifférence, « dans ce dénûment de toutes choses, lui, « sa femme et ses enfans. Cependant il a reçu « d'Aristide de grands services, et a retiré des « avantages considérables du crédit de son pa-« rent auprès de vous. » Callias, qui vit que cette inculpation frappait davantage les juges, et les animait beaucoup plus contre lui que l'accusation elle-même, appelle Aristide et le conjure d'attester, devant le tribunal, qu'il lui avait souvent offert des sommes considérables, et l'avait même pressé de les accepter, mais qu'il les avait toujours refusées, en lui disant : « Il convient beaucoup plus à Aristide de s'ho-« norer de sa pauvreté qu'à Callias de ses ri-« chesses; il est assez de gens qui usent tant « bien que mal de leur fortune; mais on en « voit peu qui supportent avec courage la pau-

« vreté : on en rougit lorsqu'elle est involon-« taire. » Aristide attesta la vérité de ce que disait Callias; et de tous ceux qui l'entendirent il n'y en eut pas un seul qui, en sortant du tribunal, n'eût préféré la pauvreté d'Aristide aux richesses de Callias. Voilà ce qu'a écrit Eschyne, le disciple de Socrate; Platon, entre tous les Athéniens qui ont joui dans leur ville d'une grande réputation, ne connaît qu'Aristide qui fût digne d'estime. En effet, Thémistocle, Cimon et Périclès remplirent Athènes de portiques, de richesses et de mille superfluités; mais Aristide l'avait ornée par ses vertus, qui furent toujours la règle de son administration.

XLIII. Sa conduite envers Thémistocle est une preuve éclatante de sa modération; il l'avait eu pour ennemi dans tout le cours de sa vie politique, et n'avait été banni que par l'effet de ses intrigues. Cependant, lorsque Thémistocle, accusé de trahison contre sa patrie, lui offrait une si belle occasion de se venger, il ne fit paraître aucun ressentiment; et pendant qu'Alcméon, Cimon et plusieurs autres faisaient tous leurs efforts pour le faire condamner, Aristide ne fit et ne dit rien qui pût lui nuire : comme il n'avait jamais envié sa fortune, il ne se réjouit pas de son malheur. Quant à la mort

d'Aristide, les uns disent qu'elle arriva dans le Pont, où il avait été envoyé pour les affaires de la république; d'autres le font mourir de vieillesse à Athènes, honoré et admiré de tous ses concitoyens. Cratérus, le Macédonien (20), raconte, au sujet de la mort d'Aristide, qu'après la fuite de Thémistocle, l'insolence du peuple enhardit une foule de calomniateurs, qui, s'attachant aux meilleurs et aux plus puissans d'entre les citoyens, les livraient à l'envie de la multitude, fière de sa prospérité et de sa puissance. Aristide lui-même fut condamné pour cause de concussion, à la poursuite de Diophante, du bourg d'Amphitrope, qui l'accusait d'avoir, dans la répartition de la taxe, reçu de l'argent des Ioniens. Comme il n'avait pas de quoi payer l'amende, qui était de cinquante mines (*), il s'embarqua pour l'Ionie et y mourut. Mais Cratérus ne donne aucune preuve écrite de ce fait; il ne rapporte ni jugement, ni décret, lui qui, d'ailleurs, a coutume de recueillir ces sortes de témoignages, et de citer ses auteurs. Tous les autres historiens qui ont raconté les injustices des Athéniens envers leurs généraux ont parlé de l'exil de Thémistocle, de la prison de Miltiade, de l'amende prononcée contre Périclès,

(*) 4500 livres de notre monnaie.

de la mort de Pachès, qui, voyant qu'il ne pouvait éviter sa condamnation, se tua lui-même au pied du tribunal, et de plusieurs traits semblables qu'ils rapportent avec soin, et dans le plus grand détail. Il n'ont pas oublié le bannissement d'Aristide, mais nulle part ils ne disent rien de cette condamnation.

XLIV. D'ailleurs on montre encore aujourd'hui, à Phalère, son tombeau, qui fut construit aux frais de la ville, parce qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer. On dit aussi que le Prytanée dota ses filles, la ville s'étant chargée de leur mariage, et leur ayant donné à chacune trois mille drachmes (*). Elle fit don aussi à son fils Lysimachus de cent mines d'argent, d'autant de plèthres de terre, plantés d'arbres: et enfin, de quatre drachmes par jour (*). Alcibiade en dressa le décret. Ce Lysimachus ayant laissé en mourant une fille nommée Polycrite, le peuple, au rapport de Callisthène, lui assigna, pour son entretien, la même somme qu'au vainqueur des jeux olympiques (21). Démétrius de Phalère, Hiéronyme de Rhodes, Aristoxène le musicien et Aristote, si le traité de

(*) 2700 livres.

(**) 3 livres 12 sous de notre monnaie.

la noblesse est véritablement de lui, racontent que Myrto, petite fille d'Aristide, fut mariée au sage Socrate, quoiqu'il eût déjà une autre femme : il prit cette seconde, qui était veuve, parce que son extrême pauvreté l'empêchait de se remarier. Mais Panétius les a suffisamment réfutés dans sa Vie de Socrate. Démétrius de Phalère dit encore, dans son traité intitulé Socrate, qu'il se souvient d'avoir vu un Lysimachus, petit-fils d'Aristide, réduit à une telle pauvreté, qu'il gagnait sa vie près du temple de Bacchus à expliquer les songes d'après un tableau dressé à cet usage ; et que lui-même il avait fait donner, par un décret, à sa mère et à une sœur qu'elle avait, trois oboles (*) à chacune par jour pour leur nourriture. Le même Démétrius, lorsqu'il réforma les lois d'Athènes, fit décréter pour chacune de ces femmes une drachme par jour. Il n'est pas étonnant que le peuple athénien ait eu tant de soin des pauvres qu'il avait dans sa ville, puisque ayant appris qu'une petite fille d'Aristogiton, qui vivait à Lemnos, était dans une telle indigence qu'elle ne pouvait pas trouver de mari, il la fit venir à Athènes, la maria à un Athénien des

(*) 9 sous de notre monnaie.

plus considérables, et lui donna pour dot une terre dans le bourg de Potamos. Cette ville fait voir encore de nos jours plusieurs exemples de cette humanité, de cette bonté, qui lui méritent l'estime et l'admiration des autres peuples.

NOTES
SUR ARISTIDE.

(1) Démétrius de Phalère, grammairien célèbre. Il nous reste de lui un bon traité sur l'élocution.

(2) Les trépieds étaient un des prix ordinaires qu'on donnait dans les jeux ; et souvent ceux qui les avaient reçus les consacraient dans les temples.

(3) Panétius de Rhodes, disciple de Diogène le Babylonien, et d'Antipater de Tarse, fut un des chefs les plus célèbres de l'école stoïcienne. Il eut pour disciples Scipion et le sage Lélius ; il accompagna le premier dans sa legation d'Egypte.

(4) Euclide, dialecticien célèbre. Il était de Mégare, ville de l'isthme de Corinthe ; il fut disciple de Socrate, et devenu chef d'une secte connue sous le nom de dialecticiens, il se rendit fameux par la subtilité de ses raisonnemens. Diogène-Laërce lui attribue, entre autres ouvrages, plusieurs tragédies. Ce fut auprès de lui que Platon, âgé de trente ans, se retira, après la mort de Socrate. Il ne faut donc pas confondre cet Euclide avec le géomètre du même nom dont nous avons encore les élémens de géométrie, et dont l'époque est postérieure d'environ 90 ans à celle du dialectitien, disciple de Socrate.

(5) Ce Clisthène était petit-fils du tyran de Sicyone du même nom.

(6) De Marathon à Athènes, il y a environ quarante milles, au moins quinze lieues communes de France.

(7) Le porte-flambeau des mystères avait la tête ceinte d'un bandeau. Cet office était très honorable,

parce qu'il donnait le droit d'être admis à ce que ces mystères avaient de plus secret.

(8) C'est-à-dire, enrichis du puits.

(9) Poliorcètes, surnom de Démétrius, roi de Macédoine, signifie preneur de villes; ceux de Ceraunus et de Nicanor, qui veulent dire foudre ou fulminant et victorieux, furent donnés à deux Séleucus, rois de Syrie; ceux d'Aigle et de Vautour à deux autres rois de Syrie, nommés Antiochus.

(10) On a vu dans la Vie de Thémistocle que cette ruse consiste à avoir envoyé à Xerxès un homme de confiance, pour l'avertir que les Grecs songeaient à quitter Salamine, et que s'il ne profitait pas du moment où l'absence de leur armée les mettait dans le trouble et la confusion, il manquerait une occasiou unique de détruire leurs forces navales. Xerxès prit à la lettre l'avis de Thémistocle, et sur-le-champ il fit donner l'ordre à deux cents de ses vaisseaux d'aller environner les îles, afin qu'il ne pût pas s'échapper un seul ennemi.

(11) Dans l'Arcadie, au pied du mont Ménale, à trente-sept ou trente-huit milles de Lacédémone.

(12) Les dix stades font une demi-lieue.

(13) Ces nymphes prenaient leur nom d'un antre du mont Cithéron en Béotie, appelé Sphragidium, c'est-à-dire, caché, obscur.

(14) La coutume de se couper les cheveux sur le tombeau ou sur le corps de ceux dont on pleurait la perte, comme on va le voir plus bas, n'était pas particulière aux barbares.

(15) Dans le VIIe livre de l'Iliade, on voit, lorsqu'il est question de tirer au sort le guerrier qui doit combattre contre Hector en champ clos, les héros pétrir chacun une boule de terre qu'ils jettent dans un casque, après l'avoir marquée d'une empreinte propre

à la faire reconnaître. C'est à cet ancien usage qu'Amompharétus fait allusion. La grosseur et la pesanteur de la pierre caractérisent la fermeté immuable de sa résolution.

(16) L'oracle de Trophonius était à Lébadie, ville de la Béotie, entre Hélicon et Chéronée.

(17) Ce surnom de Diane signifie *bonne renommée;* et l'usage de faire des sacrifices était, pour les futurs époux, une leçon du soin qu'ils devaient avoir de se faire une bonne réputation, par leur fidélité à en remplir les devoirs. Cet ordre donné par l'oracle d'éteindre les feux dans toute la Grèce était fait pour inspirer aux Grecs la plus forte aversion contre les barbares.

(18) Il se tenait tous les ans à Platée une assemblée générale de la Grèce; on y faisait un sacrifice à Jupiter Libérateur, pour lui rendre grâces de cette victoire; et de cinq en cinq ans on y célébrait ces jeux de la liberté, où les athlètes couraient tout armés autour de l'autel de ce dieu, et où les vainqueurs recevaient des prix considérables.

(19) Le mois maimactérion répond à notre mois d'octobre.

(20) Cet historien vivait peu de temps après Aristide. Il avait fait un recueil des décrets. Vossius, dans son ouvrage sur les historiens grecs, croit que c'est le même qui accompagna Alexandre-le-Grand dans ses expéditions.

(21) Ceux qui avaient remporté le prix des jeux olympiques étaient entretenus, le reste de leur vie, dans le Prytanée, aux dépens du trésor public; on leur designait par jour une somme fixe.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE

DU TOME CINQUIÈME.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

PLUTARQUE.

T. VI.

On souscrit, sans rien payer d'avance:

A PARIS,

Chez DESCHAMPS, libraire, rue Saint-Jacques, n° 160;
GRIMPRELLE, libraire, rue Poissonnière, n° 21;

à *Versailles*, chez LARCHER, libraire, rue des Réservoirs, n° 16;

à *Nantes*, chez SUIREAU-COUFFINHAL, libraire, place Royale.

à *Sens*, chez Thomas MALVIN, libraire;

à *Vendôme*, chez HENRION, libraire, rue du Change;

à *Angoulême*, chez PERREZ-LECLERC, libraire, place du Marché, n° 5;

à *Lille*, chez VANACKER, imp.-lib. de Mgr. le dauphin;

à *Reims*, chez CORDIER, libraire;

à *Clermont-Ferrand*, chez PÉLISSON, rue St.-Genès, n° 44;

à *Turin*, chez JOSEPH PUMBA, imp.-lib.

IMPRIMERIE DE ALLOIS,
à Versailles, avenue de Saint-Cloud, n° 3.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE

PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR

D. RICARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME VI.

Paris.

AU BUREAU DES ÉDITEURS
DE LA BIBLIOTHÈQUE DES AMIS DES LETTRES,
rue Saint-Jacques, n° 156.

—

1830.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

PAR PLUTARQUE.

CATON LE CENSEUR.

SOMMAIRE.

I. Ses ancêtres. Origine du nom de Caton. II. Son éloquence et sa valeur. III. Il profite des exemples de Curius et des leçons du philosophe Néarque. IV. Valerius l'attire à Rome. V. Il s'attache à Fabius Maximus, et refuse de passer en Afrique avec Scipion. VI. Son éloquence et ses mœurs antiques le font admirer des Romains. VII. Ses principes économiques trop rigides. VIII. Douceur des Athéniens même envers les animaux. IX. Son intégrité dans l'administration de la Sardaigne. X. Son style. XI. Ses paroles mémorables. XII. Ses représentations aux Romains. XIII. Ses bons mots. XIV. Suite. XV. Son consulat et son expédition en Espagne. XVI. Scipion le remplace en Espagne. XVII. Son triomphe. Ses campagnes dans la Thrace et en Grèce. XVIII. Il retient dans la soumission les villes grecques. XIX. Il envoie reconnaître le pas des Thermopiles. XX. Difficulté qu'il éprouve pour le franchir. XXI. Il force le passage et va en porter la nouvelle à Rome. XXII. Son zèle pour la justice et contre les méchans. XXIII. Il brigue la censure. XXIV. Crainte des grands. Ils s'opposent inutilement à son élection.

XXV. Il est nommé censeur ; sa sévérité dans l'exercice de cette charge. XXVI. Il se rend odieux aux riches par les taxes qu'il met sur les objets de luxe. XXVII. Il brave leur ressentiment, et rend inutile leur mauvaise volonté. XXVIII. Le peuple lui érige une statue pour avoir réformé les mœurs. XXIX. Ses vertus domestiques. XXX. Éducation qu'il donne lui-même à son fils. XXXI. Succès de cette éducation. XXXII. Sa conduite envers ses esclaves. XXXIII. Il abandonne l'agriculture pour le commerce. XXXIV. Arrivée de Carnéade et de Diogène le stoïcien à Rome. XXXV. Sentiment de Caton sur la littérature grecque. XXXVI. Son opinion sur la philosophie et sur la médecine. XXXVII. Son second mariage. XXXVIII. Mort de son fils. Sa constance dans ce malheur. XXXIX. Son genre de vie à la campagne. XL. Il est envoyé à Carthage pour concilier les Carthaginois avec Massinissa. XLI. Il fait décider la troisième guerre punique. XLII. Sa mort et sa postérité.—Parallèle d'Aristide avec Caton le Censeur.

I. Marcus Caton était, dit-on, originaire de Tusculum. Avant de servir dans les armées, ou de s'occuper de l'administration des affaires, il vivait dans des terres du pays des Sabins, qu'il avait héritées de son père. Ses ancêtres passaient à Rome pour des gens très obscurs ; cependant il loue lui-même son père Marcus, comme un bon militaire et un homme de cœur ; il rapporte que Caton, son aïeul, avait obtenu plusieurs fois le prix de la valeur ; et qu'ayant perdu dans les combats cinq chevaux de bataille, le peuple, pour honorer son courage, lui en rendit le prix du trésor public. C'était la coutume des Romains d'appeler hommes nou-

veaux ceux dont les ancètres avaient vécu dans l'obscurité, et qui commençaient à s'illustrer par eux-mêmes; ils donnèrent donc à Caton le nom d'homme nouveau; mais il disait lui-même que s'il était nouveau à l'égard des honneurs et de la réputation, il était très ancien par les exploits et les vertus de ses ancètres. Il ne porta pas d'abord le surnom de Caton, mais celui de Priscus; et ce fut à cause de sa grande sagesse qu'on le nomma Caton : nom que les Romains donnent aux hommes qui ont une grande expérience (1). Il était roux de visage, et avait les yeux de couleur bleue, comme on le voit par cette épigramme qu'un de ses ennemis fit contre lui :

Tu connaissois ce roux qui mordait tout le monde,
Et dont on redoutait les yeux bleus en couleur?
Aujourd'hui qu'il n'est plus, Proserpine en a peur,
Et défend que Caron le passe sur son onde.

Un travail assidu, une vie frugale, et l'habitude du service militaire, dans lequel il était entré dès sa première jeunesse, lui avaient donné une complexion aussi saine que robuste.

II. Il regardait la parole comme un second corps, comme un instrument non seulement honnête, mais encore nécessaire à tout homme qui ne veut pas vivre dans l'obscurité et dans l'éloignement des affaires. Il la cultiva donc avec soin et l'exerça habituellement, en al-

lant de tous côtés dans les bourgs et dans les petites villes voisines de la sienne, plaider pour ceux qui réclamaient son ministère. Il se fit d'abord la réputation d'un avocat plein de zèle, et devint ensuite un orateur distingué. Depuis ce temps-là ceux qui le fréquentaient reconnurent en lui une gravité de mœurs, une élévation d'esprit qui le rendaient propre aux plus grandes affaires, et capable de s'exercer dans une grande administration. Non content de montrer toujours un parfait désintéressement, en ne prenant rien pour les causes qu'il plaidait, il ne regardait pas même la gloire qu'il en retirait comme digne de le satisfaire. Plus jaloux de s'acquérir de la réputation dans le métier des armes, en combattant contre les ennemis de la patrie, il eut, dès sa jeunesse, le corps tout cicatrisé des blessures honorables qu'il avait reçues. Il dit lui-même qu'il fit, à l'âge de dix-sept ans, sa première campagne, lorsqu'Annibal, toujours vainqueur, mettait l'Italie à feu et à sang. Dans les combats, il demeurait inébranlable à son poste, portait des coups terribles, montrait à l'ennemi un visage redoutable, le menaçait d'un ton de voix effrayant; persuadé avec raison, et l'enseignant aux autres, que ces accessoires font souvent plus d'effet sur les ennemis que l'épée qu'on leur présente. Dans les marches il allait

toujours à pied, portait lui-même ses armes, suivi d'un seul esclave chargé de ses provisions. Jamais il ne se mettait en colère contre lui, ou ne lui montrait de l'humeur, quelque chose qu'il lui servît pour ses repas; souvent même, après son service militaire, il l'aidait à faire son ouvrage. A l'armée il ne buvait que de l'eau; seulement, lorsqu'il éprouvait une soif ardente, il demandait du vinaigre; ou s'il sentait ses forces trop affaiblies, il prenait, en petite quantité, du vin médiocre.

III. Sa maison de campagne était voisine de celle qu'avait habitée Manius Curius, celui qui obtint trois fois les honneurs du triomphe (2). Caton y allait souvent, et lorsqu'il considérait le peu d'étendue de cette terre, et la simplicité de l'habitation, il pensait en lui-même quel homme ce devait être que Curius, qui, vainqueur des nations les plus belliqueuses, après avoir chassé Pyrrhus de l'Italie, et être devenu le plus grand des Romains, cultivait lui-même ce petit coin de terre, et, décoré de trois triomphes, habita toujours une maison si pauvre. Ce fut là que les ambassadeurs des Samnites le trouvèrent assis près de son foyer, faisant cuire des raves, et qu'ils lui offrirent une quantité d'or considérable. Mais il le refusa, en leur disant qu'un homme qui se conten-

tait d'un tel repas n'avait pas besoin d'or; et qu'il trouvait plus beau de vaincre ceux qui en avaient, que de le posséder lui-même. Caton s'en retournait tout occupé de ces pensées, et examinant de nouveau sa maison, ses champs, ses esclaves et toute sa dépense, il redoublait de travail, et réformait tout ce qu'il trouvait chez lui de superflu. Lorsque Fabius Maximus reprit Tarente (*), Caton, fort jeune alors, servait sous lui. Il était logé chez Néarque, philosophe pythagoricien, qu'il désira d'entendre discourir sur la philosophie. Néarque professait les mêmes maximes que Platon : il enseignait que la volupté est la plus grande amorce pour le mal, que le corps est le premier fléau de l'âme, qui ne peut s'en délivrer et se conserver pure que par les réflexions qui la séparent et l'éloignent le plus qu'il est possible des affections corporelles. Ces discours firent aimer encore davantage à Caton la tempérance et la frugalité; il s'appliqua d'ailleurs fort tard à l'étude des lettres grecques, et il était déjà vieux lorsqu'il se mit à lire les auteurs grecs; il profita un peu de la lecture de Thucydide, et beaucoup plus de celle de Démosthène, pour se former à l'éloquence. Du moins ses écrits sont enrichis de maximes et de traits d'histoire

(*) L'an de Rome 539; censeur l'an 570.

tirés des ouvrages des Grecs; et plusieurs de ses sentences morales en sont traduites mot à mot.

IV. Il y avait alors à Rome un citoyen des plus distingués par sa noblesse et par sa puissance, le plus capable de discerner une vertu naissante, le plus propre par sa douceur à la développer et à la pousser vers la gloire; c'était Valérius Flaccus; ses terres touchaient à la maison de campagne de Caton, dont il avait appris, par ses esclaves, la manière de vivre et l'application au travail. Il était charmé de savoir que dès le matin il allait dans les villes voisines plaider pour ceux qui l'en priaient; que de là il revenait dans son champ, où, vêtu d'une simple tunique pendant l'hiver, et nu si c'était l'été, il labourait avec ses domestiques, et, après le travail, les admettait à sa table, où il mangeait du même pain et buvait du même vin qu'eux. Comme les esclaves de Valérius rapportaient tous les jours à leur maître plusieurs traits de la modération et de la bonté de Caton, qu'ils lui citaient quelqu'une de ses sentences pleines de sens, Valérius le fit prier un jour à dîner. Depuis, il l'invita souvent: et ayant reconnu en lui un caractère doux et honnête, qui, comme une bonne plante, ne demandait qu'à être cultivé et transplanté dans un meilleur sol, il lui persuada

d'aller s'établir à Rome, et de s'y occuper des affaires publiques. Ses plaidoyers lui firent bientôt des admirateurs et des amis, et le crédit de Valérius lui attira de la considération et l'avança aux honneurs : il fut d'abord tribun des soldats, ensuite questeur. Sa conduite dans ces premières charges lui ayant acquis beaucoup de réputation et d'autorité, il exerça avec Valérius Flaccus les premiers emplois de la république, et fut son collègue dans le consulat (*) et dans la censure.

V. Entre les anciens sénateurs, il s'attacha particulièrement à Fabius Maximus, le plus puissant et le plus illustre des Romains de son temps; il se proposa surtout d'imiter ses mœurs et sa manière de vivre, comme les plus beaux modèles qu'il pût suivre. Il ne craignit pas même de se brouiller avec le grand Scipion, jeune encore, et qui s'opposait ouvertement à la puissance de Fabius, qu'il croyait jaloux de sa gloire. Caton, envoyé questeur sous lui à la guerre d'Afrique (**), voyant que ce général vivait avec sa magnificence ordinaire, qu'il prodiguait l'argent à ses troupes sans ménagement, l'en reprit avec liberté, et lui dit que le plus grand mal n'était pas dans cette dé-

(*) L'an de Rome 545. Caton avait alors 23 ans.
(**) L'an de Rome 548.

pense excessive, mais dans l'altération de l'ancienne simplicité des soldats, qui employaient en luxe et en plaisirs le superflu de leur paie. Scipion lui répondit qu'il n'avait pas besoin d'un questeur si exact; que dans la guerre il allait à pleines voiles, et qu'il devait compte à la république, non des sommes qu'il aurait dépensées, mais des exploits qu'il aurait faits. Sur cette réponse, Caton le quitta dès la Sicile: et, de retour à Rome, il ne cessa de dire hautement dans le sénat, avec Fabius, que Scipion répandait l'argent sans mesure; qu'il passait, avec la légèreté d'un jeune homme, les journées entières aux théâtres et dans les gymnases, comme s'il n'eût eu que des jeux à célébrer, et non à faire la guerre. Ces plaintes déterminèrent le sénat à envoyer vers Scipion des tribuns chargés de le ramener à Rome, s'ils trouvaient que ces accusations eussent du fondement. Scipion leur ayant fait voir que la victoire dépendait des préparatifs qu'on faisait pour la guerre; que les amusemens qu'il prenait avec ses amis dans ses momens de loisir, et les dépenses qu'il faisait, ne l'empêchaient pas de suivre avec activité les affaires importantes, ils le laissèrent s'embarquer pour aller faire la guerre en Afrique.

VI. L'éloquence de Caton augmentait chaque

jour son crédit ; on l'appelait le Démosthène romain ; mais c'était surtout son genre de vie qu'on estimait et qu'on louait davantage : car le talent de la parole était dès ce temps-là un objet d'émulation pour les jeunes Romains, qui s'efforçaient à l'envi de se surpasser les uns les autres. Mais de voir un citoyen qui, conservant l'ancien usage de cultiver la terre de ses propres mains, se contentât d'un dîner préparé sans feu, et d'un souper frugal ; qui ne portât qu'un habit simple, habitât la maison la plus commune et aimât mieux n'avoir pas besoin du superflu que de se le donner. rien n'était alors plus rare. La vaste étendue de la république lui avait déjà fait perdre l'antique pureté de ses mœurs ; la multitude immense des affaires, et le grand nombre de peuples qu'elle embrassait dans son empire, avaient introduit à Rome une grande variété de mœurs ; et l'on y voyait les manières de vivre les plus opposées. Caton était donc avec justice l'objet de l'admiration publique, lorsqu'au milieu de tous les autres citoyens qu'on voyait, amollis par les voluptés, succomber aux moindres travaux, il se montrait seul invincible et à la peine et au plaisir ; et cela, non seulement dans sa jeunesse et lorsqu'il briguait les honneurs, mais dans sa vieillesse même sous les cheveux blancs, après

son consulat et son triomphe : il était comme un courageux athlète qui, même après la victoire, continue ses exercices, et ne les cesse qu'à sa mort. Jamais, écrit-il lui-même, il ne porta de robe qui coûtât plus de cent drachmes (*); tant qu'il commanda les armées, et même pendant son consulat, il ne but d'autre vin que celui de ses esclaves : pour son dîner, on n'achetait pas au marché pour plus de trente as de provisions, et en tout cela, il n'avait en vue que sa patrie, et ne se proposait que de se faire un tempérament plus robuste, plus propre à soutenir les fatigues de la guerre. Ayant trouvé, dit-il encore, dans la succession d'un de ses amis une tapisserie de Babylone (**), il la fit vendre sur-le-champ : de plusieurs maisons de campagne qu'il avait, aucune n'était blanchie; il n'avait jamais acheté d'esclave au-dessus de quinze cents drachmes (***), parce qu'il voulait, non des gens bien faits et délicats, mais des hommes robustes, capables de travail, qui pussent mener ses bœufs et penser ses chevaux : et même, lorsqu'ils devenaient vieux, il les faisait vendre pour ne pas nourrir des bouches inutiles. En général, il pensait que rien de superflu n'est

(*) 90 livres de notre monnaie.
(**) Peut-être un tapis de Perse à couvrir le parquet.
(***) 1350 livres.

à bon marché; qu'une chose dont on peut se passer, ne coûtât-elle qu'une obole (*), est toujours chère; qu'il faut préférer les terres où il y a beaucoup à semer et à faire des élèves à celles qui demandent d'être souvent ratissées et arrosées.

VII. Les uns regardaient cette conduite comme un effet de son avarice; d'autrs disaient qu'en se resserrant dans des bornes si étroites il avait en vue de corriger ses concitoyens et de les porter à la frugalité. J'avoue cependant que se servir de ses esclaves comme de bêtes de somme, les chasser ou les vendre quand ils sont devenus vieux, c'est agir trop durement; c'est avoir l'air de croire que le besoin seul et l'intérêt lient les hommes entre eux. Mais peut-on ignorer que la bonté s'étend beaucoup plus loin que la justice? que si nous observons les lois et l'équité envers les hommes, les animaux eux-mêmes sont l'objet de la bienfaisance et de la bonté, sentimens qui découlent de cette riche source d'humanité que la nature a mise en nous. Ainsi, nourrir des chevaux et des chiens lors même qu'ils sont épuisés de travail, ou quand ils ont vieilli, c'est le propre d'un homme naturellement bon.

(*) Trois sous.

VIII. Le peuple d'Athènes, après avoir bâti l'Hécatompédon (*), renvoya toutes les bêtes de charge qui avaient travaillé à la construction de cet édifice, et les laissa paître en liberté tout le reste de leur vie. Un de ces animaux vint un jour, de lui-même, se présenter au travail; il se mit à la tête des bêtes de somme qui traînaient des chariots à la cidatelle, et, marchant devant elles, semblait les exhorter, et les animer à l'ouvrage. Les Athéniens ordonnèrent, par un décret, que cet animal serait nourri jusqu'à sa mort aux dépens du public. Près du tombeau de Cimon, on voit encore la sépulture des jumens qui lui avaient fait remporter trois fois le prix aux jeux olympiques. Plusieurs Athéniens ont fait enterrer les chiens qui avaient été comme nourris et élevés avec eux. Lorsque le peuple quitta la ville pour se retirer à Salamine, et que l'ancien Xanthippe s'embarqua avec les autres citoyens, son chien suivit à la nage la galère de son maître, et expira en arrivant au rivage: Xantippe le fit enterrer sur la côte, où l'on voit encore son tombeau, qu'on appelle Cynossema (**). En effet, il ne faut pas se servir des êtres animés comme on se sert de souliers

(*) Voyez la Vie de Périclès, ch. XXI.

(**) Voyez la Vie de Themistocle, ch. XIII.

ou d'autres effets de cette espèce, qu'on jette lorsqu'ils sont rompus ou usés par le service. On doit s'accoutumer à être doux et humain envers les animaux, ne fût-ce que pour faire l'apprentissage de l'humanité à l'égard des hommes. Pour moi, je ne voudrais pas vendre même un bœuf qui aurait vieilli en labourant mes terres; à plus forte raison, je me garderais bien de renvoyer un vieux domestique, de le chasser de la maison où il a vécu long-temps, et qu'il regarde comme sa patrie; de l'arracher à son genre de vie accoutumé; et cela, pour une modique somme d'argent que je retirerais de la vente d'un homme qui ne serait pas plus utile à celui qui l'aurait acheté qu'à moi qui l'aurais vendu. Mais Caton semblait en faire gloire, et il dit lui-même qu'il laissa en Espagne le cheval qu'il montait à la guerre, pendant son consulat, afin de ne pas porter en compte à la république ce que son passage par mer aurait coûté. Cette manière d'agir doit-elle être attribuée à magnanimité ou à mesquinerie? J'en laisse la décision au jugement du lecteur.

XI. Dans tout le reste de sa conduite, il était d'une tempérance extraordinaire. Tant qu'il fut à la tête des armées, il ne prit jamais du public, pour lui et pour a suite, plus de trois médimnes de froment par mois, avec un peu

moins de trois demi-médimnes d'orge par jour pour ses chevaux. Nommé gouverneur de la Sardaigne, il ne suivit pas l'exemple des préteurs qui l'avaient précédé, et qui tous avaient foulé la province en se faisant fournir des pavillons, des lits et des vêtemens; en traînant à leur suite une foule d'amis et de domestiques, en exigeant des sommes considérables pour des festins et d'autres dépenses de cette nature. Lui, au contraire, il se distingua par une simplicité qu'on a de la peine à croire. Il ne prenait rien sur le public pour sa dépense; quand il visitait les villes de son gouvernement, il marchait à pied, sans aucune voiture de suite, n'ayant avec lui qu'un officier public qui lui portait une robe et un vase pour les libations dans les sacrifices. Simple et facile dans cette sorte de service pour tous ceux qui dépendaient de lui, il se montrait dans tout le reste grave et sévère, inexorable dans l'administration de la justice, d'une exactitude et d'une rigueur inflexible, pour l'exécution des ordres qu'il donnait. Aussi, jamais la puissance romaine n'avait paru à ces peuples ni si terrible ni si aimable.

X. On retrouve dans son style le même caractère; il était tout à la fois agréable et fort, doux et véhément, plaisant et austère, sentencieux et familier, tel qu'on l'emploie dans les

disputes. Il était comme Socrate, de qui Platon disait qu'au dehors il paraissait à ceux qui traitaient avec lui, grossier, satirique et outrageux ; mais qu'au dedans il était rempli de raison et de gravité ; que les discours qui en sortaient remuaient puissamment les âmes et arrachaient des larmes à ceux qui l'écoutaient. Je ne sais donc pas sur quel fondement on a dit que le style de Caton ressemblait à celui de Lysias. Au reste, j'en laisse le jugement à ceux qui sont plus capables que moi de distinguer les différens styles des orateurs romains. Pour moi, qui pense que les discours des hommes font mieux connaître leur caractère et leurs mœurs que les traits de leur visage, où on les cherche ordinairement, je vais rapporter quelques-unes de ses paroles les plus mémorables.

XI. Un jour le peuple romain demandait instamment, et hors de propos, qu'on lui fît une distribution de blé. Caton, qui voulait l'en détourner, commença ainsi son discours : « Citoyens, il est difficile de parler à un ventre « qui n'a point d'oreilles. » Une autre fois, il blâmait la dépense prodigieuse que les Romains faisaient pour leur table, et disait qu'il n'était pas facile de sauver une ville où un poisson se vendait plus cher qu'un bœuf. Il comparait les Romains aux moutons, qui, chacun en parti-

culier, n'obéissent pas au berger, mais suivent les moutons qui les précèdent : « De même, di« sait-il aux Romains, quand vous êtes ensem« ble, vous vous laissez conduire par des hom« mes, dont chacun de vous, séparément, ne « voudrait pas suivre les avis. » Dans un discours qu'il prononça contre l'autorité excessive des femmes : « Tous les hommes, dit-il, gou« vernent les femmes ; nous gouvernons tous les « hommes, et nos femmes nous gouvernent. » Ce mot semble pris des Apophthègmes de Thémistocle, à qui son fils faisait faire ce qu'il voulait, par le moyen de sa mère : « Ma femme, « disait-il, les Athéniens gouvernent les autres « Grecs ; je gouverne les Athéniens ; vous me « gouvernez, et vous êtes gouvernée par votre « fils ; qu'il use donc sobrement d'une puis« sance qui, tout fou qu'il est, le met au des« sus de tous les Grecs. » Caton disait que le peuple Romain mettait le prix, non seulement aux différentes sortes de pourpres, mais encore aux divers genres d'étude : « Comme les tein« turiers, ajouta-t-il, donnent plus souvent aux « étoffes la couleur pourpre, parce qu'elle est « la plus recherchée, de même les jeunes gens « apprennent et recherchent avec le plus d'ar« deur ce que vous louez davantage. »

XII. « Si c'est par la vertu et la sagesse, di-

« disait-il aux Romains dans ses remontrances, « que vous êtes devenu grands, ne changez pas « pour être pires ; si c'est à l'intempérance et « à l'avarice que vous devez votre grandeur, changez pour devenir meilleurs, car vous vous « êtes assez agrandis par ces voies perverses. » Il comparait ceux qui briguaient souvent les charges à des hommes qui, ne sachant pas leur chemin, voulaient, de peur de s'égarer, voir toujours des licteurs devant eux pour les conduire. Il les blâmait de nommer souvent les mêmes magistrats : « Il faut, leur disait-il, ou que « vous regardiez les fonctions de la magistra- « ture comme bien peu importantes, ou que « vous trouviez bien peu de gens capables de les « remplir. » Voyant un de ses ennemis mener une vie infâme : « Sa mère, dit-il, doit croire « faire une imprécation et non une prière, en « souhaitant de laisser son fils sur la terre après « elle. » Il montrait un jour un homme qui avait vendu des biens paternels situés sur le bord de la mer ; et il disait, en feignant de l'admirer : « Cet homme est plus fort que la mer même : « ce que la mer ne mine que lentement et avec « peine, il l'a englouti en un instant. » Le roi Eumène étant venu à Rome, le sénat lui rendit des honneurs extraordinaires : et les premiers de la ville s'empressaient autour de lui, à l'envi

les uns des autres. Caton seul laissait voir ouvertement qu'il lui était suspect, et il l'évitait avec soin. Quelqu'un lui ayant dit qu'Eumène était un bon prince et fort ami des Romains : « Soit, répondit-il ; mais un roi est par nature « un animal vorace ; et aucun des rois les plus « vantés ne peut être comparé à Épaminondas, « à Périclès, à Thémistocle, à Manius Curius, « ni même à Amilcar, surnommé Barca. » Il disait que ses ennemis lui portaient envie, parce qu'il se levait toutes les nuits, et que, négligeant ses propres affaires, il s'occupait de celles de la République : qu'il aimait mieux perdre la récompense du bien qu'il faisait, que de n'être pas puni du mal qu'il aurait fait : qu'indulgent pour les fautes d'autrui, il ne se pardonnait jamais les siennes.

XIII. Les Romains avaient choisi pour aller en Bithynie trois ambassadeurs, dont l'un était goutteux, l'autre avait un vide dans le crâne, par une suite du trépan, et le troisième passait pour fou. Caton dit, en plaisantant, que les Romains envoyaient une ambassade qui n'avait ni pieds, ni tête, ni cœur. L'affaire des bannis d'Achaie était fort agitée dans le sénat : les uns voulaient les renvoyer dans leur patrie, les autres s'y opposaient ; Caton, que Scipion, à la prière de Polybe, avait voulu intéresser en fa-

veur de ces bannis, se lève et prend la parole : « Il semble, dit-il, que nous n'ayons rien à « faire, à nous voir disputer ici une journée en-« tière pour savoir si quelques Grecs décrépits « seront enterrés par nos fossoyeurs ou par ceux « de leur pays. » Le sénat ayant décrété leur renvoi, Polybe, peu de jours après, demanda la permission de rentrer dans le sénat pour y solliciter le rétablissement des bannis dans les dignités dont ils jouissaient en Achaïe avant leur exil; et d'abord il voulut sonder Caton pour savoir quel serait son sentiment : « Il me semble, « Polybe, lui répondit Caton en riant, qu'é-« chappé comme Ulysse de l'antre du Cyclope, « vous voulez y rentrer pour prendre votre cha-« peau et votre ceinture que vous y avez ou-« bliés. » Il disait que les sages tirent plus d'instruction des fous que ceux-ci ne sont instruits par les sages; parce que les sages évitent les fautes dans lesquelles tombent les fous, et que les fous n'imitent pas les bons exemples des sages. Il aimait mieux voir rougir que pâlir les jeunes gens; il ne voulait pas qu'un soldat en marchant remuât les mains, ni les pieds en combattant, ni qu'il ronflât plus fort dans son lit qu'il ne criait sur le champ de bataille. Il se moquait d'un homme qui était d'une grosseur extraordinaire : « A quoi, dit-il, peut être utile

« à sa patrie un corps qui n'est que ventre ? » Un homme voluptueux voulait se lier avec lui; Caton s'y refusa : « Je ne saurais, lui dit-il, « vivre avec un homme qui a le palais plus sen- « sible que le cœur. »

XIV. Il disait que l'âme d'un homme amoureux vivait dans un corps étranger; et que, dans toute sa vie il ne s'était repenti que de trois choses : la première d'avoir confié son secret à une femme; la seconde d'être allé par eau où il eût pu aller par terre; la troisième d'avoir passé un jour entier sans rien faire. « Mon ami, dit-il un jour à un vieillard de mau- « vaises mœurs, la vieillesse a assez d'autres « difformités sans y ajouter celle du vice. » Un tribun du peuple, soupçonné d'avoir donné du poison à quelqu'un, proposait une mauvaise loi qu'il s'efforçait de faire passer : « Jeune « homme, lui dit Caton, je ne sais lequel est « le plus dangereux ou de boire ce que tu pré- « pares ou de ratifier ce que tu écris. » Injurié par un homme qui menait une vie très licencieuse : « Le combat, lui dit-il, est inégal entre « vous et moi : vous écoutez volontiers les sot- « tises, et vous en dites avec plaisir; moi je les « entends avec peine, et je n'ai pas l'habitude « d'en dire. » Voilà le genre de ses réponses; elles font juger de son caractère.

XV. Nommé consul avec Valérius Flaccus, son ami, le gouvernement de l'Espagne que les Romains appellent Citérieure lui échut par le sort (3). Là, il commençait à soumettre une partie de ces nations par les armes, et il attirait les autres par la persuasion, lorsqu'il fut tout à coup assailli par une nombreuse armée de barbares, et qu'il se vit en danger d'essuyer une défaite honteuse. Il envoya demander du secours aux Celtibériens qui étaient dans son voisinage, et qui exigèrent deux cents talens (*) pour aller à son secours. Tous ses capitaines regardaient comme indigne des Romains d'acheter à prix d'argent l'alliance des barbares. « Ce marché, leur dit Caton, n'est pas si déshonorant que vous le pensez : si nous remportons la victoire, nous paierons avec l'argent des ennemis; si nous sommes vaincus, ni ceux qui exigent cette somme, ni ceux qui nous la demandent, n'existeront plus. » Il remporta une victoire complète, et eut, depuis, les plus grands succès. Polybe rapporte qu'il fit raser en un seul jour les murailles de toutes les villes qui sont en-deçà du fleuve Bétis; elles étaient en grand nombre et peuplées d'hommes belliqueux. Caton dit lui-même qu'il avait pris

(*) Environ un million de notre monnaie.

en Espagne plus de villes qu'il n'y avait passé de jours, et ce n'était pas une forfanterie : car il en avait réellement soumis quatre cents. Outre le butin considérable que ses soldats avaient fait dans ces expéditions, il leur distribua par tête une livre pesant d'argent (*), et dit qu'il valait mieux les voir s'en retourner tous avec de l'argent qu'un petit nombre avec de l'or. Pour lui, il assure qu'il n'avait eu de tout le butin fait à cette guerre que ce qu'il avait bu et mangé. « Ce n'est pas, disait-il, que je blâme « ceux qui profitent de ces occasions pour s'en- « richir; mais j'aime mieux rivaliser de vertu « avec les gens de bien que de richesse avec « les plus opulens et d'avidité avec les plus « avares. » Non content de se conserver pur de toute concussion, il exigea la même exactitude de ceux qui dépendaient de lui. Il avait mené dans son gouvernement cinq esclaves, dont l'un, nommé Paccus, acheta trois jeunes enfans d'entre les prisonniers. Il sut que Caton en était instruit : et il aima mieux se pendre que de reparaître devant lui. Caton fit vendre les trois enfans, et en mit le prix dans le trésor public.

XVI. Pendant qu'il était encore en Espagne,

(*) Environ 90 livres de notre monnaie.

à cette guerre le prétexte spécieux d'affranchir les Grecs qui, délivrés depuis peu par les Romains du joug de Philippe et des Macédoniens, étaient parfaitement libres, et qui, vivant selon leurs lois, n'avaient nul besoin de la liberté qu'il leur offrait. Il passa donc en Grèce avec une armée.

XVIII. Sa présence ébranla les Grecs, corrompus par les grandes espérances dont leurs orateurs les entretenaient de la part d'Antiochus. Manius envoya donc des ambassadeurs dans les différentes villes de la Grèce pour les contenir; et Titus Flaminius, comme je l'ai dit dans sa Vie, calma et ramena sans trouble à leur devoir la plupart des peuples qui penchaient vers la nouveauté. Caton, de son côté, retint les Corinthiens, ceux de Patras et d'Égium, et fit un long séjour à Athènes. On prétend que le discours qu'il fit en grec au peuple athénien a été conservé; qu'il y relevait beaucoup la vertu de leurs ancêtres, et vantait la grandeur et la beauté de leur ville, qu'il avait pris plaisir à parcourir. Mais ce récit n'est point vrai : car il parla aux Athéniens par un interprète, non qu'il ne pût parler très bien leur langue, mais il était attaché aux coutumes de ses pères, et se moquait de ceux qui n'avaient d'admiration que pour les Grecs. Il plaisanta Posthumius

Albinus, qui avait écrit en langue grecque une histoire dans laquelle il demandait pardon à ses lecteurs pour les fautes de langage qui pourraient lui échapper. « Il faut, en effet, les lui « pardonner, disait Caton, s'il a été forcé, par « un décret des Amphictyons, de l'écrire en « cette langue. » Les Athéniens, disait-on, admirèrent la précision et la vivacité du style de Caton : car il avait dit en peu de mots ce que l'interprète rendit par un long circuit de paroles ; enfin, après l'avoir entendu, ils restèrent persuadés que les paroles ne sortaient aux Grecs que du bout des lèvres, et qu'elles coulaient aux Romains du fond du cœur.

XIX. Antiochus s'étant saisi du détroit des Thermopyles, et ayant ajouté aux fortifications naturelles du lieu des retranchemens et des murailles, se tint fort tranquille, persuadé qu'il avait, de ce côté-là, fermé tout accès aux Romains, qui eux-mêmes désespéraient de forcer jamais de front ces passages. Mais Caton, s'étant souvenu du détour qu'avaient pris autrefois les Perses pour entrer par là dans la Grèce, partit de nuit avec une partie de l'armée. Quand il fut au sommet de la montagne, le prisonnier qui lui servait de guide, s'étant trompé de chemin, s'égara dans des lieux inaccessibles et remplis de précipices. Les soldats étaient dans la frayeur

et le désespoir; Caton, qui voyait toute la grandeur du péril, commande aux troupes de s'arrêter et de l'attendre. Il prend avec lui un certain Lucius Mallius, homme très leste à gravir les montagnes; et marchant avec autant de danger que de peine, dans une nuit où la lune n'éclairait pas, il grimpe à travers des oliviers sauvages et de vastes rochers qui arrêtaient la vue et les empêchaient de rien distinguer. Ils arrivent enfin à un sentier étroit qui paraissait conduire au bas de la montagne où était le camp des ennemis. Après avoir placé des signaux sur les pointes des rochers les plus faciles à distinguer, et qui dominaient le mont Callidrome[5], ils retournent sur leurs pas, vont rejoindre le gros de l'armée; et, se remettant en marche, toujours guidés par leurs signaux, ils regagnent le petit sentier, où ils se mettent en ordre pour continuer leur marche.

XX. Ils n'avaient fait encore que peu de chemin, lorsque le sentier leur manquant, ils ne virent devant eux qu'un vaste gouffre. La frayeur les saisit de nouveau, et les jeta dans une cruelle incertitude; ils ignoraient et ne se doutaient même pas qu'ils fussent près des ennemis. Le jour commençait à poindre, lorsqu'un d'entre eux crut entendre du bruit, et un instant après voir le camp des Grecs, et leurs gardes avan-

cées au-dessous des rochers. Caton fait arrêter la marche, et envoie dire aux Firmianiens (6) de venir seuls lui parler. C'étaient des soldats dont il avait toujours éprouvé l'ardeur et la fidélité. Ils accourent aussitôt, et se rangent autour de lui : « Je voudrais, leur dit-il, prendre un des ennemis en vie, pour savoir de lui « quelles sont ces gardes avancées, quel est leur « nombre, la disposition et l'ordre de toute « l'armée, et les préparatifs avec lesquels ils « nous attendent. Cet enlèvement veut de la « célérité, et une audace de lions qui se jettent « sans armes sur des animaux timides. » Il avait à peine fini, que les Firmianiens, s'élançant, tels qu'ils sont, du haut des montagnes, fondent à l'improviste sur les premières gardes, les chargent, les dispersent, et enlèvent un soldat tout armé qu'ils mènent à Caton. Il apprend de cet homme que le gros de l'armée est campé dans les détroits avec Antiochus, et que les hauteurs sont gardées par six cents Étoliens d'élite.

XXI. Caton, méprisant leur petit nombre et leur sécurité, ordonne aux trompettes de sonner ; et, mettant le premier l'épée à la main, il marche à eux avec de grands cris. Dès qu'ils voient les Romains descendre des montagnes, ils prennent la fuite et gagnent leur camp, qu'ils remplissent de trouble et d'épouvante.

En même temps, Manius, au bas des montagnes, donne l'assaut avec toutes ses troupes aux retranchemens d'Antiochus, et les emporte. Ce prince, blessé à la bouche d'un coup de pierre qui lui brise les dents, est forcé par la douleur de tourner bride et de se retirer. Dès-lors aucune partie de son armée n'ose tenir tête aux Romains; et, quelque difficile que soit la fuite dans des lieux escarpés et presque impraticables, environnés de marais profonds et de rochers à pic, le long desquels ils glissaient et ne pouvaient se soutenir, ils se jettent dans ces détroits, se poussent les uns les autres, et la peur qu'ils ont du fer des ennemis les fait courir à une mort inévitable. Caton, qui jamais, à ce qu'il me paraît, ne se ménageait les louanges, et qui regardait les éloges qu'on faisait de soi-même comme la suite naturelle des grandes actions, relève avec beaucoup de faste ces derniers exploits. Il dit que ceux qui l'avaient vu poursuivre et frapper les ennemis avaient avoué que Caton devait encore moins au peuple romain que le peuple romain ne devait à Caton; que le consul Manius, encore tout bouillant de sa victoire, l'ayant embrassé, échauffé qu'il était lui-même du combat, le tint long-temps serré entre ses bras, et s'écria de joie : Que ni lui, ni le peuple romain, ne pourraient jamais

égaler leurs récompenses à ses services. Aussitôt après le combat, Manius l'envoya porter à Rome la nouvelle de ses propres succès. Il eut une heureuse traversée jusqu'à Brunduse; de là il se rendit en un jour à Tarente, d'où, après quatre jours de marche, il arriva à Rome le cinquième jour depuis son débarquement, et y porta le premier la nouvelle de cette victoire. Elle remplit la ville de joie et de sacrifices; le peuple en conçut la plus haute opinion de lui-même : il se crut capable de conquérir l'empire de la terre et de la mer. Telles sont à peu près les actions de guerre de Caton les plus dignes de mémoire.

XXII. Il paraît qu'entre les actions civiles de l'administration il regarda toujours les accusations et la poursuite des méchans comme les plus dignes d'exercer son zèle. Il en accusa lui-même plusieurs, seconda d'autres accusateurs dans leurs poursuites, en suscita même quelques-uns, entre autres un certain Pétilius, par qui il fit accuser Scipion. Mais voyant que celui-ci, par la confiance qu'il avait dans la noblesse de sa maison et dans sa propre grandeur, foulait aux pieds ses accusations, et qu'il ne viendrait jamais à bout de le faire condamner à mort, il se désista de cette poursuite, et, se joignant aux accusateurs de son frère Lu-

donnât les institutions anciennes et les usages reçus. Ils prenaient l'un dans le corps des patriciens, l'autre parmi le peuple, et leur donnaient le nom de censeurs. Ces magistrats avaient le droit d'ôter le cheval à un chevalier romain, de chasser du sénat un sénateur, lorsqu'il menait une vie licencieuse; ils faisaient aussi l'estimation des biens des citoyens, et, d'après le cens, ils distinguaient les familles et les divers états de la république. Cette charge avait encore d'autres prérogatives considérables.

XXIV. Aussi, lorsque Caton se mit au rang des candidats, les premiers et les plus distingués d'entre les sénateurs firent tous leurs efforts pour traverser sa nomination. Les patriciens s'y opposaient par un sentiment d'envie qui leur faisait regarder comme un affront pour la noblesse que des gens d'une naissance obscure parvinssent au plus haut degré d'honneur et de puissance. D'autres, qui avaient à se reprocher des mœurs corrompues, et la transgression des lois anciennes, redoutaient l'austérité d'un homme qui serait dur et inexorable dans l'exercice de sa charge. Ayant donc réuni leurs forces et leurs intrigues, ils lui opposèrent sept compétiteurs, qui tous flattaient le peuple de belles espérances, comme s'il eût désiré d'être gouverné avec mollesse et par le seul appât du

plaisir. Caton, au contraire, loin de s'abaisser à aucune complaisance, menaçait ouvertement de son tribunal tous les méchans, et criait à haute voix que la ville avait besoin d'une grande épuration; il conseillait au peuple de choisir, s'il voulait agir sagement, non le plus doux, mais le plus sévère des médecins; qu'il en trouverait de tels, d'abord en lui, et parmi les patriciens, dans Valérius Flaccus, le seul avec qui, employant le fer et le feu pour détruire jusqu'à la racine, comme une nouvelle hydre, le luxe et la mollesse, il pourrait faire le bien de la république. « Tous les autres, disait-il, « ne s'efforcent de parvenir à la censure, avec « le projet de s'y mal conduire, que parce qu'ils « craignent ceux qui l'exerceraient avec jus- « tice. » Le peuple romain, dans cette occasion, se montra véritablement grand et digne d'avoir de grands magistrats pour le gouverner : car loin de redouter la roideur et l'inflexibilité de Caton, il rejeta ces compétiteurs si doux, qui paraissaient disposés à lui complaire en tout, et il nomma Valérius Flaccus avec Caton qu'il regardait moins comme prétendant à la censure que comme l'exerçant déjà, et donnant des ordres qu'on respectait.

XXV. Caton commença l'exercice de sa magistrature en nommant prince du sénat Valé-

rius Flaccus, son collègue et son ami; il chassa de ce corps plusieurs sénateurs, entre autres Lucius Quintius, qui avait été consul sept ans auparavant, et, ce qui lui donnait encore plus de considération que le consulat, il était frère de ce Titus Quintius qui avait vaincu Philippe, roi de Macédoine. Voici quelle fut la cause de cette flétrissure. Lucius avait chez lui un jeune homme d'une grande beauté qui ne le quittait jamais. Lorsqu'il commandait les armées, il lui donnait plus de crédit et de pouvoir que n'en avaient jamais eu auprès de lui ses amis les plus intimes. Un jour, pendant qu'il était dans sa province consulaire, ce jeune homme, placé à table auprès de lui, selon sa coutume, lui tint d'abord de ces discours flatteurs qui avaient toujours un grand pouvoir sur l'esprit de Lucius, surtout lorsqu'il était dans le vin. « Je « vous aime tellement, ajouta-t-il ensuite, qu'à « mon départ de Rome j'ai laissé pour vous un « combat de gladiateurs, quoique je n'aie jamais « vu ce spectacle; et, quelque désir que j'aie de « voir égorger un homme, j'ai tout quitté pour « vous suivre. — N'ayez point de regret à ce « plaisir, lui dit Lucius, pour répondre à cette « flatterie : je vous dédommagerai de ce sacri- « fice. » Il ordonne aussitôt qu'on amène dans la salle du festin un des criminels condamnés à

mort, et qu'on fasse venir un li[illegible]ur avec sa hache. Quand ils sont arrivés [illegible] au jeune homme s'il veut voir do[illegible]er le coup. Le jeune homme en ayant t[illegible] le plus [illegible] désir, Lucius ordonne [illegible] de [illegible]er la tête au prisonnier. Tel est [illegible] la plupart des historiens; et Cicéron, da[illegible] son traité de la Vieillesse, le fait raconter ainsi par Caton lui-même. Tite-Live dit que cet homme était un déserteur Gaulois, et que ce ne fut pas le licteur, mais Lucius, qui lui trancha la tête; il assure que Caton lui-même l'avait écrit de cette manière. Lucius donc ayant été chassé du sénat, son frère Titus Flamininus, vivement affecté de cet affront, eut recours au peuple, et demanda que Caton déclarât publiquement le motif de cette flétrissure. Caton raconta dans le discours qu'il fit à cette occasion ce qui s'était passé dans le festin; et Lucius, ayant nié le fait, Caton lui déféra le serment, que Lucius refusa de faire, et par là il fut convaincu d'avoir mérité la punition qui lui avait été infligée. Mais un jour qu'on donnait des jeux au théâtre, Lucius, passant près du banc des consulaires, alla s'asseoir beaucoup plus loin. Le peuple, touché de son humiliation, se mit à crier qu'il reprît sa place, et le força d'aller s'asseoir parmi les anciens consuls; ce fut un adoucissement et

une consolation de l'affront qu'il avait reçu. Caton chassa aussi du sénat Manilius, que l'opinion publique désignait pour consul de l'année suivante; et il le fit, parce qu'il avait donné en plein jour un baiser à sa femme devant sa fille. Il disait que la sienne ne l'avait jamais embrassé que lorsqu'il faisait de grands éclats de tonnerre; et il ajouta, en plaisantant, qu'il n'était heureux que lorsque Jupiter tonnait. Mais il fut soupçonné d'envie, lorsqu'il ôta le cheval au frère du grand Scipion, à Lucius, qui avait reçu les honneurs du triomphe : on crut qu'il ne l'avait fait que pour insulter à la mémoire de Scipion l'Africain.

XXVI. Mais ce qui offensa le plus généralement dans l'exercice de sa censure, ce fut la réforme qui porta sur les objets de luxe. L'impossibilité qu'il vit à le détruire en l'attaquant de front dans une si grande multitude qui en était infectée, l'obligea, pour ainsi dire, de le prendre de biais et de l'attaquer en détail. Il fit estimer les habillemens, les voitures, les ornemens des femmes, avec tous leurs autres meubles; chacun de ces objets, qui valait plus de quinze cents drachmes (*), était porté à une valeur décuple, et il en réglait la taxe d'après cette estimation. Sur mille as, il en faisait payer

(*) 1350 livres de notre monnaie.

trois d'imposition (7), afin que les riches, se sentant grevés par cette taxe, et voyant que les citoyens simples et modestes, quoiqu'ils eussent autant de bien qu'eux, payaient beaucoup moins au trésor public, se réformassent eux-mêmes. Il encourut donc la haine et de ceux qui se soumettaient à cette taxe pour ne pas renoncer au luxe, et de ceux qui renonçaient au luxe pour s'affranchir de l'impôt. La plupart des hommes croient qu'on leur enlève leurs richesses quand on les empêche de les montrer : car ils ne les étalent jamais que dans le superflu, et non dans les choses nécessaires. Le philosophe Ariston s'étonnait qu'on regardât comme heureux les hommes qui possédaient des superfluités, plutôt que ceux qui avaient abondamment ce qui est nécessaire et utile. Un ami de Scopas le Thessalien lui demandait quelque chose dont il faisait peu d'usage, en lui disant que ce n'était rien de nécessaire ni d'utile. « Mais, « lui répondit Scopas, c'est par ces choses inu« tiles et superflues que je suis riche et heu« reux. » Tant il est vrai que le désir des richesses ne vient pas d'une affection qui nous soit naturelle, et qu'il naît en nous d'une opinion vulgaire qui s'y glisse du dehors !

XXVII. Mais Caton, peu touché de toutes ces plaintes, n'en devint que plus rigide. Il

supprima tous les conduits qui détournaient dans les maisons ou dans les jardins des particuliers l'eau des fontaines publiques. Il fit démolir tous les bâtimens qui étaient en saillie sur les rues, diminua le prix des entreprises données à bail par l'état, et porta au plus haut taux possible les fermes et les revenus de la république, ce qui lui attira la haine d'un bien plus grand nombre de personnes. Aussi la faction de Titus Flamininus fit-elle casser dans le sénat les baux et les marchés qu'il avait faits pour la réparation des temples et des édifices publics, comme désavantageux à la république; ils excitèrent même les plus audacieux des tribuns à le citer devant le peuple et à le faire condamner à une amende de deux talens (*). Ils firent aussi tous leurs efforts pour empêcher la construction d'une basilique qu'il élevait aux dépens du public, au-dessous du lieu où le sénat s'assemblait; mais elle fut achevée, et on lui donna le nom de Basilique Porcia.

XXVIII. Il paraît cependant que le peuple approuva singulièrement la manière dont il avait exercé la censure : car, sur la statue qu'il lui érigea dans le temple de la Santé, il ne fit graver ni ses exploits militaires, ni son triom-

(*) Maintenant 10,000 livres.

phe, mais seulement l'inscription suivante, dont voici la traduction littérale : « A l'honneur de « Caton, pour avoir, par de salutaires ordon-« nances, par des établissemens et des institu-« tions sages, relevé, dans sa censure, la ré-« publique romaine, que l'altération des mœurs « avait mise sur le penchant de sa ruine. » Avant qu'on lui dressât cette statue, il se moquait de ceux qui désiraient ces sortes d'honneurs. « Ils « ne voient pas, disait-il, qu'ils mettent leur « gloire dans les ouvrages des statuaires et des « peintres ; pour moi, je me glorifie de ce que « mes concitoyens portent empreintes dans leur « âme les plus belles images de moi-même. » Quelques personnes lui témoignaient un jour leur étonnement de ce qu'on ne lui avait pas érigé de statue, tandis que des gens obscurs en avaient. « J'aime mieux, leur répondit-il, qu'on « demande pourquoi on n'a pas élevé de statue « à Caton, que si on demandait pourquoi on lui « en a dressé une. » En un mot, il ne voulait pas même qu'un bon citoyen souffrît une louange qui ne tournait pas à l'utilité publique. C'était cependant l'homme qui se louait le plus lui-même, au point que, lorsque des citoyens avaient fait des fautes dans leur conduite, et qu'on les en reprenait ; « Il faut, disait-il, les « excuser : car ils ne sont pas des Caton. »

Quand il voyait des gens vouloir imiter quelques-unes de ses actions, et le faire maladroitement, il disait que c'étaient des Caton bien gauches. Il se vantait que dans les conjonctures critiques le sénat tenait les yeux attachés sur lui comme dans la tempête les passagers les tiennent fixés sur le pilote; et que, souvent en son absence, on remettait jusqu'à son retour les affaires les plus importantes. Au reste, c'est un témoignage que tout le monde lui rendait : car la sagesse de sa conduite, son éloquence et sa vieillesse lui avaient acquis dans Rome une grande autorité.

XXIX. Il fut bon père, bon mari, et économe très entendu. Comme il ne croyait pas que la sage administration de son bien fût une chose petite ou basse qu'on dût faire par manière d'acquit, il ne sera pas, je crois, hors de propos d'en dire ici ce qui convient à mon sujet. Il avait épousé une Romaine plus noble que riche, persuadé que la noblesse et l'opulence inspireraient également à une femme l'orgueil et la fierté; au lieu qu'une femme d'une naissance illustre aurait plus de honte de ce qui serait malhonnête, et serait plus soumise à son mari dans les choses honnêtes. Un homme qui battait sa femme ou ses enfans portait, selon lui, des mains impies sur ce qu'il y avait de plus sacré. Il pensait qu'il y avait plus de

mérite à être bon mari que grand sénateur. Il n'admirait rien tant dans Socrate que la douceur et la complaisance qu'il avait toujours conservées avec une femme acariâtre et des enfans emportés. Lorsqu'il eut un fils, jamais l'affaire la plus pressée, à moins qu'elle ne regardât la république, ne l'empêcha d'être auprès de sa femme quand elle lavait et emmaillotait son enfant. Elle le nourrissait de son lait; souvent même elle donnait le sein aux enfans de ses esclaves, afin que, nourris du même lait, ils conçussent pour son fils une bienveillance naturelle.

XXX. Dès que ce fils eut atteint l'âge de raison, il le prit auprès de lui pour l'instruire dans les lettres, quoiqu'il eût un esclave honnête, nommé Chilon, qui était bon grammairien, et qui enseignait plusieurs enfans. Il ne voulait pas, dit-il lui-même, qu'un esclave fît des réprimandes à son fils; qu'il lui tirât les oreilles pour avoir été trop lent à apprendre, ni que son fils dût à un mercenaire un aussi grand bien que celui de l'éducation. Il fut donc lui-même le maître de grammaire du jeune Caton, son guide dans l'étude des lois et son maître d'exercice. Il lui enseigna non seulement à lancer le javelot, à combattre tout armé, à monter à cheval, mais encore à s'exercer au pugilat, à supporter le froid et le chaud, à traverser

à la nage le courant le plus rapide. Il rapporte qu'il lui avait transcrit, de sa propre main, des traits d'histoire en gros caractère, afin qu'il profitât, dans la maison même, des faits vertueux des anciens Romains. Il s'abstenait devant son fils de toute parole déshonnête, avec autant de soin qu'il l'aurait fait devant ces vierges sacrées que les Romains appellent vestales. Il ne se baignait jamais avec lui; c'était un usage général à Rome; et les beaux-pères mêmes se seraient bien gardés de se baigner avec leurs gendres : ils auraient rougi de paraître nus devant eux. Depuis, ils apprirent des Grecs à se baigner nus avec les hommes; et ils enseignèrent à leur tour aux Grecs à se baigner avec les femmes.

XXXI. Ainsi Caton ne négligeait rien pour former son fils à la vertu et le conduire à la perfection. Il est vrai qu'il trouvait en lui les meilleures dispositions, et que la bonté de son naturel rendait son esprit docile aux leçons de son père; mais la faiblesse de son corps ne lui permettant pas de grands travaux, Caton fut obligé de relâcher un peu de la sévérité et de la rigueur de son éducation. Cependant, malgré cette faiblesse, son fils montra beaucoup de valeur dans les combats, et se distingua dans la bataille que Paul Émile gagna sur le roi Per-

sée. Dans ce combat, un coup qu'il reçut à la main lui fit sauter son épée. Affligé de cet accident, il se tourne vers quelques-uns de ses camarades et les prie de l'aider à la recouvrer. Il retourne avec eux se jeter au milieu des ennemis; là il combat si long-temps, il fait de si grands efforts, qu'il parvient à les écarter et à éclaircir l'endroit où elle était tombée; il la trouve enfin sous un monceau d'armes et de morts tant amis qu'ennemis. Le général Paul Émile loua fort ce jeune homme; et l'on a encore une lettre de Caton à son fils, dans laquelle il relève singulièrement son ardeur et ses efforts pour retrouver son épée. Ce jeune homme épousa dans la suite Tertia, fille de Paul Émile et sœur de Scipion; il dut cette grande alliance autant à son propre mérite qu'à la vertu de son père. Tels furent les soins et les succès de Caton dans l'éducation de son fils.

XXXII. Il avait toujours un grand nombre d'esclaves qu'il achetait parmi les prisonniers; il choisissait les plus jeunes, et par là les plus susceptibles d'éducation, comme de jeunes chiens ou des poulains sont plus faciles à dresser. Aucun de ses esclaves n'allait jamais dans une maison étrangère qu'il n'y fût envoyé par Caton ou par sa femme: et toutes les fois qu'on demandait à l'esclave ce que faisait son maître,

il répondait : « Je n'en sais rien. » Il voulait qu'un esclave fût toujours occupé dans la maison ou qu'il dormît. Il aimait les esclaves dormeurs, parce qu'il les croyait plus doux que ceux qui aimaient à veiller ; et qu'après que le sommeil avait réparé leurs forces, ils étaient plus propres à remplir les tâches qu'on leur donnait. Persuadé que rien ne portait plus les esclaves à mal faire que l'amour des plaisirs, il avait établi que les siens pourraient voir, en certain temps, les femmes de la maison, pour une pièce d'argent qu'il avait fixée, en leur défendant d'approcher d'aucune autre femme. Dans les commencemens, lorsqu'il était encore pauvre et qu'il servait comme simple soldat, il ne se fâchait jamais contre ses esclaves, et trouvait bon tout ce qu'on lui servait. Rien ne lui paraissait plus honteux que de quereller des esclaves pour sa nourriture. Dans la suite, quand sa fortune fut augmentée, et qu'il donnait à manger à ses amis et aux officiers de son armée, il faisait, aussitôt après le dîner, donner les étrivières à ceux de ses domestiques qui avaient servi négligemment ou mal apprêté quelque mets. Il avait soin d'entrenir toujours parmi eux des querelles et des divisions : il se méfiait de leur bonne intelligence et en craignait les effets. Si un esclave avait commis un

crime digne de mort, il le jugeait en présence de tous les autres, et s'il était condamné, il le faisait mourir devant eux.

XXXIII. Devenu enfin trop ardent à acquérir des richesses, il négligea l'agriculture, qui lui parut un objet d'amusement plutôt qu'une source de revenus; et, voulant placer son argent sur des fonds plus sûrs et moins sujets à varier, il acheta des étangs, des terres, où il y eût des sources d'eaux chaudes, des lieux propres à des foulons, des possessions qui occupassent beaucoup d'ouvriers, qui eussent des pâturages et des bois, dont il retirât beaucoup d'argent, et dont Jupiter, comme il le disait lui-même, ne pût diminuer le revenu ([8]). Il exerça la plus décriée de toutes les usures, l'usure maritime; et voici comment il la faisait. Il exigeait de ceux à qui il prêtait son argent qu'ils fissent au nombre de cinquante une société de commerce, et qu'ils équipassent autant de vaisseaux, sur chacun desquels il avait une portion qu'il faisait valoir par un de ses affranchis, nommé Quintion, qui, étant comme son facteur, s'embarquait avec les autres associés, et avait sa part dans tous les bénéfices. Par là il ne risquait pas tout son argent, mais seulement une petite portion dont il tirait de gros intérêts. Il prêtait aussi de l'argent à ses es-

claves pour en acheter de jeunes garçons; et après les avoir exercés et instruits aux frais de Caton, ils les revendaient au bout d'un an. Caton en retenait plusieurs qu'il payait au prix de la plus haute enchère. Il excitait son fils à ce commerce usuraire, en lui disant qu'il ne convenait tout au plus qu'à une femme veuve de diminuer son patrimoine. Mais ce qu'il a dit de plus fort, et qui caractérise le plus son avarice, c'est que l'homme admirable, l'homme divin et le plus digne de gloire, était celui qui prouvait, par ses comptes, qu'il avait acquis plus de bien qu'il n'en avait eu de ses pères.

XXXIV. Caton était déjà vieux lorsque Carnéade, philosophe académicien, et Diogène, de la secte stoïque, vinrent d'Athènes à Rome demander pour les Athéniens la décharge d'une amende de cinq cents talens (*), à laquelle les Sicyoniens les avaient condamnés par contumace, à la poursuite des habitans d'Orope (9). Ils furent à peine arrivés, que tous les jeunes Romains qui avaient du goût pour les lettres étant allés les voir, en furent ravis d'admiration, et ne pouvaient se lasser de les entendre. La grâce de Carnéade, la force de son éloquence, sa réputation qui n'était pas au-dessous de son

(*) 2,500,000 livres de notre monnaie.

talent, l'avantage qu'il eut d'avoir pour auditeurs les plus distingués et les plus polis des Romains, firent le plus grand bruit dans Rome : c'était comme un souffle impétueux qui retentit dans toute la ville. On disait partout qu'il était venu un Grec d'un savoir merveilleux, qui charmait et attirait tous les esprits, qui inspirait eux jeunes gens un tel amour de la science, que, renonçant à tout autre plaisir et à toute autre occupation, ils étaient saisis d'une sorte d'enthousiasme pour la philosophie. Tous les Romains en étaient dans l'enchantement, et voyaient avec plaisir leurs enfans s'appliquer à l'étude des lettres grecques, et rechercher avec avidité ces hommes admirables.

XXXV. Mais Caton vit avec peine cet amour des lettres s'introduire dans Rome. Il craignit que la jeunesse romaine, tournant vers cette étude toute son émulation et toute son ardeur, ne préférât la gloire de bien parler à celle de bien faire et de se distinguer par les armes. Mais lorsque la réputation de ces philosophes se fut répandue dans toute la ville, et que leurs premiers discours eurent été traduits en latin par un des principaux sénateurs, Caïus Acilius, à qui l'on avait demandé ce travail, et qui lui-même s'y était porté avec empressement, Caton pensa qu'il fallait, sous quelque prétexte

spécieux, renvoyer de Rome tous ces philosophes. Il se rendit au sénat, et reprocha aux magistrats qu'ils retenaient depuis long-temps ces ambassadeurs sans leur donner de réponse: « Ce sont, ajouta-t-il, des hommes capables de « persuader tout ce qu'ils veulent. Il faut donc « connaître au plus tôt leur affaire et la déci-« der, afin que ces philosophes retournent à « leurs écoles pour y instruire les enfans des « Grecs, et que les jeunes Romains n'obéissent, « comme auparavant, qu'aux magistrats et aux « lois. » En cela il agissait, non, comme on l'a cru, par une inimitié personnelle contre Carnéade, mais par une opposition décidée à la philosophie, par un mépris affecté, et dont il se faisait gloire, pour les muses et les disciplines grecques.

XXXVI. Il traitait Socrate lui-même de babillard, d'homme violent et injuste, qui avait entrepris, autant qu'il l'avait pu, de devenir le tyran de sa patrie en renversant les coutumes reçues, en entraînant les citoyens dans des opinions contraires aux lois. Il se moquait de l'école d'éloquence que tenait Isocrate, et disait que ses disciples vieillissaient auprès de lui comme s'ils ne devaient exercer leur art et leur talent pour plaider que dans les enfers. Pour détourner son fils de l'étude des lettres grecques,

il prit un ton de voix bien au-dessus de son âge, et lui dit, comme s'il eût été inspiré par un esprit prophétique, que les Romains perdraient toute leur puissance lorsqu'ils se seraient remplis de cette éruditon grecque. Le temps a fait voir la fausseté de cette prédiction sinistre : car c'est lorsque les lettres grecques ont le plus fleuri à Rome que cette ville est parvenue au plus haut degré de grandeur et de gloire. Mais Caton n'était pas seulement l'ennemi des philosophes grecs, il tenait aussi pour suspects ceux qui exerçaient la médecine ; et comme il avait sans doute entendu parler de la réponse d'Hippocrate au roi de Perse, qui lui offrait plusieurs talens pour venir le traiter à sa cour, et à qui ce médecin fit dire qu'il n'irait jamais donner ses soins aux barbares qui étaient les ennemis des Grecs, Caton disait que c'était là un serment commun à tous les médecins ; et il avertissait son fils de les traiter tous également. Il avait composé, à ce qu'il dit lui-même, un ouvrage de médecine, pour traiter les malades de sa maison et leur prescrire un régime convenable. Il ne leur imposait jamais une diète sévère ; il les nourrissait d'herbes, de chair de canard, de palombe ou de lièvre ; il trouvait cette nourriture légère, facile à digérer pour les gens faibles, et n'ayant d'autre inconvénient

que de causer la nuit beaucoup de rêves. Avec ce traitement et ce régime, il se conservait en santé lui et tous les siens.

XXXVII. Mais sur ce dernier point, il ne fut pas aussi heureux qu'il le dit, car il perdit sa femme et son fils. Pour lui, comme il était sain et robuste, il conserva long-temps une santé vigoureuse. Dans un âge très avancé, il voyait souvent sa femme, et il contracta, dans sa vieillesse, avec une jeune fille, un mariage très disproportionné. En voici l'occasion. Après la mort de sa femme, il maria son fils à la fille de Paul Émile, sœur de Scipion; et dans son veuvage, il vécut avec une jeune esclave qui venait le trouver secrètement. Ce commerce fut bientôt découvert dans une maison où il y avait une jeune femme mariée. Un jour cette fille ayant passé d'un air insolent devant la chambre du fils pour aller dans celle du père, le jeune Caton, sans lui rien dire, la regarda d'un œil sévère, et de honte il détourna la vue. Caton en fut bientôt informé; et ayant connu par là que ce commerce déplaisait à son fils et à sa belle-fille, il ne s'en plaignit point, et ne leur fit aucun reproche; mais étant allé, suivant sa coutume, à la place publique, accompagné de plusieurs amis, en chemin il adressa la parole à un certain Saloninus, qui avait été son gref-

ner et qui marchait à sa suite. Il lui demanda à haute voix si sa fille était marié. Cet homme lui répondit qu'elle ne l'était pas, et qu'il n'aurait eu garde de la marier sans l'en prévenir. « Eh bien, reprit Caton, je vous ai trouvé un « gendre qui pourra, je crois, vous convenir, « à moins que l'âge ne déplaise à votre fille; il « n'y a rien à reprendre en lui que sa grande « vieillesse. — Je m'en rapporte entièrement « à vous, lui dit Saloninus; je donnerai ma « fille à qui vous voudrez : elle est votre cliente « et a besoin de votre protection. » Caton, sans différer plus long-temps, lui déclare que c'est pour lui-même qu'il lui demande sa fille. Saloninus fut d'abord très étonné : il voyait Caton hors d'âge de se marier, et, d'ailleurs, il se trouvait fort au-dessous d'une pareille alliance avec une maison honorée du consulat et du triomphe. Mais quand il vit que Caton parlait sérieusement, il accepta sa proposition avec joie; et dès qu'ils furent arrivés à la place, Caton fit dresser le contrat. Comme on faisait les apprêts de la noce, le fils de Caton, prenant avec lui plusieurs de ses parens et de ses amis, se rendit auprès de son père, et lui demanda quel sujet de plainte ou de déplaisir il pouvait avoir contre son fils, pour lui donner une marâtre. « A dieu ne plaise, mon fils, lui dit Caton d'une

« voix forte, que je me plaigne de toi : je n'ai « qu'à me louer de ta conduite ; mais je désire « d'avoir plusieurs enfans qui te ressemblent, « et de laisser à ma patrie des citoyens tels que « toi. » On dit que cette réponse avait été faite, bien avant lui, par Pisistrate, le tyran d'Athènes, lorsqu'ayant des fils déjà grands, il se remaria à Timonossa d'Argos, et en eut deux fils, Iophon et Thessalus.

XXXVIII. Caton eut, de ce second mariage, un fils qu'il nomma Saloninus, du nom de sa mère. Son fils du premier lit mourut pendant sa préture : Caton en parle souvent dans ses ouvrages et fait l'éloge de son mérite. Il supporta, dit-on, cette perte avec la modération d'un philosophe, et ne diminua rien de son application aux affaires publiques. Il n'imita pas Lucius Lucullus, et après lui Métellus Pius, et ne se fit pas de sa vieillesse un prétexte pour renoncer au gouvernement, dont il regardait les fonctions comme un devoir pour tout homme de bien. Il ne suivit pas non plus l'exemple de Scipion l'Africain, qui, cédant à l'envie que sa gloire lui avait attirée, abandonna les affaires, et, par un changement entier de vie, passa le reste de ses jours dans le repos. Quelqu'un avait persuadé à Denys qu'il n'y avait pas de plus belle sépulture que la ty-

rannie. Caton croyait aussi qu'il n'y avait pas de plus belle manière de vieillir que de s'occuper toujours d'administration. Pour se distraire de ses travaux et se délasser dans les momens de loisir, il composait des ouvrages, ou s'appliquait à l'agriculture. Aussi a-t-il laissé un grand nombre d'écrits, et entre autres des histoires (10).

XXXIX. Dans sa jeunesse, il s'était livré aux travaux de la campagne, pour en faire une branche de revenu. Il disait qu'il n'y avait que deux moyens d'augmenter son bien : la culture des terres et l'économie. Devenu vieux, l'agriculture ne fut plus pour lui qu'un objet d'amusement et de théorie. Il fit un Traité des travaux rustiques, dans lequel il enseigne à faire des gâteaux, à conserver les fruits, et se pique de traiter son sujet convenablement et avec le plus grand détail. A la campagne, il faisait meilleure chère qu'à Rome : il invitait souvent à souper ses amis du voisinage, et se livrait avec eux à la joie. Il était gai et aimable non seulement pour ceux de son âge, mais encore pour les jeunes gens : car, outre son expérience personnelle, il avait vu et entendu dire beaucoup de choses intéressantes qu'on aimait à lui entendre raconter. Il pensait que la table était une des sources les plus naturelles

de l'amitié. A la sienne, les sujets les plus ordinaires des conversations étaient l'éloge des citoyens distingués par leurs vertus ou par leur courage; jamais on n'y faisait mention des méchans et des gens inutiles. Caton ne permettait pas qu'on en parlât à table ni en bien ni en mal.

XL. On croit que le dernier de ses actes politiques fut de faire décider la ruine de Carthage. A la vérité, le jeune Scipion consomma l'ouvrage; mais ce fut par le conseil et aux instances de Caton qu'on entreprit cette guerre; et voici quelle en fut l'occasion. Envoyé, comme ambassadeur, auprès des Carthaginois et de Massinissa, roi de Numidie, qui se faisaient la guerre, il était chargé d'examiner les causes de leurs différends. Massinissa avait été de tout temps l'ami du peuple romain; et les Carthaginois, depuis leur défaite par Scipion, avaient obtenu la paix par un traité qui, en leur imposant un tribut énorme, les avait en même temps dépouillés d'une partie de leur empire. Caton, au lieu de trouver Carthage dans l'état d'affaiblissement et d'humiliation où la croyaient les Romains, la vit peuplée d'une jeunesse florissante, regorgeant de richesses, pourvue de toutes sortes d'armes et de provisions de guerre, pleine de confiance dans toutes ces ressources,

et nourrissant les plus hautes espérances. Il jugea que ce n'était pas le temps pour les Romains de discuter et de terminer les querelles des Carthaginois avec Massinissa, et que, s'ils ne se hâtaient de détuire cette ville, leur ancienne ennemie, qui conservait toujours un profond ressentiment du passé, et qui, dans si peu de temps, avait repris un accroissement qu'on pouvait à peine croire (11), ils allaient retomber dans les périls où ils s'étaient vus autrefois.

XLI. Il retourna donc promptement à Rome, et représenta au sénat que les défaites et les malheurs des Carthaginois avaient moins épuisé leurs forces que guéri leur imprudence. « Les guerres « qu'ils ont eues contre les Romains, ajouta-t-il, « les ont plutôt aguerris qu'affaiblis : celle qu'ils « font aux Numides est le prélude des entre-« prises qu'ils méditent contre les Romains : « tous les traités de paix qu'on a faits avec eux « n'ont rien de solide et ne sont que de simples « suspensions d'armes, pour attendre une oc-« casion favorable. » En finissant, il laissa tomber des figues de Lybie qu'il avait dans le pan de sa robe : les sénateurs en ayant admiré la grosseur et la beauté : « La terre qui les produit, « leur dit Caton, n'est qu'à trois journées de « Rome. » Une preuve encore plus forte de sa

haine contre Carthage, c'est que, depuis ce jour-là, sur quelque affaire qu'il opinât, il ne manquait jamais de conclure par ces mots : « Et je suis d'avis qu'on détruise Carthage. » Au contraire, Publius Scipion, surnommé Nasica, terminait ainsi ses opinions : « Et je suis « d'avis qu'on laisse subsister Carthage. » Il y a toute apparence que Scipion, voyant le peuple livré à la licence, enflé d'orgueil pour ses prospérités, et peu docile aux conseils du sénat, ne dût entraîner par sa puissance toute la ville dans les divers partis où le poussaient son caprice; que Scipion, dis-je, voulait que la crainte qu'inspirerait Carthage fût, pour les Romains, comme un frein qui gourmandât leur audace; qu'il jugeait les Carthaginois trop faibles pour assujettir les Romains, mais trop forts pour être méprisés. Caton, de son côté, croyait trop dangereux pour un peuple que sa grande puissance portait aux plus grands excès d'avoir comme suspendue sur sa tête une ville de tout temps très puissante, et alors devenue sage par les malheurs dont elle avait été châtiée; qu'il fallait donc ôter à Rome toute crainte extérieure, quand elle avait au dedans tant d'occasions de commettre de nouvelles fautes.

XLII. Ce fut ainsi que Caton suscita cette troisième et dernière guerre punique. Elle com-

mençait à peine lorsqu'il mourut, après avoir prédit quel serait celui qui la terminerait : c'était un jeune homme encore tribun des soldats, mais qui déjà avait montré dans les combats autant de prudence que de courage. Lorsque les nouvelles de ses premiers exploits arrivèrent à Rome, Caton, en les entendant raconter, s'écria :

Seul il a du bon sens parmi des ombres vaines.

Scipion confirma bientôt cette prédiction par de nouveaux succès. Caton laissa de sa seconde femme un fils qui, comme je l'ai déjà dit, fut surnommé Saloninus, du nom de sa mère, et un petit-fils du premier lit, dont le père était mort avant lui. Saloninus mourut dans sa préture; il eut un fils surnommé Marcus, qui parvint au consulat; et il fut l'aïeul (12) de Caton le philosophe, l'homme le plus vertueux et le plus célèbre de son temps.

PARALLÈLE

D'ARISTIDE ET DE CATON LE CENSEUR.

I. Après avoir rapporté de ces deux grands hommes ce qui nous a paru le plus digne de mémoire, la vie entière de l'un, comparée à toute la vie de l'autre, offre une différence si peu sensible, qu'elle est presque effacée par plusieurs traits frappans de ressemblance qui se trouvent entre eux. Mais si on les distingue par le détail de leurs actions, comme pour juger un poème ou des tableaux, il faut les comparer dans toutes leurs parties; on verra que ce qu'ils ont de commun l'un et l'autre, c'est que, sans aucun secours étranger, ils ne se sont avancés dans le gouvernement que par leur vertu et leur capacité. Mais il semble que du temps d'Aristide, Athènes n'étant pas encore bien puissante, et les orateurs du peuple, les généraux d'armée qui pouvaient être ses concurrens, ayant à peu près tous la même médiocrité de fortune, il ne lui fut pas difficile de

s'élever au-dessus des autres : car les citoyens de la première classe n'avaient que cinq cents médimnes de revenu; les chevaliers qui composaient la seconde en avaient trois cents ; et les citoyens de la troisième, qu'on nommait Zeugites, n'en avaient que deux cents. Mais lorsque Caton, sorti d'une petite ville, et né dans une condition rustique, se jeta dans le gouvernement de Rome comme dans une mer sans rivage, cette ville n'était plus gouvernée par les Curius, les Fabricius, les Hostilius ; elle n'appelait plus des citoyens pauvres et des laboureurs, de la charrue et de la bêche, au tribunal, pour en faire ses magistrats et ses chefs. Déjà elle avait pris l'habitude de regarder à la noblesse des familles, à la richesse, aux distributions d'argent, aux sollicitations et aux brigues : enflée de sa puissance, elle traitait avec une fierté insultante ceux qui aspiraient aux charges de la république. Il était bien différent d'avoir à lutter contre un Thémistocle, qui n'avait qu'une naissance commune et une fortune médiocre, dont tout le bien, quand il entra dans l'administration, ne montait guère qu'à cinq ou même à trois talens (*), ou d'avoir à disputer les premières places de l'état avec les Sci-

(*) 25,000 livres, ou 35,000 livres.

pions, les Servilius Galba, les Quintius Flamininus, sans autre secours qu'une langue qui, pour l'intérêt de la justice, parlait toujours avec une grande liberté.

II. Aristide, aux batailles de Marathon et de Platée, n'était qu'un des dix généraux de la Grèce; Caton fut élu un des deux consuls, quoiqu'il eût un grand nombre de compétiteurs; nommé ensuite un des deux censeurs, il fut préféré, pour cette charge, à sept concurrens, tous des premières et des plus illustres familles de Rome. Aristide, dans aucune de ses victoires, n'obtint les premiers honneurs : à Marathon, Miltiade remporta le prix du combat; à Salamine, ce fut Thémistocle; et à Platée, suivant Hérodote, on dut à Pausanias cette victoire si glorieuse pour les Grecs. Le second prix d'honneur fut même disputé à Aristide par les Sophanes, les Aminias, les Callimaque et les Cynégire, qui, dans tous ces combats, donnèrent les plus grandes marques de valeur. Caton, au contraire, dans la guerre qu'il fit en Espagne, et pendant son consulat, surpassa tous les autres capitaines en courage et en prudence; aux Thermopyles, où il servait comme simple tribun des soldats, sous les ordres d'un consul, il eut tout l'honneur de la victoire; il ouvrit aux Romains le passage de ces défilés,

pour aller contre Antiochus, et vint par les derrières attaquer ce prince, qui ne songeait qu'aux ennemis qu'il avait devant lui. Cette victoire, qui fut évidemment l'ouvrage de Caton, chassa l'Asie de la Grèce, et en ouvrit ensuite l'entrée à Scipion.

III. Ils furent donc tous deux invincibles à la guerre; mais dans le gouvernement, Aristide succomba aux intrigues de Thémistocle, qui le fit bannir par l'ostracisme. Caton, qui lutta contre les hommes les plus considérables et les plus puissans de Rome; qui, tel qu'un généreux athlète, eut, jusque dans une extrême vieillesse, des combats à soutenir, se maintint toujours inébranlable. Souvent accusé, souvent accusateur devant le peuple, il fit condamner plusieurs de ses adversaires, et ne le fut jamais lui-même, quoiqu'il n'eût d'autre rempart de sa vie, ni d'autres armes que son éloquence: car c'est à son talent pour la parole, plutôt qu'à sa fortune ou à son bon génie, qu'on doit attribuer la gloire d'avoir conservé sa dignité sans atteinte. C'est un témoignage qu'Antipater rendit à Aristote, de qui il écrivait, après la mort de ce philosophe, qu'entre plusieurs autres qualités, il avait le talent de persuader tout ce qu'il voulait. De l'aveu de tout le monde, la vertu la plus parfaite que l'homme puisse pos-

séder est celle qui le rend capable de bien gouverner ; et c'est une opinion presque générale, que l'économie n'en est pas une des moindres parties. En effet, une cité qui n'est qu'un assemblage de maisons et un tout formé de plusieurs parties, n'a de force dans son ensemble que par les facultés particulières de ses citoyens. Lycurgue lui-même, en bannissant de Sparte l'or et l'argent, pour les remplacer par une monnaie de fer altérée au feu, ne voulut point par là interdire l'économie à ses concitoyens, mais seulement leur ôter le luxe et l'amour vicieux des richesses, afin qu'ils eussent tous en abondance les choses nécessaires et utiles. En cela, il fit paraître plus qu'aucun autre législateur cette sage prévoyance, qui lui avait fait encore plus craindre pour sa république un homme pauvre et sans ressource qu'un citoyen opulent et superbe.

IV. Caton ne fut donc pas, ce me semble, un moins bon administrateur de sa maison que de la république : car il augmenta son bien, et enseigna aux autres l'économie et l'agriculture, en donnant, dans ses ouvrages, des préceptes très utiles sur ces deux objets. Mais Aristide, par sa pauvreté, a diffamé la justice même : il a laissé croire qu'elle est la ruine des familles, la source de l'indigence, et qu'elle sert

beaucoup moins à ceux qui la possèdent qu'à ceux sur qui on l'exerce. Cependant Hésiode nous exhorte souvent à la justice et à l'économie, et il blâme la paresse, qu'il regarde comme la source de l'injustice. Quand Homère dit :

Je n'ai jamais aimé le travail, la culture,
Le soin de ma maison, ces goûts de la nature
Qui servent à nourrir, à placer des enfans;
Mais au milieu des mers braver les élémens,
Semer dans les combats la terreur, le carnage,
Étaient les seuls objets qui charmaient mon courage,

il nous fait entendre par là que ceux qui négligent leur administration domestique s'enrichissent ordinairement par des voies injustes. Les médecins disent que l'huile est bonne quand on l'applique sur les parties extérieures du corps, et qu'elle nuit aux parties intérieures : on ne peut pas dire de même de l'homme juste qu'utile aux autres, il était inutile à lui-même et aux siens. Autrement la politique d'Aristide serait défectueuse, s'il est vrai, comme on le dit généralement, qu'il ne laissa pas de quoi doter ses filles et se faire enterrer lui-même. La maison de Caton a fourni à Rome, jusqu'à la quatrième génération, des généraux et des consuls : ses petits-fils et ses arrières-petits-fils parvinrent aux plus hautes dignités : mais les des-

cendans de cet Aristide, qui avait tenu le premier rang dans la Grèce, se virent réduits à une si grande pauvreté, que les uns furent obligés de se faire devins et interprètes des songes; que d'autres vécurent d'aumônes publiques; qu'aucun d'eux, enfin, ne put ni faire ni penser rien de grand et qui répondît à la réputation d'un ancêtre si illustre.

V. Mais ce point pourrait être sujet à contestation. En effet, la pauvreté n'est pas honteuse par elle-même : on ne doit en rougir que lorsqu'elle est la suite de la paresse, de l'intempérance, de la prodigalité et de la folie; mais se trouve-t-elle dans un homme sage, laborieux, juste, courageux, qui, dans l'administration publique, fasse paraître toutes les vertus, alors elle est la marque d'un esprit élevé et d'un cœur magnanime. Il est impossible de faire de grandes choses quand on n'a que des pensées ordinaires; on ne peut non plus secourir les autres dans leurs besoins quand on a soi-même des besoins multipliés. La plus grande provision pour bien gouverner n'est pas d'être riche; mais d'avoir l'aisance qui suffit, qui, en nous ôtant le désir du superflu, ne nous distrait jamais du soin des affaires publiques. Dieu seul n'a absolument besoin de rien : la vertu humaine, qui sait réduire le plus ses besoins, est

donc la plus parfaite, et celle qui approche le plus de la divinité. Un corps bien constitué n'a besoin ni d'habits ni d'alimens superflus; de même une vie et une maison saines s'entretiennent par les choses les plus communes. En général, il faut que les biens soient proportionnés aux besoins; celui qui amasse beaucoup et qui dépense peu ne sait pas se suffire à lui-même : s'il ne dépense pas ce qu'il possède, parce qu'il n'en a ni le besoin ni le désir, c'est folie; s'il en a besoin, et que par avarice il n'en jouisse pas, c'est une misère déplorable.

VI. Mais je demanderais volontiers à Caton lui-même pourquoi, si l'on n'est riche que lorsqu'on jouit, il se glorifie d'avoir amassé beaucoup de bien, quand il sait se contenter de peu; ou si c'est une chose louable, comme je n'en doute pas, de manger du pain le plus commun, de boire le même vin que ses ouvriers et ses domestiques, de n'avoir besoin ni d'étoffes de pourpre ni de maisons brillantes; alors ni Aristide, ni Épaminondas, ni Manius Curius, ni Fabricius, n'ont manqué en rien à leur devoir, en refusant d'acquérir des biens dont ils n'estimaient pas l'usage. Car un homme qui trouvait les raves le meilleur des mets, et qui les faisait cuire lui-même, tandis que sa femme pétrissait son pain, un tel homme n'avait pas besoin de

se tourmenter pour un as, ni de faire des écrits pour enseigner par quel genre d'industrie on s'enrichit plus promptement. C'est un grand bien que la simplicité qui se borne à ce qui suffit, parce qu'elle ôte à la fois et le désir et la pensée du superflu. Aussi Aristide disait-il, dans l'affaire de Callias, qu'on ne devait rougir de la pauvreté que lorsqu'elle était forcée; mais que ceux qui, comme lui, étaient pauvres volontairement, devaient s'en glorifier. Il serait ridicule d'attribuer à la paresse la pauvreté d'Aristide, quand il lui était si facile, sans rien faire de honteux, et en dépouillant seulement un barbare, ou en prenant une des tentes de leur camp, de s'enrichir tout d'un coup. Mais en voilà assez sur ce sujet.

VII. Quant aux expéditions qu'ils ont commandées, celles de Caton ajoutèrent bien peu à la grandeur d'une république déjà si puissante; mais celles d'Aristide nous offrent les victoires des Grecs les plus belles, les plus éclatantes et les plus décisives : celles de Marathon, de Salamine et de Platée. Il ne serait pas juste de comparer Antiochus à Xerxès, ni ces villes d'Espagne, dont les murailles furent rasées, à tant de milliers de Perses qui périrent sur terre et sur mer. Dans toutes ces batailles, Aristide ne fut inférieur à personne par son

courage : mais la gloire et la couronne de ces exploits, ainsi que l'or et les autres richesses qu'on y prit, il les céda à ceux qui en avaient plus besoin que lui, parce qu'il leur était bien supérieur.

VIII. Je ne blâmerai pas Caton de ce qu'il se vantait sans cesse et se mettait au-dessus de tous les autres Romains, quoique d'ailleurs il dise lui-même, dans un de ses ouvrages, qu'il est aussi ridicule de se louer soi-même que de se blâmer. Mais celui qui se loue à tout propos me paraît d'une vertu bien moins parfaite que celui qui n'a pas même besoin de la louange des autres. La modestie sert beaucoup à donner de la douceur, cette vertu si nécessaire en politique : au contraire, l'orgueil rend difficile ; c'est une source d'envie, passion qui ne fut pas même connue d'Aristide, et à laquelle Caton fut très sujet. Aristide, en favorisant les plus grandes entreprises de Thémistocle, en lui servant, pour ainsi dire, de garde pendant qu'il commandait, releva la ville d'Athènes ; et il ne tint pas à Caton, qu'en se déclarant l'ennemi de Scipion, il n'empêchât et ne fît manquer cette expédition contre les Carthaginois, dans laquelle ce jeune Romain défit Annibal, jusqu'alors invincible. Enfin, en élevant chaque jour contre lui de nouveaux soupçons

et de nouvelles calomnies, il le chassa de Rome, et fit condamner son frère pour le crime honteux de péculat.

IX. La tempérance, que Caton a relevée par les plus grands éloges, fut toujours pure et entière dans Aristide; mais ce second mariage de Caton, si indigne de lui, si peu convenable à son âge, l'a fait soupçonner de n'avoir pas su pratiquer cette vertu. Se marier dans une extrême vieillesse, lorsqu'il avait chez lui un fils et une belle-fille; épouser la fille d'un greffier, d'un homme aux gages du public, c'est manquer ouvertement à l'honnêteté. Qu'il l'ait fait par volupté ou par colère, et pour se venger de l'indignation que son fils avait témoignée contre l'esclave avec laquelle il vivait, l'action et le prétexte sont également honteux. La réponse ironique qu'il fit à son fils était destituée de toute vérité. S'il voulait avoir d'autres enfans aussi vertueux que celui-là, il devait épouser une fille de bonne maison, se marier beaucoup plus tôt, ne pas préférer un commerce illicite tant qu'il put le tenir caché; et quand il fut découvert, ne pas choisir pour beau-père un homme qui ne pouvait pas le refuser pour gendre, mais dont l'alliance n'était pas honorable à Caton.

NOTES

SUR CATON.

---

(1) Le nom de Caton vient du mot latin Catus, qui signifie prudent, sage, et même quelquefois rusé. Caton s'étant distingué par sa sagesse entre les Romains de son temps, ce nom lui devint personnel, et passa aussi à ses descendans; il s'appelait auparavant Marcus Porcius Priscus.

(2) Manius Curius Dentatus, ainsi surnommé parce qu'il était né avec des dents, fut consul l'an de Rome 464, avant J.-C. 490; il fit la guerre aux Samnites et aux Sabins, et obtint deux fois, dans cette même année, les honneurs du triomphe. Consul pour la seconde fois, l'an de Rome 479, il battit Pyrrhus, qu'il chassa d'Italie, et triompha pour la troisième fois.

(3) C'est celle qui est en-deçà du fleuve Bétis, aujourd'hui le Guadalquivir, dans l'Andalousie; la partie qui était au-delà s'appelait l'Espagne ultérieure.

(4) Petit peuple de l'Espagne citérieure, au bas des Pyrénées, dans la province qu'on appelle aujourd'hui la Catalogne. Leur lieu principal était Barcino, dont le nom se retrouve dans Barcelone.

(5) Toutes les montagnes situées au levant du détroit des Thermopyles sont comprises sous le nom d'Œta, et la plus haute s'appelle Callidrome, au pied de laquelle, vers le golfe de Malée, est un chemin de soixante pieds de large.

(6) C'est-à-dire des soldats levés dans la ville de Firmium ou Firmum, dans le Picenum, aujourd'hui la marche d'Ancône.

(7) L'as, dans le temps de la censure de Caton, valait plus d'un sou. Les mille as valaient environ 60 liv. de notre monnaie. Les trois as qu'on payait d'impôt faisaient près de quatre sous; mais comme les choses étaient prisées dix fois plus qu'on ne les avait achetées, l'impôt était de quarante sous par mille as, ou pour 60 livres de valeur réelle.

(8) C'est-à-dire qui ne fussent pas exposés à la grêle, à la sécheresse, aux pluies trop abondantes, qui sont autant de causes de diminution dans les récoltes.

(9) Les Athéniens avaient pillé la ville d'Orope. Sur les plaintes qu'en portèrent les habitans, l'affaire fut renvoyée au jugement de ceux de Sicyone; et les Athéniens, n'ayant pu justifier leur entreprise, furent condamnés à une amende de cinq cents talens, dont ces députés venaient solliciter à Rome la décharge.

(10) Les anciens citent plusieurs ouvrages de Caton; outre cent cinquante oraisons qu'on avait de lui, il avait composé un Traité de la discipline militaire, sept livres d'origines, où il expliquait celles des villes d'Italie; mais dans ce dernier ouvrage, il n'y avait que deux livres sur cette matière; les cinq autres étaient proprement l'histoire du peuple romain, et surtout celle de la première et de la seconde guerre punique. Son Traité de la chose rustique est le seul qui nous soit parvenu : il n'est resté des autres que quelques fragmens.

(11) Il n'y eut que cinquante ans d'intervalle entre la fin de la seconde guerre punique et le commencement de la troisième.

(12) Cela doit s'entendre de Caton, surnommé Sa-

loninus, et non pas de son fils Marcus, qui fut consul trente-sept ans après la mort de son aïeul. Voici donc la généalogie de cette famille. Caton le censeur, Caton surnommé Saloninus, son fils du second lit, Marcus Caton, qui fut consul, et enfin Caton d'Utique.

PHILOPÉMEN.

SOMMAIRE.

I. Sa naissance et son éducation. II. Qualités extérieures de sa personne. III. Son caractère et ses inclinations. IV. Ses premières armes et ses autres occupations. V. Son goût pour les lectures solides. VI. Il va au secours de Mégalopolis. VII. Premier exploit de Philopémen. VIII. Il est blessé d'une fleche, et montre dans cette occasion le plus grand courage. IX. Il va servir en Crète, et à son retour il est nommé général de la cavalerie. X. Il tue le général de la cavalerie ennemie. Idée de la ligue des Achéens. XI. Changemens introduits par Philopémen dans l'armure et la manœuvre des troupes. XII. Il tourne vers la magnificence dans les équipages de guerre, leur goût pour le luxe. XIII. Sa victoire sur Machanidas, tyran de Lacédémone. XIV. Il le tue de sa main. XV. Honneurs qu'on lui rend aux jeux Achéens. XVI. Grande idee qu'avaient de lui les étrangers. XVII. Il reprend Messène dont le tyran Nabis s'était emparé. XVIII. Il passe en Crète à la prière des Gortyniens. XIX. Les Mégalopitains, mécontens de son départ, veulent le bannir; ils en sont détournés. XX. Il est vaincu sur mer par Nabis. XXI. Il le bat deux fois en tres peu de jours. XXII. Il unit Lacédémone à la ligue des Achéens. XXIII. Il refuse des présens considérables que les Lacédémoniens lui avaient envoyés. XXIV. Il défend Sparte contre Flamininus et Diophanes. XXV. Il traite durement la ville de Lacédémone. XXVI. Il

s'oppose à l'ascendant que les Romains prenaient sur les Achéens. XXVII. Il va attaquer Dinocrate. XXVIII. Il est fait prisonnier. XXIX. Il est mis dans un cachot. XXX. Douleur des Achéens à cette nouvelle. Leurs projets. XXXI. Dinocrate le fait empoisonner. XXXII. Vengeances que les Achéens tirent de sa mort. Ses funérailles. XXXIII. Honneurs rendus à sa mémoire.

--

I. Il y avait à Mantinée un homme nommé Cassandre, d'une des premières maisons de la ville, et qui jouissait de la plus grande autorité parmi ses concitoyens. Obligé par un revers de fortune de s'exiler de sa patrie, il se retira à Mégalopolis, attiré surtout par Crausis, père de Philopémen, homme magnifique et généreux, avec qui il était intimement lié. Tant que Crausis vécut, il rendit à Cassandre tous les bons offices qu'on peut attendre d'un ami ; après sa mort, Cassandre, pour lui témoigner sa reconnaissance de l'hospitalité qu'il avait trouvée dans sa maison, éleva lui-même son fils devenu orphelin, comme Achille, au rapport d'Homère, fut élevé par Phénix. Philopémen, qui reçut de lui une éducation noble et digne d'un roi, fit, sous un tel maître, les plus grands progrès. A peine sorti de l'enfance, il fut confié aux soins d'Ecdemus et de Démophanes, tous deux de Mégalopolis, disciples d'Arcésilas dans l'Académie, et qui, plus qu'aucun autre philosophe

de leur temps, avaient appliqué à la politique et au gouvernement des affaires les préceptes de la philosophie. Ils délivrèrent leur patrie de la tyrannie d'Aristodème, en suscitant contre lui des hommes qui le firent périr. Ils concoururent avec Aratus à chasser Nicoclès, tyran de Sicyone ; et, à la prière des Cyrénéens, dont la ville étoit agitée de troubles et de maux politiques, ils traversèrent la mer et se rendirent à Cyrène, où ils établirent de bonnes lois et une excellente forme de gouvernement. Mais ils comptaient eux-mêmes au nombre de leurs plus belles actions l'éducation de Philopémen qu'ils avaient disposé par les leçons de la philosophie à faire un jour le bonheur des Grecs. Aussi la Grèce, qui l'avait comme enfanté dans sa vieillesse, pour être l'héritier des vertus de tous les grands hommes qu'elle avait produits, l'aima singulièrement, et se plut à augmenter sa puissance en proportion de sa gloire. Un Romain, en faisant son éloge, l'appela le dernier des Grecs, parce qu'après lui la Grèce n'avait plus eu aucun homme illustre qui fût digne d'elle.

II. Il n'était pas, comme on l'a cru, laid de visage : on peut s'en convaincre en voyant sa statue qui est encore dans le temple de Delphes. La méprise de son hôtesse de Mégare vint, dit-on, de sa facilité et de la simplicité de son ha-

billement. Cette femme, avertie que le général des Achéens(1) venait loger chez elle, se donnait beaucoup de peine pour lui préparer à souper. Son mari se trouvait alors absent. Philopémen arrive, vêtu d'un manteau fort simple; l'hôtesse, qui le prit pour un valet ou pour un courrier, le pria de l'aider à faire la cuisine. Philopémen, quittant son manteau, se met à fendre du bois. L'hôte revient, et le voyant en cet état : « Que « faites-vous là, s'écria-t-il, seigneur Philo- « pémen? —Vous le voyez, répondit-il en « langage dorique, je paie les intérêts de ma « mauvaise mine. » Titus Flamininus lui disait un jour en le raillant sur sa taille : « Philopémen, « vous avez les jambes et les mains belles; mais « vous n'avez point de ventre. » Il était en effet très mince de corps. Mais cette plaisanterie tombait plutôt sur son armée que sur sa taille : car il avait de fort bonnes troupes de pied et de cheval; mais souvent il manquait d'argent pour les nourrir. Voilà ce qu'on raconte de Philopémen dans les écoles.

III. Il était naturellement ambitieux; et cette passion n'était pas entièrement exempte d'emportement et d'opiniâtreté. Il avait pris Épaminondas pour modèle, et avait très bien imité son activité, sa prudence et son mépris des richesses; mais il se laissait maîtriser par l'entê-

tement et la colère, et ne sut pas, dans les différends qui sont la suite de toute administration publique, conserver la gravité, la douceur et l'humanité de cet illustre Thébain. Aussi le jugeait-on plus propre aux exploits guerriers qu'aux vertus politiques. En effet, dès son enfance il recherchait la société des gens de guerre, et montrait la plus grande ardeur pour les exercices qui pouvaient le former à l'art militaire; il aimait à combattre tout armé, et à faire manœuvrer un cheval. Ses amis et ses maîtres voyant qu'il était naturellement adroit à la lutte, lui conseillaient de s'y appliquer. Il leur demanda si les exercices du gymnase ne nuiraient pas à ceux des armes. Ils lui répondirent, ce qui est vrai, que le corps et le régime d'un athlète différaient en tout de ceux d'un homme de guerre; que leur manière de vivre et leurs exercices ne se ressemblaient en rien; que les athlètes, par un long sommeil, une nourriture très abondante, des alternatives réglées de travail et de repos, augmentaient et conservaient leur embonpoint; ce qui les exposait à des variations dans leur santé, pour peu qu'ils s'écartassent de leur régime ordinaire; mais que les gens de guerre devaient s'accoutumer à toutes sortes de changemens et d'inégalités, à souffrir la faim, la soif et l'insomnie. Sur cette

réponse, Philopémen rejeta la lutte avec dédain; et, dans la suite, lorsqu'il commanda les armées, il proscrivit, autant qu'il lui fut possible, tous les exercices du gymnase; il les voua même au mépris et à l'opprobre, parce qu'ils rendaient inutiles aux véritables combats les corps qui naturellement y étaient le mieux disposés.

IV. Lorsqu'il eut quitté ses maîtres et ses gouverneurs, il prit part aux incursions que ceux de Mégalopolis faisaient dans la Laconie, pour piller et pour emmener du butin. Il y prit l'habitude d'être toujours le premier à marcher et le dernier à revenir. Dans les jours de loisir, il s'exerçait ou à chasser, afin de rendre son corps agile et robuste, ou à labourer la terre. Il avait à vingt stades(*) de la ville un beau domaine où il allait tous les jours après dîner ou après souper. La nuit, il se jetait sur une méchante paillasse, comme le moindre de ses ouvriers, et s'y reposait. Le lendemain, il se levait au point du jour, et travaillait avec ses laboureurs ou ses vignerons, et revenait ensuite à la ville s'occuper des affaires publiques avec ses amis et les magistrats. Tout ce qu'il gagnait à la guerre, il l'employait en chevaux, en armes ou en ra-

(*) Près d'une lieue.

chat de prisonniers. Il cherchait à augmenter son bien par les produits de l'agriculture, le plus juste de tous les moyens d'acquérir; et il ne s'en faisait pas une sorte d'amusement et de jeu; il s'y appliquait avec le plus grand soin, persuadé que rien n'est plus convenable que d'accroître sa fortune par son travail, pour n'être pas tenté d'usurper le bien des autres.

V. Il aimait à s'instruire, et lisait les ouvrages des philosophes, non pas tous à la vérité, mais ceux qui pouvaient le former à la vertu. Il choisissait dans les poésies d'Homère les endroits qu'il croyait propres à exciter, à enflammer son courage. De toutes les autres lectures, il préférait les Traités de tactique d'Evangelus (2), et les historiens d'Alexandre. Il croyait que les paroles devaient toujours avoir pour but les actions, et qu'il ne fallait pas lire seulement pour s'amuser et pour se former à un babil infructueux. Dans les ouvrages mêmes de tactique, il attachait peu de prix aux plans tracés sur des planches; il allait en faire l'application sur les lieux mêmes, afin d'en acquérir une connaissance exacte. Dans ses marches, il observait avec soin les élévations et les enfoncemens du terrain, les inégalités, les formes et les situations diverses auxquelles les troupes sont obligées de se plier, soit pour s'étendre,

soit pour se resserrer, selon que le champ de bataille est coupé de ruisseaux, de fossés et de défilés; il en raisonnait ensuite avec ceux qui l'accompagnaient. Il paraît qu'en général Philopémen avait porté trop loin sa passion pour la guerre; il s'était attaché au métier des armes comme à celui qui ouvrait le champ le plus vaste à la vertu, et il méprisait, comme des gens inutiles, ceux qui ne suivaient pas cette profession.

VI. Il n'avait encore que trente ans, lorsque Cléomène, roi de Sparte, étant tombé tout à coup, pendant la nuit, sur Mégalopolis, et en ayant forcé les gardes, entra dans la ville et se saisit de la place publique. Philopémen accourut au secours de ses concitoyens; mais, malgré les efforts prodigieux qu'il fit, et tous les dangers auxquels il s'exposa, il ne put chasser les ennemis. Il donna seulement aux Mégalopolitains la facilité de s'échapper de la ville, en arrêtant les Spartiates qui les poursuivaient, et en attirant à lui Cléomène. Il ne sortit que le dernier, et avec beaucoup de peine, après avoir eu son cheval tué sous lui, et reçu même une blessure. Lorsque les habitans se furent retirés à Messène, Cléomène leur envoya offrir de leur rendre leur ville avec son territoire et toutes leurs richesses. Philopémen, les voyant très sa-

tisfaits de ces offres et tout prêts à s'en retourner, les arrêta, et leur fit sentir que Cléomène ne voulait pas leur restituer Mégalopolis, mais se rendre aussi maître de leurs personnes, pour l'être plus sûrement de la ville, sentant bien qu'il ne pouvait y rester pour garder des maisons et des murailles vides, et que la solitude seule l'en chasserait bientôt. Ces représentations, qui retinrent les Mégalopolitains, donnèrent à Cléomène un prétexte de piller la ville, d'en détruire une grande partie, et d'emporter un riche butin.

VII. Quelque temps après, le roi Antigonus ayant marché avec les Achéens contre Cléomène, qui s'était emparé des hauteurs de Sellasie ([3]) et en occupait tous les passages, rangea son armée en bataille fort près de lui, résolu de l'attaquer et de le forcer dans ce poste. Philopémen était avec ceux de Mégalopolis dans la cavalerie du roi, et se trouvait soutenu par les Illyriens, qui, très nombreux et remplis de courage, fermaient la bataille de ce côté-là. Ils avaient ordre de ne faire aucun mouvement jusqu'à ce qu'Antigonus, de l'aile où il était, eût élevé au bout d'une pique une cotte d'armes de pourpre. Leurs chefs ayant voulu forcer les Lacédémoniens qu'ils avaient en tête, les Achéens restèrent toujours immobiles, suivant

l'ordre qu'ils en avaient reçu. Alors Euclydas, frère de Cléomène, voyant cette infanterie séparée des gens de cheval, fait avancer sur-le-champ son infanterie légère, pour charger par derrière les Illyriens, ainsi dégarnis de leur cavalerie, et les obliger de tourner tête. Cet ordre fut exécuté; l'infanterie légère d'Euclydas fit retourner les Illyriens, et les mit en désordre. Philopémen, voyant qu'il ne serait pas difficile de tomber sur cette infanterie légère et de l'enfoncer, et que c'était le moment d'agir, en fait d'abord la proposition aux officiers du roi; mais loin de l'écouter, ils le traitèrent de fou, et ne firent aucun cas de son avis. Sa réputation n'était pas encore assez grande ni assez bien établie pour qu'on voulût risquer, sur sa parole, une telle manœuvre. Alors Philopémen, entraînant ses concitoyens, seul avec eux, fond sur cette infanterie, qu'il a bientôt enfoncée; il l'oblige enfin de prendre ouvertement la fuite, et en fait un grand carnage.

VIII. Pour encourager davantage les troupes du roi, et pousser avec plus de vigueur les ennemis dans le désordre où ils étaient, il quitte son cheval, et, marchant à pied couvert d'une cuirasse de cavalier et de ses autres armes, toutes très pesantes, il s'avance à travers des chemins tortueux, pleins de torrens et de fon-

drières. Il combattait ainsi avec beaucoup de peine et de difficulté, lorsqu'il eut les deux cuisses percées d'un coup de javelot. La blessure, sans être mortelle, était très grande, car le fer du javelot traversait les deux cuisses. Arrêté d'abord comme s'il eût été lié, il ne savait que faire. La courroie du javelot s'opposait à ce qu'on pût le retirer par la plaie, et personne de ceux qui étaient auprès de lui n'osait y toucher. Cependant le combat était dans sa plus grande force et devait se terminer bientôt. Philopémen, qui brûlait de combattre, s'agitait de dépit et d'impatience; et, à force d'avancer et de retirer alternativement ses cuisses, il vint à bout de rompre le javelot par le milieu, et en fit retirer séparément les deux tronçons. A peine dégagé, il fond sur les ennemis l'épée à la main, à la tête des premiers rangs, et, par son exemple, inspire aux siens tant de courage et d'émulation qu'il met les Spartiates en fuite. Antigonus, après la victoire, voulant savoir la vérité, demanda à ses Macédoniens pourquoi ils avaient fait charger leur cavalerie avant qu'il en eût donné l'ordre. Ils lui dirent, pour se justifier, qu'ils avaient été forcés, malgré eux, d'en venir aux mains avec les ennemis, parce qu'un jeune Mégalopolitain avait prévenu son ordre. « Ce jeune homme, leur dit Antigonus

« en riant, s'est conduit en grand capitaine. » Depuis ce temps-là Philopémen eut une célébrité bien méritée. Antigonus, qui désirait de l'attacher à son service, lui ayant fait offrir un commandement dans son armée et de grandes richesses, il les refusa, se connaissant un caractère trop difficile et trop indépendant pour obéir à un étranger.

IX. Mais comme il ne voulait pas demeurer oisif et sans emploi, qu'il était bien aise de s'exercer et de se former de plus en plus au métier des armes, il s'embarqua pour l'île de Crète, où l'on faisait la guerre. Il y servit long-temps avec des hommes belliqueux, versés dans toutes les parties de l'art militaire, très sobres d'ailleurs, et accoutumés à la vie la plus austère; il y acquit une si grande réputation, qu'à son retour il fut nommé, par les Achéens, général de la cavalerie. Lorsqu'il eut pris possession de cette charge, il trouva ses cavaliers très mal montés : ils n'avaient que de mauvais chevaux, qu'ils prenaient au hasard lorsqu'il devaient partir pour une expédition; le plus souvent même ils se dispensaient d'y aller, et se faisaient remplacer; presque tous manquaient d'expérience, et n'avaient ni courage ni hardiesse; leurs généraux négligeaient de réformer ces abus, parce que, chez les Achéens, les ca-

valiers sont très puissans, ayant le droit de récompenser et de punir. Philopémen ne voulut pas se laisser entraîner à leur exemple, ni souffrir ce relâchement. Il parcourut lui-même les villes ; et, en piquant d'honneur chacun des jeunes gens en particulier, en châtiant même ceux qu'il fallait contraindre, il leur faisait faire de fréquens exercices, des revues, des combats d'apprentissage dans les lieux où ils avaient le plus de spectateurs. Par là il les rendit en peu de temps aussi robustes que courageux ; et, ce qui est encore plus important dans la tactique, si légers et si prompts, que, dans toutes les évolutions, dans tous les mouvemens, soit de tout l'escadron ensemble, soit de chaque cavalier, l'habitude des exercices leur avait donné une si grande agilité, que toute cette cavalerie ne paraissait qu'un seul et même corps qui suivait un mouvement libre et volontaire.

X. Dans une grande bataille que les Achéens livrèrent près de la rivière de Larisse contre les Étoliens et les Éléens, Damophante, général de la cavalerie éléenne, sortant des rangs, courut sur Philopémen, qui l'attendit de pied ferme, et qui, l'ayant prévenu, le frappa si rudement de sa pique, qu'il le renversa de dessus son cheval. Les ennemis, le voyant tombé, prirent aussitôt la fuite. Cet exploit accrut beaucoup

la réputation de Philopémen; on reconnut qu'il ne le cédait à aucun des jeunes gens en courage, ni à aucun des vieillards en prudence, et qu'il était également capable de combattre et de commander. Le premier qui, d'un état de faiblesse et d'abaissement, avait élevé la république des Achéens à un haut degré de puissance et de dignité, c'était Aratus, qui, ayant trouvé chaque ville séparée d'intérêts, les réunit toutes ensemble, et établit parmi elles un gouvernement fondé sur des principes d'honnêteté, et digne d'une nation grecque. Quand des matières entraînées par les eaux s'arrêtent quelque part, celles qui surviennent successivement, s'accrochant à ces premières, il se forme de leur réunion un corps qui prend peu à peu de la consistance et de la fermeté. De même la Grèce, dont les villes se tenaient séparées les unes des autres, était par là dans un état de faiblesse qui l'exposait à sa ruine totale. Les Achéens furent les premiers qui se réunirent; ils attirèrent ensuite les villes du voisinage, les unes en les aidant à se délivrer de leurs tyrans, les autres en se les attachant par leur union et par la sagesse de leur gouvernement; ils firent ainsi de tout le Péloponnèse un seul corps et une seule puissance. Tant qu'Aratus vécut, ils dépendirent en quelque sorte

des armes des Macédoniens ; ils s'étaient attachés d'abord à Ptolémée, ensuite à Antigonus et à Philippe, qui prenaient part à toutes les affaires des Grecs. Mais dès que Philopémen fut à la tête du gouvernement, les Achéens, qui se sentaient capables de résister aux plus grandes puissances, cessèrent de marcher sous les drapeaux de princes étrangers. Aratus, qui n'avait pas les talens d'un général d'armée, dut, comme nous l'avons dit dans sa Vie, à sa douceur, à son affabilité, aux rapports d'amitié qu'il eut avec les rois, le succès de la plupart de ses entreprises. Mais sous Philopémen, grand homme de guerre, célèbre par ses exploits militaires, qui, dans ses premiers combats, fixant près de lui la victoire, avait accoutumé les Achéens à vaincre presque toujours sous ses ordres, ils redoublèrent de courage, et accrurent considérablement leur puissance.

XI. Il commença par changer leur ordonnance de bataille et leur armure ; ils portaient des boucliers très légers, à la vérité, mais si étroits et si minces, qu'ils ne leur couvraient pas tout le corps. Leurs piques étaient beaucoup plus courtes que les sarisses des Macédoniens ; et si leur légèreté les rendait propres à frapper de loin, elle leur donnait, dans la mêlée, beaucoup de désavantage. Ils n'étaient pas

accoutumés à cette ordonnance de bataille qu'on nomme spirale. Leur phalange carrée, qui n'avait pas de front, et qu'ils ne savaient pas fortifier, comme les Macédoniens, en serrant leurs boucliers les uns contre les autres, les exposait à être facilement enfoncés et rompus. Philopémen changea cette manière défectueuse de s'armer : à la place de ces courtes piques et de ces targes étroites il leur donna de grands boucliers et des sarisses, les couvrit de casques, de cuirasses et de cuissarts ; et au lieu de les laisser courir et voltiger comme des troupes légères, il les dressa à combattre de pied ferme. Il arma de même tous les jeunes gens qui étaient en âge de servir ; et en leur persuadant qu'ils pouvaient être invincibles, il les remplit de la plus grande confiance. Ensuite il modéra sagement l'excès de leur luxe et de leur dépense: car il n'eût pas été possible de leur arracher entièrement cet amour de la vanité qui était en eux une maladie invétérée. Ils aimaient avec passion les habits magnifiques, les lits et les meubles de pourpre, la délicatesse et la somptuosité des tables.

XII. Mais dès qu'une fois il eut commencé à détourner des choses superflues ce goût de parure, pour les porter vers des objets utiles et honnêtes, il ne tarda pas à leur faire désirer

le retranchement des dépenses qu'ils faisaient chaque jour pour le soin de leur corps; et ils ne recherchèrent plus la magnificence que dans leur armes et dans leur équipage de guerre. On vit bientôt les boutiques de fourbisseurs pleines de coupes et de vases précieux mis en pièces, dont on faisait des cuirasses, des boucliers et des mords dorés ou argentés. Les stades étaient remplis de jeunes chevaux qu'on domptait, et de jeunes gens qui s'exerçaient aux armes. On voyait entre les mains des femmes des casques et des panaches teints des plus belles couleurs, des cottes d'armes et des manteaux militaires qu'elles brodaient pour les cavaliers. Cette vue augmentait l'audace de la jeunesse, excitait son ardeur, lui inspirait un vif désir de gloire et le mépris de tous les dangers; car la magnificence dans les autres objets extérieurs produit le luxe, et porte la mollesse dans l'âme de ceux qui les recherchent. C'est une irritation et comme un chatouillement de sens qui brise toute la force de l'âme; mais lorsque cette magnificence a pour objet un appareil militaire, elle la fortifie et l'agrandit. Ainsi Homère nous peint Achille, qui, à la vue des nouvelles armes que sa mère a mises à ses pieds, est transporté hors de lui-même, et brûle d'impatience d'en faire usage. Quand Philopémen eut mis dans les armes toute la parure

des jeunes gens, il s'appliqua à les former par l'exercice; et il leur inspira tant d'émulation et d'ardeur, qu'ils obéissaient avec plaisir à tous les mouvemens qu'ils voulait leur faire exécuter. Ils goûtèrent beaucoup leur nouvel ordre de bataille; ils sentirent que leurs rangs, ainsi serrés, seraient plus difficiles à rompre, et ils trouvèrent leurs armes plus légères, plus maniables; ils les portaient avec plus de plaisir; charmés de leur éclat et de leur beauté, ils brûlaient d'ardeur de combattre, pour les essayer plus tôt contre les ennemis.

XIII. Les Achéens faisaient alors la guerre à Machanidas, tyran de Lacédémone, qui, avec une nombreuse et puissante armée, menaçait tout le Péloponnèse. Dès qu'on eut appris qu'il était entré sur le territoire de Mantinée, Philopémen marcha promptement contre lui avec ses troupes. Les deux armées se rangèrent en bataille près de la ville; elles avaient l'une et l'autre, outre toutes les forces du pays, un grand nombre de soldats étrangers. Le combat fut à peine engagé, que Machanidas, avec ses étrangers, mit en fuite les gens de trait et les Tarentins qui faisaient le front de la bataille ennemie; mais au lieu de tomber tout de suite sur les Achéens et d'enfoncer leur phalange, il se mit à poursuivre les fuyards et outre-passa le corps

de bataille des Achéens qui demeuraient fermes à leur poste. Un si grand échec, au commencement du combat, fit d'abord croire à Philopémen que la bataille était perdue; mais il dissimula sa pensée, et feignit de regarder cet accident comme peu considérable. Quand il vit ensuite la grande faute que faisaient les ennemis, en se séparant de leur phalange et la laissant à découvert pour se livrer à la poursuite des fuyards, il n'eut garde de les arrêter; il les laissa passer librement; et quand ils furent à une assez grande distance, il tomba brusquement sur les flancs de cette infanterie lacédémonienne, qui, séparée de son aile gauche, et n'ayant pas avec elle son général, ne s'attendait plus à combattre, et croyait la victoire gagnée en voyant Machanidas poursuivre les ennemis.

XIV. Philopémen, après avoir renversé cette infanterie dont il fit un grand carnage (car il y eut, dit-on, quatre mille Lacédémoniens de tués), alla contre Machanidas qui revenait de la poursuite avec ses soldats étrangers. Il y avait entre lui et le tyran un fossé large et profond dont ils parcouraient tous deux les bords, l'un pour le passer et s'enfuir, l'autre pour arrêter son ennemi. On eût dit à les voir que c'étaient, non deux généraux qui combattaient l'un con-

tre l'autre, mais deux bêtes féroces réduites à la nécessité de se défendre : ou plutôt Philopémen ressemblait à un chasseur habile qui ne quitte pas d'un instant sa proie. Le cheval du tyran, vigoureux et plein d'ardeur, et que les éperons mettaient en sang, voulut risquer de franchir le fossé; et avançant tout le poitrail, il s'efforçait de s'élancer à l'autre bord. Dans ce moment Simias et Polyenus, qui dans tous les combats se tenaient près de Philopémen pour le couvrir de leurs boucliers, accoururent ensemble les piques baissées. Mais Philopémen les prévenant s'avance contre Machanidas, et voyant que le cheval du tyran, en se dressant, le couvrait tout entier, il détourne le sien, et prenant sa javeline, il la pousse avec tant de force, que le tyran fut renversé du coup dans le fossé. Les Achéens, que ce grand exploit et toute sa conduite dans cette bataille avaient remplis d'admiration, lui érigèrent à Delphes une statue de bronze où il est représenté dans cette attitude.

XV. Philopémen, élu pour la seconde fois général des Achéens, peu de temps après la bataille de Mantinée (4), assistait, dit-on, aux jeux Néméens, et comme la fête lui donnait du loisir, il montra d'abord aux Grecs sa phalange bien parée, et lui fit faire ses exercices accoutumés, dont elle exécuta tous les mouvemens

avec autant de force que de légèreté. Il entra ensuite dans le théâtre, où tous les musiciens disputaient le prix du chant. Il avait autour de lui cette troupe de jeunes gens, couverts de leurs cottes d'armes et de leurs manteaux de pourpre, tous à la fleur de l'âge et pleins de vigueur; ils montraient le plus grand respect pour leur général, en même temps qu'ils faisaient éclater une audace guerrière, fruit de tant de glorieux combats. Au moment où ils entrèrent, le musicien Pylade, qui chantait les Perses de Timothée ([5]), en prononça ces premiers vers :

L'auguste liberté, compagne de la gloire,
Est aujourd'hui pour nous le prix de leur victoire.

La pompe des vers, que relevait encore la voix brillante du musicien, attira sur Philopémen les regards de toute l'assemblée; le théâtre retentit d'applaudissemens et de cris de joie. Les Grecs se rappelèrent leur ancienne dignité, et, dans la confiance dont ils se sentirent animés, ils conçurent l'espérance de la recouvrer.

XVI. Les jeunes chevaux n'aiment que les cavaliers auxquels ils sont accoutumés; s'ils sont montés par d'autres, ils s'effarouchent et se cabrent. Ainsi dans les combats et dans les dangers, si l'armée des Achéens était commandée par un autre général que Philopémen, elle per-

dait courage et le cherchait toujours des yeux. Paraissait-il au milieu des soldats, la confiance qu'ils avaient en lui leur rendait toute leur ardeur. Ils sentaient que de tous les généraux c'était le seul que les ennemis n'osaient regarder en face; le seul dont la gloire et le nom leur inspiraient la terreur; il était aisé de le voir dans toutes les occasions. Philippe, roi de Macédoine, persuadé que s'il pouvait faire périr Philopémen, il remettrait aisément les Achéens sous son obéissance, envoya secrètement à Argos des hommes pour l'assassiner. Mais leur dessein ayant été découvert, Philippe devint l'objet de la haine et du mépris de toute la Grèce. Les Béotiens assiégeaient Mégare, et ils avaient l'espoir de la prendre d'assaut, lorsque tout à coup le bruit courut dans l'armée que Philopémen venait au secours de la place, et qu'il en était déjà près. La nouvelle était fausse; mais à l'instant les Béotiens laissent leurs échelles dressées contre les murailles, et ne songent plus qu'à prendre la fuite.

XVII. Nabis, devenu tyran de Lacédémone après Machanidas, s'était emparé de Messène. Philopémen était alors simple particulier, et n'avait aucun corps de troupes à sa disposition. Il pressait Lysippe, général des Achéens, d'aller au secours de Messène; mais celui-ci le refusa.

parce que les ennemis étant dans la ville, il la regardait comme perdue. Philopémen marche lui-même au secours des Messéniens, avec ses concitoyens seuls, qui, sans attendre ni décret, ni élection, le suivent sur-le-champ en vertu de ce décret de la nature qui veut qu'on obéisse à celui qui est le plus digne de commander. Il fut à peine auprès de Messène, que Nabis, informé de son approche, n'osa pas l'attendre, quoiqu'il eût son armée dans la ville. Il sortit promptement par une porte opposée, et emmena ses troupes, s'estimant trop heureux de lui échapper ; il se sauva en effet, et Messène fut délivrée.

XVIII. Tout ce que nous avons raconté jusqu'ici est tout entier à la gloire de Philopémen ; mais le second voyage qu'il fit en Crète, à la prière des Gortyniens (*), qui, ayant une guerre à soutenir, l'avaient appelé pour lui donner le commandement de leurs troupes, donna lieu de dire que pendant que sa patrie était attaquée par Nabis, il se retirait, ou pour fuir le combat, ou pour aller, hors de saison, signaler son courage chez les étrangers. Il est vrai que, pendant son absence, les Mégalopolitains, vivement pressés par les ennemis, qui, après avoir ravagé tout leur territoire, étaient

(*) Ville de Crète.

campés à leurs portes, furent forcés de se renfermer dans leurs murailles, et de semer dans les rues de la ville pour avoir de quoi se nourrir. Cependant Philopémen, élu général au-delà des mers, combattait contre les Crétois, et donnait à ses ennemis un prétexte de l'accuser qu'il fuyait la guerre que son pays avait à soutenir. D'autres disaient, pour le justifier, que les Achéens ayant nommé d'autres généraux, Philopémen, redevenu simple particulier, avait profité de son loisir pour aller commander les Gortyniens, qui l'avaient demandé; qu'incapable de repos, il voulait, par-dessus tout, tenir continuellement dans l'exercice et dans l'activité sa vertu militaire et son talent pour commander. Ce qu'il dit un jour du roi Ptolémée en est la preuve. On louait devant lui ce prince de l'habitude qu'il avait d'exercer chaque jour ses troupes et de s'endurcir lui-même par l'exercice des armes : « Comment, dit Philopémen, peut-on « louer un roi qui à cet âge étudie encore, au « lieu de faire voir ce qu'il sait? »

XIX. Les Mégalopolitains, très mécontens de son absence, qu'ils regardaient comme une trahison, voulaient prononcer contre lui un décret de bannissement; mais les Achéens, pour les en empêcher, envoyèrent à Mégalopolis leur général Aristenète (6), qui, quoique en dissen-

sion avec Philopémen sur les affaires du gouvernement, ne souffrit pas qu'on prononçât cette condamnation. Philopémen, irrité du mépris que ses concitoyens lui témoignèrent depuis ce temps-là, fit soulever plusieurs bourgs du voisinage de Mégalopolis, en leur suggérant qu'autrefois ils n'étaient pas sous la dépendance de cette ville et ne lui payaient pas d'impôts. Il soutint lui-même ouvertement leur prétention, et desservit Mégalopolis dans le conseil des Achéens; mais cela n'eut lieu que dans la suite. Pendant qu'il commandait en Crète les Gortyniens, au lieu de faire la guerre en hommes du Péloponnèse et de l'Arcadie, c'est-à-dire d'une manière franche et généreuse, il adopta la manière des Crétois; et, employant contre eux-mêmes leurs stratagèmes et leurs ruses, leurs artifices et leurs embûches, il leur eut bientôt fait voir qu'ils n'étaient que des enfans; qu'ils n'avaient que des finesses puériles et vaines, au prix de celle que donne une véritable expérience.

XX. Ses exploits en Crète lui ayant attiré l'admiration universelle et la réputation la plus brillante, il revint dans le Péloponnèse, où il trouva que Titus Flaminius avait battu Philippe (*), et que les Achéens, secondés par les

(*) L'avant-dernier roi de Macédoine.

troupes romaines, faisaient la guerre à Nabis. Élu aussitôt général contre ce tyran, il lui livra une bataille navale dans laquelle il eut le même sort qu'Épaminondas. Il perdit beaucoup de sa réputation, et l'échec qu'il essuya sur mer diminua l'idée qu'on avait de sa capacité. A la vérité on a dit qu'Épaminondas, qui ne voulait pas faire goûter à ses concitoyens les avantages des courses maritimes, de peur que de bons soldats de terre ferme ils ne devinssent insensiblement, comme dit Platon, des marins lâches et corrompus, abandonna volontairement l'Asie et les îles grecques, sans avoir rien entrepris. Philopémen, au contraire, persuadé que l'expérience qu'il avait acquise dans les combats de terre lui suffirait pour réussir également sur mer, apprit à ses dépens combien l'expérience sert à la vertu, combien dans tous les arts elle augmente le pouvoir de ceux qui en ont une longue habitude. Car, outre qu'il perdit cette bataille par son inexpérience, comme il s'était embarqué sur un vieux vaisseau, autrefois très fameux, mais qui, n'ayant pas été à la mer depuis quarante ans, fit eau de toutes parts, ceux de ses concitoyens qui le montaient manquèrent tous de périr.

XXI. Cet échec le fit mépriser des ennemis, qui, persuadés qu'il avait renoncé pour tou-

jours à la mer, allèrent insolemment mettre le siége devant la ville de Githium (7). Philopémen, qui vit leur sécurité, s'embarque promptement, pour aller contre eux, au moment où ils l'attendaient le moins, et où, dans la confiance que leur inspirait la victoire, ils s'étaient dispersés de côté et d'autre sans aucune précaution. Il débarque ses troupes la nuit, s'approche de leur camp, y met le feu, et fait un grand carnage des ennemis. Peu de jours après, comme il marchait dans des chemins très difficiles, Nabis se présente tout à coup devant lui, et remplit de frayeur les Achéens, qui désespéraient de se sauver de ces défilés si dangereux dont les ennemis étaient les maîtres. Philopémen s'arrêta quelques instans, et ayant considéré la nature du terrain, il fit voir que la tactique est la perfection de l'art militaire : car, par un léger changement à l'ordonnance de sa phalange pour l'accommoder à la disposition du lieu, il parvint facilement et sans aucun trouble à dissiper la frayeur des siens; alors il tombe brusquement sur les ennemis, et les met en fuite. Mais voyant qu'au lieu de se sauver dans la ville ils se dispersaient de différens côtés, et que le terrain des environs, tout coupé de bois, de ruisseaux, de fondrières, était très difficile pour la cavalerie, il fit cesser la poursuite, et

campa de jour dans le lieu même. Ayant ensuite conjecturé qu'à l'entrée de la nuit les ennemis reviendraient de leur déroute pour se retirer dans la ville un à un et deux à deux, il place en embuscade, le long des ruisseaux et des collines qui avoisinent leur ville, des soldats Achéens armés de simples épées, qui tuèrent un très grand nombre de Spartiates, parce que, ne revenant pas tous ensemble, mais chacun de leur côté, selon que la fuite les avait dispersés, ils tombaient entre les mains des ennemis, comme des oiseaux dans les filets.

XXII. Ces exploits méritèrent à Philopémen une affection singulière de la part des Grecs, et lui attirèrent dans les théâtres des marques d'honneur dont Titus Flamininus, naturellement ambitieux, était ouvertement blessé. Il croyait qu'un second consul romain devait recevoir des Achéens plus de respect et d'honneur qu'un homme d'Arcadie. D'ailleurs les bienfaits que les Grecs avaient reçus de lui, lorsque par un seul décret il avait affranchi de l'esclavage de Philippe et des Macédoniens toutes les contrées de la Grèce, lui paraissaient bien supérieurs aux services de Philopémen. Aussi Titus fit-il bientôt sa paix avec Nabis, qui, peu de temps après, fut tué en trahison par les Etoliens. Cette mort ayant jeté le trouble dans

Sparte, Philopémen saisit cette occasion pour y marcher à la tête d'une armée ; et gagnant les uns par la persuasion, entraînant les autres par la force, il fit entrer cette ville dans la ligue des Achéens. L'importance de ce service, qui fortifiait leur parti d'une ville si puissante et si considérée, accrut singulièrement sa réputation parmi les peuples de la ligue achéenne, et lui gagna la confiance des principaux de Sparte, qui espérèrent avoir en lui un défenseur de leur liberté. La maison et les biens de Nabis ayant été vendus, les Lacédémoniens arrêtèrent de lui faire présent de la somme de cent vingt talens (*) que ces biens avaient produits, et de lui envoyer une ambassade pour le prier de les accepter.

XXIII. Ce fut dans cette occasion que la vertu de Philopémen brilla dans toute sa pureté, et qu'on reconnut que non content de paraître homme de bien, il l'était réellement. D'abord il ne se trouva pas un seul Spartiate qui voulût aller lui porter ce présent. Arrêtés par la crainte et le respect, ils lui envoyèrent Timolaüs, son hôte et son ami, qui, arrivé à Mégalopolis, alla loger chez lui. Lorsqu'il eut considéré de près la gravité de sa conversation, la simplicité de sa vie, et la sévérité de ses mœurs, il jugea fa-

(*) Environ 600,000 livres de notre monnaie.

cilement qu'un tel homme serait insensible à l'éclat de l'or, et il n'osa pas lui parler du don qu'il était chargé de lui offrir. Il supposa donc un autre prétexte à son voyage, et s'en retourna sans avoir rien fait. Envoyé une seconde fois, il fit de même; enfin, à un troisième voyage, il prit sur lui, non sans beaucoup de peine, de lui déclarer la bonne volonté des Spartiates à son égard. Philopémen y fut sensible; mais étant aussitôt parti pour Lacédémone, il conseilla aux Spartiates de ne pas employer leur argent à corrompre les amis honnêtes qu'ils avaient, et dont la vertu était toujours à leur disposition sans avoir besoin de la payer, mais d'en acheter plutôt la faveur des méchans, de ceux qui, dans le conseil, livraient la ville aux séditions et aux troubles, afin que l'argent leur fermant la bouche, ils fussent moins à craindre. « Car, ajouta-t-il, c'est à ses ennemis, et « non à ses amis, qu'il faut ôter la liberté de « parler. » Telle était la grandeur d'âme de Philopémen par rapport aux richesses.

XXIV. Quelque temps après les Lacédémoniens ayant voulu tenter quelque nouvelle entreprise, et Diophanes, général des Achéens, qui en fut averti, s'étant mis en devoir de les punir, les Lacédémoniens se préparèrent à la guerre et mirent le trouble dans tout le Pélo-

ponnèse. Philopémen, pour adoucir et apaiser Diophanes, lui représenta que, dans un moment où le roi Antiochus et les Romains remplissaient la Grèce d'armées si nombreuses, toute l'attention d'un général devait se porter à ne rien remuer dans son pays; qu'il fallait dissimuler et fermer les yeux sur les fautes qui pouvaient avoir été commises. Diophanes, sans aucun égard à ses remontrances, entre en armes dans la Laconie avec Titus Flamininus, et s'approche de la ville. Philopémen, indigné de cette conduite, osa faire une action qui, jugée à la rigueur, était contraire aux lois et à la justice, mais qui prouve un grand courage et une audace singulière. Il entra dans Sparte, et tout simple particulier qu'il était, il en ferma les portes au général des Achéens et au consul romain. Il apaisa les troubles de cette ville, et rattacha de nouveau les Spartiates à la ligue achéenne.

XXV. Mais dans la suite, étant général des Achéens, et ayant lui-même à se plaindre des Lacédémoniens, il rappela les bannis de Sparte, fit mourir quatre-vingts Spartiates selon Polybe, et trois cent cinquante suivant Aristocratès, abattit leurs murailles, et leur ôta une grande partie de leurs terres, qu'il donna aux Mégalopolitains. Il chassa et transporta en

Achaïe tous ceux à qui les tyrans avaient donné le droit de cité à Sparte, excepté trois mille, qui, ayant refusé d'obéir et de sortir de la ville, furent vendus à l'encan; et pour leur insulter, de l'argent provenu de cette vente, il fit construire à Mégalopolis un superbe portique. Enfin, se livrant sans mesure à son ressentiment contre les Spartiates, et voulant pour ainsi dire fouler aux pieds ce peuple déjà plus malheureux qu'il ne le méritait, par une vengeance aussi injuste que cruelle, il détruisit, il renversa toutes les institutions de Lycurgue. Il força les enfans et les jeunes gens de quitter l'éducation qu'ils recevaient à Sparte pour embrasser celle qu'on donnait en Achaïe, persuadé que tant qu'ils observeraient les lois de Lycurgue, ils ne perdraient jamais leurs sentimens généreux. Accablés alors sous le poids de leurs malheurs, et forcés de laisser Philopémen couper, pour ainsi dire, les nerfs de leur ville, ils vécurent dans la faiblesse et dans la dépendance. Cependant les Romains ayant accordé, dans la suite, la permission de renoncer à la discipline des Achéens, et de reprendre leurs anciennes institutions, ils rétablirent, autant que possible, après tant de maux et une si grande corruption, l'antique forme de leur gouvernement.

XXVI. Lorsque la Grèce fut devenue le théâtre de la guerre d'Antiochus contre les Romains (*), Philopémen, qui n'était que simple particulier, voyant qu'Antiochus, oisif à Chalcis, passait le temps à célébrer ses noces avec une jeune fille d'un âge très disproportionné au sien; que les Syriens, éloignés de leurs chefs, et vivant dans la licence, se dispersaient dans les villes où ils commettaient les plus grands désordres; Philopémen, dis-je, regrettait de n'être pas général des Achéens, et enviait aux Romains une victoire si facile. « Si je com-« mandais, disait-il, j'aurais déjà taillé tous « les ennemis en pièces dans leurs tavernes. » Les Romains, après avoir vaincu Antiochus, donnèrent plus d'attention aux affaires de la Grèce; et déjà, avec leur armée, ils enveloppaient de tous côtés les Achéens, dont les orateurs penchaient fort pour leur parti. Leur puissance, secondée par les dieux, croissait de plus en plus, et touchait presque au plus haut terme où leur fortune dût s'élever. Philopémen, dans cette conjoncture, faisait comme un bon pilote qui lutte contre les vagues; forcé par les circonstances, il cédait quelquefois; plus souvent il se roidissait et résistait de toutes ses

(*) Vers l'an de Rome 561.

forces; il ne négligeait rien pour déterminer ceux qui avaient le plus de crédit ou d'éloquence à défendre la liberté de Mégalopolis. Aristenète (*), qui jouissait d'une grande autorité et qui avait toujours fait sa cour aux Romains, dit un jour dans le conseil que les Achéens ne devaient pas leur résister, ni payer leurs bienfaits d'ingratitude. Philopémen, quoique indigné de ce discours, l'écouta d'abord en silence; mais enfin ne pouvant plus retenir son emportement : « Eh ! mon ami, lui dit-il, « pourquoi donc es-tu si pressé de voir la fin « malheureuse de la Grèce ? » Le consul Manius (8), ayant vaincu Antiochus, demanda aux Achéens, pour les bannis de Sparte, la permission de retourner dans leur patrie; et Flamininus appuya auprès d'eux sa demande. Philopémen s'y opposa moins par haine contre les bannis, que par le désir de leur faire obtenir cette grâce des Achéens et de lui, et non de Flamininus et des Romains. Élu général pour l'année suivante, il ramena lui-même les bannis dans leur patrie : tant l'élévation de son âme le rendait fier et opiniâtre contre ceux qui voulaient tout avoir d'autorité !

(*) Il faut lire encore ici Aristène, comme nous l'avons remarqué note (2).

XXVII. Il était âgé de soixante-dix ans lorsqu'il fut nommé, pour la huitième fois, général des Achéens; et il espérait non seulement que l'année de son commandement se passerait sans guerre, mais encore que l'état des affaires lui permettrait de vivre dans le repos le reste de ses jours. Les maladies corporelles semblent s'affaiblir à mesure que les forces diminuent; de même dans les villes grecques l'amour des combats s'affaiblissait dans la même proportion que leur puissance. Mais la vengeance divine, pour punir Philopémen d'une parole hautaine qu'il s'était permise, le renversa sur la fin de sa vie comme un athlète qui, près de terminer heureusement sa course, tombe au pied de la borne. Il était dans une assemblée où l'on vantait les talens militaires d'un général. « Comment, dit Philopémen, peut-on « estimer un homme qui s'est laissé prendre en « vie par les ennemis? » Peu de jours après, Dinocrate le Messénien, ennemi particulier de Philopémen, homme généralement haï par sa méchanceté et sa vie licencieuse, détacha Messène de la ligue des Achéens; et l'on apprit qu'il était près de s'emparer du bourg de Colonis. Philopémen était alors malade de la fièvre à Argos. A cette nouvelle, il part pour Mégalopolis, et s'y rend le jour même, après avoir

fait plus de quatre cents stades. (*) Là, prenant aussitôt la cavalerie, composée des plus considérables d'entre les citoyens, tous jeunes, pleins d'affection pour Philopémen, et qui, brûlant d'acquérir de la gloire, le suivirent volontairement, il marche avec eux au secours de cette place. Ils approchaient de Messène, et étaient déjà près de la colline d'Évandre, lorsqu'ils rencontrèrent Dinocrate qui venait au-devant d'eux, et ils l'eurent bientôt mis en fuite. Mais cinq cents chevaux qui gardaient le territoire de Messène survinrent tout à coup; et ceux qui d'abord avaient été mis en déroute s'étant réunis à eux sur les hauteurs, Philopémen, qui craignait d'être enveloppé, et qui songeait à la sûreté de ses cavaliers, se retirait par des lieux difficiles, fermant toujours la marche, et faisant souvent tête aux ennemis pour les attirer uniquement sur lui; mais aucun n'osait l'approcher, et ils se contentaient de tourner autour de lui, en jetant de loin de grands cris.

XXVIII. Il s'avança plusieurs fois contre eux pour favoriser la retraite de ces jeunes gens qu'il renvoyait l'un après l'autre; et il ne s'a-

(*) Vingt lieues.

perçut pas qu'il était seul au milieu d'un grand nombre d'ennemis. Aucun cependant n'osa se mesurer avec lui; mais en l'accablant d'une grêle de traits, ils le poussèrent dans des lieux escarpés et pleins de rochers, où son cheval ne pouvait marcher, quoiqu'il le mît en sang avec ses éperons. L'exercice continuel qu'il avait fait dans sa vie lui conservait encore une vieillesse agile; et il se serait sauvé facilement, si la maladie et la fatigue du chemin ne l'eussent affaibli au point qu'appesanti dans sa marche, il ne pouvait avancer qu'avec beaucoup de peine. Dans cet état, son cheval fit un faux pas et le jeta par terre. Sa chute fut si rude qu'il en eut la tête froissée, et resta longtemps étendu sans proférer une parole. Les ennemis le crurent mort, et se mirent en devoir de le dépouiller. Mais lui voyant lever la tête et ouvrir les yeux, ils se jettent sur lui avec fureur, lui lient les mains derrière le dos, et le conduisent ainsi à Messène, en l'accablant d'outrages et d'indignités que ce grand homme n'aurait jamais imaginé, même en songe, devoir souffrir un jour de la part de Dinocrate.

XXIX. Dès que les Messéniens en eurent appris la nouvelle, transportés de joie, ils coururent en foule aux portes de la ville. Mais

quand ils virent Philopémen traîné par des soldats et chargé de chaînes, au mépris de sa dignité et de la gloire que lui avaient acquise tant d'exploits et de trophées, touchées la plupart de compassion, et partageant son infortune, ils ne purent s'empêcher de verser des larmes, de déplorer la vanité et le néant de la grandeur humaine. Bientôt, par un sentiment d'humanité qui se répandit parmi ce peuple, on dit généralement qu'il fallait se souvenir des bienfaits qu'on avait reçus de Philopémen, et de la liberté qu'il avait donnée à Messène, en chassant le tyran Nabis. D'autres, en petit nombre, pour complaire à Dinocrate, voulaient qu'on l'appliquât à la torture, et qu'on le fît périr dans les tourmens, comme un ennemi dangereux et irréconciliable, qui, s'il sortait de captivité, irrité par des traitemens si indignes, n'en serait que plus redoutable pour Dinocrate. On le conduisit enfin dans un lieu appelé le Trésor, caveau souterrain qui ne recevait du dehors ni air ni lumière, qui n'avait point de porte, et n'était fermé que par une grosse pierre qu'on roulait à l'entrée. Ce fut là qu'ils le descendirent; et, après en avoir bouché l'entrée avec cette pierre, ils y placèrent des gardes.

XXX. Cependant les cavaliers Achéens, revenus à eux-mêmes au milieu de leur fuite, et ne voyant point Philopémen, craignent qu'il n'ait été tué. Ils s'arrêtent assez long-temps, l'appellent à grands cris. en se reprochant les uns aux autres de n'avoir dû leur salut qu'à l'abandon aussi honteux qu'injuste d'un général qui s'était sacrifié pour eux, et qu'ils ont livré aux ennemis. Ils courent de tous côtés; et, après de longues recherches, ils apprennent enfin qu'il a été fait prisonnier, et ils vont en porter la nouvelle dans toutes les villes de l'Achaïe. Les Achéens, qui regardaient sa captivité comme le plus grand des malheurs, arrêtent qu'il sera redemandé aux Messéniens par une ambassade, et en même temps ils se préparent à marcher en armes contre eux.

XXXI. Pendant qu'ils s'occupaient de ce double objet, Dinocrate, qui craignait surtout le moindre délai, parce qu'il sauverait Philopémen, voulut prévenir les démarches des Achéens : dès que la nuit fut venue, et qu'il vit la foule des Messéniens retirée, il fit ouvrir la prison, et commanda à l'exécuteur d'y descendre pour porter du poison à Philopémen, avec ordre de ne pas le quitter qu'il ne l'eût pris. Philopémen était couché sur son manteau, tout entier à son chagrin, qui l'empêchait de dormir.

Lorsqu'il vit la lumière, et cet homme qui, debout devant lui, tenait dans sa main la coupe du poison, il se releva avec peine à cause de sa faiblesse, et s'étant mis sur son séant, il prit la coupe, en demandant à l'exécuteur s'il ne savait rien de ses cavaliers, et surtout de Lycortas (*). L'exécuteur lui répondit que la plupart s'étaient sauvés. Philopémen le remercia d'un signe de tête, et, le regardant avec douceur : « Quelle satisfaction pour moi, lui dit-il, d'ap« prendre que nous n'avons pas été malheu« reux en tout ! »

XXXII. La nouvelle de sa mort, bientôt répandue parmi les Achéens, plongea toutes les villes dans le deuil et dans la consternation. A l'instant même les magistrats et tous ceux qui étaient en âge de porter les armes se rendirent à Mégalopolis; là, sans différer d'un moment la vengeance, ils choisirent pour général Lycortas; et, entrant en armes dans la Messénie, ils y mirent tout à feu et à sang. Les Messéniens effrayés se déterminèrent à ouvrir leurs portes aux Achéens. Dinocrate, prévenant le supplice qui l'attendait, se tua lui-même; tous ceux qui avaient conseillé la mort de Philopémen se la

(*) Le père de l'historien Polybe.

donnèrent aussi à son exemple; quant à ceux qui avaient opiné pour la torture, Lycortas les réserva pour les faire expirer dans les tourmens. On brûla le corps de Philopémen; et, après avoir recueilli ses cendres dans une urne, on partit de Messène sans confusion et avec beaucoup d'ordre, en mêlant à ce convoi funèbre une sorte de pompe triomphale. Les Achéens marchaient couronnés de fleurs et fondant en larmes; ils étaient suivis des prisonniers messéniens chargés de chaînes. Polybe, fils du général Lycortas, entouré des plus considérables d'entre les Achéens, portait l'urne qui était couverte de tant de bandelettes et de couronnes, qu'on pouvait à peine l'apercevoir. La marche était fermée par les cavaliers revêtus de leurs armes, et montés sur des chevaux richement enharnachés. Ils ne donnaient ni des marques de tristesse qui répondissent à un si grand deuil, ni des signes de joie proportionnés à une si belle victoire.

XXXIII. Les habitans des villes et des bourgs qui se trouvaient sur leur passage sortirent au devant des restes de ce grand homme, avec le même empressement qu'ils avaient coutume de montrer quand il revenait de ses expéditions; et, après avoir touché son urne, ils accompagnèrent le convoi jusqu'à Mégalopolis. Ce grand

nombre de vieillards, de femmes et d'enfans mêlés dans la foule, jetaient des cris perçans qui, de l'armée, retentissaient dans toute la ville, dont les habitans leur répondaient par des gémissemens, accablés de douleur, et sentant bien qu'avec ce grand homme ils avaient perdu leur prééminence sur les Achéens. On l'enterra avec toute la magnificence convenable; et les prisonniers messéniens furent lapidés autour de son tombeau. Toutes les villes, par des décrets publics, lui érigèrent des statues et lui rendirent les plus grands honneurs. Mais dans la suite, pendant ces temps si malheureux de la Grèce où Corinthe fut détruite, un Romain entreprit de faire abattre toutes ses statues, et de le poursuivre lui-même en justice, comme s'il eût été vivant; il l'accusait d'avoir été l'ennemi des Romains, et de s'être montré mal intentionné pour eux. Polybe répondit au plaidoyer de l'accusateur; et, quoiqu'il fût vrai que Philopémen s'était fortement opposé à Titus Flamininus et à Manius, ni le consul Mummius, ni ses lieutenans, ne voulurent souffrir qu'on détruisît les monumens élevés à la gloire d'un guerrier si célèbre; ces hommes équitables savaient distinguer la vertu de l'intérêt, et l'honnête de l'utile. Ils étaient persuadés que si les hommes justes conservent de la reconnaissance

pour leurs bienfaiteurs, et paient de retour leurs services, les gens vertueux doivent toujours honorer la mémoire des grands hommes. Voilà ce que j'avais à dire de Philopémen.

NOTES

SUR PHILOPÉMEN.

(1) On donnait quelquefois à tous les Grecs le nom d'Achéens, et dans Homère ils ne sont pas appelés autrement. Mais ici ce nom désigne en particulier les habitans d'une contrée du Péloponnèse, nommée l'Achaïe, dont Corinthe était la capitale.

(2) Auteur ancien qui avait écrit sur l'art de ranger des troupes en bataille.

(3) Ville de Laconie, sur le fleuve Enus. Elle fut détruite par Aratus, après une victoire qu'il remporta sur les Lacédémoniens.

(4) Ce fut la quatrième année de la 143e olympiade, qui se trouva précisément celle des jeux Néméens, qu'on célébrait dans le Péloponnèse tous les quatre ans.

(5) Timothée, poète-musicien des plus célèbres, et très habile joueur de cithare, naquit à Milet, dans la Carie, la troisième année de la 83e olympiade, 446 ans avant J-C. Il florissait en même temps qu'Euripide et Philippe de Macédoine. Il excellait dans la poésie lyrique et dithyrambique. Il perfectionna la cithare, en ajoutant quatre nouvelles cordes, suivant Pausanias, ou deux seulement, selon Suidas, aux sept ou aux neuf qui composaient cet instrument avant lui.

(6) Polybe et Tite-Live l'appellent Aristène; et

c'est ainsi qu'il faut corriger Plutarque, dont l'autorité n'est pas aussi sûre que celle de Polybe, qui était le compatriote et le contemporain de Philopémen. Aristène était de Dymes, ville de l'Achaïe, et fut aussi général des Achéens; on l'envoya à Mégalopolis deux ans après le départ de Philopémen pour l'île de Crète.

(7) C'était l'arsenal et le port de Lacédémone, à cinq quarts de lieue de cette ville, sur le golfe Laconique.

(8) C'est le consul Manius Acilius Glabrion, qui vainquit Antiochus au détroit des Thermopyles, l'an de Rome 563, 191 ans avant J.-C. On a vu le récit de cette victoire dans la Vie de Caton, ch. XX et XXI.

(9) On ne connaît pas cette colline d'Evandre. Mais à quelque distance de Messène, en tirant vers l'Arcadie, Polybe, et après lui Pausanias, placent une colline appelée Évan, qui est sans doute celle dont Plutarque parle ici. Il aura été facile de faire d'Evan le nom d'Evandre, d'autant que ce nom était celui d'un roi d'Arcadie.

TITUS QUINCTIUS FLAMININUS.

SOMMAIRE.

I. Son caractère. Ses premières campagnes. II. Il est nommé consul, et envoyé contre Philippe, roi de Macédoine. III. Il se met promptement en campagne. Son arrivée en Épire. IV. Premières escarmouches entre Philippe et les Romains. Des bergers indiquent à Flamininus un chemin entre les montagnes. V. Il remporte la victoire sur Philippe. VI. Plusieurs peuples de la Grèce, gagnés par la douceur de Flamininus, embrassent le parti des Romains. VII. Il achève de s'attacher les Grecs, en proposant à Philippe de les rendre libres; ce que Philippe refuse. VIII. Il engage les Thébains dans son parti. Le commandement lui est prorogé. IX. Il présente la bataille à Philippe. X. Le combat ne s'engage que le lendemain. XI. Victoire de Flamininus. Épigramme d'Alcée, et réponse de Philippe à cette épigramme. XII. Flamininus accorde la paix à Philippe. Sa prudence en cette occasion. XIII. Il obtient du sénat pour les Grecs une liberté entière. XIV. Elle est proclamée dans l'assemblée des jeux Isthmiques. XV. Joie des Grecs. Réflexions sur le sort de la Grèce. XVI. Soins de Flamininus pour assurer la liberté des Grecs. Il la fait proclamer de nouveau aux jeux Néméens. XVII. Présens de Flamininus au temple de Delphes. Cette proclamation comparée avec celle que fit depuis Néron. XVIII. Flamininus fait la paix avec Nabis, tyran de Sparte. XIX. Les Achéens lui font présent de tous les Romains qui étaient esclaves

---

I. C'est Titus Quinctius Flamininus que nous ettons en parallèle avec Philopémen. Ceux qui seront curieux de connaître sa figure peuvent voir sa statue de bronze à Rome auprès du grand Apollon qui fut apporté de Carthage; elle est placée vis-à-vis du Cirque, et on y lit une inscription grecque. Quant à son caractère, il était, dit-on, aussi prompt à s'irriter qu'à rendre service, avec cette différence que sa colère n'était pas durable, et qu'il punissait légèrement; au lieu que, ne laissant rien à désirer dans ses bienfaits, il conservait pour ceux qu'il avait obligés autant d'affection et de zèle que s'ils eussent été ses bienfaiteurs; sa plus grande richesse était, disait-il, de pouvoir cultiver les personnes à qui il avait rendu service.

Plein d'ambition et brûlant du désir d'acquérir de la gloire, il voulait exécuter seul ses plus grandes et ses plus belles entreprises ; il préférait la société de ceux qui avaient besoin de son secours à celle des personnes qui pouvaient l'obliger ; il voyait dans les premiers l'occasion d'exercer sa vertu, et dans les autres des rivaux de sa gloire. Il fut élevé dans la profession des armes : car Rome ayant alors plusieurs guerres importantes à soutenir, tous les jeunes gens, dès qu'ils étaient en âge de servir, allaient dans les armées apprendre à commander. Flamininus fit donc ses premières armes comme tribun de soldats, sous le consul Marcellus, qui faisait la guerre contre Annibal. Après que Marcellus eut péri dans une embuscade, Flamininus fut nommé gouverneur du Tarentin et de la ville de Tarente, qui venait d'être prise par les Romains pour la seconde fois. Il s'y fit autant estimer par sa justice que par sa valeur, et mérita d'être nommé chef des colonies qui furent envoyées dans les villes de Narnia et de Cossa (1).

II. Ce choix lui inspira une telle confiance, que, sans avoir passé par les autres charges que les jeunes gens avaient coutume d'exercer, comme le tribunat, la préture et l'édilité, il aspira tout de suite au consulat. Mais les tribuns du peuple, Fulvius et Manlius, s'opposèrent à son

élection, en représentant qu'il serait d'un dangereux exemple qu'un jeune homme qui n'était pas encore initié aux premiers mystères du gouvernement fît violence aux lois pour emporter de force la première magistrature. Le sénat renvoya la décision de l'affaire aux suffrages du peuple, qui le nomma consul avec Sextus Elius, quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa trentième année. La guerre contre Philippe et les Macédoniens lui échut par le sort; et ce fut pour les Romains une faveur de la fortune, que les affaires dont il se trouvait chargé et les ennemis qu'il avait à combattre, demandassent un général qui voulût moins subjuguer par les armes et par la force, que gagner par la douceur et la persuasion. Philippe avait dans son royaume de Macédoine assez de troupes pour suffire à quelques combats; mais dans une guerre de longue durée, c'était la Grèce qui faisait toute sa force: c'était d'elle qu'il tirait l'argent, les vivres et les provisions de son armée: c'était elle enfin qui lui ouvrait une retraite assurée; et tant qu'on ne l'aurait pas détachée de Philippe, cette guerre ne pouvait pas être l'affaire d'une seule bataille. La Grèce n'avait pas encore de grandes relations avec les Romains; elle commençait seulement à avoir avec eux des rapports d'affaires; et si leur général n'eût pas été un homme d'un

naturel doux, qui préférât les voies de conciliation à celles de la violence, qui sût écouter avec affabilité et persuader par la confiance ceux qui traitaient avec lui, qui cependant se montrât toujours rigide observateur de la justice, la Grèce n'aurait pas si facilement secoué un joug qu'elle portait depuis long-temps, pour embrasser une domination étrangère. C'est ce qu'on va voir plus clairement dans le récit de ses actions.

III. Flamininus, qui savait que les généraux chargés avant lui de cette guerre, Sulpicius et Publius [2], ne s'étaient rendus que fort tard en Macédoine, et que, traînant la guerre en longueur, ils avaient consumé leurs forces en combats de postes, en escarmouches pour forcer un passage ou enlever un convoi, ne voulut pas, comme eux, passer l'année de son consulat à Rome, occupé à traiter les affaires, à jouir des honneurs de sa charge, pour ne se rendre à son armée que dans l'arrière-saison; il ne chercha pas à gagner une année, outre celle de son consulat, en passant la première à gouverner dans Rome, et l'autre à faire la guerre. N'ayant d'autre ambition que d'employer à l'expédition de Macédoine l'année entière de son consulat, il renonça aux honneurs et aux distinctions que sa charge lui aurait procurés à Rome. Il demanda au sé-

nat d'avoir avec lui son frère Lucius pour commander la flotte, et de prendre parmi les soldats qui, sous les ordres de Scipion, avaient défait Asdrubal en Espagne et Annibal en Afrique, trois mille hommes qui, encore en état de servir et très disposés à le suivre, feraient la principale force de son armée; il s'embarqua avec ses troupes, et arriva heureusement en Epire. Il trouva Publius campé en présence de Philippe, qui depuis long-temps gardait les défilés qui sont le long de l'Apsus (3), tandis que le général romain restait sans rien faire, arrêté par la difficulté des lieux. Flamininus prit le commandement de l'armée, et après avoir renvoyé Publius à Rome, son premier soin fut d'aller reconnaître le pays. Il n'est pas moins fort d'assiette que celui de Tempé; mais il n'a pas ces bois agréables, ces forêts d'une belle verdure, ces retraites et ces prairies qui rendent si délicieux les environs de Tempé. Il est formé à droite et à gauche d'une longue chaîne de hautes montagnes dont les racines forment une vallée large et profonde, au travers de laquelle coule l'Apsus, qui, par sa forme et la rapidité de son cours, ressemble au fleuve Pénée. Il couvre de ses eaux tout l'espace situé entre les pieds des montagnes, excepté un chemin étroit taillé dans le roc, et si escarpé, qu'une armée y pas-

serait difficilement, quand même il ne serait pas gardé; et pour peu qu'il fût défendu, il deviendrait impraticable.

IV. On conseillait à Flamininus de faire un long circuit par la Dassaretide, près de la ville de Lyncus, où il trouverait un chemin large et facile. Mais il craignit que, s'il s'éloignait de la mer pour se jeter dans un pays maigre et mal cultivé, et que Philippe évitât toujours de combattre, les vivres ne vinssent à manquer aux Romains, et qu'après être resté long-temps sans rien faire, comme son prédécesseur, il ne se vît obligé de regagner la mer; il résolut donc de prendre par le haut des montagnes, et d'en forcer le passage à quelque prix que ce fût. Elles étaient occupées par les troupes de Philippe, qui des deux côtés faisaient pleuvoir sur les Romains une grêle de flèches et de traits. Il se livra plusieurs combats où de part et d'autre il y avait beaucoup de morts et de blessés, et qui ne décidaient rien. Enfin des bergers qui faisaient paître leurs troupeaux sur ces montagnes vinrent dire à Flamininus qu'ils connaissaient un détour que les ennemis avaient négligé de garder, par lequel ils lui promettaient de faire passer son armée, et de le conduire au plus tard en trois jours sur le sommet des montagnes. Ils lui donnèrent pour garant de leur promesse

Charops, fils de Machatas, le plus distingué des Épirotes, qui était fort attaché aux Romains, mais qui ne les favorisait que secrètement, parce qu'il craignait Philippe. Sur cette garantie, Flamininus envoie un de ses tribuns avec quatre mille hommes d'infanterie et trois cents chevaux. Les bergers, chargés de fers, conduisaient les troupes, qui le jour se tenaient cachées dans des endroits creux, couverts par des bois, et la nuit marchaient au clair de la lune qui était alors dans son plein.

V. Flamininus, depuis leur départ, tenait son armée tranquille, se bornant à attacher de temps en temps quelques escarmouches, afin d'occuper l'ennemi. Mais dès le matin du jour que le détachement qu'il avait envoyé devait se montrer sur les hauteurs, il mit en mouvement toute son armée, la divisa en trois corps, et se plaçant lui-même au centre, il la conduisit le long du fleuve par le sentier le plus étroit, lui fit gravir la montagne; et toujours assailli par les traits des ennemis, qui lui disputaient le passage, il en venait souvent aux mains avec eux au milieu des rochers. Les deux autres corps qui marchaient sur les côtés faisaient à l'envi des efforts extraordinaires, et montraient la plus vive ardeur pour franchir ces hauteurs escarpées, lorsque le soleil, en se levant, laisse aper-

cevoir au loin une fumée, peu apparente d'abord, et semblable à ces brouillards qui se forment sur les montagnes. Les ennemis ne pouvaient la voir, parce que, causée par les troupes qui gagnaient déjà les hauteurs, elle s'élevait derrière eux. Les Romains, fatigués du combat et des difficultés de leur marche, quoique encore incertains de la vraie cause de cette fumée, espérèrent que c'était ce qu'ils désiraient. Mais quand ils l'eurent vue s'épaissir au point d'obscurcir l'air, et s'élever en gros tourbillons, ils ne doutèrent plus que ce ne fussent des feux amis. Alors, redoublant d'efforts, ils se jettent sur les Macédoniens avec de grands cris, et les poussent dans les endroits les plus difficiles. Les Romains qui étaient parvenus au sommet des montagnes, derrière les ennemis, répondent à leurs cris; et les Macédoniens effrayés prennent ouvertement la fuite. Il n'y en eut pas plus de deux mille de tués, parce que la difficulté des lieux empêcha de les poursuivre.

VI. Les Romains pillèrent leur camp, prirent les tentes et les esclaves; et s'étant rendus maîtres de tous les défilés, ils traversèrent l'Épire, mais avec tant d'ordre et de retenue, que, malgré l'éloignement où ils étaient de leur flotte et de la mer, quoiqu'ils n'eussent pas reçu la distribution de leur mois de blé, et qu'il ne fût pas

facile de s'en procurer, ils ne prirent cependant rien dans un pays où tout était en abondance. Mais Flamininus, qui savait que Philippe, en traversant la Thessalie comme un fuyard, forçait les habitans de quitter leurs demeures pour se retirer dans les montagnes; qu'il brûlait les villes, livrait au pillage les richesses que leur poids ou leur quantité ne permettait pas d'emporter, et semblait abandonner cette contrée aux Romains; Flamininus, dis-je, se fit un point d'honneur d'obtenir de ses soldats qu'ils la conserveraient comme un pays qui leur était déjà acquis et que leur cédaient les ennemis eux-mêmes. La suite des événemens leur fit bientôt sentir tout le prix de cette modération. A peine entrés dans la Thessalie, ils virent toutes les villes se donner à eux; les Grecs situés en-deçà des Thermopyles désiraient ardemment de voir Flamininus, et de se rendre à lui; les Achéens, renonçant à l'alliance de Philippe, arrêtèrent, par un décret public, qu'ils s'uniraient avec les Romains pour lui faire la guerre; les Opuntiens (4) rejetèrent l'offre que les Étoliens, qui avaient embrassé avec chaleur le parti des Romains, leur faisaient de mettre une garnison dans leur ville, et de se charger de sa défense. Ils appelèrent Flamininus lui-même, et se remirent à sa discrétion avec une entière confiance.

VII. La première fois que Pyrrhus vit d'une hauteur l'armée des Romains rangée en bataille, il dit que cette ordonnance des barbares ne lui paraissait nullement barbare. Ceux qui voyaient Flamininus pour la première fois étaient forcés de tenir le même langage. Ils avaient entendu dire aux Macédoniens qu'il venait une armée de barbares avec un général qui subjuguait et détruisait tout par la force des armes ; et ils voyaient un homme à la fleur de l'âge, d'un air doux et humain, qui parlait purement la langue grecque, et qui aimait la véritable gloire. Ravis de tant de belles qualités, il se répandaient dans les villes, qu'ils remplissaient des mêmes sentimens d'affection qu'il leur avait inspirés, et les assuraient qu'elles trouveraient en lui l'auteur de leur liberté. Quand ensuite il se fut abouché avec Philippe, qui avait paru désirer la paix, et que Flamininus la lui eut offerte avec l'amitié des Romains, à condition qu'il laisserait les Grecs vivre en liberté sous leurs propres lois, et qu'il retirerait ses garnisons de leurs villes, le refus que Philippe fit d'accéder à ces conditions convainquit ses meilleurs partisans mêmes que les Romains étaient venus faire la guerre non pas aux Grecs, mais aux Macédoniens pour la défense des Grecs ; et toutes

les villes allèrent se rendre volontairement à Flamininus.

VIII. Comme il traversait la Béotie sans y commettre aucune hostilité, les premiers d'entre les Thébains sortirent à sa rencontre; ils tenaient pour Philippe à cause de Brachullelis (5); mais pleins de respect et d'estime pour Flamininus, ils désiraient de se conserver l'amitié des deux partis. Il les reçut avec beaucoup d'humanité, les embrassa, et poursuivit tranquillement son chemin avec eux, leur faisant plusieurs questions, leur racontant lui-même différentes choses, et donna ainsi à ses soldats, qui étaient restés derrière, le temps de le joindre. En avançant toujours, il arrive aux portes de la ville, et y entre avec les Thébains, qui ne l'y voyaient pas avec plaisir, mais qui n'osèrent résister, parce qu'il avait une escorte nombreuse. Quand il fut dans Thèbes, il assembla le conseil; et comme s'il n'eût pas eu la ville en son pouvoir, il les engagea à se déclarer pour les Romains. Il était secondé par le roi Attalus qui, de son côté, pressait vivement les Thébains de le faire. Mais comme ce prince, pour étaler sans doute son éloquence devant Flamininus, parlait pour lui avec plus de véhémence qu'il ne convenait à son âge, tout à coup, au milieu de son discours, il fut pris d'un étour-

dissement ou d'une fonte d'humeurs qui lui ôta la parole et le sentiment. Il tomba à la renverse, et peu de jours après il fut transporté par mer en Asie, où il mourut. Les peuples de Béotie embrassèrent le parti des Romains; cependant Philippe ayant envoyé des ambassadeurs à Rome, Flamininus fit partir aussi des députés pour représenter au sénat que s'il voulait continuer la guerre il fallait lui proroger le commandement, ou lui donner le pouvoir de faire la paix. Son excessive ambition lui faisait craindre qu'on n'envoyât pour continuer la guerre un autre général qui lui aurait ravi toute sa gloire. Ses amis firent si bien que Philippe n'obtint rien de ce qu'il avait demandé, et que Flamininus fut conservé dans le commandement.

IX. Il en eut à peine reçu le décret, qu'enflé de nouvelles espérances, il marche vers la Thessalie pour pousser la guerre avec vigueur. Il avait plus de vingt-six mille hommes, dont les Étoliens avaient fourni six mille fantassins et trois cents chevaux. L'armée de Philippe n'était pas moins forte que la sienne. En s'avançant ainsi l'un contre l'autre, ils se rencontrèrent près de Scotuse (*), où ils résolurent de

(*) Ville de la Magnésie.

hasarder la bataille. Les généraux des deux armées ne parurent pas étonnés, comme il arrive souvent, de se voir si près l'un de l'autre; leurs troupes elles-mêmes n'en sentirent que plus de courage et plus d'ardeur : les Romains, en pensant à la gloire dont ils se couvriraient par leur victoire sur les Macédoniens, à qui les exploits d'Alexandre avaient donné une si haute réputation de valeur et de puissance; les Macédoniens, en espérant que s'ils battaient les Romains, si supérieurs aux Perses, ils rendraient le nom de Philippe plus glorieux que celui d'Alexandre. Flamininus anima ses troupes à bien faire, à déployer toute leur valeur en combattant contre les plus braves de leurs ennemis, au milieu de la Grèce, le plus beau théâtre qui pût s'offrir à leur courage. Philippe, soit hasard, soit précipitation, parce que le temps le pressait, monta sur une éminence qui se trouvait hors de son camp, sans s'apercevoir qu'il était sur un lieu de sépulture où l'on avait enterré plusieurs morts. Il commençait de là à haranguer ses troupes, et à leur dire tout ce qui est d'usage en pareille occasion; mais les voyant découragées par l'augure sinistre du lieu d'où il leur parlait, et en étant lui-même tout troublé, il ne voulut point combattre ce jour-là.

X. Le lendemain, dès le point du jour, après

une nuit humide, les nuages s'étant épaissis en brouillards, toute la pleine fut couverte d'une sombre obscurité; dès que le jour eut paru, le brouillard tomba des montagnes, et couvrant tout l'espace qui était entre les deux camps, il en déroba entièrement la vue. Les détachemens que les deux armées avaient envoyés pour reconnaître les lieux, et s'emparer de quelques postes, s'étant bientôt rencontrés, s'attaquèrent près de Cynocéphales, nom qu'on a donné à de petites éminences terminées en pointe, placées les unes devant les autres, et qui ressemblent assez à des têtes de chien. Les événemens de cette escarmouche variant beaucoup, comme il était naturel dans des lieux difficiles, chaque parti fuyait et poursuivait à son tour: et des deux camps on envoyait continuellement du secours à ceux qui étaient pressés et qui reculaient; bientôt l'air, en s'éclaircissant, ayant laissé voir aux deux généraux ce qui se passait, ils en vinrent aux mains avec toutes leurs forces. Philippe, qui, avec la phalange de son aile droite, fondait de ses hauteurs sur les ennemis, fit plier les Romains, qui ne purent soutenir le poids de ce front de bataille, couvert de boucliers serrés l'un contre l'autre, et tout hérissé de piques. Mais à son aile gauche les rangs se trouvaient rompus et

séparés par les enfoncemens que formaient ces éminences. Flamininus, qui s'en aperçut, laissa son aile gauche, qui était déjà vaincue, et passant avec rapidité à son aile droite, il tombe vivement sur les Macédoniens, que l'inégalité et les coupures du terrain empêchaient de conserver leur forme de phalange, et de donner à leurs rangs cette profondeur qui faisait toute leur force. D'un autre côté, embarrassés par la pesanteur de leurs armes, ils agissaient difficilement, et avaient de la peine à combattre d'homme à homme : car cette phalange, tant qu'elle ne fait qu'un seul corps, qu'elle conserve ses rangs serrés et ses boucliers joints, ressemble à un animal d'une force indomptable; mais vient-elle à se rompre, chaque combattant perd sa force individuelle soit par le poids de son armure, soit parce qu'il tirait des différentes parties de ce tout, qui se soutenaient mutuellement, plus de vigueur que de lui-même.

XI. L'aile gauche des ennemis étant ainsi mise en fuite, une partie des Romains s'attache à sa poursuite; les autres courant sur l'aile droite qui combattait encore, la chargent en flanc, et en font un grand carnage. Bientôt cette aile, déjà victorieuse, est enfoncée, et prend la fuite en jetant ses armes. Il n'y eut pas moins

de huit mille Macédoniens tués à cette bataille, et environ cinq mille prisonniers. Les Étoliens furent accusés d'avoir laissé échapper Philippe, parce qu'ils s'arrêtèrent à piller son camp pendant que les Romains étaient à sa poursuite : en sorte qu'à leur retour ceux-ci ne trouvèrent plus rien ; ce qui donna lieu de leur part à des reproches qui dégénérèrent en une querelle ouverte. Mais les Étoliens offensèrent bien davantage Flamininus en s'attribuant l'honneur de cette victoire, et se hâtant de répandre dans toute la Grèce qu'elle était principalement leur ouvrage. Aussi dans les vers et dans les chansons publiques composés à ce sujet les Étoliens étaient toujours nommés les premiers, en particulier dans la chanson suivante, faite en forme d'épitaphe, et qui eut plus de vogue qu'aucune autre :

Passant, tu vois ici privés de funérailles,
Victimes des fureurs du démon des batailles,
Trente mille habitans des champs Thessaliens,
Qu'ont moissonnés le fer des durs Étoliens,
Et le bras des vainqueurs de la fière Émathie,
Que Titus amena des bords de l'Italie.
Philippe, ce héros jadis si confiant,
A l'aspect des Romains a fui rapidement,
Comme un agile cerf qui du sein des campagnes
Va chercher sa retraite au sommet des montagnes.

Cette épigramme est d'Alcée, qui, pour insul-

ter à Philippe, exagéra beaucoup le nombre des morts; et comme elle était chantée par tout, elle mortifia Flamininus encore plus que Philippe, qui, loin de s'en fâcher, fit, pour se venger d'Alcée, le couplet suivant sur la même mesure.

Passant, ce tronc privé d'écorce et de feuillage,
Qui frappe tes regards d'un sinistre présage,
Est un gibet exprès dressé sur ce coteau;
Et le poète Alcée aura là son tombeau.

XII. Flamininus, qui était jaloux de l'estime des Grecs, fut très sensible à cet affront; et depuis il fit seul toutes les affaires, sans tenir compte des Étoliens. Ils en furent très piqués; et peu de temps après, Flamininus ayant reçu une ambassade de Philippe pour des propositions de paix, qu'il parut écouter, ils parcoururent toutes les villes, et se plaignirent hautement qu'on vendait la paix à Philippe, tandis qu'on pouvait déraciner entièrement cette guerre, et anéantir une puissance qui, la première, avait mis la Grèce sous le joug. Ces plaintes jetaient le trouble parmi les alliés; mais Philippe étant venu traiter lui-même de la paix, fit cesser tous les soupçons qu'on pouvait avoir, en se remettant à la discrétion de Flamininus et des Romains. Ainsi ce général termina la guerre,

en laissant à Philippe le royaume de Macédoine, en l'obligeant de renoncer à toute prétention sur la Grèce, et de payer la somme de mille talens (*); il lui ôta tous ses vaisseaux, à l'exception de dix, et prit pour otage Démétrius, l'un de ses fils, qu'il envoya à Rome. En faisant cette paix, il se prêta sagement aux circonstances, et sut prévoir l'avenir : car Annibal, cet implacable ennemi des Romains, banni de son pays et réfugié auprès d'Antiochus, le pressait d'aller au devant de la fortune, en suivant le cours de ses brillantes prospérités. Ce prince, à qui ses exploits avaient mérité le surnom de Grand, y était assez porté de lui-même. Il aspirait déjà à la monarchie universelle, et ne cherchait qu'une occasion d'attaquer les Romains. Si Flamininus, par une sage prévoyance de l'avenir, n'eût pas incliné à la paix; que la guerre d'Antiochus eût concouru avec celle qu'on avait déjà dans la Grèce contre Philippe; que les deux plus grands et plus puissans princes qu'il y eût alors eussent uni leurs intérêts et leurs forces, Rome aurait eu à soutenir des combats aussi difficiles et aussi périlleux que dans ses guerres contre Annibal. Flamininus,

(*) Environ cinq millions.

en plaçant à propos la paix entre ces deux guerres, en terminant l'une avant que l'autre eût commencé, ruina d'un seul coup la dernière espérance de Philippe, et la première d'Antiochus.

XIII. Cependant les dix députés que le sénat avait envoyés à Flamininus lui conseillaient de déclarer libres tous les Grecs, et d'excepter seulement les villes de Corinthe, de Chalcis et de Démétriade, où il mettrait de bonnes garnisons, pour s'assurer d'elles contre Antiochus. Alors les Étoliens, toujours habiles dans l'art de calomnier, employèrent tout ce qu'ils avaient de talent pour porter les villes à la sédition. Ils pressaient Flamininus de délier les fers de la Grèce; c'était le nom que Philippe avait coutume de donner aux trois villes que nous venons de nommer. Ils demandaient aux Grecs si, pour avoir une chaîne, mieux polie à la vérité, mais bien plus pesante, ils se trouvaient plus heureux; s'ils admiraient Flamininus, et le regardaient comme leur bienfaiteur, parce qu'il leur avait mis au cou les fers qu'ils avaient aux pieds. Flamininus, piqué de ces imputations, et ne les supportant qu'avec impatience, pressa si fort le conseil, qu'il obtint enfin qu'on retirât les garnisons de ces villes, afin que les Grecs reçussent de lui la grâce tout entière.

Peu de temps après, on célébra les jeux isthmiques (6), où il se rendit une foule immense de peuple, pour voir les combats gymniques qu'on devait y donner : car la Grèce qui, depuis quelque temps délivrée de ses guerres, espérait bientôt sa liberté, célébrait déjà par des fêtes une paix dont elle était assurée.

XIV. Tout à coup, au milieu de l'assemblée, le son de la trompette ayant ordonné un silence général, le héraut s'avance au milieu de l'arène, et proclame à haute voix que « Le sénat de Rome, et Titus Quinctius, général des Romains, revêtu du pouvoir consulaire, après avoir vaincu le roi Philippe et les Macédoniens, déclarent libres de toutes garnisons et de tout impôt, les Corinthiens, les Locriens, les Phociens, les Eubéens, les Achéens, les Phtiotes, les Magnésiens, les Thessaliens, les Perrhèbes, et leur laissent le pouvoir de vivre selon leurs lois. » D'abord tous les spectateurs n'entendirent pas, au moins distinctement, cette proclamation. Le stade était plein de confusion et de trouble : les uns témoignaient leur admiration, les autres s'informaient de ce qu'on avait dit, et tous demandaient que le héraut répétât sa publication. Il se fit donc encore un silence universel, et le héraut ayant renforcé sa voix, renouvela sa proclamation qui fut entendue de

toute l'assemblée. Les Grecs, dans les transports de leur joie, poussèrent des cris si perçans qu'ils retentirent jusqu'à la mer. Tout le théâtre se leva, et ne pensa plus aux jeux : les assistans allèrent en foule saluer, embrasser Flamininus; on l'appelait le défenseur, le sauveur de la Grèce. On vit alors s'effectuer ce qu'on a souvent dit, par exagération, de la grandeur et de la force des cris d'une foule nombreuse : des corbeaux qui, dans ce moment, volaient par hasard au-dessus de l'assemblée, tombèrent dans le stade. La rupture qui se fait dans le tissu de l'air est la cause de ces chutes. Lorsqu'il est en même temps frappé par plusieurs voix très fortes, il se divise, et les oiseaux qui volent n'y trouvant pas un appui suffisant, tombent comme s'ils étaient dans le vide. A moins qu'on ne dise que, frappés avec force par ces voix réunies, comme par un trait, ils tombent et meurent à l'instant. Peut-être aussi est-ce l'effet des tourbillons qui s'élèvent dans l'air, comme on voit quelquefois les vagues de la mer, agitées violemment par la tempête, tourner avec rapidité.

XV. Si, à la fin de l'assemblée, Flamininus, prévoyant le concours immense de peuple qui allait l'environner, ne se fût promptement dérobé à leur empressement, il eût couru risque

d'être étouffé: tant était grande la foule qui se répandait autour de lui! Quand ils furent las d'avoir crié jusqu'à la nuit devant sa tente, ils se retirèrent; et tous ceux de leurs amis et de leurs concitoyens qu'ils rencontraient, ils les embrassaient, ils les serraient étroitement, les menaient souper avec eux et faire bonne chère. Là, redoublant de joie, ils ne parlaient que de la Grèce; ils se rappelaient les grands combats qu'elle avait soutenus pour la liberté. « Après « tant de guerres dont elle a été le théâtre, di- « saient-ils, elle n'a jamais reçu de salaire plus « doux et plus solide de ses travaux que celui « qu'elle doit à ces étrangers qui sont venus « combattre pour elle. Sans qu'il lui en ait à « peine coûté une goutte de sang, ou qu'elle « ait eu à porter le deuil d'un seul homme, elle a « obtenu le prix le plus glorieux, le plus digne « d'être disputé par les hommes. Si la valeur et « la prudence sont rares parmi les hommes, une « vertu plus rare encore, c'est la justice. Les « Agésilas, les Lysandre, les Nicias, les Alci- « biade, savaient sans doute conduire habile- « ment des guerres et remporter des victoires « sur terre et sur mer; mais ils n'ont jamais su « faire servir leurs succès à une honnête et gé- « néreuse bienfaisance. En effet, si l'on excepte « les batailles de Marathon, de Salamine, de

« Platée et des Thermopyles, les exploits de « Cimon sur l'Eurymédon et auprès de Cypre, « tous les autres combats que la Grèce a livrés « se sont donnés contre elle-même, et l'ont fait « tomber dans la servitude : tous les trophées « qu'elle a érigés ont été des monumens de ses « malheurs et de sa honte ; la méchanceté et la « jalouse rivalité de ses généraux l'a presque « ruinée. Et des étrangers qui n'ont plus avec « la Grèce que de faibles étincelles d'une an« cienne parenté presque effacée (*), de qui la « Grèce eût dû s'étonner de recevoir seule« ment quelques conseils salutaires, des étran« gers sont venus supporter les plus grands tra« vaux, s'exposer aux plus grands périls, pour « arracher la Grèce à des maîtres durs, à des « tyrans cruels, et lui rendre sa liberté. »

XVI. Telles étaient les réflexions des Grecs sur leur situation présente : les effets suivirent cette proclamation, car Flamininus envoya, dans le même temps, Lentulus en Asie pour affranchir les Bargyliens (7); Titilius en Thrace pour faire sortir des villes et des îles de cette contrée les garnisons de Philippe ; Publius Villius s'embarqua pour aller traiter avec An-

(*) Les Romains se disaient descendus des Grecs par Enée.

tiochus de la liberté des Grecs qui étaient sous sa dépendance. Flamininus lui-même passa à Chalcis, d'où il fit voile pour la Magnésie; et ôtant les garnisons de toutes les villes, il rendit à ces peuples leur gouvernement et leurs lois. De retour à Argos, il fut nommé pour présider les jeux néméens, qu'il fit célébrer avec la plus grande solennité, et où la liberté des Grecs fut de nouveau proclamée par un héraut, comme elle l'avait été aux jeux isthmiques. De là il parcourut les villes, leur prescrivit des règlemens sages, réforma la justice, apaisa les séditions, rétablit entre les habitans la concorde et l'harmonie, et rappela les bannis: aussi satisfait de réconcilier les Grecs entre eux par la persuasion, que d'avoir vaincu les Macédoniens par la force des armes. Une telle conduite fit regarder la liberté même comme le moindre de ses bienfaits. Le philosophe Xénocrate, traîné un jour en prison par les fermiers qui voulaient lui faire payer l'impôt qu'il devait comme étranger, fut délivré de leurs mains par l'orateur Lycurgue, qui les fit même punir de l'affront qu'ils avaient fait à ce philosophe. Peu de jours après, il rencontra les fils de Lycurgue, et leur dit: « Je paie avec « usure à votre père le service qu'il m'a ren- « du: car il en est loué de tout le monde. »

Mais les bienfaits de Flamininus et des Romains, en excitant la reconnaissance de la Grèce, ne leur attirèrent pas seulement les louanges de tous les peuples, ils leur méritèrent encore une confiance générale, et augmentèrent considérablement leur puissance. Les Grecs, non contens de recevoir les généraux romains qu'on leur envoyait, les demandaient, les appelaient eux-mêmes, et remettaient entre leurs mains tous leurs intérêts. Ce n'étaient pas seulement les peuples et les villes, mais les rois eux-mêmes qui, lorsqu'ils avaient reçu quelque tort des rois voisins, recouraient à la protection des Romains; de sorte qu'en peu de temps, non à la vérité sans la faveur des dieux, toute la terre leur fut soumise.

XVII. Flamininus se glorifiait bien plus de la liberté de la Grèce que de tous ses autres exploits : car ayant consacré dans le temple de Delphes des boucliers d'argent et son propre bouclier, il y fit graver cette inscription :

Magnanimes Gémeaux, fils du dieu du tonnerre,
Tyndarides, fameux par vos brillans exploits,
Vous qui sûtes dompter des coursiers pour la guerre;
Qui dans Sparte jadis avez donné des lois;
Flamininus, issu de la race d'Énée,
Honore par ses dons votre divinité.
Assurez de ses jours l'heureuse destinée :
C'est à lui que la Grèce a dû sa liberté.

Il consacra aussi à Apollon une couronne d'or avec cette inscription :

Protecteur de Délos, divin fils de Latone,
Dont un peuple nombreux encense les autels,
Daigne accepter en don cette riche couronne
Dont s'apprête à parer tes cheveux immortels
L'illustre général des descendans d'Énée;
Pour prix de sa valeur, de ses faits glorieux,
Maintiens de ses exploits la course fortunée;
Que l'éclat de son nom l'élève jusqu'au cieux.

La ville de Corinthe a donc eu deux fois la gloire d'entendre proclamer dans ses murs la liberté de la Grèce, la première fois par Flamininus, et la seconde par Néron, qui, de nos jours, se trouvant dans cette ville lorsqu'on allait célébrer les jeux isthmiques, publia que les Grecs étaient libres, et leur rendit l'usage de leurs lois, avec cette différence que Flamininus fit cette proclamation par un héraut, comme on l'a déjà dit, et que Néron la publia lui-même à la fin d'un discours qu'il prononça sur son tribunal devant la Grèce assemblée. Mais celle-ci fut de beaucoup postérieure à la première.

XVIII. Flamininus, après avoir commencé contre Nabis, l'oppresseur des Lacédémoniens, le plus scélérat et le plus cruel des tyrans, une guerre aussi honorable que juste, finit par trom-

per les espérances de la Grèce : au lieu de le faire prisonnier, comme il le pouvait, il fit la paix avec lui, et laissa Sparte sous le joug d'une indigne servitude, soit qu'il craignît que la guerre venant à traîner en longueur, on n'envoyât de Rome un nouveau général qui lui enleverait la gloire de l'avoir terminée, soit que son ambition l'eût rendu jaloux des honneurs qu'obtenait Philopémen qui, s'étant montré dans toutes les occasions un des plus grands généraux qu'eussent eus les Grecs, avait surtout donné dans cette guerre des preuves étonnantes de courage et de capacité. Comme elles lui méritaient de la part des Grecs, dans leurs théâtres, les mêmes respects et les mêmes honneurs qu'à Flamininus, ce général en était singulièrement blessé; il ne croyait pas qu'un homme d'Arcadie, qui n'avait commandé que dans de petites guerres sur les frontières, dût être autant honoré qu'un consul romain qui était venu combattre pour la liberté de la Grèce. Au reste, Flamininus disait pour se justifier que s'il avait terminé la guerre contre Nabis, c'est qu'il avait vu que la perte du tyran entraînerait les plus grands maux pour tous les Spartiates.

XIX. De tous les honneurs que les Achéens lui décernèrent, aucun ne parut égaler ses bienfaits que le présent qu'ils lui firent, et qu'il

préféra à tout ce qu'on avait fait pour lui. La plupart des Romains faits prisonniers dans la guerre contre Annibal avaient été vendus et dispersés dans différentes contrées où ils vivaient dans l'esclavage. Il y en avait dans la Grèce environ douze cents, que leur malheur avait toujours rendus dignes de pitié, mais qui étaient bien plus à plaindre dans une circonstance où ils se trouvaient au milieu de leurs fils, de leurs frères et de leurs amis, qu'ils voyaient libres et victorieux : tandis qu'ils avaient eux-mêmes à supporter la honte de leur défaite et le poids de l'esclavage. Flamininus, quoique touché de leur sort, ne voulut pas les enlever à leurs maîtres ; mais les Achéens payèrent leur rançon à cinq mines (*) par tête, et les ayant tous réunis dans un même lieu, ils les lui remirent au moment où il allait s'embarquer. Il partit comblé de joie de ce présent.

XX. Ils firent le plus bel ornement de son triomphe ; ils s'étaient tous rasés la tête, et ayant pris des bonnets, comme font les esclaves qu'on affranchit (8), ils suivirent en cet état le char du triomphateur. Les dépouilles qui furent portées en pompe à ce triomphe, frappaient les spectateurs par leur beauté : c'étaient

(*) Environ 450 livres de notre monnaie.

des casques grecs, des boucliers macédoniens, et de ces longues piques qu'ils nomment sarisses. On y voyait aussi une grande quantité d'or et d'argent; car Itanus assure qu'on y porta trois mille sept cent treize livres d'or en lingots, quarante-trois mille deux cent soixante-dix livres d'argent, quatorze mille cinq cent quatorze pièces d'or monnayé, qu'on appelle des Philippes (9), sans compter les mille talens que Philippe devait payer. Mais dans la suite les Romains, à la sollicitation de Flaminius, firent remise de cette dette à ce prince; ils le déclarèrent leur allié, et lui rendirent son fils, qu'ils avaient en otage.

XXI. Quelque temps après, Antiochus, étant passé en Grèce avec une grande flotte et une armée nombreuse, sollicitait les villes à la défection, et excitait parmi elles des mouvemens séditieux. Il était secondé par les Étoliens qui, depuis long-temps ennemis des Romains, cherchaient une occasion de leur déclarer la guerre. Ils en donnaient pour cause le dessein de mettre en liberté les Grecs qui n'en avaient nul besoin, puisqu'ils étaient libres; mais faute d'un prétexte plus honnête, ils suggéraient à Antiochus de couvrir son injustice du plus spécieux de tous les motifs. Les Romains, qui craignaient les suites de ces premiers mouvemens, et l'o-

pinion qu'on avait des forces d'Antiochus, chargèrent de cette guerre le consul Manius Acilius, et lui donnèrent pour lieutenant Flamininus, à cause de son crédit auprès des Grecs. En effet, il eut à peine paru qu'il affermit dans le parti des Romains ceux qui leur étaient restés fidèles; et ceux que la contagion commençait à gagner, il leur apporta à propos, comme un remède salutaire, le souvenir de l'amitié qu'ils avaient pour lui, et les empêcha de consommer leur défection. Il ne lui en échappa qu'un petit nombre, que les Étoliens avaient déjà entièrement gagnés et corrompus. Tout irrité qu'il était contre eux, il les protégea après la bataille : car Antiochus, ayant été défait aux Thermopyles, prit sur-le-champ la fuite et s'embarqua pour l'Asie. Alors le consul Manius, entrant dans le pays des Étoliens, assiégea lui-même les uns, et abandonna les autres au roi Philippe. D'un côté les Dolopes, les Magnésiens, les Athamanes et les Aperantes (10) étaient fort maltraités par le roi de Macédoine; et de l'autre Manius, après avoir saccagé la ville d'Héraclée, assiégeait Naupacte, occupée par les Étoliens.

XXII. Flamininus, touché de compassion pour les Grecs, vint du Péloponnèse par mer pour parler au consul. D'abord il le blâma de

ce qu'après la victoire il abandonnait à Philippe le prix de cette guerre, et de ce qu'aveuglé par son ressentiment, il se consumait devant une seule place, tandis que le roi de Macédoine subjuguait des nations et des royaumes. Dès que les assiégés eurent aperçu Flamininus du haut de leurs murailles, ils l'appelèrent en lui tendant les mains, et le conjurèrent de leur être favorable; il ne leur répondit rien, et se retournant les yeux baignés de larmes, il se retira. Mais ensuite il parla à Manius, et ayant calmé son ressentiment, il fit accorder aux Étoliens une trève, pendant laquelle ils enverraient des ambassadeurs à Rome pour tâcher d'obtenir des conditions plus douces. Il lui en coûta bien davantage, et il eut plus de combats à livrer, quand il voulut parler en faveur des Chalcidiens, qui s'étaient attirés la colère du consul, à cause du mariage qu'Antiochus avait fait dans leur ville, depuis que la guerre était commencée; mariage aussi peu convenable à son âge qu'à la circonstance. Malgré sa vieillesse, il était devenu amoureux d'une jeune personne, fille de Cléoptolème, la plus belle de tout le pays, et il l'avait épousée. Cette alliance fit embrasser avec chaleur aux Chalcidiens les intérêts du roi, et ils lui donnèrent leur ville pour en faire sa place d'armes pen-

dant cette guerre. Antiochus donc, après la perte de la bataille, s'enfuit promptement à Chalcis, et prenant sa femme, ses richesses et ses amis, il s'embarqua pour l'Asie. Manius, irrité, marcha, sans perdre un instant, contre Chalcis. Flamininus le suivit, et travailla si bien à l'adoucir et à excuser les Chalcidiens, qu'il vint à bout de l'apaiser, à force de le prier lui et ceux de ses officiers qui avaient le plus d'autorité dans le conseil.

XXIII. Les Chalcidiens, sauvés par sa protection, lui consacrèrent les plus grands et les plus beaux de leurs édifices publics, dont on voit encore les inscriptions. On lit sur le gymnase : « Le peuple a dédié ce gymnase à Titus « et à Hercule. » D'un autre côté, sur le temple Delphinium : « Le peuple a consacré ce temple « à Titus et à Apollon. » Encore aujourd'hui le peuple de Chalcis élit un prêtre de Flamininus ; et dans les sacrifices institués à son honneur, après les libations, on chante un cantique à sa louange. Il serait trop long de l'insérer ici tout entier ; j'en rapporterai seulement la fin.

Chantons des Romains triomphans
La foi toujours inaltérable ;
Promettons-leur par nos sermens
L'attachement le plus durable.

Muses ! filles du ciel ! aux accords de la lyre
Accordez vos célestes voix :
Célébrez Jupiter, dont le puissant empire
A l'univers dicte des lois ;
Chantez Rome et Titus ; des rois de l'Ausonie
Chantez les vertus et l'honneur.
O brillant Apollon ! ô dieu de l'harmonie !
O Titus ! notre dieu sauveur.

Tous les autres peuples de la Grèce lui rendent aussi de grands honneurs : honneurs vrais et sincères, dictés par cette affection vive qu'inspirait la douceur de ses mœurs. Quoiqu'il eût eu des démêlés avec quelques personnes, soit pour les affaires publiques, soit pour des rivalités d'honneur, comme avec Philopémen, et ensuite avec Diophanes, général des Achéens, il n'était pas vindicatif, et sa colère ne passait jamais jusqu'aux effets ; il l'exhalait dans ces discours pleins de franchise que permet la discussion des affaires politiques. Il ne montrait pas même d'amertume dans la dispute ; seulement la plupart de ceux qui traitaient avec lui le trouvaient trop prompt et trop léger.

XXIV. C'était d'ailleurs l'homme le plus doux dans le commerce de la vie ; sa conversation était pleine de sel et d'agrément. Un jour que les Achéens voulaient se rendre maîtres de Zacynthe (11), il leur dit, pour les en détourner, que s'ils mettaient la tête hors du Pélo-

ponnèse, ils courraient le même danger que les tortues qui mettent la tête hors de leur écaille. La première fois qu'il s'aboucha avec Philippe pour traiter de la paix : « Vous avez amené bien « du monde avec vous, lui dit ce prince, et « moi je suis venu seul. C'est vous-même, lui « répondit Flamininus, qui vous êtes réduit à « cette solitude en faisant périr vos amis et vos « parens. » Dinocrate le Messénien, s'étant enivré à Rome dans un repas, dansa déguisé en femme. Le lendemain il pria Flamininus de l'appuyer dans le dessein qu'il avait de retirer Messène de la ligue des Achéens : « J'y pense-« rai, lui dit Flamininus; mais je m'étonne « qu'étant occupé de si grandes affaires vous « puissiez chanter et danser dans un festin. » Les ambassadeurs d'Antiochus faisaient devant les Achéens l'énumération des troupes nombreuses de leur roi, et les comptaient par leurs différens noms. Flamininus prenant la parole : « Soupant un jour, dit-il, chez un de mes hôtes, « je lui fis des reproches de la quantité de vian-« des qu'il avait fait servir, et je lui demandai « avec surprise comment il avait pu se procurer « tant de sortes de mets. Toutes ces viandes, me « répondit mon hôte, ne sont que du porc, et « ne diffèrent que par l'apprêt et l'assaisonne-« ment. Achéens, que cette grande armée d'An-

« tiochus ne vous étonne pas non plus ; ces lan-
« ciers, ces piquiers, ces fantassins dont on
« parle tant, ne sont tous que des Syriens qui
« diffèrent seulement par leur armure. »

XXV. Après les belles actions qu'il avait faites en Grèce et dans la guerre d'Antiochus, il fut nommé à la censure. C'est, chez les Romains, une des plus grandes charges ; elle est en quelque sorte le comble des honneurs où l'on puisse monter dans cette république. Il eut pour collègue le fils de ce Marcellus qui avait été cinq fois consul. Les deux censeurs chassèrent du sénat quatre sénateurs qui n'appartenaient pas à des familles considérables, et ils reçurent au nombre des citoyens tous ceux qui voulurent se faire inscrire, pourvu qu'ils fussent nés de parens libres. Ils y furent forcés par le tribun du peuple Térentius Culéo, qui, voulant mortifier la noblesse, persuada au peuple d'en faire la loi. Les deux personnages les plus grands et les plus illustres qu'il y eût alors à Rome, Scipion l'Africain et Marcus Caton, étaient en inimitié ouverte l'un contre l'autre. Flamininus nomma Scipion prince du sénat, comme étant l'homme le plus vertueux et le plus distingué de la république; il se brouilla ensuite ouvertement avec Caton, à l'occasion suivante.

XXVI. Flamininus avait un frère nommé Lu-

cius Quinctius Flamininus, qui, ne ressemblant en rien à son frère, était surtout plongé dans les plus infâmes débauches, et foulait aux pieds toute pudeur; il avait avec lui un jeune homme qu'il aimait éperdument, et qu'il menait toujours à sa suite lorsqu'il allait faire la guerre ou commander dans une province. Un jour, dans un festin, ce jeune homme voulant flatter Lucius : « Je vous suis si attaché, lui dit-il, que pour « vous suivre j'ai laissé un combat de gladia- « teurs, quoique je n'aie vu jamais tuer un « homme ; mais j'ai sacrifié ma propre satis- « faction au désir de vous plaire. Console-toi, « lui dit Lucius ravi de joie, je satisferai ton « envie. » Aussitôt il ordonne qu'on amène de la prison un criminel condamné à mort; et ayant mandé l'exécuteur, il lui fait trancher la tête. Valérius Antias dit que ce fut pour une jeune fille, et non pour un jeune homme, qu'il eut cette complaisance barbare. Tite-Live rapporte que Caton, dans le discours qu'il fit à ce sujet, dit qu'un transfuge gaulois s'étant présenté dans ce moment à la porte de Lucius avec sa femme et ses enfans, il le fit entrer dans la salle du festin, et, pour faire plaisir à ce jeune homme, il le tua de sa main. Mais il est vraisemblable que Caton n'a fait ce récit que pour donner plus de poids à son accusation : car la plupart

des écrivains assurent que c'était, non un transfuge, mais un prisonnier de ceux qui étaient condamnés à mort; et Cicéron en particulier le dit dans son Traité sur la vieillesse, où il fait raconter cette histoire par Caton lui-même.

XXVII. Caton ayant été nommé censeur, fit l'épuration du sénat, d'où il chassa Lucius, quoiqu'il fût personnage consulaire, et que cette flétrissure parût rejaillir sur son frère. S'étant donc présentés tous deux devant le peuple, dans l'état le plus humble, et fondant en larmes, ils firent une demande qui parut juste; c'était que Caton fût obligé de dire les motifs qu'il avait eus de flétrir à ce point une maison si illustre. Caton se rend sans différer sur la place, et s'étant assis sur le tribunal avec son collègue, il demande à Titus Flamininus s'il n'a aucune connaissance du festin dont nous venons de parler. Flamininus ayant répondu qu'il l'ignorait absolument, Caton raconte le fait, et défère le serment à Lucius dans le cas où il s'inscrirait en faux contre ce récit. Lucius ayant gardé le silence, le peuple jugea qu'il avait mérité cette note d'infamie, et reconduisit honorablement Caton du tribunal jusqu'à sa maison. Flamininus, vivement touché du malheur de son frère, se ligua avec les ennemis de Caton, et obtint du sénat que les baux de

location, et les marchés qu'il avait faits au nom de la république, seraient cassés ; il lui suscita personnellement plusieurs procès graves ; mais je doute qu'il ait agi en habile et sage politique, de vouer ainsi une haine irréconciliable à un excellent citoyen, à un magistrat qui remplissait son devoir, et cela pour un homme, à la vérité son plus proche parent, mais qui s'était montré indigne de l'être, et qui avait bien mérité l'ignominie qu'il éprouvait. Cependant, peu de temps après, le peuple étant assemblé dans le théâtre pour assister à des jeux où le sénat occupait, suivant l'usage, les rangs les plus honorables, on vit Lucius assis aux derniers rangs, place convenable à son état d'humiliation. Le peuple en fut touché, et ne pouvant supporter cette vue, il lui cria d'avancer, et ne cessa ses cris que lorsque Lucius eut pris place parmi les consulaires, qui le reçurent au milieu d'eux.

XXVIII. Tant que l'ambition naturelle de Flamininus eut un sujet honnête de s'exercer dans les guerres que nous venons de raconter, elle fut généralement approuvée : on lui sut même gré d'avoir, après son consulat, servi comme tribun des soldats sans en être sollicité. Mais quand son âge l'eut mis hors d'état de commander et d'exercer des emplois, on trouva

mauvais que, dans un reste de vie qui n'était plus propre aux affaires, il conservât encore un désir de réputation, et une passion pour la gloire qui convenait tout au plus à un jeune homme. Cette ambition déplacée, en l'excitant à poursuivre Annibal avec acharnement, le rendit généralement odieux. Annibal, sorti secrètement de Carthage, s'était retiré d'abord auprès d'Antiochus; mais lorsque ce prince, battu en Phrygie, se trouva trop heureux d'accepter la paix, Annibal fut encore obligé de s'enfuir; et après avoir long-temps erré, il se fixa enfin en Bithynie auprès du roi Prusias. Aucun Romain n'ignorait sa retraite; mais on fermait les yeux sur lui, parce qu'on méprisait un faible vieillard abattu par la fortune. Flamininus, que le sénat avait envoyé auprès de Prusias pour d'autres affaires, ayant trouvé Annibal à sa cour, fut indigné de le voir encore en vie, et malgré les prières, malgré les supplications vives que lui fit Prusias en faveur d'un vieillard, son suppliant et son hôte, il fut inexorable. Il y avait sur la mort d'Annibal un ancien oracle qui disait :

Annibal, en payant tribut à la nature,
Dans la terre Lybisse aura sa sépulture.

Annibal, qui attendait cet oracle de l'Afrique,

était persuadé qu'il finirait ses jours à Carthage, et qu'il y serait enterré. Mais il y a dans la Bithynie, assez près de la mer, un pays sablonneux, et un petit bourg appelé Lybissa, où Annibal faisait sa demeure; comme il se défiait de la faiblesse de Prusias, et qu'il craignait toujours les Romains, il avait ménagé sept conduits souterrains qui, de sa maison, allaient tous aboutir de différens côtés, fort loin du bourg, et qu'on ne pouvait apercevoir du dehors.

XXIX. Dès qu'il sut l'ordre que Flamininus avait donné à Prusias, il voulut s'enfuir par ces souterrains; mais ayant donné dans les gardes que le roi y avait placés, il résolut de s'ôter la vie. On dit qu'ayant entortillé son manteau autour de son cou, il ordonna à un de ses esclaves d'appuyer le genou contre son dos, et de tordre avec force le manteau en le tirant à lui jusqu'à ce qu'il fût étranglé. D'autres rapportent qu'à l'exemple de Thémistocle et de Midas, il but du sang de taureau. Mais Tite-Live raconte qu'il avait sur lui du poison dont il fit un breuvage; et qu'il dit, en prenant la coupe : « Délivrons les Romains de leur extrême frayeur, « puisqu'ils trouvent trop long et trop dangereux d'attendre la mort d'un vieillard qui « leur est odieux. Flamininus ne remporta pas « ici une victoire honorable ni digne de ces

« anciens Romains qui firent avertir Pyrrhus, « leur ennemi et leur vainqueur, du dessein « qu'on avait de l'empoisonner. » Telle fut, dit-on, la fin d'Annibal. La nouvelle en étant venue à Rome, la plupart des sénateurs blâmèrent hautement Flamininus; ils regardèrent comme un excès de cruauté d'avoir fait mourir Annibal, tandis que le peuple Romain le laissait vivre comme un oiseau que la vieillesse a dépouillé de son plumage, à qui l'on conserve la vie sans danger; et de l'avoir fait mourir, sans que personne l'y eût engagé, par la vaine gloire d'être appelé l'auteur de la mort d'Annibal.

XXX. On citait à cette occasion la douceur et la magnanimité de Scipion l'Africain; et l'on admirait davantage ce grand homme qui, après avoir défait en Afrique Annibal, jusqu'alors invincible et encore redoutable aux Romains, ne le chassa point de son pays, et ne demanda pas qu'il lui fût livré. Au contraire, avant le combat, il avait eu avec lui une conférence dans laquelle il le traita honorablement; et après la bataille, en réglant les conditions de la paix, il ne proposa rien qui lui fût défavorable, et n'insulta point à son malheur. Ils eurent depuis une seconde entrevue à Éphèse, où, se promenant ensemble, Annibal prit la place la plus honorable; Scipion le souffrit, et, sans donner au-

cun signe de mécontentement, il continua sa promenade. La conversation étant tombée sur les généraux, et Annibal ayant dit qu'Alexandre était le premier de tous, Pyrrhus le second, et lui le troisième, Scipion lui dit en souriant : « Que diriez-vous donc si je ne vous avais pas « vaincu? — Alors, Scipion, repartit Annibal, je « ne me serais pas nommé le troisième, mais le « premier. » Le souvenir de ces divers traits si admirables dans Scipion faisaient encore plus blâmer Flamininus d'avoir porté les mains sur une espèce de cadavre qui n'appartenait pas aux Romains. D'autres pourtant le louaient, en disant que tant qu'Annibal vivait, c'était un feu couvert qui ne demandait qu'à être soufflé; que ce n'était ni son corps ni son bras qui, dans la force de l'âge, avaient fait trembler les Romains, mais sa capacité et son expérience, excitées encore par l'animosité et la haine qu'il avait contre eux, sentimens dont la vieillesse ne diminue pas l'activité, parce que le caractère se montre toujours dans les mœurs; que la fortune ne demeure pas constamment la même; et que, dans ses continuelles vicissitudes, elle appelle par de nouvelles expériences à de nouvelles entreprises ceux que la haine porte à faire la guerre à leurs ennemis.

XXXI. Au reste, les événemens ultérieurs

servirent encore davantage à la justification de Flamininus. D'un côté on vit un Aristonicus, fils d'un joueur de lyre, livrer, pour les intérêts d'Eumène, l'Asie en proie aux séditions et aux guerres. D'un autre côté, Mithridate, après les défaites que lui avaient fait essuyer Sylla et Fimbria, après la perte de tant de généraux et de tant d'armées, s'était relevé de tous ses désastres, et employait encore contre Lucullus les plus grandes forces par terre et par mer. Annibal n'était pas plus abattu que ne le fut depuis Marius; il avait pour ami un roi puissant qui fournissait abondamment à son entretien; il avait des rapports fréquens avec la flotte de ce prince, avec ses troupes de pied et de cheval. Les Romains n'avaient que du mépris pour Marius errant et mendiant dans l'Afrique; ils insultaient même à sa misère; et bientôt après, égorgés, battus de verges dans Rome, ils se prosternaient devant lui : tant dans cette vie le présent n'est jamais ni grand ni petit par rapport à l'avenir! tant les vicissitudes de l'homme n'ont d'autre terme que sa fin même! Aussi quelques auteurs assurent-ils que Flamininus n'agit pas en cela de sa seule autorité; qu'il fut envoyé vers Prusias avec Lucius Scipion, et que cette ambassade n'avait d'autre objet que de demander la mort d'Annibal. Comme l'histoire ne

nous a offert depuis cette époque aucune action mémorable de Flamininus, ni dans la guerre ni dans la paix, et que sa mort fut douce et tranquille, il ne nous reste plus qu'à le comparer avec Philopémen.

PARALLÈLE

DE PHILOPÉMEN

ET DE

T. QUINCTIUS FLAMININUS.

I. Si l'on considère la grandeur des bienfaits rendus à la Grèce, ni Philopémen, ni aucun des généraux grecs qui lui ont été supérieurs, ne sont dignes d'être mis en parallèle avec Flamininus. Tous ces personnages étaient Grecs eux-mêmes, et firent la guerre aux Grecs; Flamininus, qui n'était point Grec, fit la guerre pour la Grèce; et pendant que Philopémen, hors d'état de secourir ses concitoyens dans une guerre dangereuse, s'en allait combattre en Crète, Flamininus, vainqueur de Philippe au milieu même de la Grèce, rendait la liberté à toutes les nations et à toutes les villes de cette contrée. Mais si l'on examine les batailles qu'ils ont livrées l'un et l'autre, on verra que Philopémen, en commandant les Achéens, a fait

périr plus de Grecs que Flamininus, en combattant pour la Grèce, n'a tué de Macédoniens.

II. Les défauts de l'un furent la suite de son ambition : ils vinrent dans l'autre de son opiniâtreté. L'un était prompt à s'irriter, et l'autre difficile à apaiser. Flamininus conserva à Philippe sa dignité royale, et pardonna aux Étoliens. Philopémen, dans un mouvement de colère, enleva à sa patrie même plusieurs bourgs qui en étaient contribuables. Flamininus conservait une amitié constante à ceux qu'il avait une fois obligés : Philopémen était toujours prêt à sacrifier l'amitié au ressentiment. Après avoir été le bienfaiteur des Lacédémoniens, il rasa leurs murailles, ravagea leur territoire, et finit par détruire et changer la forme de leur gouvernement. Il semble même que ce fut par colère et par opiniâtreté qu'il sacrifia sa propre vie, en allant mal à propos et avec trop de précipitation attaquer Messène, au lieu d'imiter Flamininus, et de conduire comme lui son entreprise avec une prudence qui en garantissait la sûreté.

III. Si l'on a égard au nombre de leurs guerres et de leurs trophées, on reconnaîtra dans Philopémen plus d'expérience que dans Flamininus. La guerre de celui-ci contre Philippe fut décidée en deux combats. Philopémen,

vainqueur dans un grand nombre de batailles, ne laissa à la fortune rien prétendre sur sa capacité. Flamininus trouva dans la puissance des Romains, qui était alors dans toute sa vigueur, de grandes facilités pour s'illustrer; ce fut dans le déclin de la Grèce que Philopémen se rendit célèbre : ainsi ses succès furent son propre ouvrage, et tous les Romains partagèrent ceux de Flamininus. Le général romain commandait de bonnes troupes; Philopémen rendit bonnes celles qu'il commandait. Tous les combats de celui-ci eurent lieu contre les Grecs; et si cette circonstance n'est pas heureuse, elle est du moins une grande preuve de sa valeur : car où toutes choses sont d'ailleurs égales la vertu seule donne la supériorité. Philopémen eut à combattre les plus belliqueux des Grecs : les Crétois et les Lacédémoniens; il vainquit les plus rusés par sa finesse, et les plus vaillans par son audace. D'ailleurs Flamininus n'employa pour vaincre que les moyens qu'il avait en main; il se servit de l'armure et de la tactique qu'il trouva tout établie. Philopémen fut vainqueur en changeant les usages et les formes déjà reçus parmi ses troupes. Ainsi ce qui influe le plus sur la victoire fut inventé par l'un et seulement employé par l'autre.

IV. Philopémen fit de sa main plusieurs

grands exploits ; on n'en cite aucun de Flamininus. Au contraire, on dit qu'un Étolien, nommé Archedamus, raillait ce dernier de ce que, dans une occasion, ayant couru l'épée à la main sur les Macédoniens qui faisaient ferme et combattaient encore, il s'arrêta tout à coup, et levant les mains au ciel, il fit des prières aux dieux. D'ailleurs il n'a fait toutes ses belles actions que lorsqu'il était général ou lieutenant : mais Philopémen ne se montra aux Achéens ni moins grand ni moins actif lorsqu'il fut simple particulier que lorsqu'il les commanda. Il était à leur tête quand il chassa Nabis de la Messénie, et qu'il remit en liberté les Messéniens ; et simple particulier, il ferma les portes de Lacédemone à Diophane, général des Achéens, et à Flamininus, et sauva ainsi les Lacédémoniens. La nature l'avait si bien fait pour le commandement, que non seulement il commandait selon les lois, mais que pour l'intérêt public il commandait aux lois mêmes. Il croyait que dans ces occasions, au lieu d'attendre que ceux qu'il gouvernait lui déférassent le pouvoir, il devait se servir de leurs bras quand la circonstance l'exigeait, persuadé qu'alors le véritable général n'est pas celui qu'ils nomment, mais celui qui a pour eux les pensées les plus salutaires.

V. On ne peut qu'applaudir aux actions de clémence et d'humanité que Flamininus fit envers les Grecs ; mais les traits de courage et de fermeté que Philopémen opposa aux Romains pour maintenir la liberté lui méritent encore davantage nos éloges. Il est plus facile de faire du bien aux faibles que de s'exposer à déplaire aux puissans par sa résistance. Puis donc qu'après avoir ainsi comparé ces grands hommes il est difficile de discerner les traits de différence qu'ils ont entre eux, ne sera-ce pas porter un jugement équitable que de donner au général grec la couronne de l'expérience militaire et de l'art de commander, et au Romain celle de la justice et de la bonté ?

NOTES

SUR FLAMININUS.

(1) Narina était une ville de l'Italie, sur le Nar, laquelle, suivant les uns, appartenait à l'Ombrie, et suivant d'autres, au pays des Sabins. Cossa était dans l'Etrurie.

(2) Sulpicius Galba fut consul avec Aurélius Cotta, l'an de Rome 554; et il n'arriva en Grèce que sur la fin de cette année. Publius Tappulus, que Tite-Live nomme Publius Villius, le fut l'année suivante, qui précéda celle du consulat de Famininus.

(3) L'apsus est une rivière du pays des Taulantiens, entre l'Epire et l'Illyrie.

(4) Opunte, capitale de la Locride opuntienne, sur le bord de la mer, vis-à-vis l'Eubée.

(5) C'était un des principaux de la Béotie, et un grand partisan de Philippe. Elu général des Béotiens, il fut assassiné par six hommes, à la tête desquels était Zeuxippe.

(6) On célébrait les jeux isthmiques dans l'Isthme de Corinthe, d'où ils avaient pris leur nom, et auprès duquel ils furent institués en l'honneur de Mélicerte, dieu marin. Sisyphe les avait établis; mais ils furent interrompus pendant quelque temps, et rétablis ensuite par Thésée. Ils se célébraient tous les trois ans, la première et la troisième année des olympiades : ceux de la première année au commencement de l'été,

et ceux de la troisième au commencement du printemps.

(7) Peuples de la Carie, où était la ville de Bargyles, appelée encore aujourd'hui Barghili.

(8) C'était la coutume à Rome, où cette cérémonie se faisait dans le temple de la déesse Féronie, patronne des esclaves.

(9) La livre d'argent valait 90 livres de notre monnaie ; l'or valait dix fois plus, et par conséquent 900 livres de notre monnaie actuelle. Les lingots d'or et d'argent se montaient donc à plus de six millions de notre monnaie ; et les Philippes faisaient environ 360,000 livres.

(10) Les Dolopes habitaient une partie de la Thessalie, dans le voisinage de l'Epire. La Magnésie était aussi une partie de la Thessalie. L'Athamanie, contrée de la Grèce, touchait à la source du fleuve Achélaüs, dans l'Etolie, suivant Pline, et dans l'Illyrie, selon Etienne de Bysance. Strabon la met dans la Thessalie. Les Apérantes habitaient au sud de l'Athamane. Héraclée, dont il est parlé tout de suite, était un nom commun à plus de quarante villes ; il y en avait plusieurs dans la Macédoine et les pays circonvoisins. Naupacte, ville de la Grèce, sur le golfe de Corinthe, dans le pays des Locres-Ozoles.

(11) Ile de la mer Ionienne, avec une ville du même nom, et une citadelle ; elle s'appelle aujourd'hui Zante. Elle était très fertile, et avait beaucoup de bois.

PYRRHUS.

SOMMAIRE.

I. Origine du royaume d'Epire, et généalogie de Pyrrhus. II. Son père détrôné par les fils de Néoptolème. Pyrrhus enfant dérobé à leurs poursuites. III. Glaucias, roi d'Illyrie, le prend sous sa protection et le remet sur le trône. IV. Il est obligé de quitter une seconde fois l'Epire. Il y rentre et partage l'empire avec Néoptolème. V. Les deux rois deviennent ennemis. Pyrrhus prévient Néoptolème et s'en défait. VI. Il va au secours d'Alexandre contre Antipater. VII. Divisions entre Pyrrhus et Démétrius; la guerre se déclare. VIII. Pyrrhus comparé à Alexandre-le-Grand pour ses talens militaires. IX. Douceur de son caractère; sa femme et ses enfans. X. Il s'empare d'une partie de la Macédoine, la perd aussitôt, et fait la paix avec Démétrius. XI. Il reprend les armes contre ce prince. XII. Les troupes de Démétrius se révoltent. Pyrrhus est déclaré roi de Macedoine. XIII. Il la partage avec Lysimachus. Il va à Athènes. XIV. Il abandonne la Macédoine et se retire en Épire. XV. Il pense à secourir Tarente contre les Romains. XVI. Portrait de Cinéas. Sa conversation avec Pyrrhus. XVII. Ce prince s'embarque pour l'Italie. Sa flotte ruinée par la tempête. XVIII. Il établit une discipline sévère à Tarente, et va camper près des Romains. XIX. Il livre la bataille. Sa prudence et son courage. XX. Il met les Romains en fuite et s'empare de leur camp. XXI. Il envoie Cinéas à Rome pour négocier la paix. XXII. Discours d'Appius Claudius pour s'y opposer. XXIII. Réponse du se-

nat. Fabricius envoyé en ambassade à Pyrrhus, qui fait des efforts inutiles pour le gagner ou l'intimider. XXIV. Jugement de Fabricius sur Épicure. Sa réponse généreuse à Pyrrhus. XXV. Les consuls avertissent Pyrrhus de la perfidie de son médecin. XXVI. Il remporte sur eux une seconde victoire. XXVII. Différence du récit d'Hiérouyme. Mot de Pyrrhus sur cette victoire. XXVIII. Il reçoit une ambassade des Siciliens, et passe dans leur île. XXIX. Il se rend maître de la ville d'Érix. XXX. Il refuse la paix aux Carthaginois. Il mécontente les Siciliens qui se soulèvent. XXXI. Il repasse en Italie, où il est attaqué par les Mamertins. XXXII. Il attaque les Romains, et il est battu. XXXIII. Il quitte l'Italie et va en Macédoine où il défait Antigonus. XXXIV. Il met dans Eges une garnison gauloise qui pille les tombeaux des rois de Macedoine. XXXV. Il marche vers Sparte avec une forte armée. XXXVI. Il va camper près de Sparte. XXXVII. Les Spartiates creusent pendant la nuit une tranchée devant leur ville. XXXVIII. Pyrrhus commence l'attaque. Exploits de quelques Spartiates. XXXIX. Pyrrhus recommence l'assaut. Il est forcé de faire retraite. XL. Il arrive des secours à Sparte. Pyrrhus quitte la Laconie et va à Argos. XLI. Il est attaqué dans sa retraite par les Lacédémoniens qu'il taille en pièces; mais son fils est tué. XLII. Divers présages dans sa route; il entre dans Argos. XLIII. Combat nocturne. Présages sinistres pour Pyrrhus. XLIV. Il trouve des obstacles à sa retraite. XLV. Une femme le blesse d'un coup de tuile, et un soldat lui coupe la tête. XLVI. Honneurs funèbres que lui rend Antigonus.

I. On raconte qu'après le déluge (*), Phaëton, un de ceux qui vinrent en Épire avec Pelasge, fut le premier roi des Thesprotiens et des Mo-

(*) Celui de Deucalion, arrivé l'an du monde 2475.

losses ([1]). Quelques historiens prétendent que Deucalion et Pyrrha, après avoir bâti le temple de Dodone, s'établirent dans le pays des Molosses. A plusieurs siècles de là, Néoptolème, fils d'Achille, à la tête d'une grande armée, s'empara du pays et devint la tige d'une longue suite de rois qui furent appelés Pyrrhides, du nom de Pyrrhus, qu'il avait porté dans son enfance, et qu'il donna à l'aîné des fils légitimes qu'il eut de Lanassa, fille de Cléodéus, fils d'Hyllus. De là vint qu'Achille eut en Épire les honneurs divins, sous le nom d'Aspétus(*), terme du pays. Ceux qui succédèrent à ces premiers rois étant tombés dans la barbarie, leur puissance et leurs actions sont restées ensevelies dans une profonde obscurité. Le premier dont l'histoire fasse mention est Tarrutas, qui se rendit célèbre en formant les villes de ses états sur les mœurs des Grecs, en les polissant par la culture des lettres, et leur donnant des lois qui respiraient l'humanité. De Tarrutas naquit Alcétas, père d'Arybas, qui, de sa femme Troïade, eut Eacidas : celui-ci épousa Phtia, fille de ce Ménon le Thessalien qui, ayant acquis la plus grande réputation dans la guerre Lamiaque, eut, après Léos-

(*) C'est-à-dire *inimitable*, suivant Dacier.

thène, plus de considération qu'aucun des autres confédérés (2). Sa femme Phtia lui donna deux filles : Déïdamie et Troïade, et un fils qu'il nomma Pyrrhus.

II. Les Molosses s'étant révoltés, chassèrent Éacidès, mirent sur le trône les fils de Néoptolème, et firent périr les amis d'Éacidès, qu'ils avaient en leur pouvoir. Pyrrhus était encore à la mamelle, et les meurtriers le cherchaient pour le faire mourir; mais Androclidès et Angelus l'ayant dérobé à leurs recherches, prirent la fuite, accompagnés de quelques esclaves et de nourrices dont l'enfant avait besoin. Ce cortége nécessaire mettait de l'embarras et de la lenteur dans leur marche; et se voyant près d'être atteints par leurs ennemis, ils remirent l'enfant entre les mains d'Androcléon, d'Hippias et de Néandre, trois jeunes gens robustes et fidèles, en leur ordonnant de fuir le plus vite qu'ils pourraient, et de gagner Mégare, ville de Macédoine. Pour eux, en employant tour à tour les prières et la résistance, ils arrêtèrent jusqu'au soir ceux qui les poursuivaient. Après s'en être délivrés avec beaucoup de peine, ils coururent rejoindre les jeunes hommes qu'ils avaient chargés de Pyrrhus. Vers le coucher du soleil, ils se croyaient au terme de leur espérance, lorsqu'ils s'en virent tout à coup

plus éloignés que jamais. La rivière qui baigne les murs de la ville coulait avec une effrayante rapidité. Ils cherchèrent un gué pour la passer; mais partout ils la trouvèrent impraticable : enflée par des pluies abondantes, elle roulait avec violence ses eaux troubles et bourbeuses; et l'obscurité de la nuit rendait encore les objets plus horribles. Ils désespéraient de pouvoir seuls passer l'enfant et les femmes, lorsqu'ils entendirent de l'autre côté de la rivière des gens du pays qu'ils prièrent de les aider à la traverser; ils leur montraient Pyrrhus, et, criant de toutes leur forces, ils conjuraient de venir à leur secours. Mais le bruit causé par la rapidité du fleuve les empêchaient d'être entendus de ces gens-là; et ils furent quelque temps les uns à crier, les autres à prêter l'oreille inutilement. Enfin, quelqu'un de la suite de Pyrrhus imagine d'arracher une écorce de chêne, sur laquelle il écrit, avec l'ardillon d'une agraffe, la situation du prince et le besoin qu'il avait d'être secouru; ensuite, roulant l'écorce autour d'une pierre, afin de lui donner du poids, il la lance à l'autre rive. Selon d'autres, il la darda avec un javelot, autour duquel il l'avait attachée. Les gens arrêtés à l'autre bord ayant lu ce qui était écrit sur l'écorce, et voyant combien le danger était pressant,

coupèrent à la hâte des arbres qu'ils lièrent ensemble, et sur lesquels ils traversèrent la rivière. Le premier qui aborda à l'autre rive se nommait par hasard Achille; il prit l'enfant et le passa; ses compagnons firent passer les autres comme ils se trouvaient.

III. Sauvés ainsi du péril, et hors de la poursuite de leurs ennemis, ils se rendent en Illyrie, auprès du roi Glaucias, qu'ils trouvent assis dans son palais avec sa femme, et ils posent l'enfant à terre au milieu de la salle. Le prince, qui redoutait Cassandre, ennemi déclaré d'Éacidès, resta long-temps pensif, gardant le silence et dilibérant en lui-même sur le parti qu'il devait prendre. Pendant ce temps-là, Pyrrhus s'étant traîné de lui-même, saisit de ses mains la robe de Glaucias, et, se dressant sur ses pieds, atteignit les genoux du roi, qui d'abord se mit à rire, et ensuite fut touché de pitié, croyant voir dans cet enfant un suppliant qui lui demandait la vie les larmes aux yeux. Quelques auteurs disent que Pyrrhus ne se traîna point vers Glaucias, mais qu'ayant gagné l'autel des dieux domestiques, il se leva et l'embrassa de ses mains. Glaucias, trouvant quelque chose de divin dans cette circonstance, prit le jeune Pyrrhus, le mit entre les mains de sa femme, et lui ordonna de l'élever avec

ses enfans. Peu de temps après ses ennemis l'ayant redemandé, et Cassandre même ayant offert deux cents talens (*) pour le ravoir, Glaucias refusa de le rendre; et lorsque ce jeune prince eut atteint l'âge de douze ans, il le ramena en Épire à la tête d'une armée, et le remit sur le trône. Pyrrhus avait dans ses traits un air de majesté qui inspirait plus de terreur que de respect; ses dents supérieures, au lieu d'être séparées, ne formaient qu'un os continu, sur lequel de légères incisions marquaient les divisions que les dents auraient dû avoir. On lui croyait la vertu de guérir les maladies de la rate. Il sacrifiait pour cela un coq blanc, et pressait doucement de son pied droit le viscère des malades qu'il faisait coucher sur le dos. Il n'y avait point d'homme, si pauvre et de si basse condition qu'il fût, à qui il ne fît ce remède quand il en était prié; il recevait pour salaire le coq même qu'il avait sacrifié, et ce présent lui était agréable. L'orteil de son pied avait, à ce qu'on prétend, une vertu divine; et lorsqu'après sa mort son corps eut été brûlé et réduit en cendres, ce doigt fut trouvé entier, sans avoir aucune trace de feu. J'en parlerai dans la suite.

(*) Environ un million de notre monnaie.

IV. Parvenu à sa dix-septième année, il se crut assez affermi sur le trône pour faire un voyage en Illyrie, et assister aux noces d'un des fils de Glaucias, avec lesquels il avait été élevé. Pendant son absence, les Molosses s'étant de nouveau révoltés, chassèrent tous ses amis, pillèrent tous ses biens, et se donnèrent à Néoptolème. Pyrrhus, dépouillé de ses états, et dénué de tous secours, se retira au près de Démétrius, fils d'Antigonus, lequel avait épousé Déïdamie, sœur de Pyrrhus. Cette princesse avait été fiancée, dans un âge encore tendre, à Alexandre, fils d'Alexandre-le-Grand et de Roxane; on l'appelait même sa femme. Mais toute cette famille ayant été entièrement détruite, Démétrius épousa Déïdamie, lorsqu'elle fut devenue nubile. A cette grande bataille qui fut donnée près d'Ipsus, et où tous les rois combattirent, Pyrrhus, encore jeune, fut toujours à côté de Démétrius, se distingua entre tous les combattans, et renversa tout ce qui se présenta devant lui. Démétrius ayant été vaincu, il ne l'abandonna point; il lui conserva les villes grecques qui lui avaient été confiées; et après le traité que ce prince fit avec Ptolémée, il alla pour lui en otage en Égypte. Pendant le séjour qu'il y fit, il donna, soit à la chasse, soit dans les autres exercices, les plus grandes

preuves de sa force et de sa patience à supporter les travaux. Ayant reconnu que de toutes les femmes de Ptolémée Bérénice était celle qui avait le plus de crédit auprès de lui, et qu'elle était bien supérieure aux autres par sa prudence et sa sagesse, il lui fit assidûment sa cour. Aussi habile de s'insinuer auprès de ceux qui étaient au-dessus de lui, et dont il pouvait tirer parti, que plein de mépris pour ses inférieurs, se montrant d'ailleurs sage et modéré dans toute sa conduite, il fut choisi par préférence sur plusieurs autres jeunes princes pour mari d'Antigona, que Bérénice avait eue de Philippe avant qu'elle épousât Ptolémée. Cette alliance lui acquit encore plus de considération ; et, soutenu du crédit d'Antigona, qui l'aimait tendrement, il obtint des secours d'hommes et d'argent pour aller se mettre en possession du royaume d'Épire. Sa présence lui ramena tous ses sujets, que Néoptolème avait aliénés par la dureté et la violence de sa conduite. Pyrrhus néanmoins, craignant que ce prince n'engageât quelques-uns des autres rois à prendre sa défense, aima mieux traiter avec lui ; et ils régnèrent ensemble.

V. Dans la suite quelques courtisans travaillèrent secrètement à les aigrir l'un contre l'autre, par les soupçons qu'ils semèrent entre

eux; mais rien n'irrita davantage Pyrrhus que l'événement dont je vais rendre compte. Les rois d'Épire avaient coutume de faire un sacrifice à Jupiter-Martial dans un lieu de la Molosside appelé Passaron, pour y prêter leur serment et recevoir celui de leurs sujets; ils juraient les uns de gouverner, les autres de défendre le royaume, selon les lois. Les deux rois, accompagnés chacun de leurs amis, se rendirent au milieu de la cérémonie, et se firent mutuellement des présens considérables. Un des assistans, nommé Gélon, ami intime de Néoptolème, après avoir donné à Pyrrhus les plus grands témoignages de respect et d'affection, lui fit présent de deux paires de bœufs propres au labourage. Myrtile, l'échanson de Pyrrhus, demanda ces bœufs au prince, qui les lui refusa et les donna à un autre. Ce refus piqua Myrtile; et Gélon, qui s'en aperçut, l'invita à souper. Quelques historiens disent que dans l'ivresse il abusa de ce jeune homme, qui était d'une grande beauté. Après le souper, il lui tint d'abord des propos vagues, et finit par lui proposer de s'attacher à Néoptolème, et d'empoisonner Pyrrhus. Myrtile feignit d'entrer dans son dessein et même de l'approuver, comme s'il eût été entièrement gagné; mais il alla sur-le-champ le découvrir à Pyrrhus, qui

lui ordonna de mener chez Gélon Alexicrate, le chef des échansons, comme disposé à s'associer à leur projet : il voulait avoir plusieurs témoins qui pussent attester le complot. Gélon étant ainsi trompé, Néoptolème, qui l'était comme lui, et qui ne doutait pas que la conspiration ne fût en bon chemin, ne put garder le secret, et, dans l'excès de sa joie, il en fit part à ses amis. Un soir qu'il soupait chez sa sœur Cadmie, il lui en dit quelques mots, croyant n'être entendu de personne. Il n'était resté auprès d'eux que Phénarète, femme de Samon, intendant des troupeaux de Néoptolème. Couchée sur un petit lit, le visage contre la muraille, elle faisait semblant de dormir; mais elle avait tout entendu, sans qu'on s'en doutât, et le lendemain matin elle alla chez Antigona, femme de Pyrrhus, et lui conta ce que Néoptolème avait dit à sa sœur. Pyrrhus, instruit de tout, n'en fit d'abord rien connaître; mais à l'occasion d'un sacrifice qu'il avait fait il pria Néoptolème de venir souper chez lui, et le tua. Il n'ignorait pas que les principaux d'entre les Épirotes étaient dans ses intérêts; depuis long-temps même ils l'engageaient à se délivrer de Néoptolème, à ne pas se contenter de la petite portion d'un royaume qui lui appartenait tout entier, et à tenter enfin

les grandes entreprises pour lesquelles la nature l'avait formé. D'après ces dispositions qui lui étaient connues, les projets de Néoptolème le déterminèrent à le prévenir et à se défaire de lui.

VI. Toujours reconnaissant des services que lui avaient rendus Bérénice et Ptolémée, il appela du nom de ce prince le premier fils qu'il eut d'Antigona, et donna celui de Bérénicide à la ville qu'il fit bâtir dans la Chersonèse d'Épire. Bientôt, d'après les vastes projets qu'il avait conçus, et qui lui faisaient dévorer en espérance tout ce qui l'environnait, il saisit le premier prétexte qui se présenta pour se mêler des affaires de la Macédoine. Antipater, l'aîné des fils de Cassandre, ayant fait mourir sa mère Thessalonique, et chassé son frère Alexandre, celui-ci envoya demander du secours à Démétrius et à Pyrrhus. Comme Démétrius, retenu par d'autres affaires, remettait de jour en jour, Pyrrhus se rendit auprès d'Alexandre, dont il exigea, pour prix de son alliance, la ville de Nymphéa, la côte maritime de la Macédoine, et dans les pays de nouvelles conquêtes, l'Ambracie, l'Acarnanie et l'Amphilochie [3]. Ce jeune prince lui ayant tout abandonné, Pyrrhus en prit possession, mit des garnisons dans les villes, et conquit le reste pour Alexandre,

à qui il le remettait à mesure qu'il en dépouillait Antipater. Le roi Lysimaque eût bien voulu aller au secours d'Antipater; mais occupé ailleurs, et sachant que Pyrrhus, qui n'oubliait pas les bienfaits de Ptolémée, ne pourrait lui rien refuser, il écrivit sous le nom de ce prince des lettres supposées, dans lesquelles il priait Pyrrhus de mettre fin à cette guerre, et d'accepter trois cents talens (*) qu'Antipater lui faisait offrir. Pyrrhus, à l'ouverture de ces lettres, reconnut l'imposture de Lysimaque; au lieu du salut ordinaire que Ptolémée employait, *A mon fils Pyrrhus, salut*, elles portaient cette inscription : *Le roi Ptolémée au roi Pyrrhus, salut*. Il s'emporta d'abord contre Lysimaque; mais bientôt après il se détermina à faire la paix. Les trois princes se réunirent pour en jurer les conditions au milieu des sacrifices; on amena trois victimes : un bouc, un taureau, un bélier; mais ce dernier animal mourut subitement avant que d'être arrivé à l'autel. Les assistans ne firent qu'en rire; mais le devin Théodote, ayant dit à Pyrrhus que, par cet accident, le dieu présageait la mort d'un des trois princes, l'empêcha de jurer et de ratifier la paix.

(*) Environ 1,500,000 livres de notre monnaie.

VII. Le rétablissement des affaires d'Alexandre n'empêcha pas Démétrius de se rendre auprès de lui; et il parut bientôt qu'il n'était pas venu à la prière de ce jeune prince, à qui sa présence inspirait les plus vives craintes. Ils n'eurent pas été quelques jours ensemble, que, se défiant l'un de l'autre, ils se tendaient réciproquement des embûches. Enfin, Démétrius, ayant saisi un moment favorable, prévint Alexandre, le tua, et se fit déclarer roi de Macédoine. Il était déjà mécontent de Pyrrhus, et lui reprochait ses courses en Thessalie. D'ailleurs l'ambition de s'agrandir, cette maladie naturelle aux princes, leur faisait mutuellement suspecter et craindre leur voisinage, surtout depuis la mort de Déïdamie (*); mais lorsque, possédant chacun une partie de la Macédoine, ils eurent à disputer le même royaume, cette rivalité leur fournit des prétextes à de plus grandes divisions. Démétrius entra avec son armée dans l'Étolie, et l'ayant soumise, il y laissa Pantauchus avec des troupes, et marcha lui-même contre Pyrrhus, qui, informé de sa marche, alla de son côté à sa rencontre; mais s'étant trompés tous deux de chemin, ils se manquèrent. Démétrius se jeta dans l'Épire, où il fit

(*) Femme de Démétrius et sœur de Pyrrhus.

un grand butin; et Pyrrhus étant tombé sur Pantauchus, lui livra bataille. Le combat fut vif entre les deux armées, mais plus encore entre les deux chefs. Pantauchus, qui, de l'aveu de tout le monde, était le premier des généraux de Démétrius par son courage, sa force et son adresse, rempli d'ailleurs de confiance et de fierté, provoqua Pyrrhus à un combat singulier. Pyrrhus, qui, en valeur et en désir de se signaler, ne le cédait à aucun des rois de son temps, et qui voulait succéder à la gloire d'Alexandre plus encore par sa vertu que par le titre de sa naissance, s'ouvre un passage jusqu'aux premiers rangs, et vole à Pantauchus. Après avoir lancé leurs javelots, ils en viennent aux mains, et se servent de leurs épées avec autant d'adresse que de force. Pyrrhus reçoit une blessure, et en fait deux à Pantauchus, l'une à la cuisse, l'autre près du cou, et l'ayant obligé de tourner la tête, il le renverse par terre; mais il ne put le tuer, les amis de Pantauchus le lui ayant arraché des mains. Cependant les Épirotes, excités par la victoire de leur roi, et pleins d'admiration pour son courage, font les plus grands efforts, rompent la phalange des Macédoniens, et se mettant à la poursuite des fuyards, ils en tuent un grand nombre, et font cinq mille prisonniers.

VIII. Cette défaite excita bien moins la colère et la haine des Macédoniens contre Pyrrhus pour tout le mal qu'il leur avait fait, qu'elle ne les remplit d'admiration et d'estime pour sa valeur; elle fut pour tous ceux qui, dans le combat, avaient été témoins de ses hauts faits, et avaient éprouvé la force de ses armes, un sujet continuel de relever ses talens militaires. Ils avaient cru voir en lui le regard, la vitesse, les mouvemens d'Alexandre, et comme une ombre, une image de cette impétuosité, de cette violence qui rendait ce héros si terrible dans les combats. Les autres rois imitaient Alexandre en portant des robes de pourpre, en s'environnant de gardes, en penchant la tete comme lui, en parlant avec fierté. Pyrrhus seul le représentait par son courage et par ses exploits. Les ouvrages qu'il a laissés sur l'art militaire prouvent sa science et son habileté à ranger des troupes en bataille et à les commander; aussi dit-on qu'Antigonus, à qui l'on demandait quel était le plus grand capitaine : « Ce sera Pyrrhus, répondit-il, pourvu qu'il « vieillisse. » Il ne parlait que des capitaines de son temps; mais Annibal lui demandait la préférence sur ceux de tous les âges précédens : il lui assignait le premier rang en expérience et en capacité, mettait Scipion au second, et se pla-

çait lui-même au troisième. Nous l'avons déjà dit dans la Vie de Scipion (5). Il est vrai que Pyrrhus ne connut jamais d'autre science ni d'autre étude que celle de la guerre : c'était la seule qu'il jugeât digne d'un roi ; il regardait toutes les autres comme des objets de pur agrément qui ne méritaient aucune estime. On raconte à ce sujet que quelqu'un lui ayant demandé, dans un festin, quel joueur de flûte il préférait, de Pithon ou de Caphisias : « Polys-« perchon, répondit-il, est le meilleur capi-« taine que je connaisse (6). » Il voulait faire entendre que c'était le seul art qu'il convînt à un prince de connaître et de juger.

IX. Doux et facile pour ses amis, lent à se mettre en colère, il était prompt et ardent à reconnaître les services qu'on lui avait rendus. Aussi fut-il vivement affligé de la mort d'Éropus, qui, disait il, n'avait fait en mourant que subir le sort commun à tous les hommes, au lieu que lui-même il avait à se reprocher, comme un tort réel, d'avoir, par de trop longs délais, perdu l'occasion de le récompenser de ses services. En effet, on peut rendre aux héritiers d'un créancier l'argent qu'on lui avait emprunté ; mais les bienfaits dont on n'a pas témoigné sa reconnaissance à ceux même de qui on les a reçus sont pour un homme juste et bon

un sujet continuel de regrets. Un jour qu'il était à Ambracie, on lui conseillait d'en chasser un homme qui disait du mal de lui. « Laissons-le, « dit-il, parler ici mal de nous entre un petit « nombre de personnes, plutôt que de l'envoyer « semer partout ses médisances. » Une autre fois on lui amena des jeunes gens qui, en buvant ensemble, avaient tenu sur son compte des propos très offensans. Il leur demanda si ce qu'on disait d'eux était vrai : « Oui, prince, « lui répond l'un d'eux, et si le vin ne nous « eût manqué, nous en aurions dit bien davan-« tage. » Pyrrhus se mit à rire, et les renvoya. Après la mort d'Antigona, il prit en même temps plusieurs femmes, afin d'augmenter, par ses alliances, sa puissance et sa fortune. Il épousa la fille d'Autoléon, roi des Péoniens; Bircenna, fille de Bardullis, roi de l'Illyrie; et Lanassa, fille d'Agathocle de Syracuse, qui lui apporta en dot l'île de Corcyre, dont son père s'était rendu maître (7). Il avait eu d'Antigona un fils nommé Ptolémée. Lanassa fut mère d'Alexandre, et de Bircenna naquit Hélénus, le plus jeune de ses fils. Ils furent tous naturellement braves, et Pyrrhus entretint cette disposition guerrière en les élevant dans les armes, et en aiguisant leur courage dès leur première enfance. Un d'eux, étant encore fort jeune,

lui demanda auquel de ses enfans il laisserait son royaume : « A celui, répondit Pyrrhus, « qui aura l'épée la plus pointue. » Réponse peu différente de cette imprécation tragique d'un père à ses enfans :

Que le fer de mes biens leur fasse le partage :

tant l'ambition est insociable et féroce !

X. Après sa victoire sur Pantauchus, Pyrrhus rentra dans l'Épire, transporté de joie, couvert de gloire et plein de confiance. Les Épirotes lui ayant donné le surnom d'Aigle : « C'est par « vous, leur dit-il, que je le suis devenu : vos « armes ont été pour moi comme des ailes ra- « pides qui m'ont élevé à un vol si haut. » Peu de temps après, informé que Démétrius était dangereusement malade, il entre brusquement en Macédoine, dans l'intention seulement d'y faire une course et d'emmener du butin. Mais peu s'en fallut que sans coup férir il ne se rendît maître de tout le royaume : car il s'avança jusqu'à Édesse (8) sans trouver de résistance ; on venait même de toutes parts se joindre à lui et fortifier son armée. Le danger força Démétrius de surmonter sa faiblesse ; d'un autre côté ses amis et ses capitaines ayant, en peu de temps, mis sur pied une armée nom-

breuse, marchèrent contre Pyrrhus avec autant de diligence que d'ardeur. Ce prince, qui n'était venu que pour piller, ne les attendit pas ; toujours poursuivi et harcelé dans sa retraite par les Macédoniens, il perdit une partie de ses troupes. La facilité et la promptitude avec lesquelles Démétrius l'avait chassé de ses états ne fut pas une raison pour lui de mépriser ce prince; comme il avait formé de très grands projets, et qu'il se proposait de reconquérir le royaume de son père (*) avec une armée de terre de cent mille hommes et une flotte de cinq cents voiles, il ne voulut pas s'arrêter à faire la guerre à Pyrrhus, ni laisser les Macédoniens aux prises avec un voisin si dangereux. N'ayant donc pas le loisir de l'attaquer alors, il fit la paix avec lui, pour marcher contre les autres rois.

XI. Le traité qu'il venait de conclure par ce seul motif, et les préparatifs immenses qu'il avait faits, ayant dévoilé son véritable dessein, les rois effrayés envoyèrent à Pyrrhus des courriers chargés de lettres, dans lesquelles ils lui témoignaient leur surprise de ce qu'il sacrifiait ainsi à Démetrius l'occasion la plus favorable, et attendait, pour faire la guerre, la commodité de son ennemi ; que maître de le chas-

(*) Le royaume d'Asie.

ser facilement de la Macédoine, pendant qu'il était occupé de vastes entreprises qui le jetaient dans de si grands embarras, il voulait lui donner le temps de s'en délivrer, et d'augmenter ses forces, pour se voir attaqué dans la Molosside même, où il aurait à combattre pour la défense de ses temples et des tombeaux de ses ancêtres; et cela, après que Démétrius venait tout récemment de lui enlever sa femme avec l'île de Corcyre. Car Lanassa, blessée de ce que Pyrrhus lui préférait ses autres femmes, qui n'étaient que des barbares, s'était retirée à Corcyre, et voulant se remarier à un roi, elle avait appelé Démétrius, qu'elle connaissait pour celui de tous les princes qui contractait le plus volontiers des mariages. Démétrius étant passé à Corcyre, l'épousa, et mit une garnison dans la ville. En même temps que ces rois écrivaient à Pyrrhus, ils se mettaient en marche pour inquiéter Démétrius, qui différait de jour en jour son départ, n'ayant pas encore achevé ses préparatifs. Ptolémée ayant équipé une flotte considérable, fit soulever les villes de la Grèce, qui étaient sous l'obéissance de ce prince: Lysimaque entra par la Thrace dans la haute Macédoine, et la ravagea; Pyrrhus ayant aussi pris les armes, alla attaquer la ville de Béroé (9), ne doutant pas que Démétrius, pour aller au devant de Lysimaque,

ne laissât la basse Macédoine sans défense. Pyrrhus ne se trompa point dans sa conjecture. La nuit qui précéda son départ, il avait cru voir en songe Alexandre qui l'appelait; il s'était approché de lui, et l'avait trouvé malade dans son lit; ce prince l'ayant accueilli avec amitié, lui tint les propos les plus obligeans, et l'assura de son empressement à le secourir. Pyrrhus ayant hasardé de lui dire : « Comment, grand prince, « pourrez-vous me donner du secours, malade « comme vous êtes? — Avec mon nom seul, » lui répondit Alexandre, qui aussitôt était monté sur un cheval de Nysée (10), et avait marché devant Pyrrhus comme pour lui servir de guide. Encouragé par cette vision, il traverse en diligence le pays qui le séparait de Béroé, arrive promptement devant cette ville, s'en empare, et, après y avoir logé la plus grande partie de son armée, il envoie ses généraux pour soumettre les autres villes. Dans le moment où Démétrius recevait ces nouvelles fâcheuses, il s'aperçut de quelques mouvemens séditieux parmi ses Macédoniens; il n'osa donc pas les conduire plus avant, dans la crainte que, se trouvant près d'un roi de leur nation (*), et qui s'était fait

(*) C'était Lysimaque.

un grand nom dans les armes, ils ne se donnassent à lui.

XII. Retournant donc sur ses pas, il va contre Pyrrhus, qui, étranger et haï des Macédoniens, lui faisait moins craindre cette défection. Lorsqu'il eut placé son camp près de Béroé, plusieurs habitans, étant sortis de la place, allèrent dans son armée, où ils comblaient Pyrrhus de louanges et le vantaient comme un prince invincible dans les combats, plein de douceur et d'humanité envers ceux qu'il avait soumis. D'autres, envoyés sous main par Pyrrhus, et se donnant pour Macédoniens, disaient que le moment était favorable de secouer le joug tyrannique de Démétrius, et de se déclarer pour Pyrrhus, prince populaire et ami des soldats. Le gros de l'armée, excité par ces discours, cherchait des yeux Pyrrhus, pour aller se rendre à lui. Il avait par hasard ôté son casque; mais ayant fait réflexion que les soldats pourraient bien ne pas le reconnaître, il le remit, et fut aussitôt reconnu à son panache brillant et aux cornes de bouc dont il était surmonté. A l'instant les Macédoniens, accourant vers lui en foule, lui demandent le mot d'ordre, comme à leur général; d'autres, voyant ses soldats couronnés de chêne, se font des couronnes semblables. Quelques-uns osèrent dire à Démétrius lui-même

qu'il ne pouvait rien faire de mieux que de se retirer, et d'abandonner tout à Pyrrhus. Démétrius, qui vit dans l'armée des mouvemens analogues à ces discours, en fut si effrayé, qu'il se déroba du camp, enveloppé d'un méchant manteau et la tête couverte d'un bonnet macédonien. Pyrrhus, qui survint en ce moment, se rendit maître du camp sans résistance, et fut proclamé roi de Macédoine.

XIII. Cependant Lysimaque arrive, et prétendant que la fuite de Démétrius est autant son ouvrage que celui de Pyrrhus, il demande à partager le royaume de Macédoine. Pyrrhus, qui suspectait la fidélité des Macédoniens, et n'osait pas encore se fier pleinement à eux, consentit à partager avec Lysimaque les villes et les provinces de la Macédoine. Ce partage leur fut utile dans le moment, parce qu'il prévint la guerre qui allait s'allumer entre eux; mais ils reconnurent bientôt que cet accord, loin d'amortir leur haine, n'était qu'une nouvelle source de divisions et de plaintes réciproques. En effet, des princes dont ni les mers, ni les montagnes, ni les déserts inhabités, ne sauraient arrêter l'ambition et l'avarice, dont la cupidité ne peut être bornée par les limites qui séparent l'Europe de l'Asie, pourraient-ils, étant limitrophes, et se touchant les uns les autres,

rester tranquilles dans leurs possessions; et craindraient-ils de faire des injustices pour usurper les états de leurs voisins? Non, l'envie d'usurper, le désir de se surprendre mutuellement, passions qui leur sont naturelles, les tiennent toujours en armes les uns contre les autres. La guerre et la paix ne sont pour eux que des noms, qu'ils emploient au besoin comme une monnaie, dont le cours est réglé par leur intérêt, jamais par la justice : plus estimable du moins quand ils se font ouvertement la guerre, que lorsqu'ils déguisent, sous les noms de justice et d'amitié, la trêve momentanée qu'ils font avec l'injustice. On en vit alors dans Pyrrhus une preuve frappante : pour s'opposer encore à Démétrius, qui commençait à se rétablir : pour arrêter sa puissance, qui se relevait comme d'une grande maladie, il marche au secours des Grecs, et se rend à Athènes. Il monte à la citadelle, et après avoir fait un sacrifice à la déesse, il redescend le jour même dans la ville; là, il témoigne aux habitans combien il est satisfait de l'affection et de la confiance qu'ils lui ont montrées, et leur dit que s'ils veulent agir sagement ils n'ouvriront plus désormais à aucun roi les portes de leur ville. Il fit depuis un nouveau traité de paix avec Démétrius; et ce prince étant bientôt après passé en Asie, Pyrrhus, à l'instigation de Lysi-

maque, fit soulever la Thessalie, et attaqua les garnisons que Démétrius avait laissées dans les villes grecques : car il était plus maître des Macédoniens quand il les occupait à la guerre que lorsqu'ils étaient en paix; et d'ailleurs il n'était pas lui-même né pour le repos.

XIV. Enfin Démétrius ayant été défait en Syrie, Lysimaque, qui n'avait plus rien à craindre de lui, et qui jouissait d'un grand loisir, marche aussitôt contre Pyrrhus, qui faisait alors son séjour à Edesse. En arrivant, il rencontre les convois qu'on amenait à ce prince; il s'en empare, et réduit par là Pyrrhus à une grande disette de vivres. Ensuite par ses lettres et par ses émissaires, il corrompt les principaux des Macédoniens, en leur reprochant d'avoir choisi pour maître un étranger dont les ancêtres avaient toujours été les esclaves des Macédoniens, et de repousser de la Macédoine les amis et les familiers d'Alexandre. Pyrrhus voyant que le plus grand nombre s'était laissé gagner, et craignant les suites de ce changement, se retire avec ses Épirotes et les troupes des alliés, perdant ainsi la Macédoine de la même manière qu'il l'avait gagnée. Après cela, les rois ont-ils droit de blâmer les particuliers qui changent de parti selon leur intérêt? Que font-ils en cela? que les imiter, que suivre les leçons

d'infidélité et de trahison qu'ils reçoivent d'eux, quand ils les voient persuadés que celui-là réussit le mieux qui pratique le moins la justice. Pyrrhus donc s'étant retiré en Épire, et ne songeant plus à la Macédoine, la fortune lui laissait tous les moyens de jouir sans inquiétude de son état présent, et de gouverner en paix ses sujets. Mais ce prince, qui regardait comme un état de dégoût et d'ennui de vivre sans tourmenter les autres, et sans l'être lui-même, ne pouvait supporter l'inaction, semblable à Achille, qui, suivant Homère,

Oisif sur ses vaisseaux, et dévorant son cœur,
Brûlait dans les combats d'exercer sa valeur.

Dans le besoin qu'il avait d'agir, il saisit la première occasion que la fortune lui présenta.

XV. Les Romains faisaient alors la guerre aux Tarentins, qui, hors d'état de la soutenir, et ne pouvant la terminer, maîtrisés qu'ils étaient par l'audace et la méchanceté de leurs orateurs, résolurent d'appeler Pyrrhus, et de le mettre à leur tête, comme celui des rois qui était le moins occupé, et qui avait le plus de capacité pour la guerre. Entre les plus vieux et les plus sensés des citoyens, les uns s'opposèrent ouvertement à cette résolution; mais leurs réclamations étaient étouffées par les cris et

l'emportement de la populace; les autres, rebutés par ce désordre, désertèrent les assemblées. Le jour qu'on devait faire passer le décret, le peuple étant déjà assemblé, un particulier, appelé Meton, homme d'un caractère fort doux, mit sur sa tête une couronne de fleurs fanées, prit dans sa main un flambeau, comme font ceux qui sortent ivres d'un repas, et, précédé d'une ménétrière, il se rendit en cet état à l'assemblée. Là, comme il est ordinaire dans une tourbe démocratique qui n'a ni règle ni frein, les uns, à cette vue, battent des mains, les autres éclatent de rire; personne ne l'empêche d'approcher : au contraire, on ordonne à la ménétrière de jouer de la flûte, et à lui de s'avancer au milieu de l'assemblée pour chanter. Comme il eut l'air de s'y disposer, il se fit un grand silence. Alors, Meton prenant la parole : « Tarentins, leur dit-il, « vous avez raison de ne pas vous opposer à ce « qu'on danse et qu'on joue des instrumens « dans la ville, pendant qu'on le peut encore; « si même vous faisiez bien, vous mettriez tous « à profit le temps de la liberté qui vous reste « encore : car dans peu vous aurez bien d'autres « affaires, et il vous faudra mener un tout autre genre de vie, lorsque Pyrrhus sera dans « vos murailles. » Ces paroles frappèrent la plu-

part des Tarentins, et un bruit d'approbation courut dans toute l'assemblée. Mais ceux qui craignaient qu'en faisant la paix on ne les livrât aux Romains, s'emportant contre le peuple, lui reprochèrent de se laisser tranquillement insulter avec tant d'audace, et s'étant tous jetés sur Meton, ils le chassèrent de l'assemblée. Le décret passa, et il partit non seulement de la part des Tarentins, mais encore au nom de tous les Grecs d'Italie, des ambassadeurs chargés de présens pour Pyrrhus, avec ordre de lui dire qu'ils n'avaient besoin que d'un général habile, qui jouît d'une grande réputation; qu'ils avaient des troupes nombreuses; que les Lucaniens, les Messapiens, les Samnites et les Tarentins pouvaient mettre sur pied vingt mille chevaux et trois cent cinquante mille hommes d'infanterie. De si belles promesses enflammèrent non seulement Pyrrhus, mais les Épirotes eux-mêmes, et leur inspirèrent la plus vive ardeur pour cette expédition.

XVI. Pyrrhus avait alors auprès de lui un Thessalien nommé Cinéas, homme d'une prudence consommée. Il avait été disciple de Démosthène; et de tous les orateurs de son temps personne ne pouvait mieux que lui retracer à ses auditeurs une image de la véhémence et de

la force du plus éloquent des Athéniens. Pyrrhus, qui se l'était attaché, l'envoyait en ambassade vers les villes qu'il voulait mettre dans son parti ; et Cinéas, par son talent, confirmait ce que dit Euripide :

L'éloquence soumet ce que dompte le fer.

Aussi Pyrrhus disait-il qu'il avait gagné plus de villes par l'éloquence de Cinéas que par la force des armes ; plein d'estime pour lui, il l'employait dans les affaires les plus importantes. Cinéas voyant Pyrrhus prêt à passer en Italie, fit, à dessein, un jour qu'il le trouva de loisir, tomber la conversation sur cette guerre. « Sei« gneur, lui dit-il, les Romains passent pour un « peuple très belliqueux, et ils ont mis sous « leur obéissance plusieurs nations aguerries ; « si Dieu nous donne l'avantage, quel sera le « fruit de cette victoire ?—Cinéas, lui répondit « Pyrrhus, ce que tu demandes là est évident. « Les Romains une fois vaincus, est-il une ville « grecque ou barbare qui puisse nous résister ! « Nous serons aussitôt maîtres de toute l'Italie, « dont personne, moins que toi, ne peut igno« rer la grandeur, la force et la puissance. » Cinéas, après un moment de silence, reprit la parole : « Mais, seigneur, quand nous aurons « pris l'Italie, que ferons-nous ? » Pyrrhus, qui

ne voyait pas encore où il en voulait venir. « La « Sicile, lui dit-il, est tout près, et nous tend les « bras ; île riche et peuplée et d'une conquête « facile : car, depuis la mort d'Agathocle, les « villes, gouvernées par des orateurs inquiets, « sont en proie à tous les désordres de l'anar- « chie. — Tout ce que vous dites est vraisembla- « ble, répliqua Cinéas ; mais bornerez-vous vos « expéditions à la prise de la Sicile ? — Ah ! re- « partit Pyrrhus, que Dieu seulement nous ac- « corde la victoire, et ces premiers succès ne « seront qu'un acheminement à de plus grandes « choses. Qui pourrait nous empêcher de pas- « ser en Afrique et à Carthage ? Elles seront, « pour ainsi dire, sous notre main ? Agathocle « lui-même, parti secrètement de Syracuse, « ayant traversé la mer avec peu de vaisseaux, « ne fut-il pas sur le point de s'en rendre maî- « tre ? Et l'Afrique soumise, est-il, je le deman- « de, un seul de ces ennemis qui nous insultent « maintenant qui osât seulement lever la tête ? « — Non assurément, répondit Cinéas : avec une « si grande puissance il vous sera facile de recou- « vrer la Macédoine, et de régner paisiblement « sur toute la Grèce. Mais après toutes ces con- « quêtes que ferons-nous ? — Alors, cher Cinéas, « dit Pyrrhus en souriant, nous vivrons dans « un grand repos ; nous passerons tous nos jours

« dans les banquets, dans les fêtes, et dans les « charmes de la conversation. — Eh, seigneur, « lui dit Cinéas en l'arrêtant, qui nous empêche, « dès ce jour, de vivre en repos, de faire bonne « chère et de nous réjouir? N'avons-nous pas « en notre pouvoir et sans nous donner aucune « peine ce que nous voulons acheter au prix « de tant de sang, de tant de travaux et de dan- « gers, en faisant souffrir aux autres, et en souf- « frant nous-mêmes les plus grands maux? » Cette leçon affligea Pyrrhus sans le corriger; il sentait bien quelle félicité certaine il abandonnait; mais il n'avait pas le courage de sacrifier ses désirs et ses espérances.

XVII. Il commença par envoyer Cinéas à Tarente avec trois mille hommes de pied. Ensuite les Tarentins lui ayant fait passer beaucoup de vaisseaux plats ou pontés, et des bateaux de toute espèce, il embarqua vingt éléphans, trois mille chevaux, vingt mille hommes de pied, deux mille archers et cinq cents frondeurs. Quand tout fut prêt, il mit à la voile. Mais il avait à peine gagné la haute mer, qu'il s'éleva, hors de la saison, un vent du nord impétueux qui emporta son vaisseau. L'habileté, les efforts des pilotes et des matelots, surmontèrent la violence du vent; et après beaucoup de peines et de dangers, il gagna les côtes d'I-

talie. Le reste de la flotte fut entraîné par les vagues et dispersé de côté et d'autre; une partie des vaisseaux, poussés loin de l'Italie, furent jetés dans les mers d'Afrique et de Sicile; la nuit surprit les autres avant qu'ils eussent pu doubler le promontoire Iapyx; et la mer, qui était haute et furieuse, les poussa si violemment contre les endroits de la côte hérissés de rochers, qu'ils échouèrent tous, excepté la galère du roi. Tant qu'elle n'eut à soutenir que l'effort des vagues qui venaient de la pleine mer, sa force et sa grandeur résistèrent à leur choc; mais bientôt un vent de terre ayant soufflé avec violence, la galère, battue à la proue par les flots, fut en danger de s'entr'ouvrir. La livrer de nouveau à une mer irritée, à un vent qui variait sans cesse, de tous les maux qu'on avait à craindre c'était le plus terrible: Pyrrhus donc ne balança pas à se jeter dans la mer; ses amis et ses gardes s'y précipitent après lui, et font à l'envi les plus grands efforts pour le sauver. Mais l'obscurité de la nuit, la violence des vagues, qui se brisant contre la côte en étaient repoussés avec d'affreux mugissemens, rendaient tout secours difficile. Enfin, le vent ayant tombé avec le jour, ce prince fut poussé sur le rivage, le corps presque épuisé, mais l'âme toujours forte, toujours supérieure aux plus grands

obstacles. Les Messapiens, sur la côte desquels la tourmente l'avait jeté, accoururent aussitôt pour lui donner tous les secours qui étaient en leur pouvoir; ils recueillirent aussi quelques vaisseaux échappés à la tempête, où il ne se trouva que peu de cavalerie et environ deux mille hommes de pied, avec deux éléphans. Pyrrhus les ayant rassemblés, prit avec eux le chemin de Tarente; et Cinéas, averti de son arrivée, alla au devant de lui avec les soldats qu'il commandait.

XVIII. Pyrrhus étant entré dans la ville, ne voulut d'abord rien faire d'autorité et contre le gré des Tarentins, jusqu'à ce qu'il eût su que ses vaisseaux avaient échappé aux fureurs de la mer, et que la plus grande partie de son armée fût rassemblée autour de lui. Quand il eut réuni toutes ses forces, voyant que les Tarentins ne pourraient être amenés sans la plus grande contrainte à se défendre eux-mêmes et à secourir les autres; qu'ils s'étaient imaginé que pendant qu'il combattrait pour leur défense, tranquilles dans leurs maisons, ils continueraient à se baigner et à faire bonne chère, il fit fermer tous les gymnases, tous les lieux publics où ils avaient accoutumé de régler en se promenant les affaires de la guerre; il défendit les festins, les bals et tous les autres divertisse-

mens de ce genre qui n'étaient plus de saison. Il les obligea tous de s'armer, et se montra d'une sévérité inexorable pour les enrôlemens; en sorte que plusieurs d'entre eux, peu faits à l'obéissance, et regardant comme une servitude la privation de la vie voluptueuse qu'ils avaient menée jusqu'alors, sortirent de la ville. Cependant Pyrrhus, informé que le consul Lévinus marchait contre lui avec une armée très nombreuse, et qu'il était déjà dans la Lucanie, où il mettait tout à feu et à sang, ne crut pas pouvoir sans honte laisser approcher davantage les ennemis; et, quoique ses alliés ne l'eussent pas encore joint, il se mit en marche avec ce qu'il avait de troupes. Il s'était fait précéder d'un héraut chargé de proposer aux Romains s'ils ne voudraient pas, avant de commencer la guerre, le prendre pour arbitre et pour juge des différends qu'ils avaient avec les Grecs d'Italie. Le consul Lévinus ayant répondu que les Romains ne voulaient pas Pyrrhus pour arbitre, et qu'ils ne le craignaient pas comme ennemi, il continua sa marche, et alla camper dans la plaine qui est entre les villes de Pandosie et d'Héraclée [11]. Là, ayant appris que les Romains étaient campés assez près de lui, de l'autre côté du Syris, il monte à cheval, et va jusqu'au bord du fleuve pour reconnaître leur position. Quand

il eut vu l'ordonnance de leurs troupes, leurs postes avancés, l'ordre et l'assiette de leur camp, il en fut dans l'admiration ; et s'adressant à celui de ses amis qui était le plus près de lui : « Mégaclès, lui dit-il, cette ordonnance de bar« bares n'a rien de barbare ; nous verrons ce « qu'ils savent faire. » Alors, moins tranquille sur l'avenir, il résolut d'attendre ses alliés. Seulement il laissa sur le bord du Suris un corps de troupes pour empêcher le passage, si les Romains voulaient le tenter. Ceux-ci, se hâtant de prévenir les secours que Pyrrhus avait dessein d'attendre, se disposèrent à passer la rivière. L'infanterie la traversa au gué, et la cavalerie partout où elle trouva le passage plus facile. Les Grecs, craignant d'être enveloppés, se retirèrent vers le gros de l'armée.

XIX. Pyrrhus, à qui on vint l'apprendre, troublé de cette nouvelle, ordonne aux capitaines de mettre sur-le-champ l'infanterie en bataille, et d'attendre ses ordres sous les armes. Lui-même, avec sa cavalerie, qui était de trois mille chevaux, marche en diligence contre les Romains, espérant les surprendre au passage, dispersés et en désordre ; mais quand il voit en-deçà de la rivière briller cette grande quantité de boucliers, et la cavalerie s'avancer vers lui dans le plus bel ordre, alors il fait serrer les rangs et

commence l'attaque. Il se fit bientôt remarquer par l'éclat et la magnificence de son armure, et montra par ses faits d'armes que sa valeur n'était pas au-dessous de sa réputation. Il était tout entier au combat, et, exposant sa personne sans ménagement, il renversait tout ce qui se présentait devant lui. Mais son ardeur ne lui faisait rien perdre de sa prudence et de son sang-froid ordinaires; et, comme s'il eût été hors de l'action, il donnait partout ses ordres, il animait tout de sa présence, il se portait de tous côtés pour donner du secours à ceux qu'il voyait près de succomber. Au fort de la mêlée, Léonatus de Macédoine vit un cavalier italien qui, s'attachant à Pyrrhus, piquait droit à lui, changeait de place toutes les fois que le prince en changeait lui-même, et suivait tous ses mouvemens. « Seigneur, dit Léonatus au roi, voyez-« vous ce barbare qui monte un cheval noir à « pieds blancs? il médite sûrement quelque « grand dessein : ses yeux sont toujours fixés sur « vous, il n'en veut qu'à vous seul; plein d'ar-« deur et de courage, il néglige tous les autres « pour ne suivre que vous; tenez-vous en garde « contre lui. — Léonatus, lui répondit le roi, il « est impossible de fuir sa destinée; mais ni lui « ni aucun Italien ne s'applaudira d'en être venu « aux mains avec moi. » Il parlait encore lors-

que l'Italien, prenant sa pique et tournant son cheval, fond sur Pyrrhus, et enfonce sa javeline dans les flancs du coursier que montait ce prince, en même temps que Léonatus perce de la sienne le cheval de l'Italien. Les deux chevaux étant tombés, les amis de Pyrrhus l'environnent aussitôt et l'enlèvent. Le cavalier italien fut tué en se défendant avec le plus grand courage. Il était de Férente, commandait une compagnie, et se nommait Oplacus (12).

XX. Le danger que Pyrrhus venait de courir lui apprit à se tenir sur ses gardes. Voyant que sa cavalerie commençait à plier, il fit avancer l'infanterie, et la mit en bataille. Ensuite ayant donné son manteau et ses armes à un de ses amis nommé Mégaclès, dont il prit l'armure pour se déguiser, il retourna contre les Romains qui le reçurent vaillamment. Le combat fut douteux ; les deux armées plièrent sept fois et revinrent sept fois à la charge. L'échange que Pyrrhus avait fait fort à propos de ses armes, puisqu'il lui sauva la vie, pensa néanmoins tout perdre et lui enlever la victoire. Un gros d'ennemis s'étant jeté sur Mégaclès, un Romain nommé Dexous, qui le premier le blessa et le renversa par terre, lui ayant arraché son casque et son manteau, courut à toute bride vers le consul Lévinus, et se mit à crier,

en les lui montrant, qu'il avait tué Pyrrhus. Ces dépouilles, portées de rang en rang, transportent de joie les Romains, et leur font pousser des cris de victoire, tandis que les Grecs tombent dans l'abattement et la consternation. Pyrrhus, en étant averti, parcourt les rangs la tête découverte, tend la main à ses soldats, et leur parle pour se faire reconnaître. Enfin, les éléphans ayant rompu les bataillons des Romains, dont les chevaux, avant même que d'approcher ces animaux, ne pouvaient en supporter l'odeur et emportaient les cavaliers, Pyrrhus les fait charger, dans ce désordre, par sa cavalerie thessalienne, qui les met en fuite et en fait un grand carnage. Denys d'Halicarnasse rapporte qu'il périt à cette bataille près de quinze mille Romains; Hiéronyme n'en compte que sept mille. Suivant Denys, Pyrrhus en perdit treize mille, et un peu moins de quatre mille selon Hiéronyme; mais c'étaient les plus braves de ses amis et de ses capitaines, ceux qui avaient toute sa confiance, et qu'il employait dans les plus grandes occasions. Pyrrhus s'empara du camp des Romains, qui l'avaient abandonné, et vit plusieurs de leurs villes alliées embrasser son parti. Il fit le dégât dans tout le pays, et s'approcha jus-

qu'à trois cents stades de Rome (*). Les Lucaniens et les Samnites étant venus en grand nombre le joindre après le combat, il leur reprocha leur lenteur; mais on voyait à son air qu'il en était bien aise, et qu'il regardait comme un grand sujet de gloire d'avoir, avec ses seules troupes et celles des Tarentins, défait une armée romaine si forte et si nombreuse.

XXI. Les Romains n'ôtèrent pas à Lévinus le commandement de l'armée, quoique Fabricius eût dit que les Epirotes n'avait pas vaincu les Romains, mais que Pyrrhus avait vaincu Lévinus, et qu'il crût que cette défaite devait être moins imputée aux troupes qu'à celui qui les commandait. Ils firent donc de nouvelles levées pour compléter leurs légions, et tinrent sur cette guerre des propos si fiers, si pleins de confiance, que Pyrrhus étonné crut devoir leur envoyer le premier une ambassade pour les sonder et voir s'ils écouteraient des propositions de paix. Il sentait que prendre Rome et se l'assujettir n'était pas une entreprise facile, ni qu'il pût exécuter avec les forces qu'il avait alors, au lieu qu'un traité de paix et d'alliance, conclu avec eux après sa victoire, ajouterait beaucoup à sa réputation et à sa gloire.

(*) 15 lieues de France.

Il envoya donc à Rome Cinéas, qui visita les principaux habitans, et leur offrit, ainsi qu'à leurs femmes, des présens de la part du roi. Ils les refusèrent, et tous, jusqu'aux femmes elles-mêmes, répondirent que si Rome faisait publiquement un traité avec Pyrrhus, ils ne négligeraient rien de leur côté pour lui témoigner leur reconnaissance. Cinéas, admis à l'audience du sénat, fit un discours très insinuant, et proposa les conditions les plus séduisantes; mais les sénateurs ne se montrèrent pas disposés à les accepter, quoique Pyrrhus offrît de rendre sans rançon tous les prisonniers qu'il avait faits dans cette bataille, qu'il promît d'aider les Romains à conquérir l'Italie, et qu'il ne leur demandât pour cela que leur amitié et une sûreté entière pour les Tarentins. Cependant, plusieurs sénateurs affectés d'une si grande défaite, et s'attendant à une seconde bataille contre des forces plus considérables encore, depuis que les peuples confédérés de l'Italie étaient joints à Pyrrhus, paraissaient incliner à la paix.

XXII. Mais Appius Claudius, un des plus illustres personnages de Rome, que la vieillesse et la cécité avaient contraint de mener loin des affaires une vie retirée et tranquille (13), instruit des offres de Pyrrhus et du bruit qui courait que le sénat allait les accepter, ne put se con-

tenir; il appela ses esclaves, et se fit porter à travers la place publique au lieu où le sénat était assemblé. Quand il fut à la porte, ses fils et ses gendres allèrent au devant de lui, et, l'ayant entouré, ils l'introduisirent dans la salle. Le sénat, par respect et par honneur pour un personnage si distingué, garda le plus profond silence. Dès qu'Appius fut à sa place, il prit la parole. « Romains, dit-il, jusqu'à ce jour j'ai « souffert avec peine la perte de ma vue; main- « tenant je regrette de n'avoir pas aussi perdu « l'ouïe, pour ne pas entendre vos indignes ré- « solutions et ces décrets honteux qui vont flé- « trir toute la gloire de Rome. Qu'est donc « devenu ce langage si fier que vous teniez au- « trefois et qui a retenti par toute la terre? « Vous disiez que si cet Alexandre-le-Grand « était venu en Italie lorsque nos pères étaient « dans la force de l'âge et nous dans la vigueur « de la jeunesse, on ne lui donnerait pas main- « tenant le titre d'invincible, et que sa fuite ou « sa mort aurait ajouté un nouvel éclat à la « gloire de Rome? Vous faites bien voir au- « jourd'hui que ce n'étaient là que les vaines « bravades d'une arrogante présomption, puis- « que vous craignez des Chaoniens et des Mo- « losses, qui ont toujours été la proie des Macé- « doniens; que vous tremblez au nom de Pyr-

« rhus, ce courtisan, ce flatteur assidu d'un « des satellites de ce même Alexandre. Il erre « maintenant dans l'Italie, moins pour secourir « les Grecs qui s'y sont établis que pour fuir les « ennemis qu'il a dans son royaume, et il vous « offre de conquérir l'Italie avec une armée qui « ne lui a pas suffi pour conserver une petite « partie de la Macédoine. N'allez pas croire « qu'un traité d'alliance vous délivrera de lui : « vous attirerez au contraire sur vous ses alliés « qui vous mépriseront et vous croiront faciles « à vaincre par le premier qui vous attaquera, « quand ils auront vu Pyrrhus se retirer de l'Ita « lie sans avoir été puni de son audace; que « dis-je? après avoir obtenu pour prix de ses « insultes les Tarentins et les Samnites. »

XXIII. Le discours d'Appius réunit tous les sénateurs, qui, ne respirant plus que la guerre, renvoyèrent Cinéas avec cette réponse : « Que « Pyrrhus sorte promptement de l'Italie : et « qu'alors, s'il veut, il fasse des propositions « de paix; mais tant qu'il sera en armes sur « nos terres, les Romains lui feront la guerre « de toutes leurs forces, eût-il battu dix mille « Lévinus. » Cinéas, dit-on, pendant qu'il négociait à Rome, mit le plus grand soin à s'instruire des usages des Romains, à examiner leur manière de vivre, à connaître la forme de leur

gouvernement, à s'entretenir fréquemment avec les principaux citoyens; et en rendant compte à Pyrrhus de tout ce qu'il avait vu et appris, il lui dit, entre autres choses, que le sénat romain lui avait paru un consistoire de rois. Il ajouta qu'à la population qu'il avait vue dans Rome il craignait bien qu'ils n'eussent à combattre contre une hydre de Lerne; qu'on avait déjà levé pour le consul Lévinus une armée double de celle qu'il avait, et qu'il restait encore à Rome plusieurs fois autant d'hommes en âge de porter les armes. Pyrrhus vit bientôt arriver des ambassadeurs romains qui venaient traiter de la rançon des prisonniers. Au nombre de ces députés était Fabricius; Cinéas dit au roi que c'était un des hommes que les Romains estimaient le plus pour sa vertu, ses talens militaires et son extrême pauvreté. Pyrrhus le traita avec une distinction particulière, et lui offrit de l'or, non pour le porter à rien de malhonnête, mais comme un gage de l'amitié et de l'hospitalité qu'il voulait contracter avec lui. Fabricius ayant refusé ses présens, Pyrrhus n'insista pas davantage. Le lendemain, pour le surprendre et l'effrayer, sachant qu'il n'avait jamais vu d'éléphant, il ordonna qu'on amenât le plus grand de ces animaux dans le lieu où il s'entretiendrait avec Fabricius, et de

le cacher derrière une tapisserie. L'ordre fut exécuté ; au signal donné on leva la tapisserie, et l'animal, levant sa trompe sur la tête de Fabricius, jeta un cri épouvantable. Fabricius s'étant tourné, sans donner aucun signe d'émotion, dit à Pyrrhus en souriant : « Hier votre « or ne m'a point ému, et votre éléphant ne « m'émeut pas davantage aujourd'hui. »

XXIV. Le soir, à souper, la conversation ayant roulé sur divers sujets, en particulier sur la Grèce et sur ses philosophes, Cinéas vint à parler d'Épicure ; il exposa ce que la secte de ce philosophe pensait des dieux et du gouvernement. Il dit qu'elle faisait consister la dernière fin de l'homme dans la volupté ; qu'elle fuyait toute administration publique, comme le fléau du bonheur ; que n'admettant dans la divinité ni amour, ni haine, ni soin des hommes, elle reléguait les dieux dans une vie oisive, où ils se livraient à toutes sortes de voluptés. Il parlait encore lorsque Fabricius l'interrompant, « Grand Hercule, s'écria-t-il, puissent Pyr- « rhus et les Samnites avoir de telles opinions, « tant qu'ils seront en guerre avec nous ! » Pyrrhus, admirant le caractère et la grandeur d'âme de ce Romain, eût préféré de conclure avec sa république un traité d'alliance et d'amitié plutôt que de lui faire la guerre. Il le

prit donc en particulier; le pressa de négocier d'abord un accommodement entre lui et les Romains; de s'attacher ensuite à sa personne, et de venir vivre à sa cour où il serait le premier de ses amis et de ses capitaines. « Prince, « lui répondit tout bas Fabricius, le parti que « vous me proposez ne tournerait pas à votre « avantage, car ceux qui aujourd'hui vous « honorent et vous admirent ne m'auraient « pas plus tôt connu qu'ils aimeraient mieux « m'avoir pour roi que vous-même. » Tel se montrait Fabricius. Pyrrhus ne s'offensa point de sa réponse; et loin de la recevoir avec la fierté d'un tyran, il releva, devant ses amis, la grandeur d'âme de Fabricius, et ne voulut confier qu'à lui seul les prisonniers, afin que si le sénat refusait la paix, ils lui fussent renvoyés, après qu'ils auraient embrassé leurs parens et célébré les Saturnales. Le sénat en effet les renvoya après la fête, et décerna la peine de mort contre tous ceux qui ne retourneraient pas dans le camp de Pyrrhus.

XXV. L'année suivante, Fabricius fut nommé consul, et comme il était dans son camp, un homme vint lui apporter une lettre du médecin de Pyrrhus, qui lui offrait d'empoisonner ce prince, si les Romains voulaient lui assurer une récompense proportionnée au service qu'il

leur rendrait, en terminant la guerre sans aucun danger pour eux. Fabricius, indigné de la perfidie de cet homme, et faisant partager ses sentimens à son collègue, écrivit sur-le-champ à Pyrrhus, pour l'avertir de se mettre en garde contre cette trahison. La lettre était conçue en ces termes : « Caïus Fabricius, et Quintus Emi-
« lius, consuls des Romains, au roi Pyrrhus,
« salut. Il paraît que vous n'ètes heureux ni
« dans le choix de vos amis, ni dans celui de
« vos ennemis: la lecture de la lettre que nous
« vous renvoyons vous convaincra que vous
« faites la guerre à des hommes justes et bons,
« et que vous donnez votre confiance à des
« méchans et à des traîtres. Ce n'est pas pour
« obtenir votre reconnaissance que nous vous
« découvrons cette perfidie ; c'est afin que vo-
« tre mort ne donne pas lieu de nous calom-
« nier, et de dire que, désespérant de vous
« vaincre par notre valeur, nous avons eu
« recours à la trahison pour terminer cette
« guerre. » Pyrrhus, après la lecture de la lettre, s'étant assuré de la vérité du complot, fit punir son médecin : et pour témoigner sa reconnaissance à Fabricius et aux Romains, il renvoya tous les prisonniers sans rançon, et députa de nouveau Cinéas à Rome, pour tâcher de conclure la paix. Les Romains, qui ne

croyaient mériter ni récompense ni grâce de la part d'un ennemi, pour n'avoir pas consenti à une injustice, ne voulurent pas recevoir gratuitement les prisonniers, et lui envoyèrent un pareil nombre de Tarentins et de Samnites. Quant à la paix, ils ne souffrirent pas même que Cinéas en parlât avant que Pyrrhus fût sorti de l'Italie avec toutes ses troupes, et qu'il n'eût repris la route de l'Épire sur les mêmes vaisseaux qui l'avaient apporté.

XXVI. Mais comme l'état de ses affaires demandait un second combat, il se mit en route avec toute son armée, et attaqua les Romains près de la ville d'Asculum (14). Là, serré dans des lieux où sa cavalerie ne pouvait pas agir, et arrêté par une rivière dont les bords difficiles et marécageux ne laissaient point de passage à ses éléphans pour aller rejoindre l'infanterie, il eut un grand nombre de morts et de blessés. La nuit vint séparer les deux armées; mais le lendemain, pour se ménager l'avantage de combattre sur un terrain plus uni, où les éléphans pussent charger les ennemis, il fit occuper dès le matin par un corps de troupes les postes difficiles où il avait combattu la veille, jeta parmi les éléphans un grand nombre d'archers et de gens de trait, et, tenant ses rangs serrés et en bon ordre. il marcha avec impétuosité

contre les Romains. Ceux-ci, qui n'avaient plus, comme le jour précédent, les moyens d'éviter l'ennemi et de l'enfermer, ne purent combattre que de front sur un terrain égal. Comme ils voulaient rompre l'infanterie de Pyrrhus avant qu'on eût fait approcher les éléphans, ils firent des efforts prodigieux pour briser avec leurs épées les longues piques des ennemis; et sans ménager leurs personnes, sans se mettre en peine des blessures qu'ils recevaient, ils ne visaient qu'à renverser leurs ennemis. Enfin, après un long combat, ils commencèrent à plier du côté où se trouvait Pyrrhus : ils ne purent soutenir l'effort de sa phalange, la force et l'impétuosité des éléphans achevèrent la déroute : la valeur des Romains devenait inutile contre ces animaux, dont la masse les entraînait, semblable à la violence d'une vague ou à la secousse d'un tremblement de terre, à laquelle ils croyaient devoir céder plutôt que d'attendre, sans pouvoir combattre ni se secourir les uns les autres, la mort la plus inutile et la plus cruelle. Heureusement ils n'eurent pas à aller loin pour regagner leur camp.

XXVII. Hiéronyme rapporte que les Romains perdirent six mille hommes; que du côté de Pyrrhus, suivant les registres du roi, il n'en périt que trois mille cinq cent cinq. Mais Denys

d'Halicarnasse prétend qu'il n'y eut pas deux combats près d'Asculum, et que la défaite des Romains ne fut pas avérée. Selon cet historien, il ne se livra qu'une seule bataille, qui dura jusqu'au coucher du soleil; et les combattans ne se séparèrent, même avec peine, qu'après que Pyrrhus eut été blessé au bras d'un coup d'épieu, et son bagage pillé par les Samnites; il y eut dans les deux armées environ quinze mille morts; elles rentrèrent chacune dans son camp; et comme on félicitait Pyrrhus de sa victoire: « Si nous en remportons encore une pareille, « répondit-il, nous sommes perdus sans res- « source. » En effet, cette bataille lui avait coûté la meilleure partie des troupes qu'il avait amenées d'Épire, avec le plus grand nombre de ses amis et de ses capitaines; il n'en avait point d'autres pour les remplacer, et il voyait ses alliés refroidis. Les Romains, au contraire, tiraient de leur pays, comme d'une source inépuisable, de quoi réparer, avec autant de facilité que de promptitude, les pertes de leurs légions; et loin d'être abattus par leurs défaites, ils puisaient dans leur ressentiment même de nouvelles forces et une nouvelle ardeur pour continuer la guerre.

XXVIII. Au milieu de ces difficultés et de ses inquiétudes, il se vit tout à coup rejeté dans

ses vaines espérances, par les nouvelles entreprises qu'on vint lui offrir, et qui lui laissaient l'embarras du choix. D'un côté, il arriva de Sicile des ambassadeurs qui venaient remettre en son pouvoir les villes d'Agrigente, de Syracuse, et des Léontins, le prier de chasser les Carthaginois de leur île, et de la délivrer de ses tyrans. D'un autre côté, des courriers venus de Grèce lui portèrent la nouvelle que Ptolémée Céraunus avait été tué dans une bataille contre lesGaulois, et que c'était la circonstance la plus favorable pour se présenter aux Macédoniens, qui avaient besoin d'un roi. Pyrrhus se plaignit de la fortune, qui lui offrait en même temps deux occasions de faire de si grandes choses; et voyant avec regret qu'il ne pouvait saisir l'une sans laisser échapper l'autre, il balança long-temps sur le choix. Efin, les affaires de Sicile lui paraissant beaucoup plus importantes à cause du voisinage de l'Afrique, ils se décida pour cette entreprise; et sur-le-champ il députa, selon sa coutume, Cinéas pour aller traiter avec les villes. Cependant la garnison qu'il mit dans Tarente déplut fort aux habitans, qui lui représentèrent ou qu'il devait rester avec eux pour faire la guerre aux Romains, comme il s'y était engagé en venant à Tarente, ou que s'il abandonnait l'Italie, il devait laisser leur ville dans

l'état où il l'avait trouvée. Il leur répondit sèchement de se tenir tranquilles, et d'attendre ses momens; après quoi il s'embarqua. Arrivé en Sicile, il vit d'abord toutes ses espérances se réaliser: les villes s'empressaient de se soumettre à lui: et partout où il eut à employer la force des armes rien ne lui résista. Avec une armée de trente mille hommes de pied, de deux mille cinq cents chevaux, et une flotte de deux cents voiles, il chassait partout devant lui les Carthaginois, et détruisait leur domination.

XXIX. La ville d'Éryx (15) était la plus forte de celles qu'ils possédaient, et la mieux pourvue de défenseurs; Pyrrhus résolut de l'emporter de force. Quand tout fut prêt pour l'assaut, il se revêtit de toutes ses armes; et, s'approchant de la ville, il promit à Hercule un sacrifice et des jeux destinés à honorer la valeur, s'il lui accordait la gloire de paraître par ses exploits, aux yeux des Grecs qui habitaient la Sicile, digne de sa naissance et de sa fortune. A peine les trompettes ont donné le signal, qu'il fait écarter les barbares à coups de traits; on dresse les échelles, et il monte le premier sur la muraille. Un gros d'ennemis osant lui faire tête, il chasse et précipite les uns du haut de la muraille; il frappe les autres à coups d'épée; et, sans recevoir lui-même aucune blessure, il a

bientôt élevé autour de lui un monceau de morts. Il paraissait si terrible aux barbares, qu'ils n'osaient soutenir ses regards; et il prouva qu'Homère a jugé de la valeur en homme expérimenté, lorsqu'il a dit que de toutes les vertus c'est la seule dont les mouvemens soient inspirés et approchent de la fureur. Quand il fut maître de la ville, il fit à Hercule un sacrifice magnifique, et célébra des jeux de toute espèce.

XXX. Il y avait aux environs de Messine une nation de barbares appelés Mamertins, qui tourmentaient fort les Grecs, dont quelques-uns même étaient devenus leurs tributaires. Ces barbares, nombreux et aguerris, avaient dû à leur valeur le nom de Mamertins, qui, en langue latine, signifie martiaux. Pyrrhus s'étant saisi des officiers qui levaient pour eux les impôts, les fit mourir; et ayant vaincu les Mamertins eux-mêmes en bataille rangée, il abattit la plupart de leurs forteresses. Les Carthaginois, qui désiraient de faire la paix avec ce prince, lui offrirent, pour l'y déterminer, de l'argent et des vaisseaux; mais comme il portait plus loin son ambition, il leur répondit qu'ils n'avaient qu'un seul moyen d'obtenir la paix et son amitié : c'était d'évacuer toute la Sicile, et de prendre la mer d'Afrique pour bornes entre la Grèce et eux. Enflé de ses succès, plein de confiance en

ses forces, et poursuivant les espérances qui l'avaient fait passer en Sicile, il aspirait à la conquête de l'Afrique. Il avait assez de vaisseaux pour cette vaste entreprise; mais il manquait de matelots et de rameurs. Au lieu d'employer, pour en obtenir des villes, les ménagemens et la douceur, il prit un ton impérieux; il s'emporta contre les habitans, usa de violence, et alla jusqu'à les châtier rigoureusement. Ce n'était pas ainsi qu'il s'était conduit en arrivant; il avait su mieux que personne attirer tous les esprits par les propos les plus obligeans, par la confiance entière qu'il témoignait à tout le monde, par le soin qu'il prenait de n'être à charge à personne. Mais de prince populaire devenu tout à coup un tyran, il s'attira par sa sévérité la réputation d'un homme ingrat et perfide. Cependant, quelque mécontens qu'ils fussent, ils cédaient à la nécessité, et fournissaient tout ce qu'il exigeait d'eux. Mais la conduite qu'il tint à l'égard de Thénon et de Sostrate acheva de les aliéner. C'étaient deux des principaux commandans de Syracuse, qui les premiers l'avaient appelé en Sicile; qui, à son arrivée, lui ayant remis la ville entre les mains, l'avaient ensuite secondé de tout leur pouvoir dans toutes ses entreprises. Pyrrhus, ayant conçu des soupçons contre eux, ne voulait ni

les mener avec lui, ni les laisser à Syracuse en son absence. Sostrate, qui craignit sa mauvaise volonté, sortit de la ville; et Pyrrhus, accusant Thénon d'être dans les mêmes dispositions que Sostrate, le fit mourir. Dès lors les esprits changèrent, non pas insensiblement et les uns après les autres; mais toutes les villes, animées à la fois contre lui de la haine la plus violente, ou s'allièrent avec les Carthaginois, ou appelèrent les Mamertins à leur secours. Il ne voyait partout que défections, que nouveautés, que soulèvemens, lorsqu'il reçut des lettres des Samnites et des Tarentins, qui lui donnaient avis que, chassés de toute la campagne, et ne pouvant plus se défendre dans les villes, ils le conjuraient de venir à leur secours.

XXXI. Ces lettres lui donnant un prétexte honnête de quitter la Sicile, ôtèrent à sa retraite l'air de la fuite et du désespoir de réussir. Mais, dans le fait, il ne pouvait plus se rendre maître de cette île, qui ressemblait à un vaisseau battu par la tempête; et désirant d'en sortir, il se jeta de nouveau dans l'Italie. Il dit en parlant à ceux qui l'environnaient : « Mes amis, quel « beau champ de bataille nous laissons là aux « Carthaginois et aux Romains! » Sa conjecture ne tarda pas à être vérifiée : les barbares, s'étant ligués contre lui, l'attaquèrent à son

départ ; forcé de combattre dans le détroit contre les Carthaginois, il perdit plusieurs vaisseaux, et se sauva avec le reste en Italie. Les Mamertins, qui étaient déjà passés au nombre au moins de dix mille, n'osèrent pas se mesurer avec lui en rase campagne: mais l'ayant attendu dans des lieux difficiles, ils tombèrent brusquement sur lui, et mirent en désordre toute son armée. Il y perdit deux éléphans, et la plus grande partie de son arrière-garde. Il courut de l'avant-garde au secours de ceux qui restaient ; et bravant tous les dangers, il se jeta sans ménagement au milieu de ces barbares, tous aguerris et pleins de valeur ; mais un coup d'épée qu'il reçut à la tête l'obligea de s'éloigner un peu du champ de bataille. Sa retraite releva le courage des ennemis ; un d'entre eux, qu'on distinguait à la hauteur de sa taille et à l'éclat de ses armes, sort des rangs, et provoquant le roi d'une voix audacieuse, il lui crie de se montrer, s'il est encore en vie. Pyrrhus, irrité de son audace, s'arrache des mains de ses officiers, et retourne au combat, suivi de ses gardes, le visage couvert de sang et horrible à voir. Transporté de colère, il traverse ses bataillons ; et, prévenant le barbare, il lui porte sur la tête un si grand coup d'épée, qu'autant par la force de son bras que par l'excellente

trempe de son arme, la lame pénétra si avant, que dans le même instant les deux parties du corps tombèrent des deux côtés. Un si terrible fait d'armes empêcha les barbares d'avancer. Frappés de terreur et d'admiration, ils regardèrent Pyrrhus comme un dieu, et ne le troublèrent plus dans sa marche. Il arriva donc à Tarente avec vingt mille hommes de pied et trois mille chevaux : et prenant l'élite des Tarentins, il marcha sans différer contre les Romains campés dans le Samnium.

XXXII. Les Samnites étaient dans la situation la plus fâcheuse : défaits dans plusieurs combats par les Romains, ils avaient perdu courage. Ils étaient d'ailleurs mécontens de Pyrrhus, et ne lui pardonnaient pas son voyage de Sicile : aussi n'en vint-il qu'un très petit nombre se joindre à lui. Pyrrhus, partageant en deux corps tout ce qu'il avait de troupes, envoie le premier dans la Lucanie, pour arrêter l'un des consuls, et l'empêcher de secourir son collègue : il mène lui-même l'autre contre le consul Manius Curius, qui, campé dans un poste très sûr auprès de Bénévent, attendait le secours qui lui venait de Lucanie. Arrêté d'ailleurs par les signes des oiseaux et des sacrifices, et par les menaces des devins, il se tenait tranquille dans son camp. Pyrrhus, au contraire,

était pressé de combattre ce corps d'armée avant que l'autre fût arrivé; prenant donc ce qu'il avait de meilleures troupes, avec ses éléphans les plus aguerris, il se met en marche à l'entrée de la nuit pour aller attaquer le camp de Manius. Comme il avait un long circuit à faire dans un pays très couvert, les torches qui éclairaient sa marche vinrent à lui manquer, et la plupart de ses soldats s'égarèrent. Le temps qu'on mit à les rallier occupa le reste de la nuit; et le jour ayant paru comme il descendait du haut des montagnes, les ennemis qui le découvrirent en furent d'abord troublés. Mais Manius ayant eu des sacrifices heureux, forcé d'ailleurs par la circonstance, sort de ses retranchemens, tombe sur les premiers qui se présentent, et les met en fuite; les autres sont saisis d'une telle frayeur, qu'il en périt un grand nombre, et qu'il y eut quelques éléphans de pris. Cette victoire attira Manius en pleine campagne pour y combattre avec toute son armée; il livra la bataille, et rompit une des ailes de l'ennemi; mais il fut renversé à l'autre par les éléphans, et repoussé jusque dans son camp. Alors il mande un corps assez nombreux de troupes fraîches qu'il avait laissées à la garde des retranchemens, et qui, accourant bien armées, font pleuvoir sur les éléphans une grêle

de traits, et les forcent de tourner le dos; ces animaux se renversant sur leurs propres bataillons, y mettent une confusion et un désordre qui donnèrent la victoire aux Romains, et, avec la victoire, l'affermissement de leur empire. La valeur qu'ils avaient fait éclater dans ces combats accrut leurs forces avec leur confiance, et les fit passer pour invincibles. La conquête de l'Italie, premier fruit de ses succès, fut bientôt suivie de celle de la Sicile.

XXXIII. C'est ainsi que Pyrrhus vit s'évanouir toutes ses espérances sur l'Italie et la Sicile. Il avait consumé à ces différentes guerres six années entières, et sa puissance en était considérablement affaiblie; cependant, au milieu de ses défaites, son courage resta toujours invincible, et il acquit la réputation de surpasser en expérience, en valeur et en audace, tous les rois de son temps. Mais ce qu'il gagnait par ses exploits, il le perdait par ses espérances; et le désir de ce qu'il n'avait pas l'empêchait de s'assurer la possession de ce qu'il avait. Aussi Antigonus le comparait-il à un joueur qui amène les coups les plus heureux et qui ne sait pas profiter de sa fortune. Rentré en Épire avec huit mille hommes de pied et cinq cents chevaux qu'il était hors d'état de payer, il cherchait une nouvelle guerre qui lui fournît de quoi

les entretenir. Quelques Gaulois s'étant joints à lui, il entre en armes dans la Macédoine, où régnait Antigonus, fils de Démétrius, sans autre dessein que de la piller et d'y faire un grand butin. Mais la conquête de plusieurs villes et la défection de deux mille Macédoniens qui passèrent dans son armée lui ayant fait concevoir de plus hautes espérances, il marche contre Antigonus, l'attaque dans des défilés (16), et jette le désordre dans toute son armée. Les Gaulois qui formaient l'arrière-garde d'Antigonus, et qui étaient nombreux, soutinrent vigoureusement le choc; mais après un combat très rude, ils furent presque tous taillés en pièces: ceux qui commandaient les éléphans ayant été enveloppés, se rendirent avec leurs animaux. Après cet accroissement de forces, Pyrrhus, écoutant plus la fortune que la raison, va charger la phalange macédonienne que la défaite de son arrière-garde avait jetée dans le trouble et la frayeur. Mais voyant qu'elle refuse d'en venir aux mains avec lui, il tend la main aux capitaines et aux chefs des bandes, les appelle par leur nom, et détache d'Antigonus toute cette infanterie. Ce prince, prenant aussitôt la fuite, ne put conserver que quelques places maritimes de son royaume. Dans ce cours de prospérités, Pyrrhus, qui regardait sa victoire sur les Gau-

lois comme le plus glorieux de ses exploits, consacra les plus belles et les plus riches de leurs dépouilles dans le temple de Minerve Itonienne[17], avec cette inscription en vers élégiaques:

Vainqueur des fiers Gaulois, dans sa reconnaissance,
Pyrrhus offre à Pallas leurs riches boucliers;
Il a d'Antigonus renversé la puissance,
Et soumis en un jour ses plus vaillans guerriers.
Ne vous étonnez pas si par cette victoire
Ce prince a couronné tant de brillans exploits :
Des enfans d'Eacus la valeur et la gloire
Vit encore aujourd'hui dans le cœur de nos rois.

XXXIV. Après ce combat, il reprit les villes de Macédoine, et entre autres celles d'Eges[18], dont il traita les habitans avec beaucoup de sévérité, et mit dans la ville une garnison de ces Gaulois qu'il avait à sa solde. Les Gaulois, nation la plus avide et la plus insatiable d'argent, fouillèrent les tombeaux des rois de Macédoine, qui avaient leur sépulture dans cette ville, et après en avoir enlevé les richesses, ils dispersèrent d'une main sacrilége les ossemens de ces princes. Pyrrhus parut faire peu d'attention à cet attentat, soit que les affaires qui l'occupaient alors lui en fissent différer la punition, soit qu'il n'osa châtier ces barbares : mais cette indifférence déplut fort aux Macédoniens. Sa puissance était encore peu affermie et peu sta-

ble en Macédoine, lorsqu'il se laissa emporter à de nouvelles espérances. Insultant même au malheur d'Antigonus, il le traita d'effronté, de ce qu'au lieu de prendre le manteau d'un simple particulier il osait porter encore la robe de pourpre.

XXXV. Dans ce même temps, Cléonyme le Spartiate étant venu l'inviter à marcher contre Lacédémone, Pyrrhus y consentit sans balancer. Cléonyme était de la race royale; mais, comme il était d'un caractère violent et despotique, il n'avait ni l'affection, ni la confiance des Spartiates, et Aréus régnait paisiblement à sa place. C'était-là son ancien sujet de plainte contre tous ses concitoyens. Il avait épousé dans sa vieillesse une femme très belle, aussi du sang royal, nommée Chélidonide, fille de Léotychidas, qui, devenue éperdument amoureuse d'Acrotatus, fils d'Aréus, prince d'une grande beauté et à la fleur de l'âge, accabla de chagrin Cléonyme, qui aimait passionnément sa femme, et à qui ce mariage causa autant de honte que d'amertume, car personne n'ignorait à Sparte le mépris que sa femme avait pour lui. Ses chagrins domestiques s'étant donc joints à ses disgraces publiques, et n'écoutant que sa colère et son ressentiment, il engagea Pyrrhus à venir à Sparte avec vingt-cinq mille hommes

d'infanterie, deux mille chevaux, et vingt-quatre éléphans. Un appareil si formidable fit juger aisément que Pyrrhus venait moins pour mettre Cléonyme en possession du trône de Sparte que pour se rendre maître du Péloponnèse. Il est vrai qu'il s'en défendait dans toutes ses réponses aux Lacédémoniens, qui lui avaient envoyé une ambassade à Mégalopolis. Il protestait, au contraire, qu'il n'était venu que pour mettre en liberté les villes du Péloponnèse qu'Antigonus tenait en servitude; il déclara même qu'il était dans le dessein, si l'on voulait le lui permettre, d'envoyer à Sparte les plus jeunes de ses enfans, pour les y faire élever dans les institutions des Lacédémoniens, et leur procurer, par-dessus tous les autres princes, l'avantage inestimable d'avoir reçu une excellente éducation.

XXXVI. Il employait ainsi la dissimulation, et trompait tous ceux qui venaient au devant de lui sur sa route; mais il fut à peine entré sur le territoire de Sparte, qu'il se mit à le piller et à faire du butin. Les ambassadeurs s'étant plaints de ce qu'il leur faisait la guerre sans l'avoir déclarée: « Ne savons-nous pas, leur « dit-il, que vous autres Spartiates vous ne « dites pas d'avance ce que vous devez faire? » L'un deux, nommé Mandricidas, lui répliqua

en son langage laconique : « Si tu es un dieu, « nous n'avons rien à craindre de toi, puisque « nous ne t'avons point offensé ; si tu n'es « qu'un homme, il s'en trouvera de plus vail- « lans que toi. » Pyrrhus continua sa route et arriva devant Lacédémone, que Cléonyme lui conseilla d'attaquer sur-le-champ. Mais Pyrrhus, craignant, dit-on, que ses soldats, s'ils entraient la nuit dans la ville, ne la missent au pillage, fut d'avis de différer, et dit qu'il serait assez temps le lendemain. Il savait que la ville avait peu de défenseurs, qui même, ne s'attendant pas à cette irruption soudaine, n'avaient pas eu le temps de se préparer. Le roi Aréus lui-même était absent ; il était allé en Crète au secours des Gortyniens qui avaient la guerre dans leur pays. Le mépris qu'eut Pyrrhus pour la faiblesse de Sparte, et pour le petit nombre de ses défenseurs, fut ce qui la sauva : persuadé qu'il ne se trouverait personne en état de combattre, il assit son camp devant la ville, où les amis de Cléonyme avec ses Ilotes avaient préparé et orné sa maison, comptant que Pyrrhus viendrait y souper le soir même.

XXXVII. Quand la nuit fut venue, les Lacédémoniens délibérèrent d'envoyer leurs femmes en Crète ; mais elles refusèrent d'y aller.

Archidamie, l'une d'entre elles, se rendit au sénat, tenant une épée dans sa main ; et prenant la parole, elle se plaignit, au nom de toutes les femmes, qu'on les crut capables de survivre à la ruine de Sparte. On résolut donc de creuser un fossé parallèle au camp des ennemis ; d'en fermer les deux bouts avec des charriots qu'on enfoncerait jusqu'au moyeu des roues, et dont l'assiette ferme et solide empêcherait les éléphans de passer. L'ouvrage ne fut pas plus tôt commencé, que les femmes et les filles, les unes avec leurs robes relevées, les autres en simple tunique, vinrent partager le travail des plus âgés. Elles obligèrent ceux qui devaient combattre de se reposer la nuit, et mesurant la longueur que devait avoir le fossé, elles se chargèrent d'en faire le tiers. Il avait six coudées de largeur, quatre de profondeur et huit plètres (19) de longueur selon Philarque, ou un peu moins suivant Hiéronyme. Les ennemis s'étant mis en mouvement à la pointe du jour, les femmes présentèrent les armes aux jeunes gens, et leur laissant la défense du fossé, elles les exhortèrent à le garder, en leur représentant combien il est doux de vaincre sous les yeux de sa patrie, et qu'elle gloire c'est de recevoir entre les bras de ses mères et de ses femmes une mort digne de Sparte. Pour

Chélidonide, elle s'était retirée à part, et tenait un cordon pour s'étrangler, afin de ne pas tomber entre les mains de son mari si la ville était prise.

XXXVIII. Pyrrhus, placé aux premiers rangs de son infanterie, attaqua de front les Spartiates, qui, tenant leurs boucliers serrés, l'attendaient de l'autre côté de la tranchée. Outre qu'elle était difficile à franchir, la terre, fraîchement remuée, s'éboulait sous les pieds des soldats et les empêchait de se tenir fermes sur le bord. Alors Ptolémée, fils de Pyrrhus, prenant avec lui deux mille Gaulois et l'élite des Chaoniens, court le long du fossé jusqu'aux chariots, et tente de franchir de ce côté le passage. Mais ils étaient si avant dans la terre, et si serrés l'un contre l'autre, que non seulement ils arrêtaient les ennemis, mais qu'ils empêchaient même les Lacédémoniens d'en approcher pour les défendre. Enfin les Gaulois s'étant mis à dégager les roues des chariots, et à les traîner dans la rivière, le jeune Acrotatus, qui vit le danger, traverse promptement la ville avec trois cents soldats, et prenant des chemins creux, il enveloppe Ptolémée, dont il n'est aperçu que lorsqu'il tombe brusquement sur les derniers de ces Gaulois, et les force de se retourner pour combattre contre lui. Les sol-

dats de Pyrrhus, en se poussant les uns les autres, roulaient dans le fossé et sous les chariots ; les Spartiates en firent un grand carnage, et les bligèrent de prendre la fuite. Les vieillards et les femmes, témoins des exploits d'Acrotatus, le virent traverser de nouveau la ville pour retourner à son poste, couvert de sang, transporté de joie et tout fier de sa victoire. Il en parut plus grand et plus beau aux Lacédémoniennes, qui portèrent envie à Chélidonide d'avoir un amant si courageux. Quelques vieillards même le suivirent en criant : « Va, brave Acrotatus, jouis « de l'amour de Chélidonide, et donne seule- « ment à Sparte des enfans généreux. » Du côté de Pyrrhus le combat fut beaucoup plus rude ; la plupart des Spartiates y donnèrent des marques éclatantes de valeur ; mais personne ne s'y distingua autant que Phyllius, qui, après avoir fait la plus longue résistance, après avoir tué de sa main un grand nombre d'ennemis, sentant qu'il perdait ses forces par les blessures qu'il avait reçues, céda sa place à un de ses compagnons, et, pour ne pas laisser son corps au pouvoir des ennemis, alla tomber mort au milieu des siens.

XXXIV. La nuit fit cesser le combat ; et Pyrrhus, pendant son sommeil, eut une vision dans laquelle il croyait lancer des foudres sur

Lacédémone et la voir tout en feu ; ce qui lui donnait une joie si vive qu'il en fut réveillé. Il mande aussitôt ses capitaines, leur ordonne de tenir l'armée prête, et raconte ce songe à ses amis comme un présage assuré qu'il prendra la ville d'assaut. Ils applaudirent tous à cette interprétation ; Lysimachus fut le seul à qui cette vision ne parut pas favorable ; il dit que les endroits frappés de la foudre étant des lieux consacrés où personne ne pouvait passer, il craignait que Dieu, par ce songe, n'avertît Pyrrhus qu'il n'entrerait pas dans Lacédémone. « C'est une matière, lui répondit « Pyrrhus, bonne à discuter aux portes des « villes (20) et dans les assemblées populaires, « ces sortes de visions étant toujours pleines « d'obscurité ; ce qu'il faut que chacun fasse, « c'est de prendre les armes, et de se dire à soi-« même :

« Combattre pour Pyrrhus c'est le meilleur augure. »

Aussitôt il se lève, et, à la pointe du jour, il mène ses troupes à l'assaut. Les Lacédémoniens se défendirent avec une ardeur et un courage au-dessus de leurs forces ; les femmes se tenaient auprès d'eux, leur fournissaient des traits, apportaient à boire et à manger à ceux qui en avaient besoin, et retiraient du combat les

blessés. Les Macédoniens, de leur côté, cherchaient à combler le fossé en y portant du bois et d'autres matières, de sorte que les corps et les armes des morts en étaient couverts. Les Lacédémoniens redoublaient d'efforts pour les en empêcher, lorsque tout à coup ils aperçoivent Pyrrhus qui, ayant forcé le passage du côté des chariots, courait à toute bride vers la ville. Ceux qui défendaient ce poste jettent de grands cris, auxquels les femmes répondent par des hurlemens, en courant de toutes leurs forces. Pyrrhus avançait toujours, et renversait tous ceux qui voulaient l'arrêter, lorsque son cheval, blessé dans le flanc d'un trait crétois, l'emporte hors de la mêlée, et, en expirant, le renverse sur un terrain qui, allant en pente, était très dangereux. Pendant que ses amis s'empressent à le secourir, les Spartiates accourent, et à coups de traits repoussent les ennemis au-delà du fossé. Pyrrhus, persuadé que les Lacédémoniens, qui étaient presque tous blessés, et qui avaient perdu beaucoup de monde, finiraient par se rendre, fit cesser partout le combat.

XL. Mais la bonne fortune de la ville, soit qu'elle n'eût voulu qu'éprouver elle-même la vertu des Spartiates, soit qu'elle eût attendu que les Lacédémoniens se vissent sans espoir, pour montrer tout ce qu'elle peut dans les si-

tuations les plus désespérées, la fortune fit venir à leur secours Aminias le Phocéen, un des généraux d'Antigonus, avec des troupes étrangères; elles étaient à peine entrées dans la ville, que le roi Aréus arriva lui-même de la Crète avec deux mille Spartiates. Les femmes, voyant qu'elles n'avaient plus besoin de se mêler du combat, rentrèrent dans leurs maisons; on renvoya les vieillards, à qui la nécessité avait fait prendre les armes. et les nouveaux venus prirent leur place. L'arrivée de ce double secours ne fit qu'enflammer davantage l'ambition de Pyrrhus, et lui inspirer un plus ardent désir de s'emparer de la ville. Cependant, quand il vit qu'il n'y gagnait que des blessures, il se retira de devant Sparte, et se mit à ravager le pays, résolu d'y passer l'hiver. Mais on ne peut éviter sa destinée. Il s'était élevé une sédition à Argos entre Aristéas et Aristippe; comme celui-ci passait pour être soutenu par Antigonus, Aristéas, pour prévenir l'effet de cette protection, appela Pyrrhus à Argos. Ce prince, qui roulait sans cesse d'espérances en espérances, à qui les prospérités servaient d'appât pour en ambitionner de plus grandes, et qui cherchait toujours à réparer ses pertes par de nouvelles entreprises, ne vit jamais ni dans ses défaites, ni dans ses victoires, le terme des maux qu'il

faisait et de ceux qu'il éprouvait lui-même. Il se mit donc aussitôt en marche pour aller à Argos.

XLI. Aréus lui dressa dans sa retraite plusieurs embuscades ; et, s'étant saisi des passages les plus difficiles, il tailla en pièces son arrière-garde, composée de Gaulois et de Molosses. Ce jour-là le devin, sur l'inspection des victimes, dont le foie se trouva sans tête, avait prédit à Pyrrhus la perte d'une des personnes qui lui étaient le plus chères. Mais le tumulte et le désordre que causait cette attaque l'ayant empêché de faire attention à cette menace, il chargea son fils Ptolémée d'aller, avec un détachement, au secours de cette arrière-garde, pendant que lui-même s'efforçait de retirer promptement son armée de ces pas difficiles. Le combat fut très vif autour de Ptolémée, qui avait en tête l'élite des Lacédémoniens commandés par Eualcus. Dans le fort de la mêlée, un soldat crétois, de la ville d'Aptère, nommé Orésus, homme de main et léger à la course, se glissant auprès du jeune prince qui combattait avec la plus grande ardeur, le frappe dans le côté et le renverse mort par terre. Sa chute ayant fait prendre la fuite à ses soldats, les Lacédémoniens se mirent à les poursuivre, en les battant toujours ; et ils ne s'aperçurent qu'ils avaient

laissé derrière eux leur infanterie que lorsqu'ils étaient bien loin dans la plaine. Pyrrhus venait d'apprendre la mort de son fils ; vivement affligé de cette perte, il tourne contre les Lacédémoniens avec ses cavaliers molosses, et se jette le premier sur eux avec tant de fureur qu'il fût bientôt couvert de leur sang. Toujours redoutable, toujours invincible sous les armes, il se surpassa lui-même dans cette occasion, et effaça tous les exploits de ses premiers combats. Dès qu'il aperçut Eualcus, il poussa son cheval contre lui ; celui-ci se jetant à côté, lui porta un coup d'épée dont il faillit lui abattre la main gauche ; mais il ne coupa que les rênes de son cheval. Pyrrhus saisit ce moment pour le percer de sa javeline, et, mettant pied à terre, il fit un carnage affreux de ces Lacédémoniens, tous gens d'élite, qui combattaient pour défendre le corps d'Eualcus. Ce fut l'ambition des chefs qui, la guerre déjà finie, causa à Lacédémone cette perte gratuite.

XLII. Pyrrhus avait fait de ce combat un sacrifice aux mânes de son fils, et comme une sorte de jeux funèbres dont il avait voulu honorer ses funérailles. Après avoir soulagé sa douleur, en assouvissant sa vengeance sur les ennemis, il continua sa route vers Argos. Il apprit en arrivant qu'Antigonus s'était déjà saisi des hau-

teurs qui dominaient la plaine ; et s'étant campé près de la ville de Nauplia (21), il envoya dès le lendemain un héraut à Antigonus, avec ordre de lui reprocher sa perfidie, et de lui donner le défi de descendre dans la plaine, pour y disputer le royaume les armes à la main. Antigonus lui répondit qu'en faisant la guerre il comptait moins sur les armes que sur le temps : que si Pyrrhus était las de vivre, il avait plus d'un chemin ouvert pour aller à la mort. Cependant il leur vint à tous deux en même temps des députés d'Argos pour les prier de se retirer, de permettre que leur ville n'appartînt à aucun d'eux, et restât l'amie de l'un et de l'autre. Antigonus y consentit, et donna son fils en otage aux Argiens. Pyrrhus promit aussi de se retirer ; mais comme il n'avait donné aucun garant de sa promesse, on suspecta sa bonne foi. Il arriva en cette occasion des prodiges singuliers. Dans un sacrifice qu'il venait de faire, on avait mis à part les têtes des bœufs qu'on avait immolés, lorsque tout à coup on vit ces têtes tirer la langue et lécher leur propre sang. Dans Argos, la prophétesse d'Apollon Lycien, nommée Apollonide, courut dans les rues, en criant qu'elle voyait la ville pleine de cadavres et de sang, et qu'un aigle qui était venu se mêler au combat avait disparu subitement. Lors-

que la nuit fut très noire, Pyrrhus s'approcha des murailles, et trouvant que la porte appelée Diampères lui avait été ouverte par Aristéas, il eut le temps, avant d'être aperçu, de faire entrer ses Gaulois dans la ville, et de pénétrer jusqu'à la place publique. Mais la porte étant trop basse pour donner passage aux éléphans, il fallut les décharger de leurs tours et les leur remettre ensuite. Cette double opération, faite en tumulte et au milieu des ténèbres, ayant pris beaucoup de temps, les Argiens, qui reconnurent enfin les ennemis, courent à la forteresse appelée Aspis (22), saisissent les postes les plus avantageux, et dépêchent vers Antigonus pour lui demander du secours. Ce prince s'étant approché des murailles, se tint au dehors en observation, et fit entrer son fils dans la ville avec ses capitaines et un corps nombreux de troupes.

XLIII. Aréus y arrive en même temps avec mille Crétois, et les plus expéditifs des Spartiates; toutes ces troupes chargeant à la fois les Gaulois qui étaient sur la place, les mettent dans le plus grand désordre. Pyrrhus, qui s'avançait toujours par le quartier nommé Cyllabaris (23), jette des cris de victoire; mais voyant que les Gaulois ne lui répondent pas d'un ton de confiance et de hardiesse, il con-

jecture qu'ils sont vivement pressés et qu'ils ont peine à se défendre. Il court promptement à eux avec sa cavalerie qui ne marchait qu'avec beaucoup de peine et de danger à travers les canaux dont la ville était remplie. Un combat nocturne, où l'on ne voyait rien, où l'on n'entendait pas les ordres des chefs, entraînait nécessairement la plus grande confusion. Les soldats, en se séparant les uns des autres, s'égaraient dans ces rues étroites; au mileu des ténèbres et des cris confus des combattans, les officiers, dans ces détours serrés, ne pouvaient commander aucune manœuvre, et les deux partis attendaient le jour sans rien faire. Quand le jour parut, Pyrrhus voyant le fort de l'Aspis rempli d'ennemis, en fut troublé; et son trouble s'augmenta bien davantage, lorsque parmi les ouvrages dont la place publique est ornée il vit un loup et un taureau d'airain dans l'attitude d'animaux qui se battent. Cette vue lui rappela un ancien oracle qui lui avait prédit que sa destinée était de mourir lorsqu'il verrait un loup combattre contre un taureau. Les Argiens disent que ces deux figures avaient été faites pour conserver le souvenir d'un événement qui eut anciennement lieu dans leur pays. Lorsque Danaüs entra pour la première fois dans l'Argolide, en passant par le chemin de la

Thyréatide, qui mène de Pyramie à Argos (24), il vit un loup qui se battait contre un taureau. Il supposa que le loup était pour lui; parce qu'étant étranger, il venait faire la guerre aux naturels du pays, comme ce loup attaquait le taureau. Il s'arrêta pour être spectateur du combat, et le loup ayant eu le dessus, Danaüs fit sa prière à Apollon Lycien; et poursuivant son entreprise, il excita une sédition contre Galanor, qui régnait à Argos, et le chassa du pays. Tel est, dit-on, le motif qui fit placer dans Argos ces deux figures.

XLIV. Pyrrhus, découragé par cette vue, et voyant ses espérances trompées, ne pensait plus qu'à la retraite; mais craignant d'être arrêté aux portes de la ville qui étaient fort étroites, il envoya dire à son fils Hélénus, qu'il avait laissé en dehors avec la plus grande partie de ses troupes, de démolir un pan de la muraille, et de recueillir les soldats qui se présenteraient aux portes, s'ils étaient pressés par les ennemis. La précipitation avec laquelle l'officier était parti, et le bruit qu'on faisait, l'ayant empêché de bien entendre l'ordre, il fit un rapport tout contraire, et le jeune prince ayant pris ce qui lui restait d'éléphans, avec l'élite de son infanterie, entra dans la ville pour aller au secours de son père, qui commençait déjà à exé-

cuter sa retraite. Tant que le terrain lui laissa assez d'espace, il la fit en se défendant toujours ; et se retournant souvent contre les ennemis, il repoussait ceux qui s'attachaient à sa poursuite. Mais lorsqu'il eut été poussé de la place dans la rue étroite qui conduisait à la porte de la ville, il rencontra les troupes qui venaient de l'autre côté à son secours, et à qui il criait inutilement de reculer pour lui laisser le passage libre ; ils ne l'entendaient pas, et quand les premiers auraient été disposés à lui obéir, ceux qui, venant derrière eux, entraient en foule par la porte, les en auraient empêchés. D'ailleurs, le plus grand des éléphans était tombé au travers de cette porte ; il jetait des cris affreux, et fermait l'issue à ceux qui voulaient sortir. Un des éléphans qui étaient entrés, nommé Nicon, voulant relever son maître, que ses blessures avaient fait tomber, se tourna contre ceux qui reculaient sur lui, et renversa pêle-mêle amis et ennemis, jusqu'à ce qu'ayant trouvé le corps de son maître, il l'enlève avec sa trompe, l'emporte sur ses défenses, et retourne furieux vers la porte, foulant aux pieds tout ce qui se trouve sur son passage. Ainsi les soldats de Pyrrhus étant serrés les uns contre les autres, il n'y en avait pas un qui pût s'aider lui-même. Ils ne formaient tous, pour

ainsi dire, qu'une masse si liée, qu'elle ne pouvait qu'avancer et reculer alternativement tout ensemble. Ils songeaient peu à se défendre contre ceux qui les harcelaient par derrière, et ils faisaient eux-mêmes plus de mal qu'ils n'en recevaient des ennemis. Si quelqu'un parvenait à tirer l'épée ou à baisser sa pique, il ne pouvait plus la retirer ni la relever, et perçant de ses armes le premier qu'il rencontrait, ils se tuaient ainsi les uns les autres.

XLV. Pyrrhus, voyant cette tempête qui frappait sur ses troupes avec tant de violence, ôte la couronne qui distinguait son casque, et la donne à un de ses amis; se fiant à la bonté de son cheval, il se précipite au milieu des ennemis qui le serraient de près, et reçoit à travers sa cuirasse un coup de javeline, dont la blessure ne fut ni profonde ni dangereuse. Il se retourne à l'instant contre celui qui l'a frappé; c'était un Argien obscur, fils d'une femme vieille et pauvre, qui, comme les autres femmes de la ville, regardait le combat de dessus un toit. Dès qu'elle voit son fils s'attacher à Pyrrhus, effrayée du danger qu'il court, elle prend à deux mains une tuile qu'elle jette sur Pyrrhus. La tuile lui tombe sur la tête au défaut de l'armet, et de là glissant sur le cou, elle lui rompt les vertèbres. Aussitôt sa vue se

trouble, les rênes lui échappent des mains, et il tombe de cheval près de la sépulture de Lycinius, sans être reconnu de la foule. Mais un soldat d'Antigonus, nommé Zopyre, et deux ou trois autres, étant accourus en cet endroit, le reconnurent, et le traînèrent sous une porte, comme il commençait à reprendre ses esprits. Zopyre avait déjà tiré son cimeterre pour lui couper la tête, lorsque Pyrrhus lança sur lui un regard terrible; Zopyre, effrayé, et la main tremblante, voulut cependant l'achever; mais dans le trouble et l'effroi où il était, au lieu de frapper juste, il lui porta au-dessous de la bouche un coup qui lui fendit le menton; et il ne parvint qu'avec peine à lui séparer la tête du corps.

XLVI. La nouvelle de sa mort s'étant bientôt répandue, Alcyonée, fils d'Antigonus, vint sur le lieu, et demanda la tête de Pyrrhus, comme pour la reconnaître. Dès qu'il l'eut dans ses mains, il courut à toute bride vers son père, qui, en ce moment, était assis avec quelques-uns de ses amis, et la jeta à ses pieds. Antigonus, l'ayant reconnue, chassa son fils à coups de bâton, le traitant de barbare et d'impie; et, se couvrant les yeux de son manteau, il donna des larmes à une mort qui lui rappelait celles de son aïeul Antigonus et de son père

Démétrius[25], qui étaient pour lui deux exemples domestiques des caprices de la fortune. Après avoir orné convenablement la tête et le corps de Pyrrhus, il les fit brûler sur un bûcher. Quelque temps après, Alcyonée ayant rencontré Hélénus dans un état misérable et couvert d'un méchant manteau; il le recueillit avec beaucoup d'humanité, et le mena à son père : « Mon fils, lui dit Antigonus en le voyant, « cette action vaut mieux que la première; « mais elle n'est pas suffisante : tu ne lui a pas « ôté cet habit qui lui fait moins de honte qu'aux « vainqueurs. » En disant ces mots, il embrasse Hélénus, lui donne un équipage honorable, et le renvoie en Épire. Lorsque ensuite il eut en sa puissance le camp de Pyrrhus et toute son armée, il traita avec beaucoup de douceur les amis de ce prince.

NOTES

SUR PYRRHUS.

---

(1) Les Thesprotiens habitaient un petit pays de l'Epire, voisin du golfe d'Ambracie, et renommé par la bonté de ses ports. La Molossie, autre province de l'Epire, avait pour principale ville Dodone. Les chiens molosses étaient célèbres par leur grandeur et par leur force. L'Epire porte maintenant le nom d'Albanie.

(2) Ce Ménon le Thessalien pourrait bien être le fils de celui dont il est parlé dans le dialogue de Platon qui porte son nom. Il avait été disciple du philosophe Gorgias, et fut l'un des capitaines qui allèrent avec Xénophon au secours du jeune Cyrus contre son frère Artaxerxe. La guerre Lamiaque est celle que les Athéniens déclarèrent aux successeurs d'Alexandre, après la mort de ce prince. Elle prit son nom de Lamia, ville de Thessalie, où Antipater, successeur d'Alexandre au trône de Macédoine, fut assiégé par Léosthène, qui commandait les Athéniens, et qui périt dans le siége.

(3) Plutarque a oublié d'en parler, ou s'il l'a fait, le morceau n'existe plus.

(4) Cette ville de Nymphéa était près d'Apollonie, dans le pays des Taulantiens, sur la côte de la mer Adriatique. Ambracie était une ville de la Thesprotide, dans l'Epire, qui avait donné son nom à un golfe voisin, célèbre par la victoire d'Auguste sur Antoine

L'Arcarnanie, province de l'Epire, est appelée aujourd'hui Carnie. Amphilochie, ville et pays de l'Epire, assez près du golfe d'Ambracie.

(5) Nous ne pouvons savoir ce que Plutarque avait écrit à ce sujet dans la Vie de Scipion, que nous n'avons plus. Peut-être est-ce ici une méprise ou de sa part ou de celle de ses copistes : car c'est dans la Vie de T. Quinctius Flamininus qu'il a rapporté ce jugement d'Annibal, et d'une manière différente qu'il ne le fait ici. Il y dit qu'Annibal et Scipion l'Africain ayant eu une entrevue à Ephèse, et la conversation étant tombée sur les généraux, Annibal mit Alexandre au-dessus de tous les grands capitaines, donna la seconde place à Pyrrhus, et s'assigna à lui-même la troisième. Cette différence de jugement vient-elle aussi d'une faute de copiste, ou d'un défaut de mémoire dans Plutarque? Il est certain qu'il tombe quelquefois dans ces sortes de méprises, et on ne doit pas s'en étonner dans un auteur qui a tant écrit, et qui, n'étant pas toujours à portée de consulter les écrivains qui lui servaient de guide, citait de mémoire.

(6) Polysperchon fut un des plus célèbres capitaines qui suivirent Alexandre dans ses expéditions.

(7) Les Péoniens, anciens peuples de l'Europe, étaient établis dans la Macédoine. L'Illyrie, située auprès du mont Pangée, comprenait à peu près la Sclavonie proprement dite, la Dalmatie, la Croatie et la Bosnie. Corcyre, île de la mer Méditerranée, et aujourd'hui Corfou.

(8) Edesse était une ville de la Mésopotamie, ou de la Syrie, suivant Etienne de Bysance, qui dit que ce nom vient de l'impétuosité de ses eaux; il ajoute qu'elle avait été ainsi appelée d'une ville du même nom qui était en Macédoine.

(9) C'était une ville de la Macédoine que Strabon place auprès du mont Bermius.

(10) Nysée, ville de la Médie, au-dessous des Portes caspiennes, était renommée par la bonté de ses chevaux; elle les devait à une excellente prairie, nommée, à cause de cela, Hippobote, où l'on entretenait jusqu'à cinquante mille jumens dans les haras des rois de Perse, qui montaient ces chevaux de préférence.

(11) Pandosie, ville de la Calabre. Héraclée, dans la grande Grèce, était une colonie de Tarente. Les auteurs anciens placent la Syrie dans la contrées où Pyrrhus faisait alors la guerre. C'est aujourd'hui la rivière de Sanno, qui se jette dans le golfe de Tarente.

(12) Férente était une ville d'Italie, aujourd'hui Forenzo dans la Pouille.

(13) C'est cet Appius qui fit construire le chemin public si connu sous le nom de Voie Appienne, et un aquéduc voûté qui portait de l'eau du fleuve Anio à Rome, et qui prit aussi son nom.

(14) Ville d'Italie, sur les frontières de la Pouille.

(15) Ville de la côte occidentale de Sicile, sur un promontoire du même nom, qu'on croit avoir été bâtie par Énée, et qui avait un temple célèbre, consacré à Vénus; le promontoire et la ville s'appellent aujourd'hui San Guiliano.

(16) Ces défilés, nommés Stena par les Grecs, et par les Latins Fauces, sont vraisemblablement ceux qu'on trouvait près de la ville d'Antigonée, à l'entrée de l'Epire.

(17) Minerve avait deux temples sous ce nom, l'un dans la Thessalie, près de la ville de Larisse, l'autre dans la Béotie, près de Coronée. Il s'agit ici du premier. Ce nom était venu à la déesse, d'Itonus, fils

d'Amphictyon, qui lui avait bâti un temple en cet endroit.

(18) Eges, appelée d'abord Edesse, était originairement le séjour des rois de Macédoine, avant que Philippe le transportât à Pella. Voici à quelle occasion son nom d'Edesse fut changé en celui d'Eges. Caranus, fondateur du royaume de Macédoine, dont Eusèbe place le commencement à l'an 814 avant J.-C., surprit cette ville à la faveur d'un temps obscur, en suivant un troupeau de chèvres qui s'y retiraient pour fuir l'orage; il voulut conserver la mémoire de cet événement, et donna à la ville le nom d'Eges, qui, dans la langue grecque, signifie chèvre.

(19) On a souvent confondu le plèthre avec l'arpent; mais c'est une mesure différente; le plèthre ne contenait que cent pieds.

(20) C'était aux portes des villes que les anciens tenaient leurs assemblées, et que dans les premiers temps les juges rendaient la justice, surtout en Orient.

(21) Nauplia était voisine d'Argos, et sur le golfe Argolique. Ses habitans passaient pour de très bons navigateurs.

(22) A Argos on célébrait tous les ans une fête en l'honneur de Junon, dans laquelle on immolait cent bœufs; et, par cette raison, elle était appelée Hécatombéa, la fête de l'Hécatombe. A cette fête tous les jeunes gens s'exerçaient pour gagner un prix proposé. Au-dessus du théâtre, il y avait un quartier fort d'assiette; à l'endroit le plus difficile, on clouait un bouclier d'airain, de manière qu'il n'était pas facile de l'arracher. Tous les jeunes gens éprouvaient à cela leurs forces; et celui qui parvenait à l'arracher était déclaré vainqueur; il recevait une couronne de myrte et un bouclier d'airain; c'est de là que ce lieu avait

été appelé Aspis, qui, en grec, signifie bouclier. Les étrangers étaient admis à disputer ce prix.

(23) Le Cyllabaris était un gymnase placé près d'une porte d'Argos, dans lequel il y avait une statue de Minerve Penia. Il avait pris son nom d'un fils de Sthénelus.

(24) La Thyréatide, suivant Strabon, était située dans la Cynurie, sur les confins de l'Argolide et de la Laconie. Je n'ai point trouvé Pyramia dans les anciens géographes.

(25) Antigonus, premier aïeul de celui-ci, avait été tué à la bataille d'Ipsus. Démétrius, fils d'Antigonus, fut retenu prisonnier par son gendre Séleucus, et mourut dans sa prison. Plutarque a écrit sa Vie.

FIN DU TOME SIXIÈME.

TABLE

DU TOME SIXIÈME.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

Author Plutarch. Vitae parallelae (Lives). LGr.
Title Les vies des hommes illustres (Ricard). New